This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Avec les compliments de l'Auteur

25

Pleurs et Sourires

POÉSIE ET PROSE

SÉRIEUSES ET SATIRIQUES

ORIGINALES ET TRADUITES DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA POÉSIE ET DE LA PROSE ANGLAISE

PAR

Sir Jean George Tollemache Sinclair

BARONET

MEMBRE DU PARLEMENT ANGLAIS

ÉDITION POPULAIRE. — POÉSIE

Contenant des traductions de poésies écrites dans l'original en vingt-deux langues ou dialectes

« J'ai lu et relu (vos poésies) avec le plus ardent, avec le plus vif intérêt. Rien n'est plus saisissant, plus ingénieux. Il est certain qu'à la lecture vos poésies ont une harmonie vivante et très particulière. Je ne puis que vous applaudir comme poète et vous admirer dans le grand talent que vous avez de peindre, de charmer et d'émouvoir. »

DE BANVILLE

« Les Anglais ont une littérature poétique bien supérieure à la nôtre. »

SAINTE-BEUVE

PARIS

DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1884

PRIX : 1 FR. 25 C.

28027

Cet ouvrage devait porter le titre de LARMES et SOURIRES. Mais au courant de l'impression, il a paru deux ouvrages sous ce même titre. L'auteur a cru bon de le modifier et d'intituler son livre : PLEURS et SOURIRES.

BYRON dit :

Et le bard^e doit-il restreindr^e chaqu^e grand penser vif
De peur que la censur^e attaqu^e quelqu^e ver fautif?
Doit-il enl^ever ce qu'un critiqu^e peut condamner?
Le suffrag^e bien mesquin de correct pour gagner
Ou élaguer l'âm^e de chaqu^e phras^e hardie — étrange,
Pour fuir l'erreur non pour mériter la louange?

THÉODORE DE BANVILLE dit :

« *Il* (le poète) peut même *ne tenir aucun compte de la syllabe muette* (*)... *Par la règle qui ordonne que le sens soit toujours suspendu régulièrement à l'hémistiche et celle qui ordonne de le terminer à la fin des vers, elles avaient décrété tout bonnement la mort de la poésie, un vers endormant, somnifère... Que nous ayons perdu un trésor de nuances, d'harmonies délicates, à la suppression de l'hiatus, cela n'est pas à démontrer... la question serait tranchée... par ce seul hiatus adorable d'Alfred de Musset :*

..... Comme toute la vie
Est dans tes moindres mots ! Ah ! folle que *tu es !*

« Avant Ronsard, le poète pouvait, comme il le voulait, entrelacer à son gré les rimes masculines et féminines, tandis qu'aujourd'hui nous devons les inverser régulièrement... O rare et prodigieux triomphe des impuissants et des imbéciles !... *Le grand obstacle à la perfection de notre poésie, c'est l'amour de la servitude, c'est la lâcheté humaine... Osons proclamer la liberté complète et dire qu'en ces questions complexes l'oreille décide seule...*

« On déplore, en effet, des règles trop étroites et trop tyranniques. Entre autres, celle qui nous défend l'hiatus, et la rencontre des rimes du même sexe *nous interdit de traduire en français les vers des poètes étrangers.* »

Il paraît donc que j'ai, en faveur de mon système de ne pas compter l'*e* muet dans la mesure, l'autorité de Victor Hugo, Alfred de Musset et Théodore de Banville; et qu'en faveur de mes autres infractions : hiatus, succession non régulière des rimes masculines et féminines, enjambements, césure irrégulière, etc., j'ai l'autorité de Théodore de Banville, le premier critique de poésie parmi les critiques français actuellement en vie.

(*) Je tire des *Feuilles d'automne* de Victor Hugo le vers suivant où un *e* muet n'est pas compté :

Avant que tu n'*aies* mis ta main à la massue.

Ce qui n'est bien évidemment pas une faute d'impression. Voici encore un vers d'Alfred de Musset dans *les Marrons du feu :*

Que mes *joues* et mes mains blêmiront comme celles...

Ces deux exemples prouvent qu'il n'est pas nécessaire de compter l'*e* muet dans la mesure.

Pleurs
et
Sourires

POÉSIE ET PROSE

SÉRIEUSES ET SATIRIQUES

ORIGINALES ET TRADUITES DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA POÉSIE

ET DE LA PROSE ANGLAISE

PAR

Sir Jean George Tollemache Sinclair

BARONET

MEMBRE DU PARLEMENT ANGLAIS

ÉDITION POPULAIRE. — POÉSIE

« Que dira ce babillard? » (*Actes des Apôtres*, chap. XVII, vers. 18.)

« Les Anglais ont une littérature poétique bien supérieure à la nôtre. » (SAINTE-BEUVE.)

« Il se trouve dans les trois quarts des hommes un poète qui meurt jeune, tandis que l'homme survit. » (SAINTE-BEUVE.)

« Tout le monde, tous les soleils, toute la création pour une pensée et toutes les pensées de l'homme avec tout le reste pour un sentiment. » (CH. NODIER.)

« Laisse-moi écrire les chansons d'un peuple et laisse celui qui veut écrire leurs lois. » (*Paroles d'un auteur célèbre.*)

« Je l'ai traduit en vers, en vers anglais s'entend, car j'abhorre les vers français. » (PROSPER MÉRIMÉE.)

PARIS

DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1884

2.[illegible] f. 44

Cet ouvrage devait porter le titre de ***LARMES et SOURIRES.*** *Mais au courant de l'impression, il a paru deux ouvrages sous ce même titre. L'auteur a cru bon de le modifier et d'intituler son livre :* ***PLEURS et SOURIRES.***

BODLEIAN LIBRARY
14 FEB. 3)
OXFORD

OPINIONS DES CRITIQUES SUR LES OUVRAGES DE L'AUTEUR

Extrait d'une lettre (*) *de* M. THÉODORE DE BANVILLE *à l'Auteur.*

6 février 1882.

MONSIEUR,

.... Je viens aux tentatives que vous avez personnellement faites et que j'ai lues et relues avec le plus ardent, avec le plus vif intérêt. Rien n'est plus saisissant, plus ingénieux, et certes les résultats que vous avez obtenus prouvent à quel point vous avez eu raison d'entreprendre ces grands travaux. Il est certain qu'à la lecture, vos poèmes ont une harmonie vivante et très particulière... Je ne puis que vous applaudir comme poète et vous admirer dans le grand talent que vous avez de peindre, de charmer et d'émouvoir, et vous encourager dans le dessein que vous avez formé de soumettre vos travaux au public français. Certes vous avez puissamment aidé à faire la lumière et elle se fera... Je m'associe à vos efforts avec toute sympathie...

Extrait d'une lettre de M. LE COMTE DE FLEURY, *auteur des* Feuilles des Bois, *des* Brises de la Mer, *etc.*

J'ai trouvé dans vos vers l'idée, beaucoup d'idées fines et piquantes... Il y a beaucoup d'esprit dans vos poésies légères. Je le répète, vous avez une facilité de style extrême, une verve inépuisable et une puissance intellectuelle très grande. Vous avez un esprit réellement créateur et essentiellement fécond.

CHARLES MACKAY, *le célèbre poète et critique anglais, qui écrit très bien en français, m'a dit :*

Votre traduction du *Pont des Soupirs* (la Suicidée) est admirable, rien ne peut être mieux ; celle du *Coucou* n'est pas, selon mon opinion, au même niveau élevé.

Dans une autre lettre, CHARLES MACKAY *me dit :*

Je désire exprimer mon sentiment de l'honneur que vous m'avez fait en traduisant mon poème : *Oh! vous, larmes,* dans votre français élégant; et ma haute appréciation de la façon avec laquelle vous avez vaincu la plupart des difficultés qui sont inhérentes à la tâche de rendre l'anglais poétique en ce que je suis obligé d'appeler le non poétique, dur, sec et prosaïque français.

*) La lettre complète se trouve au volume II, page 414.

CHARLES MACKAY *m'a aussi écrit :*

Votre traduction de : *I lay in sorrow deep distressed* (je reposais en douleur bien peiné) me semble extrêmement heureuse. Mes idées sur la versification française sont entièrement en accord avec les vôtres.

J'emporterai votre petit livre de poésie avec moi et je mêlerai quelques grains de blâme avec plusieurs onces ou livres de louanges à l'égard de votre chanson érotique.

Fragments d'une lettre de MADAME LA COMTESSE DE GASPARIN, *à auteur des* Horizons Célestes *et d'autres ouvrages admirables qui ont atteint plusieurs éditions, à l'auteur, en date du 24 janvier 1883.*

Vos vers anglais sont d'un vrai poète, d'un maître. Vigueur, tendresse, harmonie, ils ont tout. Encore un *mais :* appliquer la forme anglaise à notre versification française !... Que tous les Français sachent l'anglais ainsi que vous savez, que vous maniez notre langue, oui ! cent fois oui !

Faire parler anglais-francisé à notre poésie — encore une fois je mets une série de.....

Les savants étudieront avec un profond intérêt vos trois volumes. j'allais écrire « votre invasion », mais (mais !) je ne crois pas que notre Parnasse — vieux style — laisse planter l'étendard britannique sur son sommet.

Reste une étude importante, un essai hardi et, si la victoire n'est pas au bout, le très grand mérite du chef de l'expédition, son habileté, son rare talent demeureront fait acquis en France comme ailleurs... Puisse votre nef ou mieux votre flottille — elle rencontrera dure mer — aborder saine et sauve aux rivages de France ! En tous cas, l'Angleterre sera fière de vous, et nous aussi, pour avoir excité votre intérêt, éveillé votre ambition et provoqué la création d'une œuvre riche en idées, véritable acquisition dont profiteront à coup sûr tous les penseurs !

THE WORLD *de Londres (le Monde) dit :*

Sir Tollemache Sinclair est le fils habile et excentrique d'un père plus habile et plus excentrique. Il a beaucoup de savoir de sujets peu étudiés qu'on n'a pas peut-être toujours suffisamment reconnu. Il a une façon ingénieuse de jeter de la lumière sur des particularités inconnues dans les vies des personnes éminentes, et dernièrement, comme nous l'indiquions à l'époque, il rappelait au

monde les ouvertures de M. Disraeli il y a vingt ans au comte Seebach, — une allégation qui peut être regardée comme historiquement établie et qui n'était pas, même à un faible degré, refutée par la lettre confidentielle du premier ministre à sir Stafford Northcote... Tant précieux que soient les services qu'il pourrait rendre au parti libéral, il reste quant à la politique un homme incompris.

Sur son ouvrage sur la Chambre des communes.

Les bons livres sur la Chambre des communes sont rares. Un des Palgraves, il y a peu de temps, publia une étude habile dans son genre sur *l'Histoire et les mœurs du Parlement*, mais sir Tollemache Sinclair a de bien loin surpassé cette dernière production dans un très spirituel *Regard à la Chambre des communes*, dans un discours qu'il a fait à ses électeurs de Caithness.

Il y a, dans cet ouvrage, un air de candeur habile et amusante. Il y a une insouciance calculée dans le style qui est tout à fait réjouissante. L'orateur paraît expédier à la hâte ses idées, mais quand les phrases ont amusé le lecteur on trouve en elles un jugement bon et sain.

Il décrit l'architecture de la Chambre, le dehors et le dedans. les entrées et les vestibules, les couloirs pour les divisions, l'ordre des affaires, les incidents et l'éloquence de la Chambre, et un paragraphe est approprié au discours de sir Tollemache lui-même, et il est très rare qu'on rencontre un passage d'égoïsme plus original et plus honorable. Sir Tollemache a le don rare, qu'un de ses compatriotes souhaita tant, celui de se voir comme les autres le voient, et le récit qu'il donne de lui-même est aussi amusant que modeste. Il pense probablement que son discours ne sera pas lu, mais si sa nature et son contenu étaient connus, j'ose dire que l'on ferait une très forte édition d'une petite brochure qui donne plus de renseignements sur les mœurs, les coutumes et l'éloquence de la Chambre des communes, qu'aucune autre n'en a donné dans la même proportion. L'auteur avait un ancêtre, sir George Sinclair de Clyth, qui représenta Caithness dans plusieurs Parlements.

Le père de sir Tollemache eut lui-même du succès au Parlement. Il disait souvent à son fils que s'il avait à recommencer la vie, aucune considération ne le persuaderait de représenter une circonscription électorale. Il est heureux que son fils n'ait pas adopté la même opinion, car le public n'aurait pas eu le charmant petit *Regard à la Chambre* auquel j'ai fait allusion.

(M. Holyoake, *Weekly Post* de Birmingham.)

Sur son ouvrage sur la Russie.

Les deux lettres remarquables de sir Tollemache Sinclair membre du Parlement anglais, lettres qui parurent d'abord dans le *Scotsman*, et que nous avons reproduites la semaine dernière, ont produit en Russie une impression d'autant plus vive, qu'on est si peu accoutumé à rencontrer dans la presse anglaise des opinions si impartiales sur la politique de la Russie en Orient.

Comment peut-on s'expliquer, demande la *Gazette de Moscou* en cette occasion, qu'une personne connue choisirait un journal de province pour publier ses opinions? Doit-on réellement admettre que même un membre du Parlement ne puisse pas obtenir une insertion dans un journal influent pour aucune chose favorable à la Russie? Ceci est pourtant le cas...

Il est surprenant que ces journaux (le *Times* et le *Daily News*) aient fermé leurs colonnes aux deux lettres de sir Tollemache Sinclair, qui, par les vues historiques intéressantes qu'elles renferment et le talent avec lequel tous les éléments variés du problème d'Orient y sont condensés, méritaient largement d'y être accueillies, même si on laisse de côté la position occupée par l'auteur et l'hospitalité généreuse accordée par le *Times* à des communications antérieures sorties de la même plume.

(*Le Nord*, retraduit de l'anglais.)

Sur la question de la Grèce.

Jusqu'ici personne n'a pu traiter ce sujet avec plus de chaleur et d'éloquence que sir Tollemache Sinclair.

(*Nord Deutsche Allgemeine Zeitung*. Août 28, 1877.)

Je m'empresse de vous remercier chaleureusement pour les heures agréables de satisfaction morale que votre livre me fait éprouver. Sans parler de l'intérêt absorbant que les nombreuses citations sur la question d'Orient présentent, on se sent édifié par cet esprit de justice, par ce courage de son opinion, par cette noble et franche indignation contre l'iniquité que votre livre démontre et qui sert puissamment à réconcilier nous autres Russes avec la nation anglaise.

(M. T. Aksakoff, *chef des Panslavistes*, retraduit de l'anglais.)

Lettre du correcteur de mon ouvrage

Paris, 15 novembre 1882.

MONSIEUR,

Vous désirez avoir mon sentiment personnel sur votre ouvrage. Mon opinion, certes, sera de peu de poids, mais puisque vous la demandez, je n'ai pas le droit de vous la refuser.

Je ne puis d'ailleurs que vous répéter ce que je vous ai dit lors de vos voyages à Paris. Les pièces citées sont, à ne pas en douter, les plus attachantes ou les plus fortes de la poésie anglaise, et, pour les curieux et les amateurs de poésie qui ne savent pas l'anglais, ce sera une bonne fortune que de pouvoir lire en français ces chefs-d'œuvre d'une littérature que nous connaissons peu en France. Enfin les notes contiennent tout un monde de renseignements aussi attachants que précieux.

Vous m'avez demandé d'être entièrement franc ; aussi vous avouerai-je que, malgré toutes les bonnes raisons que vous donnez en faveur de votre système de prosodie et de traduction mot à mot, j'y suis rebelle et ne suis pas encore convaincu.

Mais ceci tient, je ne vous l'ai pas caché, à une disposition toute particulière à moi ; d'autres personnes, en grand nombre peut-être, seront partisans de ce que vous appelez la Prochaine Révolution française.

Vous le dites fort bien dans votre lettre, votre ouvrage est destiné à faire sensation. Ou je me trompe fort, ou il se livrera à son sujet une bataille formidable. La victoire sera-t-elle de votre côté ? C'est ce que je ne puis deviner.

Pour terminer cette lettre, laissez-moi vous dire avec M. Théodore de Banville, « vous aurez fortement contribué à faire la lumière, à débarrasser la poésie française d'une foule d'entraves et de préjugés et à lui ouvrir de nouvelles perspectives. »

Veuillez croire, etc...

L. SÉZILLE.

Paris, le 25 mai 1883.

MONSIEUR,

J'ai été chargé par la Maison de donner mon opinion sur votre ouvrage. C'est un grand honneur pour moi, mais en même temps j'avoue que cela m'embarrasse un peu. Cependant, comme l'on m'a dit que vous désiriez que l'on vous parle tout franc, tout net, ma foi, je vais le faire.

*

Dame, Monsieur, nous voyons passer par nos mains tant d'ouvrages de toute sorte, des bons et des mauvais, que nous finissons bien par nous y connaître un peu, du moins nous le croyons. Nous n'avons qu'un défaut, c'est d'être *bêcheurs*, comme l'on dit dans notre métier ; mais je tâcherai d'être seulement vrai et de dire juste ce que je pense. Vous m'excuserez donc si je suis un peu rude dans la critique comme dans l'éloge.

J'ai composé une grande partie de vos poésies, et j'ai parcouru la prose pour pouvoir en parler. La prose, pour en terminer d'abord avec elle, est tellement bourrée de faits, de citations, il y a tant de choses dedans, que je ne puis que vous admirer de savoir tant de choses et de les dire parfois en si bons termes.

Sans doute, ce n'est pas écrit comme par un Français, on voit que c'est un étranger qui parle, mais un étranger qui connaît bien le français et qui fait tout son possible pour penser et parler en français. C'est tout simplement très intéressant et ça le sera encore plus pour les savants.

Pour la poésie, ça c'est autre chose. Dans le commencement, ce n'était pas toujours très clair pour moi. Il y avait des tournures singulières, des mots qui manquaient, des inversions en masse, et nous ne sommes pas habitués, en France, à cette manière de faire. Maintenant que j'ai compris, par vos explications, ce que vous voulez faire, et maintenant surtout que vous avez corrigé beaucoup de fautes qui existaient dans le commencement, eh bien, quoique cela me semble encore étrange, cela me semble fort beau.

Je ne suis pas un savant, je le répète, aussi je ne vous dirai pas si vous avez raison ou tort dans vos idées et si vous réussirez, bien qu'il me semble que vous avez raison. Mais ce qui est certain, c'est que tout est très beau, souvent très touchant et très intéressant, que vos critiques sont très amusantes et souvent fort mordantes, et qu'il y a du sentiment et du cœur partout. Je ne puis pas, à moins d'écrire huit pages, vous tout détailler. Je ne vous dirai qu'une chose, c'est que, surtout dans les traductions de poésies anglaises, il y a des choses qui me paraissent admirables et qui font désirer de les lire dans la langue originale.

Voilà tout ce que je peux vous dire, Monsieur. Un savant pourrait peut-être discuter avec vous; moi, je vous ai dit franchement mon impression, et c'est, m'a-t-on dit, ce que vous désiriez.

Veuillez agréer, Monsieur, les salutations empressées de votre serviteur,

BLONDEAU,

Ouvrier compositeur de la Maison Chaix.

Paris, le 19 août 1883.

MONSIEUR,

Il y a quelque temps déjà que l'on m'a confié les épreuves de vos volumes pour en lire la prose et vous en donner mon avis. J'en avais composé une partie, une grande partie même ; mais vous savez sans doute que lorsque l'on compose lettre à lettre un ouvrage, on n'est guère à même d'en juger. Il m'a donc fallu lire et lire attentivement avant de me prononcer.

C'est chose sérieuse pour nous autres ouvriers, Monsieur, de donner notre avis sur les productions d'un auteur; cependant vous insistez de telle façon, m'a-t-on dit, que je ne puis pas plus longtemps me taire. Je vais donc vous dire tout net mon opinion, on m'a dit que vous ne vous en fâcheriez pas; laissez-moi, tout en doutant de la chose, être aussi franc qu'il est permis de l'être. Je fais de suite une réserve. Dans notre métier, nous connaissons beaucoup de choses, il nous en passe de toute nature sous les yeux; à notre époque l'ouvrier typographe n'est pas comme autrefois un lettré, un demi-savant; ce que nous savons, nous le savons superficiellement, nous jugeons par comparaison et d'après notre instinct; aussi me sera-t-il difficile de me prononcer avec détail sur les sujets si variés, si nombreux, si divers que vous traitez.

Votre livre, dans la poésie que j'ai parcourue, surtout dans la prose, est un monde. Et si j'osais me permettre une critique, je dirais : il y a trop de choses, elles sont trop mélangées pour que du premier coup on puisse s'en faire une idée. Et puis votre style, qui dénote cependant une connaissance réelle de la langue française et de notre littérature, ainsi que des littératures étrangères, n'est pas de ce style courant auquel nous a habitués le journalisme. On est quelquefois étonné et arrêté quand, comme moi, on n'est qu'un simple ouvrier, que son métier seul a rendu quelque peu... lettré. Certes, je me suis amusé aux aventures de Papillon, j'ai admiré autant qu'un Français le peut les caricatures de Thackeray dans *la Prochaine Révolution française,* si pleine d'*humour* (vous voyez que je sais l'anglais), mais de cette humour, vous me pardonnerez de le dire, qui n'est pas notre esprit à nous autres. Mais de toute votre prose, ce qui me frappe le plus, c'est votre vaste étendue de connaissances, votre ardent amour de la vérité, de l'impartialité, et en ce temps de socialisme à outrance, votre réel amour de la justice et des vrais besoins du peuple et des déshérités.

Votre ouvrage est énorme; ces trois volumes valent douze volumes de beaucoup de nos écrivains si prodigues de blancs et de périphrases.

C'est bien lourd pour nous autres pauvres diables, et s'il me

fallait détailler mon opinion, j'aurais demandé plus de temps pour le lire, et presque un cahier de papier à lettres pour vous répondre.

Laissez-moi donc terminer en vous remerciant de l'honneur insigne qui m'est échu, en vous priant de m'excuser si je n'ai pas mieux rempli ma mission, et en vous assurant qu'en tout cas le peu que j'ai dit est l'expression sincère de mes impressions.

Daignez agréer l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre serviteur.

A. Barbier,
Ouvrier typographe de la maison Chaix.

Paris, le 21 juin 1883.

Monsieur,

Vous avez bien voulu me demander quelle impression a produite sur moi la lecture de vos volumes de *Poésie et prose* que nous imprimons en ce moment. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites de me consulter à ce sujet : si je suis un juge trop peu compétent en pareille matière, ma réponse vous prouvera du moins que j'ai étudié votre œuvre avec la conscience qu'elle mérite. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de la prose, que je n'ai pas pu lire encore.

Je fais deux parts distinctes de vos poésies : les traductions et les pièces dues à votre propre inspiration.

Dans les traductions, vous vous proposez de faire mieux connaître au public français, *sous une forme nouvelle*, les plus beaux morceaux de votre littérature. Cette forme me semble en effet absolument neuve et intéressante. Vous avez pensé que pour donner une idée juste d'un auteur anglais, il fallait conserver autant que possible, dans la version, le rythme, la coupe des vers et des strophes, en un mot la structure du texte; allonger ou raccourcir la phrase suivant que l'original est sobre ou prolixe.

Les traducteurs, généralement, croient avoir tout fait quand ils ont exprimé tant bien que mal les idées de l'écrivain étranger dans une forme française; mais un persan habillé à l'européenne perdra tout son type; c'est la raison pour laquelle les traductions sont si peu *ressemblantes* et si peu goûtées.

Jugeant, avec raison, qu'il faut procéder tout autrement, vous avez coulé la version française dans le moule anglais, et par là tout s'explique : les hiatus, les inversions, les vers trop longs ou trop courts, la suppression des *e* muets, sont une conséquence du système. Nos habitudes poétiques peuvent en être choquées, mais ce n'est rien au prix de la satisfaction de goûter les originaux

dans leur saveur native. J'imagine que, par réciprocité, si vous aviez à traduire un poète français en anglais, vous chercheriez dans votre prosodie quelque chose d'analogue à nos beaux et purs alexandrins.

Donc, votre méthode de traduction est une véritable théorie littéraire, nouvelle, très curieuse et qui fera sensation. Elle mériterait, ce me semble, d'être mise mieux en lumière dans la Préface.

En ce qui concerne les poésies dont vous êtes l'auteur, la plupart m'ont fait un plaisir extrême par leur sentiment exquis et leur sève de bonne venue : Tout ce qui est de vous dans « Constance », — « Oui, je vieillis », — « Chamonix », — « Critique sur mes vers », — « Le barde », — la plupart des « Pensées diverses », et bien d'autres ont, *dans la pensée*, un charme pénétrant. — Mais je vous demande la permission de faire quelques réserves quant à la forme. Autant je comprends et j'admire votre méthode de versification lorsqu'il s'agit d'une traduction, autant je l'accepte peu quand vous l'appliquez à l'expression *directe* de votre propre pensée. Vous pensez, dites-vous, en français; on le conçoit sans peine à voir l'aisance avec laquelle vous vous jouez des difficultés de notre langue. Mais alors vous êtes des nôtres; vous devenez un poète français, et je ne vois pas pourquoi vous ne vous servez pas de notre langue telle que nous l'écrivons. Il ne s'agit pas, je pense, de savoir si la versification anglaise est supérieure à la française : nous sommes ce que nous sommes. Seriez-vous, par hasard, partisan de la fameuse théorie de la langue universelle? Dans ce cas, je vous demande la permission de n'être pas de votre avis. Je pense que chaque nation possède un langage qui lui est propre, qui tient à son sol, à son caractère, à son histoire et constitue son *moi* littéraire. Une langue brève, monosyllabique, comme vous le dites très bien, convient à la nature calme, froide, réaliste de l'Anglais. Pour le Français qui aime à s'entendre parler et à développer sa pensée, il faut bien plus d'ampleur. — L'Italien, l'Espagnol, prompts à l'hyperbole, aiment dans les mots l'image et la sonorité; — l'Allemand, rêveur et nébuleux, s'enveloppe dans sa phrase traînante et obscure. Ce sont là des vérités banales; mais ce sont des vérités, du moins à mon avis. Il faut donc laisser à chaque peuple sa langue, sa phrase, son style, sa prosodie. Que diriez-vous d'un Français qui prétendrait réformer le système de versification anglaise, pour le ramener à son propre type?

Je crois donc que les poésies dont vous êtes l'auteur auraient plus de succès si vous acceptiez la forme française.

Votre procédé de traduction sera très goûté des lettrés qui y trouveront une méthode d'assimilation très intelligemment conçue et mise en pratique.

Vos propres poésies, si pleines d'émotion, de grâce, de finesse,

charmeront tout lecteur qui ne se laissera pas rebuter, au début de sa lecture, par la bizarrerie et l'archaïsme de la forme.

Quant au *vulgum pecus* qui se paie de mots : « Words, words, words ! » comme disait votre Hamlet ; qui est incapable d'aucun travail ; qu'il faut prendre, comme les mouches, avec du miel, je crains bien qu'il ne puisse jamais goûter la saveur tout intime de votre œuvre.

Mais si cette vogue banale vous fait défaut, vous aurez du moins l'admiration des gens studieux qui vous liront : ils seront surpris de voir un étranger connaître, souvent mieux qu'eux-mêmes, leur propre littérature, et ils se prendront d'une véritable sympathie pour ce gentilhomme qui emploie si noblement aux travaux de l'esprit ses loisirs et sa fortune.

C'est dans ces sentiments, cher Monsieur, que je vous prie de me croire votre respectueusement dévoué

DUBOIS.

Paris, 5 novembre 1883.

Monsieur,

J'ai lu les principaux passages de votre prose, et, puisque vous voulez bien m'y inviter, je vous en dirai mon sentiment. Et d'abord, je m'arrête à une petite note que j'ai trouvée au bas de la page 60 du tome III. Elle est ainsi conçue : «... Si j'avais à choisir entre ces deux alternatives, d'être emprisonné pour le restant de ma vie avec la faculté de lire et d'écrire, ou d'être libre et riche avec l'obligation de ne jamais lire ou écrire, je choisirais la première. » Voilà, cher monsieur, quelques lignes qui vous concilieront la sympathie de bien des lecteurs : elles peignent en peu de mots votre caractère ; elles montrent l'homme épris de la « vie intérieure », pour qui la fortune et le rang ne sont que des moyens de se procurer les jouissances de l'esprit, les seules véritables et sans amertume. Elles prouvent que si vous publiez vos trois volumes, c'est moins pour faire parade de votre vaste érudition littéraire, de votre remarquable aptitude à la critique, de votre connaissance de la langue française, que pour vous procurer la satisfaction intime de donner un corps à vos études et à votre système en les « externant » dans un livre. C'est en effet la passion de l'artiste de se produire au dehors. Je voudrais que cette pensée eût été, pour votre honneur, exprimée dans votre préface.

Le récit imaginaire et humoristique de Thackeray m'a grandement amusé : c'est un genre sérieux-comique que, nous autres Français, nous ne connaissons pas, et qui plaira assurément beaucoup à vos lecteurs.

J'ai lu aussi votre critique des notes de Taine sur l'Angleterre. A la bonne heure! Vous avez montré là votre esprit indépendant et dégagé de tout préjugé national; tout le monde vous en sera reconnaissant, au moins de ce côté-ci du détroit. M. Taine, homme de très grand talent, est un écrivain à système; il a, par-dessus tout, le désir de se distinguer des autres. Or, un Français qui admire son pays, quoi de plus ordinaire et de plus banal? Il n'a donc rien trouvé de mieux que de louer à outrance l'Angleterre à nos dépens. Vous mettez toute chose à sa place et vous le faites avec une grande finesse d'observation. C'est parfait.

N'êtes-vous pas un peu injuste envers Coppée, Émile Augier et même envers Victor Hugo ? Vous critiquez dans leurs vers précisément ce que vous préconisez, c'est-à-dire le mépris de certaines lois de prosodie que vous jugez inutiles et tyranniques. Ces poètes ne sont-ils pas dans ces passages incriminés plutôt vos alliés que vos adversaires? Ne devriez-vous pas montrer avec satisfaction aux Français qu'ils sont d'accord avec vous pour dédaigner ces règles détestées ?

Je partage votre manière de voir à l'égard de Gœthe. *Faust* est assommant. Si Gounod en a fait un opéra charmant, c'est qu'il en a extrait la perle : l'épisode de Marguerite. Mais l'opéra ne donne aucune idée du poème original, car la musique ne peut peindre que des sentiments ; elle ne saurait exprimer des idées, quoi que puisse prétendre l'école de Wagner. *Wilhelm Meister* contient des détails charmants; mais on n'y trouve aucun plan ni aucune suite. J'aime de Gœthe son *Werther*, qui m'a toujours ému.

En voilà bien long, cher monsieur Sinclair, pour vous dire que votre prose m'a très vivement intéressé par ses aperçus originaux et humoristiques. Je crois qu'elle sera très appréciée. A bientôt donc le succès, et, en attendant, croyez-moi toujours

Votre respectueusement dévoué

DUBOIS.

M. BRIGHT, *le célèbre orateur de la Chambre des Communes, ancien Ministre d'État, m'écrit :*

« Quant à vos discours à la Chambre, j'ai entendu un long discours de vous sur la question d'Orient. Son défaut principal était qu'il contenait trop de faits et de connaissances minutieuses et peut-être ceci était aussi le défaut de votre livre. Je pense que votre savoir sur cette question est tout à fait remarquable. »

EN ATTENDANT SIR J. G. T. SINCLAIR, BAR^t. M. P.
— au Grand-Hôtel. —

J'aime tes vers charmants, ta prose indépendante ;
Tu fauches sans pitié tous les mauvais écrits,
Tu flagelles sans peur sous ta plume mordante
Les renoms usurpés d'immodestes esprits !
Je trouve dans tes vers des finesses sans nombre,
Des fleurs que ne voit pas le vulgaire sans yeux,
Et j'aperçois toujours en respirant leur ombre
Les rayons éclatants qui te viennent des cieux !

Par toi nous connaissons les Bardes d'Angleterre,
Ils passent sous nos yeux pour la première fois ;
Ton livre restera, douce flamme sur terre,
Doux écho séduisant comme l'écho des bois.

Comte DE FLEURY.

(Midi, 13 décembre 1883.)

A SIR T. S. A L'OCCASION DE SA PIÈCE DE VERS « JE VIEILLIS ».

Non ! tu ne vieillis pas ; tes vers pleins de souplesse
Attestent ta vigueur, ta grâce et ta jeunesse,
Et tu peux t'élever au haut de l'Hélicon
Sans crier à Bacchus d'apporter son flacon !
Une place t'attend au temple de Mémoire,
Où sont tressés pour toi les lauriers de la gloire.

Comte DE FLEURY.

Fragments d'une lettre de M. REGNAULT, *traducteur de Byron en vers français.*

Magnum opus agredior. Le livre varié et volumineux de l'honorable M. Sinclair, membre du Parlement, dont l'auteur lui-même et vous me confiez la revue et la critique, demanderait un Aristarque sévère mais équitable, ou un Zoïle acerbe et virulent : un Aristarque comme appréciateur éclairé de notre littérature, qu'il a étudiée à fond et dont il fait ressortir toutes les finesses et les beautés classiques, un Zoïle vengeur des rimes de nos grands auteurs auxquelles il prétend substituer les siennes en faussant les pieds et les syllabes du style limpide et pur de Racine et en déformant les vers sublimes du grand Corneille (*).

(*) M. Regnault se trompe, je n'ai pas changé les rimes ni les vers de Corneille ni de Racine.

Par quel art ingénieux l'innovateur oserait-il jamais affaiblir par des rimes barbares et des vers sans raison les imprécations célèbres de Corneille ?

Ah ! de grâce, que M. Sinclair arrête sur l'abîme son excellent goût. *Auctor emundæ navis* s'opposera, j'en suis sûr, à son entraînement, à cette déclivité vers le *Pejus*. Le critique si juste de lord Byron dont je suis le traducteur et l'admirateur passionné, comme ayant senti, voyagé et vu ainsi que lui la Grèce, non en littérateur raffiné, ne voudrait pas tenter la réforme de notre beau français, la langue diplomatique des cours de l'Europe.

J'ai lu sa prose correcte et grammaticale, j'ai applaudi à ses pensées mais *horresco referens !* j'ai rejeté ses vers défectueux, sans verve, sans harmonie.

Dans notre Académie des Trente admettons avec bonheur M. Sinclair, Français de cœur et voué à la littérature française.

Cui imo pectori plaudo.

Un critique-girouette.

J'insère ici des fragments tirés de notes mises sur les bords de mes épreuves ou des lettres d'un de mes amis français, qui est poète, et qui comprend et parle très bien l'anglais, contenant des critiques sur mes poésies des 2e et 3e volumes, qu'il a toutes lues; mais je ne donne pas son nom, afin de ne pas blesser son amour-propre en publiant ses critiques panachées. Je comprends parfaitement qu'il a été forcé, contre les préjugés de toute sa vie et contre ses habitudes de poète français, de reconnaître contre son gré la supériorité de la poésie et de la versification anglaises sur la poésie et la versification françaises, et qu'il est comme un homme ensorcelé par une femme en dépit de lui qui, parfois, et dans sa présence, est son esclave, mais à d'autres époques et en son absence, cherche à secouer son joug. Ce qui est curieux, cependant, c'est que la plupart de ses critiques adverses étaient les dernières; ainsi en les corrigeant selon ses conseils j'ai dû les gâter, selon lui, mais dans toutes il était de bonne foi et je sens qu'il a de l'amitié pour moi, comme j'en ai pour lui.

[1] Sur la traduction du Moissonneur, « magnifique et très harmonieux. »

[2] Sur la lettre de Dona Julia, « très bien ; ce que vous faites est un tour de force. »

[3] Tu me disais dans cette heure, « Parfait, » « splendide. »

[4] Vois par quelle justice, « très bien, » et « très justement rendue. »

[5] O femme malheureuse, « très bien. »

[6] Non ne souris pas, « très bien, très bien. »

[7] Veux-tu pleurer, « très beau, » « magnifique. »
[8] Un mot est trop souvent, « magnifique et parfaitement rendu. »
[9] O viens te reposer, « très bien. »
[10] Je t'ai vu te marier, « très bien, parfait, parfait, tout *ceci est d'une harmonie réelle, cela coule comme des vers de Racine.* »
[11] Dans le vallon (le cheval mort), « fort bien rendu, tout cela est magnifique, sans inversion et très coulant. »
[12] Ah ! mon ange (mes propres vers), « très bien. »
[13] La Suicidée, « cette pièce est magnifique. »
[14] Va où la gloire t'attend, toi, « ceci est gracieux. »
[15] J'ai erré à l'est, « très bien. »
[16] Quand nous nous éloignâmes, « très bien, très sympathique. »
[17] Je voudrais être où Madeleine repose, « très bien. »
[18] O rappelle mon frère, « très bien, très tendre, toute cette pièce est charmante. »
[19] Ils grandirent si beaux, « très pathétique. »
[20] Nul ne se souvient de toi, « très bien, » « très poétique. »
[21] Viens près de moi, « très bien. »
[22] Oh que tu es aimable encor mon enfant, « très bien. »
[23] Le Songe de Guillaume, « cette pièce est sublime. »
(24) Les Adieux de Conrad et de Medora, « magnifique. »
[25] La larme d'une Femme, « très bien. »
[26] Le Crucifiement, « bien. »
[27] Le Soldat, « je n'aime pas ces vers, je ne leur trouve aucune harmonie. »
[28] Ne l'appelle vain, « très bien. »
[29] La Gloire, « très bien. »
[30] Message de l'âme, « très bien. »
[31] Chanson de la chemise, « très bien. »
[32] Ma tête est prête à se rompre, « très bien. »
[33] J'ai assez vécu (Shakespeare), « Je ne trouve pas d'harmonie dans ces vers blancs. »
[34] L'Ame malade (Shakespeare) (encore des vers blancs), « *très bien.* »
[35] Les Désavantages de la royauté (vers blancs), « très éloquent. »
[36] La Clémence (vers blancs), « très bien. »
[37] La Douleur de Constance (vers blancs), « sublime. »
[38] Le Désintéressement de la femme, « très bien. »
[39] Vers rimés d'après Michelet, « très bien, » « 7 stances. »
[40] La Mort de Haïdée, « cette pièce est très belle. »
[41] Nous aussi qui sentons (par moi), « bien. »
[42] Quinze stances de mes Pensées, « très bien, très spirituel, très juste. »
[43] Sophronie et Gisippus; « très bien. »
[44] Le Rêve du célibataire, « très bien. »
[45] Sirmio, « très bien. »
[46] Ode à Licinius, « très bien. »
[47] Je me retire à toi, « très bien. »
[48] Le Vieux Robin Gray, « très beau. »
[49] La terre altérée, « très bien. »
[50] La Prière universelle, « très bien. »
[51] Le Spacieux Firmament, « très bien. »
[52] Brise, brise, brise (Tennyson), « très bien. »
[53] La Conscience (Byron), « très bien. »
[54] Le Psaume de la vie, « bien. »
[55] Première Strophe de Parisina, « très bien. »

[56] Conrad et le Corps mort de Médora, « très beau. »
[57] Cognac, ô breuvage divin, « très bien. »
[58] Toutes choses périssent, « cela est magnifique. »
[59] Le Philosophe de l'amour, « très bien. »
[60] Douce Alouette des bois, « très gracieux. »
[61] Le Murmure des Anges, « très tendre. »
[62] Une Jeune Silencieuse, « très bien. »
[63] O bucheron, épargne cet arbre, « cette pièce est belle. »
[64] La Vie, « très bien. »
[65] Sonnet sur l'Angleterre, « très bien. »
[66] Vers d'Ossian, « magnifique. »
[67] Un verre est bon, « très bien. »
[68] A Marie au Ciel, « magnifique. »
[69] Chamonix (par moi), « très bien, » (plusieurs des stances.)
[70] Critique sur mes vers, quelques stances, « très-bien. »
[71] Catherine, ma mie, « c'est superbe, très harmonieux et très poétique, c'est une des plus jolies choses que je connaisse. »
[72] Restez au champ de bataille, braves, « c'est magnifique, très coulant. »
[73] Le Jeune Homme aimé, « très beau »
[74] L'Aliénée, « très bien. »
[75] Le Vagabond, « sublime. »
[76] L'Ame de la beauté, « tout cela est fort beau. »
[77] Le Cri des enfants, « tout cela est très beau et parfaitement rendu. »
[78] Geneviève, très bien, « cette pièce est très gracieuse. »
[79] La Clémence de Clémenceau, « est très joli ».
[80] Vers Hugo, « tout cela est bien. »
[81] Vers sur Calmann-Lévy, « tout cela est très amusant. »
[82] Vers sur les Imprimeurs, « très bien, très bien. »
[83] Vers sur la *Revue des Deux Mondes*, « excellent. »
[84] Rochefort, « parfait. »
[85] Vitu, « très amusant. »
[86] Zola, « très bien, très joli. »
[87] Le Poète (*par moi*), « magnifique, cette pièce est splendide d'un bout à l'autre, malgré de très légères incorrections qu'il faut laisser. Par qui est-elle? Tout le monde l'aimera. »
[88] Message d'amour, « tout cela est magnifique, le style est un peu trop condensé, mais il est clair et harmonieux. »
[89] Sur une âme inconstante, « très bien. »
[90] Vers sur le Soleil, « très joli. »
[91] Idées, « très beau, très joli, tout cela est superbe. »
[92] L'esprit épigramme, « très bon. »
[93] Epigramme, « très bon. »
[94] Emile Augier, « très bien. »
[95] Alexandre Dumas, « très bien. »
[96] Coppée, « très bien. »
[97] Les Cabinets, « c'est fameux. »
[98] Littré, « très bien. »
[99] Leroy-Beaulieu, « très bien. »
[100] Le marquis de Noé, « parfait. »
[101] L'Académie française, « très bien. »
[102] Louis Blanc, « très bien. »
[103] Naquet, « très bien. »
[104] Croizette, « très jolie. »
[105] Le Critique, « très bieu, très joli, très bon. »

« S'il fallait choisir entre cent vers de vos poésies originales et cent vers de Coppée, je crois que sous le rapport de la nouveauté, de l'originalité et du sentiment qu'on y rencontre, je préfère les vôtres. Comme versification, naturellement, je préfère Coppée, qui est plus correct, bien que je sois bien loin de l'admirer. Ce qui me déplaît dans la cadence de vos vers, ce que je trouve un défaut d'harmonie, peut très bien plaire à des oreilles plus musicales, je suis trop classique pour goûter votre nouveau système. Cependant, je reconnais que la poésie y est vivante, et ne péche que pour le manque d'harmonie... J'ai hâte de voir l'effet que votre livre produira sur le public. C'est certainement l'ouvrage le plus curieux qui ait jamais paru.

« Quant à vos néologismes, on vous les passera aisément, peut-être même y en a-t-il qui finiront par être adoptés dans notre langue... Toute cette traduction de Raleigh est simplement magnifique et d'un grand intérêt... Je ne vous fais pas mon compliment aujourd'hui, vos deux sonnets sont insupportables. La préface de Constance est très bien.

« Je vous envoie onze placards... Je trouve tout cela magnifique, j'aime surtout le *Barde* et le *Message d'Amour* (mes poésies originales)... Vous aviez raison, ils contiennent beaucoup d'harmonie imitative, mais je trouve *Chamonix* inférieure à la plupart des autres pièces. Les *Idées* sont très belles aussi...

« Il y a dans *Constance* quelques stances qui m'ont paru obscures, je les ai notées, mais je dois le dire, à votre louange, elles sont peu nombreuses, cinq ou six au plus. Je vous avoue, entre nous, que je suis étonné du résultat que vous avez obtenu... J'étais toujours sous l'impression que *Constance* déplairait à la lecture... et aujourd'hui, je la trouve harmonieuse. Votre « Chanson d'Amour » est très agréable. Les inversions qui restent sont si légères que *je défie à un français illettré de deviner qu'elle est d'une plume étrangère*... J'ai la conviction que votre livre réussira. J'ai la tête encore pleine de toutes vos poésies, traductions et originales mêlées, et je leur trouve des beautés de premier ordre. Dans la traduction, *il y a certaines pièces de Mme Hemans et de Violet Fane qui sont rendues on ne peut mieux sans la plus petite inversion*. Décidément, vous avez réussi à vaincre les difficultés les plus grandes de la traduction. Mais quel travail! C'est un travail de Titan!...

Ce que je ne comprends pas c'est cette différence qui existe en plusieurs de vos pièces. Tout ce placard est plein de traits, de saillies, et la phrase est partout coulante, tandis que dans des placards précédents on sent une telle gêne, une telle raideur, qu'on ne croirait pas que c'est du même auteur. Il est vrai que vous excellez dans le genre amusant.

13 mars 1883.— Comme je vous l'ai dit, j'ai trouvé (dans votre livre) des beautés de premier ordre, *je dirai même qu'il y a des pièces qui surpassent tout ce que nous avons dans notre langue, et je suis aujourd'hui de votre avis : la poésie anglaise est plus riche que la nôtre*, mais il y a des pièces bien inférieures parmi tout cela... *Parmi vos poésies originales, il y en a où vous excellez, rien n'y manque*, mais il y en a d'autres que je n'aime pas, le style est trop guindé, il y a trop d'inversions, trop d'ellipses et le sujet est bien moins intéressant. Je crois que vous avez eu tort de tant tenir aux doubles rimes, cela gêne énormément dans la facture des vers et les Français ne goûteront pas cette harmonie du rythme anglais. Les gens lettrés, vous tiendront compte des difficultés, mais les personnes illettrées n'y trouveront qu'un style fatigant à lire. Votre muse est capricieuse : parfois elle court, légère, harmonieuse et pleine de charmes; parfois aussi elle est rétive et sans harmonie. Il y a telle pièce qui diffère tellement de telle autre, qu'on ne penserait pas qu'elles sont toutes du même au-

teur. *En somme, la grande majorité est magnifique et vous pouvez vous flatter d'avoir fait une œuvre capitale... mon opinion est que vous obtiendrez un succès prodigieux*... Vous voulez savoir ce que penseront les femmes? Vous les traitez trop bien pour qu'elles ne vous applaudissent pas. D'ailleurs, il y a des choses si touchantes que, certainement, elles seront émues... Dans votre dernière lettre, vous me dites que je suis démoralisé, non pas, je vous parle consciencieusement et en bon critique; vous verrez, d'ailleurs, que je ne vous loue pas toujours... *Hier j'ai trouvé des morceaux tout simplement admirables, j'en étais tout étonné... à la lecture, j'y trouve une harmonie que je n'y trouvais pas avant*. Si le reste ressemble à ce que j'ai vu hier, vous aurez un succès colossal... Quant au succès de votre livre, je n'ai pas le moindre doute... bien que les hommes de lettres désapprouveront toujours vos hérésies.

La *Prière universelle* est magnifique, mais elle contient bien des inversions... Jamais traducteur n'a été aussi infidèle que Voltaire et vous le prouvez. Votre traduction est certainement préférable (du monologue d'*Hamlet*), mais malgré cela, les Français, tout en vous rendant justice, préféreront comme harmonie la traduction, ou du moins la prose rimée de Voltaire à vos vers blancs. Vos deux pièces plairont. La première, « Geneviève », est très sentimentale et la deuxième très patriotique. Où diable avez-vous déterré tout cela? Votre réponse à Vacquerie est fort spirituelle, mais un peu caustique... Vos poésies sont très belles... il est impossible de ne pas admirer les pensées de premier ordre qui fourmillent partout... *Vous montrez (dans vos traductions) la pensée de l'auteur et vous nous faites deviner l'harmonie de la langue anglaise.*

Vous me demandez si je m'aperçois de l'hiatus et des e muets (non comptés). Dans vos bonnes pièces, et elles sont nombreuses, je ne m'en aperçois pas du tout, le style est coulant, harmonieux et très agréable. D'ailleurs, il y a à présent fort peu d'inversions, il n'y a que dans vos doubles rimes où la construction est gênée et vicieuse, parfois cela ne peut être autrement. Ce que vous avez fait est extraordinaire, pour conserver ces doubles rimes et demeurer compréhensible. *En somme, tout est clair... Il est certaines de vos poésies qui possèdent une véritable harmonie toute française, comme celle que j'ai trouvée aujourd'hui « Aimer toujours »*, mais cela est tout de hasard, vous ne l'avez pas cherché. *Il y a plusieurs autres pièces comme celle-là, qui je ne sais comment ont pris en passant dans notre langue, toute l'harmonie qu'elle peut produire, malgré les irrégularités de la versification.* Vous avez à côté la pièce « du Vagabond. » Le fond est poétique, mais la forme manque totalement d'élégance. *Vous avez chez vous deux côtés que vous traitez mieux que les autres, la passion amoureuse et puis le genre caustique. Oh! vous feriez un excellent critique, mais malheur à qui tomberait sous vos coups, vous ne leur laisseriez pas la peau sur les os*... Quant à votre livre... voici mon opinion, et mon opinion, bien réfléchie. C'est que c'est un ouvrage *excessivement intéressant*, très curieux, ouvrage unique, dont le défaut est d'être trop complexe, ce qui vous met quelquefois en contradiction avec vous-même, et va vous donner la réputation d'un homme très érudit, mais d'un idéologue. Ceux qui vous liront le plus et admireront vos meilleurs morceaux, ne vous pardonneront pourtant pas vos hérésies, on vous passera vos néologismes, votre dédain du rythme français et de l'hiatus; votre indifférence pour la succession des rimes masculines et féminines, mais on ne vous pardonnera pas votre style anglais. Votre préférence pour des mots que nous rejetons, placés comme vous les placez... Soyez satisfait, votre lot est encore enviable et vous ferez du bruit en France.

Voici le revers de la médaille :

20 mai 1883, etc.

« Vous énumérez une longue série de pièces que j'ai trouvées charmantes et vous ne comprenez pas que je vous dise que *je n'aime pas vos vers*. Les pièces que je trouve charmantes, le sont, en effet, et je ne me contredis pas... Une pièce peut être magnifique par les pensées qu'elle contient, une certaine harmonie peut s'en exhaler; sans que pour cela la versification soit bonne. Et c'est précisément ce que je n'aime pas dans votre versification... elle est trop en désaccord avec notre genre français... *Je dois dire que vous avez une étonnante facilité pour rétablir un vers estropié, vous ne serez pas loué pour votre poésie;* je ne le crois pas, vous serez loué pour les beautés que vous nous faites connaître.

Je vous le répète, *vous n'avez aucune idée de notre poésie...* Vous croyez que votre pièce sur « la Favart » est conforme à nos règles, parce que vous y mettez la quantité périodique, et vous ne voyez pas qu'il n'y a aucune harmonie, que vos phrases sont coupées et que le sens est altéré par des chevilles choquantes.

Je ne partage pas votre avis, quand vous mettez les poésies anglaises au-dessus des poésies françaises. Quoi qu'en ait dit Sainte-Beuve, qui a voulu se poser en grand connaisseur de votre langue... Avec votre système, vous pourrez bien rendre les images, mais *vous ne pourrez jamais leur donner l'harmonie qui plaît aux Français, vous tentez l'impossible...* « Le Cri des Enfants » est bien touchant et bien vrai, mais c'est toujours de la poésie larmoyante, et nous, Français, nous n'aimons pas à nous y arrêter trop longtemps... Le fond (de votre poésie) est d'une richesse merveilleuse, en force, en tendresse, en beautés de toute sorte, mais *la forme manque d'harmonie.*

14 mai 1883.

Je ne puis me faire à votre versification... je ne puis aimer vos vers tels qu'ils sont, je ne leur trouve aucune harmonie. Vos poésies seules ne réussiraient pas. Les Français n'aimeront jamais votre poésie et ils vous refuseront le titre de poète. Ils diront que vous êtes un traducteur laborieux et un critique caustique, voilà tout.

Quant aux illettrés, hommes et femmes, ils trouveront dans vos traductions tant de pièces émouvantes, qu'ils les aimeront. Pour cela, je le crois, mais n'attendez rien des gens de lettres (il s'ensuit que selon ce critique, les mots Les Français signifient les lettrés et que les illettrés ne sont que la faible minorité des Français). *Vous en faites (de votre livre) une sorte de bouillabaisse littéraire, ce n'est plus un livre, c'est un phénomène monstrueux. On cherche de l'art dans votre livre et on se plaindra de ne pas l'y trouver.* Votre livre est trop divisé, trop coupé, il ressemble à un habit d'arlequin tout rapiécé.

La critique aura beau jeu de vous, vous lui prêtez trop le flanc. Vous parlez de Voltaire, je ne connais personne qui lui ressemble plus que vous.

Opinion du Correcteur de la succursale de la Maison Chaix, à Saint-Ouen.

Un poète d'au-delà du détroit écrivant dans la langue de Victor Hugo, voilà ce qui ne peut manquer d'être, pour nous Français, un objet de curiosité, et cette fois la curiosité fait place à un vif intérêt, quand on voit avec quel bonheur son livre répond aux exigences de la littérature actuelle, qui demande, avant tout, de l'originalité. N'est pas poète celui dont le mérite se borne à aligner artistement des vers sonores; n'est pas poète celui qui, sans cachet particulier, exprime en beaux vers ce que d'autres hommes de talent peuvent dire comme lui. Le succès n'appartient qu'à l'écrivain qui est à la fois vrai, profond, original. Eh bien! ces *Larmes et Sourires*, apportées par la brise du nord, tantôt tristes et mélancoliques, tantôt vives et joviales, respirent au plus haut degré l'individualité. En écrivant ces pages si intéressantes, l'auteur a obéi à son organisation, à son penchant naturel. En nous transmettant dans ses récits l'histoire des événements ou le secret de ses émotions, il est toujours neuf, parce qu'il dit des choses que d'autres n'ont pas pu dire ou qu'ils ont complètement ignorées. Il a le talent d'imprimer à son œuvre cette couleur de vérité, cette profondeur d'émotion que seul peut lui donner, en se rappelant sa vie passée, l'homme supérieur pour qui les moindres événements ont eu leurs enseignements et leur importance. Quels attraits nous offrent les pages où le poète nous raconte ses rêveries, ses souvenirs, quelquefois ses actions! quels sentiments exquis dans ces sujets traités par une âme enthousiaste et une plume indépendante!

Mais je viens de prononcer ces mots: « plume indépendante ». L'auteur des *Larmes et Sourires* sort des sentiers battus et affecte une allure prime-sautière qui ne manque pas d'un certain charme et qui est tout à fait en situation avec le caractère et la fierté de sa race, avec le tempérament rude de ces hommes libres qui savent poursuivre une idée sans se laisser subjuguer par les opinions d'une autre époque.

Je prévois donc qu'on lui pardonnera difficilement d'avoir osé se poser en réformateur. Heurtant de front toutes les subtilités des règles académiques, il doit s'attendre à un blâme général, et ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques amis, qu'il peut compter sur celle des admirateurs de Racine et de Boileau.

D'ailleurs, ce n'est point pour nos modernes Aristarques qu'il écrit : il s'adresse à cette masse du public qui juge surtout un livre par la façon honnête dont il est conçu; aux lecteurs qui, sans s'attacher à la forme, cherchent avant tout, chez le poète, l'inspiration de l'âme et les émotions du cœur.

Que si, enfin, les classiques persistent à le frapper de réprobation et d'anathème, il lui reste à leur répondre : En composant mon livre j'ai suivi mon sentiment; si je vous déplais, obéissez au vôtre en ne me lisant point.

CH. VANDAMME.

Saint-Ouen, le 15 avril 1884.

Paris, 5 mai 1884.

Monsieur,

Je suis très flattée que quelques-uns de mes vers que vous avez rencontrés par hasard aient obtenu votre approbation. S'il vous en était tombé davantage sous les yeux, il est probable que l'effet produit sur vous aurait été tout différent. Vous auriez immédiatement compris que nous ne pouvions absolument pas nous entendre sur un point capital : la prosodie française. En effet, je suis une vieille classique, enfoncée dans l'ornière des anciennes traditions; on ne m'en fera pas démarrer. Les réformes que vous rêvez me paraissent monstrueuses, car elles sont destructives de toute harmonie. Je ne comprends rien non plus à votre passion de traduction. Le caractère de la vraie poésie est d'être intraduisible. On ne comprend les vers et on ne les goûte que dans la langue même où ils ont été conçus. En passant par des traductions ils perdent leur charme et ne nous arrivent que défigurés.

Voilà mon avis sur votre théorie. S'il vous blesse, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous-même, puisqu'en me le demandant vous avez eu soin de faire appel à ma sincérité. J'y ai répondu en conscience. Néanmoins je ne voudrais pas clore ma lettre sur une note aussi désobligeante. Je suis donc bien aise de pouvoir la terminer par un compliment. Votre prose est bonne, simple, correcte. On la croirait sortie d'une plume française. Entre autres morceaux votre *Préface à la Chanson d'amour* m'a plu infiniment.

Pour satisfaire votre désir je vous envoie une copie de mes *Malheureux*, plus une pièce qui n'est que le commentaire scientifique du fameux *Cloud* de Shelley, car si je ne traduis pas les poètes étrangers, j'aime à m'en inspirer.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération avec mes regrets de n'avoir pu être plus aimable.

L. ACKERMANN.

Paris, 11 mai 1884.

Monsieur,

Il faut que vous ayez un excellent caractère, oui, vous devez être *bon enfant* dans toute la force du terme, puisque vous ne vous êtes pas offensé des vérités par trop crues que je me suis permis de vous écrire. Malgré les idées profondes que contiennent vos vers français, elles sont rendues dans une forme si barbare qu'il ne m'a pas été possible d'en continuer la lecture. M. de Banville, lui, les lit et les

relit. Tous les goûts sont dans la nature, et je lui souhaite bien du plaisir. Je vous félicite d'ailleurs du nombre d'admirateurs d'élite qui vous sont déjà acquis et je désire vivement que votre espoir de faire sensation chez nous se réalise ; mon seul regret sera de n'avoir pas pu y contribuer pour ma part, car malgré la divergence de nos théories, vous m'êtes extrêmement sympathique et je suis enchantée de pouvoir vous le dire en toute sincérité.

Je vous autorise à publier ce qui vous plaira. Malheureusement votre choix ne peut qu'être très borné puisque vous n'avez jamais eu que des fragments entre les mains.

Je vous renvoie la critique que vous avez bien voulu me communiquer. Elle mérite d'être conservée, car elle est écrite dans un style excellent.

Recevez, Monsieur, l'expression de ma vive sympathie et mes remerciements pour votre indulgence envers une vieille encroûtée.

L. Ackermann.

PRÉFACE

Qu'un Écossais[1] risquât d'écrire un ouvrage en prose française, la langue la plus précise et la plus délicate qui ait jamais existé, tout le monde croira qu'il montre plus de témérité que de prudence; mais qu'il osât écrire en vers et en prose un pot-pourri de trois volumes entiers *de omnibus rebus et quibusdam aliis* (de toutes choses et quelques autres), c'est de quoi le faire soupçonner de démence.

Cependant, si le lecteur français veut bien se le rappeler, un des livres les plus charmants qui existent dans la langue française est celui qui a pour titre « Mémoires de Grammont », par le comte Hamilton, lui aussi Écossais, livre reconnu encore à l'époque actuelle pour un ouvrage classique; et mon compatriote avait aussi l'heureuse audace d'écrire de beaux vers français, qui méritèrent l'approbation même de Boileau, le farouche critique, et dont je cite l'exemple suivant, qui est tout à fait français et même gaulois quant au style :

[1] Pour juger des relations cordiales qui existèrent pendant des siècles entre la France et l'Écosse, le lecteur est prié de lire la note sur ce sujet dans le volume III, page 638. Je note aussi que le précepteur du sympathique Montaigne était le célèbre poète et historien écossais George Buchanan, qui était aussi instituteur de Jacques Ier et qui un jour a bien fouetté le jeune prince.

CHANSON

Celle qu'adore mon cœur n'est ni brune ni blonde :
Pour la peindre d'un seul trait,
C'est le plus charmant objet
Du monde.

Cependant de ses beautés le compte est bien facile :
On lui voit cinq cents appas,
Et cinq cents qu'on ne voit pas [1]
Font mille.

Sa sagesse et son esprit sont d'une main céleste;
Mille attraits m'ont informé
Que les Grâces ont formé
Le reste.

Du vif éclat de son teint quelles couleurs sont dignes?
Flore a bien moins de fraîcheur,
Et sa gorge a la blancheur
Des cygnes.

Elle a la taille et les bras de Vénus elle-même;
D'Hébé la bouche et le nez,
Et par ses yeux devinez
Qui j'aime.

Philoxène Boyer dit : « Il (Hamilton) est encore le modèle et la loi vivante de nos entretiens. Il raconte la cour de Charles II, et la cour de Charles II nous est plus présente que le salon de lord Holland, que la chambre de Mme Récamier [2];

[1] Aux bains de mer, la proportion qu'on ne voit pas est considérablement diminuée : presque rien n'est laissé à l'imagination.

[2] La belle Mme Récamier, la dame de France qui a reçu plus d'admiration dans la haute société qu'aucune autre personne, n'était pas heureuse, et supporta beaucoup d'ennuis. Elle épousa à 15 ans le riche banquier Récamier qui avait 42 ans et qui était

tant que dure la magie du léger volume, nous oublions, nous trahissons plutôt l'histoire pour le roman. Hamilton trouve encore le moyen d'écrire avec finesse et d'un ton agréable : c'est toujours le ramage le plus ingénieux qui se puisse imaginer. » Et le grand « Voltaire », dans un de ses meilleurs contes, a rendu hommage à celui qui maniait si allègrement

Ces vers moins allongés et d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce et vont à quatre pieds[1],
Comme en fit Hamilton[2] comme en fait la nature.

Qu'Hamilton ait parfaitement réussi, ce n'est pourtant pas une raison pour qu'un autre Écossais, sans prétention à ses talents, et en littérature entièrement inconnu, puisse obtenir le même résultat, fût-ce dans la plus faible proportion.

La première poésie que j'ai faite est celle que j'ai intitulée *ma Chanson d'amour*, écrite il y a environ quatre ans en anglais, dont je n'ai guère changé un mot du premier jet, jusqu'au moment où je

un très bel homme. Les époux étaient parfaitement d'accord et le mari n'épargnait rien pour elle; pourtant *leurs relations furent toujours platoniques* et elle a toujours été chaste. Après quelques années, son mari perdit la plus grande partie de sa fortune, et finalement elle se retira à l'Abbaye-au-Bois où elle continuait à recevoir la meilleure société, et surtout Châteaubriaud bien qu'elle fût aveugle.

[1] La grâce supérieure de ces vers de huit syllabes provient de ceci, que la césure est toujours changeante au lieu d'être toujours dans le milieu comme dans les alexandrins qui ressemblent en conséquence à un chapon troussé : le foie d'un côté et le gésier de l'autre.

[2] Hamilton écrivit aussi dans le style marotique une pièce intitulée : *Contre la mode des Rondeaux.*

l'ai traduite en français; puis j'allai à Chamonix, où je restai plus d'un mois à travailler, et où j'ai écrit le poème appelé *Chamonix*, en tout plus de deux mille vers. Comme le rédacteur de la principale Revue écossaise refusait ces deux pièces, et comme je voyais bien que mes idées et mon style byroniens ne convenaient pas aux critiques et aux éditeurs anglais d'aujourd'hui, qui maintenant inclinent du côté de la poésie froide et brumeuse de Tennyson, qu'auparavant ils condamnaient, je me suis alors déterminé à brûler la plupart de mes vers anglais, à abandonner à tout jamais la poésie anglaise et à n'écrire que de la poésie française.

J'ai donc composé, avec autant de facilité qu'en anglais et en pensant en français[1], quelques centaines de vers français (sans avoir la moindre connaissance des règles de la poésie française), que mon ami le comte de Fleury, l'auteur de plusieurs volumes de charmants poèmes, a applaudis peut-être par simple complaisance. Seulement, il m'a prévenu que j'avais violé toute les

[1] Beckford (A. D. 1760-1844) a composé son roman célèbre « Vathek » *en français idiomatique* et après l'a traduit en anglais ! L'histoire de ce Crésus anglais est extrêmement curieuse et originale, et elle montre l'insuffisance à produire le bonheur de la richesse et du talent réunis. Son revenu était de deux millions et demi de francs et il dépensa dans l'Abbaye de Fonthill, sa demeure, la somme de 6,825,000 francs. A la fin, il perdit la plupart de sa fortune et fit vendre les meubles et les objets d'art contenus dans sa maison. Des catalogues de cette vente, 7,200 exemplaires furent vendus à 26 francs chacun, et l'Abbaye fut démolie. Byron dit que *Vathek* est bien supérieur au roman de *Rasselas* du Dr Johnson.

règles de la poésie française sans exception, quoique, dans l'intervalle, j'eusse étudié plus soigneusement les lois de la versification anglaise, que je croyais être les mêmes. J'achetai donc un « Traité de versification française », et après l'avoir lu, je fus étonné des difficultés et des entraves que Boileau et d'autres avaient imposées aux poètes français, et auxquelles ne sont soumis les poètes d'aucun autre pays, et ma première impulsion fut de jeter au feu mes vers français et d'abandonner l'idée d'en écrire d'autres. Si j'ai persévéré, la faute en est au comte de Fleury qui m'a aidé de ses conseils et qui m'a donné un encouragement que je ne méritais guère; ainsi, j'aurais cru avoir le droit de m'abriter sous son égide et de compter sur lui pour me défendre contre les critiques, si je ne m'étais volontairement et obstinément écarté des règles de la versification française, qu'il m'a conseillé de suivre et dont il ne s'affranchit jamais. J'ai commencé par des chansons et plus tard j'ai écrit *Constance* et l'*Élégie sur Constance*, qui est un triste souvenir de ma jeunesse.

Comme j'étais plus accoutumé à la poésie anglaise, je ne pouvais pas supporter la césure régulière dans les alexandrins et dans les vers de dix syllabes, non plus que dans les vers de huit syllabes, où la variation de la césure est la règle, comme dans *les Hirondelles* de Béranger, et je me révoltais contre la succession régulière des rimes

masculines et féminines; mais je m'étais résigné à passer sous les fourches caudines de l'hiatus, des règles sur la rime et de l'obligation de compter les *e* muets, etc., tout en les trouvant absurdes, inconséquentes et excessivement gênantes.

Après avoir complété plus de 2,000 vers dans ces conditions, le résultat ne me satisfaisait pas.

C'est à ce moment que je vis pour la première fois le livre de M. Taine[1], qu'il intitule *Histoire de la littérature anglaise*, et dans lequel, comme le dit un grand journal anglais, « il se moque de Milton, déprécie Pope comme un jaseur pédantesque, » et dénigre Byron et tous les auteurs qui me sont aussi chers que les dieux pénates[2] l'étaient aux anciens, et je me suis dit : Je répliquerai à M. Taine, je démontrerai qu'il ne comprend pas la poésie anglaise, que son livre est superficiel, inconséquent et sans valeur, et je traduirai, en vers français, les chefs-d'œuvre de la poésie anglaise[3] pour montrer au public français jusqu'à quel point M. Taine a tort et quels trésors nous

[1] M. Taine nous dit : « La vie n'est plus une fête dont on jouit, mais un concours où l'on rivalise. Joignez à cela que nous sommes obligés de faire nos opinions. En religion, en philosophie, en politique, dans l'art, dans la morale, *chacun de nous doit s'inventer* ou se choisir un système, *invention laborieuse*, choix douloureux. »

Je ne vois pas que la génération actuelle ait plus besoin de faire ses opinions que la dernière génération. Puisque M. Taine nous dit que l'invention n'est que laborieuse, tandis que le choix des systèmes est douloureux, on comprend pourquoi il a choisi le parti d'inventer tant de faits et de théories bizarres.

[2] Les pénates étaient les dieux tutélaires de chaque famille.

[3] Déjà Chaucer, au XIVe siècle, traduisit en vers anglais des vers

possédons dans nos inimitables et poétiques chefs-d'œuvre [1].

M. Régnault a fait la traduction la moins incomplète qui existe en vers dans la langue française des poésies de Byron; mais il fait dix vers des stances de *Childe Harold* et leur met des rimes successives, ce qui gâte entièrement l'effet. Il a traduit tout *Childe Harold*, *la Fiancée d'Abydos*, *le Giaour*, *le Siège de Corinthe*, *le Corsaire*, *Lara*, *Mazeppa*, *le Prisonnier de Chillon*, *Parisina*, *Beppo*, une partie considérable de *Don Juan* et quelques poèmes divers, et c'est évidemment un travail consciencieux. Cependant, puisqu'il s'est conformé aux règles de la versification française, l'effet me paraît moins agréable même qu'une traduction en prose, car les exigences des rimes masculines et féminines alternées, de l'hiatus, etc., l'ont obligé, presqu'en chaque vers à dénaturer et à affaiblir l'original, ce qui n'est pas nécessaire en prose. J'ai cité, par exemple, dans l'Esquisse de Byron, comme échantillon, ma traduction presque mot à mot du plus beau passage du *Siège de Corinthe*, et on trouvera, en regard, la traduction en prose de M. Taine, qui est très

français, et Deschamps, qui le connaissait, lui adressait des vers. Le fils de Racine traduisit en français *le Paradis perdu* de Milton.

[1] M. Hippolyte Babou nous dit à propos du poète d'Aubigné: « Il nous est très difficile, en France, d'admirer les grands hommes; il nous est presque impossible de les aimer. » Les critiques, peut-être, ne les aiment pas, mais le public les adore.

incorrecte, et celles de M. Régnault et de M. Quiertant. M. Régnault s'est trouvé obligé de faire des stances de *Childe Harold* (qui sont de dix syllabes dans les huit premiers vers et de douze dans le neuvième) toujours des stances de dix vers du même nombre de syllabes, ce qui nuit énormément à l'effet, car il est presque de rigueur de faire tenir chaque vers de l'original dans un vers de la traduction, et si l'on refond les vers pour faire des stances de dix vers, le rythme est entièrement gâté.

En outre, les rimes dans les stances de *Childe Harold*, sont ainsi établies dans l'original: le premier vers rime avec le troisième, le second avec le quatrième, le cinquième et le septième, et le sixième avec le huitième et le neuvième, quatre et puis trois mêmes rimes, ce qui est sans doute très difficile; néanmoins, je m'y suis conformé, tandis que M. Régnault fait rimer le premier avec le quatrième, le second avec le troisième, le cinquième avec le sixième, le septième avec le neuvième, et le huitième avec le dixième, ce qui est beaucoup plus facile, mais ce qui dénature et détruit l'original.

Dans *Don Juan*, l'original est composé de stances de huit vers de dix syllabes, dont le premier rime avec le troisième et le cinquième, le second avec le quatrième et le sixième, et le septième avec le huitième, tandis que M. Régnault ne divise pas

du tout *Don Juan* en stances, mais en paragraphes dont le premier est de vingt-six vers de huit syllabes à rimes alternées mêlées de rimes successives, et pour moi je n'aurais jamais reconnu l'ouvrage dans cette traduction. C'est assez pour l'attention de lire, dans un repas littéraire, un « *canto* » dont le premier est déjà de mille sept cent soixante-seize vers divisés en stances de huit vers; mais M. Régnault vous fait avaler tout *Don Juan*, quinze mille vers, d'un seul trait, même sans stances. — Moi, au contraire, j'ai jugé à propos de donner à chaque sujet différent un titre qui n'existe pas dans l'original de Byron, mais qui rassure le lecteur épouvanté de se trouver obligé de dévorer mille sept cent soixante-seize vers à la fois, même des vers du grand Byron, ne voyant rien pour indiquer les sujets différents et ne trouvant aucun indice d'un arrêt avant la fin du « *canto*[1] ».

M. Régnault dit dans sa préface : « La traduction n'est pas le calque plus ou moins exact, le reflet plus ou moins fidèle de la composition. Elle doit, dans sa transformation, savoir s'en écarter quelquefois pour lui donner la couleur locale et la vie de la langue nouvelle dans laquelle le texte va passer. En un mot, elle doit cesser de paraître une copie, s'identifier pour ainsi dire avec l'œuvre elle-même et s'assimiler l'expression pure et naïve de l'original[2]. »

[1] Chant.

[2] Je m'étonne que M. Régnault, qui aime tant la poésie, ne

Ainsi, M. Régnault a essayé, autant que possible, de *franciser* la traduction de Byron, tandis que j'ai essayé de l'*angliciser* au dernier degré possible pour rester compréhensible. Il s'est permis de s'écarter de l'original « quelquefois », ou plutôt souvent; j'ai cherché à m'effacer et à suivre mon grand original presque mot à mot, trouvant un charme même dans ce qui me semble ses défauts.

Un écrivain, dans *le Gaulois*, dit, à propos de Shakespeare : « Shakespeare est-il traduisible en « vers français? Beaucoup de bons esprits pensent « que oui; j'ai le regret de penser que Shakespeare « n'est pas traduisible en vers français[1].

« La langue de Shakespeare est particulière- « ment dense, synthétique, pleine de mots qui ont « un suc général, et dont le sens fourmille au « delà. La Bible seule est aussi touffue en méta- « phores. Même en prose, avec toutes les « ressources d'une phrase analytique, avec toutes « les souplesses d'une sorte de commentaire

nous ait pas favorisés de quelques vers originaux. On ne peut bien traduire un poète que si l'on est poète soi-même.

M. Régnault n'a pas traduit dans *Don Juan* le charmant épisode de Haydée et plusieurs autres des joyaux les plus éclatants de ce poème, mais j'ai donné dans cet ouvrage la *Mort de Haydée*, le *Naufrage*, la *Lettre de donna Julia* et d'autres chefs-d'œuvre tirés de ce poème.

[1] Cet écrivain, que je devine être mon ami estimé, Théodore de Banville, a raison, mais Shakespeare peut être parfaitement traduit en vers blancs français, même c'est beaucoup plus facile que de traduire Racine ou Corneille en vers anglais, car il n'y a pas la gêne de la rime.

« perpétuel, on peut à peine donner le calque « d'une telle langue. Il suffit, pour se convaincre « de cette impuissance, de comparer au texte « anglais les meilleures et les plus consciencieuses « traductions : celles de François-Victor Hugo et « de Montégut[1]. On constate à tout coup la pâleur, « la débilité, le vague de l'expression française. »

Hayward dit que dans « les traductions en vers de poètes, grâce ou bonheur d'expression, facilité d'idiome et de rythme, sont presque nécessairement perdus, ou, s'ils sont reproduits, devraient être mis au crédit du traducteur dont le langage est à lui.

La plus grande partie du bonheur que j'ai éprouvé dans ma vie m'est venue de la poésie, surtout de la poésie anglaise ; jamais un jour ne s'est passé depuis mon adolescence que je n'y aie pensé dans mes promenades ou dans mes veilles et mes loisirs. Seul, je me récite souvent des vers, et en voyageant, même à pied, j'avais toujours dans mon havresac, comme chose indispensable, une collection de chefs-d'œuvre poétiques. J'ai donc conçu l'idée d'essayer de témoigner ma reconnaissance envers mes poètes favoris en traduisant en français leurs œuvres choisies, et, par ce moyen, de les faire connaître aux gens instruits

[1] Je cite en cet ouvrage le monologue de *Macbeth* par Montégut pour comparer avec les traductions du même monologue par M. Taine en prose et par moi en vers blancs.

de toutes les nations, dont un beaucoup plus grand nombre comprend et lit le français qu'il y en a qui comprennent l'anglais[1] et même, dans le cas où j'échouerais dans mes efforts, j'aurais montré ma bonne volonté. Je m'imaginais que si les âmes de ces poètes pouvaient hanter la terre, elles regarderaient d'un œil favorable mon humble effort pour placer sur leur tombe cette guirlande de leurs fleurs poétiques greffées sur la langue française, et qu'une d'entre elles pourrait et voudrait peut-être me souffler un sentiment de sympathie et d'encouragement, me disant comme dans ces beaux vers de Musset :

Tu ne me verras plus, mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
Écoute dans la nuit
Une voix qui gémit
Rappelle-toi.

J'ai espéré aussi qu'une traduction des chefs-d'œuvre des poètes anglais pourrait aider à resserrer les liens entre la France et l'Angleterre, en ajoutant à l'estime des Français pour mon pays un sentiment beaucoup plus puissant et plus durable, l'amour et la sympathie, du moins pour

[1] Le Florentin Brunetto Latini, le maître de Dante, a écrit son *Trésor* plutôt en français qu'en italien, parce que, dit-il, le français « est plus délitable langage et plus commun à tous gens ».

Dryden cependant dit que « traduire *Virgile* vers par vers est impossible, parce que le latin est naturellement une langue plus concise que l'italien, l'espagnol, le français ou même l'anglais qui, à cause de ses monosyllabes, est de tous ces idiomes le plus concis. »

nos grands écrivains. L'opinion générale des Français et des étrangers sur les Anglais est développée par Heine d'une manière très amusante ; il dit[1] : « Jamais encore je ne visiterai cette terre détestable où tous les hommes sont comme des machines et les machines comme des hommes. Le bruit et le silence, là, sont également désolants. Quand je fus présenté au gouverneur d'Héligoland, ce bâton d'Anglais s'arrêta sans mouvement devant moi, sans dire un mot. Pendant quelques minutes, involontairement, l'idée m'est venue dans la tête de le regarder par derrière, pour voir si quelqu'un avait oublié de monter son mécanisme. Le cœur me manque quand je pense qu'après tout Shakespeare[2] était Anglais et appartient au peuple le plus répulsif que Dieu, dans sa colère, ait jamais créé. »

Et de Tocqueville dit : « L'Anglais jouit tranquillement des avantages réels et imaginaires que son pays possède dans son estime. S'il ne concède rien aux pays étrangers, il ne demande rien pour le sien. Le blâme des étrangers ne l'émeut pas et leur louange ne le flatte pas au moindre degré.

[1] Je retraduis ceci d'une traduction anglaise.

[2] On voit par ceci la puissance sans bornes d'un grand écrivain sur un homme sympathique, puisque aucun préjugé invétéré contre les Anglais ne suffisait à empêcher Heine d'être pour ainsi dire l'esclave du génie de Shakespeare. Le culte des lettres est une franc-maçonnerie littéraire où même dans la lutte on n'extermine pas son adversaire du moment qu'on voit que nous sommes des frères ; en sympathie comme en bataille, le franc-maçon épargne un franc-maçon ennemi.

Il se tient envers le monde dans une réserve pleine de dédain et d'ignorance. Son orgueil n'a besoin de nul aliment, il vit sur lui-même. »

Cependant il me semble clair que les Anglais tiennent à présent à l'opinion des Français plus qu'à celle d'aucune autre nation, qu'ils apprécient énormément la littérature et la poésie françaises (dont Byron a traduit plusieurs morceaux), et que l'alliance qu'ils désirent de préférence à toute autre, ou à toutes les autres ensemble, est l'entente cordiale, perpétuelle et sympathique avec la France.

Que les Français et les Anglais se rappellent les nobles paroles de M. Thiers dans le débat du 10 juin 1840 au sujet de l'alliance anglaise : « En cet état de nos affaires, avec qui est-il de notre devoir de nous allier ? Avec l'Angleterre, et seulement avec l'Angleterre. Quand la France est alliée avec l'Angleterre, qui peut résister et qu'est-ce qui peut devenir dangereux ? Nos drapeaux unis flotteraient sur la terre, portant inscrite la devise : « La liberté et la paix ! »

En outre, pendant toute ma vie j'ai vivement regretté que la plupart de nos chefs-d'œuvre poétiques ne soient pas même connus en prose par les Français, et que la France n'ait en vers français qu'une partie des chefs-d'œuvre de Byron, les *Mélodies irlandaises* de Moore et quelques courts échantillons de Tennyson et de Longfellow,

sans compter les traductions inconnues et épuisées. Mais aussi ces traductions en vers étant faites selon les règles gênantes de la versification française, par des écrivains qui n'essayaient pas même de faire des vers originaux[1], je les trouvais pâles et tièdes à côté des vers originaux.[2]

En essayant cependant de mettre ma théorie en pratique et de traduire des vers anglais en vers français, j'échouai d'abord entièrement. Je pouvais produire plus de cent vers originaux en

[1] Pourtant Émile Deschamps a traduit quelques poésies de Byron. M. d'Aubrevilly dit que Racine (*) a traduit Shakespeare, et M. Xavier Marmier a traduit en vers français une partie des poésies de Longfellow. Delille a traduit *le Paradis perdu* de Milton, et Léonard *le Village détruit* de Goldsmith.

[2] Voltaire disait à Mme du Deffand : « Vous ne connaissez Virgile que par des traductions, mais les poètes ne peuvent pas être traduits. Pouvons-nous traduire la musique (**) ?... Nous traduisons les (livres) anglais aussi mal que nous combattons contre eux sur mer. »

Cependant Cicéron nous dit : « Toi seul, Térence, traduisis en latin et habillas en langage choisi les pièces de théâtre de Ménandre et les produisis devant le public qui, encombrant le théâtre, suspendait la représentation par des applaudissements qu'il fallait réprimer. » Et Caïus César : « Vous aussi qui partagez vos honneurs avec Ménandre, prendrez votre place parmi les poètes de l'ordre le plus élevé. »

*) Racine se lia en 1664 avec Boileau, *qui se vantait de lui avoir appris à aire difficilement des vers faciles !* Rcaine fit imprimer *Athalie*, en 1691, mais elle trouva peu de lecteurs. Il disait : « Quoique les applaudissements que j'ai reçus m'aient beaucoup flatté, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chrgrin que toutes les louanges m'ont fait de plaisir. »

Racine mourut de chagrin parce qu'un jour Louis XIV avait passé dans la galerie sans le regarder.

On ne peut assez regretter que Racine, trop indifférent pour ses tragédies profanes, qu'il aurait même voulu pouvoir anéantir, s'il en faut croire son fils, ait toujours négligé de donner une édition correcte de ses œuvres. Toutes celles qui ont paru de son vivant et depuis sa mort sont si fautives et si incorrectes que je ne connais aucun ouvrage qui ait plus souffert de l'incapacité des éditeurs et de la négligence des imprimeurs. Racine mourut dans la pauvreté, laissant sa famille à la charité publique.

(**) La musique n a pas besoin de traduction, elle est comprise par tous les hommes de toutes les nations.

français en un jour[1], mais traduire une seule stance dans le même laps de temps m'était impossible. J'ai donc réfléchi que, puisque la langue française est caractérisée par des mots plus longs et des phrases plus sonores, puisqu'il y a beaucoup plus de prépositions, d'articles et de négations, et moins de monosyllabes, il était matériellement impossible de traduire des vers anglais, souvent de douze, quatorze et seize syllabes, sans compter les *e* muets, en vers français, selon cette règle de Procruste[2] qui ne permet pas de dépasser douze syllabes et cela en comptant les *e* muets.

Je résolus donc de mettre entièrement de côté toutes les règles de la versification française qui diffèrent des règles anglaises, excepté les règles sur la rime, et le résultat fut bien au-dessus de mes espérances : je trouvai le moyen de rendre la poésie anglaise presque mot à mot, souvent en rimant sur le même mot, et conservant ainsi tout

[1] Le fameux romancier Anthony Trollope nous dit dans son autobiographie qu'il écrivit à raison de mille mots à l'heure, et après avoir compté j'ai trouvé qu'en prose originale ou dans une traduction d'anglais en français je puis marcher à la même vitesse, tandis que pour les vers originaux je ne puis en faire que 10 par heure et cela seulement quand je me sens dans un état favorable pour écrire. Ainsi le vers paraît être 100 fois plus difficile à faire que la prose, mais aussi la même quantité de *bonne* poésie vaut cent mille fois la *meilleure* prose.

[2] Procruste, un brigand de l'Attique, tué par Thésée, selon la mythologie, étendait les voyageurs qui tombaient dans ses mains sur un lit de fer à la mesure duquel il réduisait leur taille en écourtant leurs jambes si elles étaient trop longues et en les allongeant à force de les tirer si elles étaient trop courtes. Et Boileau est le Procruste moderne.

le cachet, le rythme, l'arome, la saveur et la musique, pour ainsi dire, de l'original.

Voyant le succès de mon système, j'ai refait tous mes vers originaux sur le même plan, et *Constance*, l'*Élégie*, *Marie* et les *Pensées*, qui étaient en vers alternés de quatorze et treize syllabes, y compris les *e* muets, étant ainsi remaniées, j'ai pu les arranger en vers de douze syllabes en ne comptant pas les *e* muets, en comptant les diphtongues selon l'oreille seulement et en insérant dans l'intérieur des vers des hiatus et des doubles voyelles, comme *envie*, à discrétion, ou si le lecteur veut, à indiscrétion.

J'invite donc le lecteur à prononcer les mots dans tous mes poèmes, quant au nombre des syllabes, précisément comme un homme ordinaire qui n'a pas le malheur d'être critique de métier le fera en conversation sans gêne avec un ami intime, et non pas dans le style boursoufflé qui ressemble aux exercices guindés de haute école à l'Hippodrome ou à un menuet dansé selon la mode de Louis XV, où l'on a l'habitude de les déclamer selon les règles de Boileau, le maître indiscutable et sans appel; c'est-à-dire que j'engage le lecteur à ne prononcer que les accents pleins, qu'on appelle accents toniques, et à ne jamais prononcer les *e* muets (pas plus qu'omettre de prononcer les syllabes qui ne sont pas muettes), ni de les compter comme syllabes.

Les mots qui suivent, en conversation ordinaire, seraient prononcés comme il suit :

Quelqu' femm'bell' se rend't au Hâvr' pour ach'ter du poisson,

c'est-à-dire 13 syllabes, et Béranger va plus loin que moi, car dans ses chansons quelquefois il supprime des *e* qui ne sont pas muets comme dans ce vers :

Je n'suis qu'un' bouqu'tière et j'n'ai rien,

où il élide les *e* toniques de *ne* deux fois quand une consonne suit.

Boileau au contraire vous oblige de prononcer les mots comme s'ils étaient épelés :

Quelq*eux* bell*eux* femm*eux* se rend*eunt* au Hâvr*eu* pour ach*eu*ter du poisson,

c'est-à-dire il en fait 19 syllabes, et chacun de ces *e* muets est selon lui égal comme syllabe tonique au mot « *dur* » par exemple. Mais si quelqu'un en causant familièrement avec un ami prononçait ces mots selon les lois de Boileau, qui semblent être en France aussi inviolables que celles des Mèdes et des Persans, ou celle des Chinois, *et comme on le fait toujours en chantant*[1], tous

[1] Il y a des personnes qui prétendent que les compositeurs de musique cherchent à adapter des notes courtes aux *e* muets; mais ceci n'est pas exact; au contraire la plupart des fois la note adaptée à l'*e* muet est aussi longue que les autres. Par exemple dans la *Favorite* de Donizetti on chante « Ang*eu* si pur » et dans *le Lac* de Niedermeyer on chante : « Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivage*ux*.

S'il y a six *e* muets dans un vers, dans le cas où on prétend que chaque *e* muet en poésie n'a que la valeur d'un demi-son tonique, alors le vers alexandrin n'a que 9 syllabes; s'il y a 4 *e* muets, alors il a 10 syllabes; s'il y en a 2, il a 1 syllabe, cela constitue une série de vers de différentes longueurs, ce qui

les auditeurs éclateraient de rire et on ne peut pas prononcer un *e* muet autrement qu'en faisant *eu*, de même que *je* est prononcé comme *jeu*[1]. Quand on entend prononcer « femm*euses* » on croirait que l'interlocuteur dit *fameuses* (qui selon Boileau est « fameus*euses* »), et comment peut-on logiquement accentuer au complet, en poésie, l'*e* muet d'*acheter* (et d'autres mots qui sont dissyllabes en prose selon Littré), puisque la grammaire enlève l'accent qui existe sur *achète* exprès pour rendre muet cet *e*. Pour être conséquent, Boileau aurait dû ordonner de laisser l'accent sur le premier *e* d'*acheter*, en poésie, et de placer un second *l* dans le mot *appeler*, en vers. Même ceux qui pensent que les *e* muets doivent être légèrement *prononcés* (dans lequel cas ils ne sont plus *muets*) ne peuvent pas leur donner la même valeur tonique que celle d'un mot comme « *blanc* » qui n'a pas d'*e* muet. Ainsi dans les vers où il y a un ou plusieurs *e* muets dans l'intérieur du vers, le lecteur doit être choqué, s'il possède une oreille musicale, par le manque de la même quantité de

est détestable pour l'oreille correcte et musicale, car alors les vers boîtent.

Et si l'*e* muet est si aimé des Français, pourquoi le suppriment-ils dans *grand'mère, grand'père, grand'rue, grand'tante, grand'chose, grand'pitié, grand'chambre, grand'messe*, etc. ?

[1] Quicherat dit : « On doit prononcer *voyez-le* à peu près comme « *voyez-leu.* » Je remarque dans plusieurs théâtres que plusieurs acteurs et actrices prononcent *grand* comme si ce mot était écrit *grond*, *comment* comme *çommont*, *jolie* comme *jeulie*, et que de *Blanche* ils font *Bloriche*.

sons pleins ou toniques qu'il y a dans les vers qui n'ont pas d'*e* muets dans le même poème. La redondance de syllabes que le lecteur classique trouvera dans beaucoup de mes vers (mais quelquefois pas dans une stance entière), en s'obstinant à prononcer les *e* muets, est un moindre mal pour celui qui écoute et qui est musicien, que le manque de sons pleins dans les vers composés selon les règles de Boileau, dans tous les cas où il y a un ou plusieurs *e* muets, comme c'est mieux d'avoir trop à manger et à faire, que trop peu. Ce qui est *ridiculissime* est que le même mot dans la poésie selon Boileau doit se prononcer d'une façon différente s'il est placé dans l'intérieur du vers que s'il est à la fin. Ainsi *belle* dans l'intérieur du vers doit se prononcer selon Boileau comme s'il était épelé « bell*eu* » tandis qu'il ordonne qu'il sera prononcé « bell'. » Si l'*e* muet à la fin d'un vers est suivi d'une virgule ou d'un point ou en cas d'emjambement si le prochain mot commence par une consonne il est clair qu'il ne peut pas être logiquement omis dans la mesure ou dans la prononciation plus que le même mot dans l'intérieur des vers et les *e* muets des vers qui terminent en *ent* ou *es* ne peuvent pas être élidés du tout dans ce cas. Ainsi on fait 13 syllabes du vers, ce qui est défendu.

Tout ce que je demande au lecteur est de prononcer les *e* muets qu'on trouve dans l'intérieur

de mes vers précisément comme Boileau édicte qu'on doit prononcer ces mêmes mots à la fin des vers.

Ce qui est tout à fait absurde est que le même vers quand la rime est féminine, qui, lorsqu'il est lu, est de douze syllabes, devient de treize syllabes quand il est chanté. Pour moi je ne compte pas les *e* muets à dessein et plusieurs de mes poésies étaient d'abord composées en les comptant. Quant à mes autres infractions aux ukases de Boileau, je demande au lecteur ce qu'il préfère : ou jouir des idées émouvantes des grands poètes anglais dans mes traductions, ou distraire son attention des idées et de ne les jamais connaître en critiquant mes vers selon le système ridicule et suranné de Boileau, dont Victor Hugo a démoli une moitié et Théodore de Bainville l'autre moitié[1].

Il est impossible de faire bien deux choses à la

[1] Ce dont on pourra se rendre compte en lisant les pages 309—325 de mon volume II.

De même, le lecteur trouvera en détail mes raisons pour m'être émancipé des règles de la versification française au volume Ier pages 416-491, et au volume. II, pages 125-139 en rime, et pages 358-453 en prose; à la page 134, il verra que, comme Béranger le fait, j'ai mis les *e* muets qui doivent être comptés dans la mesure en supérieures ce qui est beaucoup mieux que le système d'apostrophes adopté par Béranger puisque toutes les lettres de chaque mot sont imprimées à leur place et je ne mets en supérieures que les *e* muets que je ne compte pas dans la mesure, pour la facilité de scander; tandis que Béranger omet les *e* toniques comme en *J n' suis.*

fois. Quand je me mets à la critique de la versification, je ferme pendant ce temps pour ainsi dire mon cœur au sentiment ; je me revêts de la tunique de Nessus [1] du critique qui m'est malheureusement nécessaire pour justifier mon système, que Gustave Planche, comme moi et tout homme de cœur trouve si pénible. Mais quand je sens qu'une œuvre est belle, je ferme au contraire pour ainsi dire mon esprit de critique de style et je ne cherche qu'à jouir de ce qui est beau, car l'Amour, selon la mythologie, est aveugle et celui qui veut aimer de tout son cœur ou être bien aimé, doit se rendre aveugle aux défauts de l'objet de son affection. Critiquez si vous voulez, mais en critiquant vous êtes sûr de vous désillusionner, et vous ne pourrez plus si bien jouir ensuite, car Gustave Planche a bien dit de la critique : « C'est un abîme qui s'ouvre devant vous. Parfois il vous prend des éblouissements et des vertiges. C'est une œuvre mesquine et qui ne mérite pas même le nom d'œuvre. Je n'en connais pas de plus décourageante, de plus voisine du désespoir. C'est la raillerie douloureuse de l'impuissance, le râle de la stérilité, c'est un cri d'enfer et d'agonie ! »

Pour mes traductions des poésies de Byron, j'engage le lecteur à vérifier par les preuves que je lui

Dans la mythologie Nessus était un centaure qui avait été percé d'une flèche empoisonnée par Hercule dont il avait enlevé la femme; en mourant il donna à celle-ci sa tunique ensanglantée qui fut la cause de la mort du héros.

ai données, si je suis plus fidèle en mots et en rythmes à l'original que les autres traducteurs ou non; car s'il croit que non, mes traductions ne valent rien, mais s'il est convaincu du contraire, pourquoi critiquer avant de lire (ce serait punir sans procès préliminaire) mes traductions après avoir avoir acquis la certitude qu'elles sont au moins les moins mauvaises qui existent dans la langue française surtout quand j'ai souvent indiqué chaque mot qui est une cheville et qui n'est pas littéralement rendu. Qu'il se rappelle surtout que Byron[1] est au-dessous de la critique et est reconnu par le monde entier pour être un poète sublime, et que je n'ai donné que les chefs-d'œuvre reconnus de sa poésie.

Dans tous les cas, de même qu'on ne prend pas du sel (excepté le sel attique) avec du sucre, de l'huile de ricin avec du champagne et de la glace avec du thé, ou du vinaigre avec du vin, ne cherchez pas à critiquer et à jouir en même temps, ne faites pas entendre le sifflet à un sou du critique quand un grand poète chante. D'abord cherchez à jouir et si vous jouissez arrêtez-vous là et contentez-vous de peur de gâter ou de briser votre idole. Mais si vous ne jouissez pas, si votre cœur n'est pas touché, alors critiquez pour vous dédom-

[1] Sainte-Beuve dit de Byron : « Pour ne pas abuser des termes, Byron, Milton, Pindare restent seuls les vraiment grands poètes »

mager et écrasez si vous voulez *et si vous pouvez* mes traductions sous le poids de votre dédain et de votre ridicule, et puis jetez au feu cet ouvrage que peut-être vous estimerez ne pas valoir même l'encre qui a été employée en l'imprimant.

Sans doute même lorsqu'on veut seulement jouir d'un poème on est forcé involontairement et instinctivement d'observer si le rythme est mélodieux, ce qui est indispensable, mais on n'a pas besoin de se servir de ses doigts à défaut d'oreille pour compter les syllabes afin de voir si elles sont égales en nombre dans les vers qui font pendant selon les ukases du Tsar Boileau[1], et se donner cette corvée est aussi absurde que si on allait mesurer avec un mètre les traits et la forme d'une belle femme pour voir si elle est identique à la froide Vénus de Médicis, ce qui heureusement n'est pas le cas chez aucune femme qui existe.

Insister pour toujours juger avec la balance vacillante, inéquitable, fausse et inconséquente de Boileau, en lisant un poème, est comme si l'on établissait la règle d'aller toujours à la cuisine pour voir éventrer et vider le poisson en examinant bien les entrailles et le sang, et en bien sentant l'odeur désagréable de poisson cru; mais dans ce cas est-ce qu'on jouira autant de son dîner? au contraire, probablement on ne pour-

[1] L'inscription sous le portrait de Boileau lui accordant la préférence sur Juvénal et Horace y avait été écrite par lui-même!

rait plus manger ce poisson quand il serait cuit.

Tâchez donc de jouir d'abord sans critiquer, ou de critiquer d'abord sans jouir, fiez-vous à l'instinct infaillible qui vient du cœur et non pas à la déraison fausse qui vient de l'esprit égaré par la sophistiquerie de Boileau, et puisque le poète célèbre de Banville trouve mes vers harmonieux, combien de jugements hostiles de critiques qui ne peuvent pas composer des vers qu'un éditeur publierait à ses frais équivaudront dans l'opinion du public au jugement favorable de cette grande autorité.

Quant au recueil des chefs-d'œuvre de la poésie anglaise que j'offre au public, c'est un travail qui m'a préoccupé toute ma vie de préférence à toute autre chose. J'ai fait des collections de porcelaines, de gravures, de livres et d'autres choses, mais rien ne m'a intéressé comme la poésie, aussi ai-je conservé plusieurs poésies d'auteurs célèbres qui ne sont pas connues et qui sont inédites.

Qu'un poème soit connu ou inconnu, que l'auteur ait eu ou ait encore de la réputation, cela m'a toujours été indifférent : comme Molière, mais dans un autre sens, « je saisis mon bien où je le trouve, » et il y a des vers, par des poètes anonymes ou inconnus, que je mets à la hauteur de tout ce qu'ont produit les plus célèbres, ainsi qu'en somme, la *Marseillaise* a eu plus de succès, comme poésie et comme musique, que tout autre poème ou pièce

de musique dans la langue française, quoique pe de personnes sachent le nom de l'auteur [1], qui e Rouget de l'Isle.

La difficulté pour un auteur, aujourd'hui, de faire connaître et l'impossibilité pour une renom mée[2] de durer aussi longtemps que celles du siècl de Louis XIV, quand elle est acquise, ressort d quelques détails statistiques que je tire du *Time*

« En Allemagne, en 1877, il fut publié 14,00 ouvrages, comprenant 20,000 volumes ; chaqu édition, en moyenne, était de 2,000, écrits pa environ 10,000 auteurs. » La France et l'Angle terre produisent probablement beaucoup plus mais, en estimant qu'elles impriment la même quantité, nous avons 60,000 volumes, produit par 30,000 auteurs ; ajoutons 10,000 volumes e 5,000 auteurs pour les autres pays de l'Europe. Ainsi, dans un siècle de trois générations, le monde aura vu, en Europe seulement, 7 millions environ de volumes et 100,000 auteurs[3] !

Un homme d'avant le déluge qui aurait survécu jusqu'à nos jours, en lisant sans cesse, ne serait pas parvenu à lire tous les bons livres qu'on a produits,

[1] Et je trouve mauvais que Léon de Wailly parlant de la *Marseillaise* dise : « C'est une poésie, celle-là, qui savait ravir les cœurs sans mendier le secours de la musique. » Car toute poésie lyrique doit pouvoir être chantée et si la musique est belle, comme dans le cas de celle du *Lac* de Lamartine et de la *Marseillaise*, l'effet de la poésie est un ornement en surcroît.

[2] Voir à l'Appendice la note XCIV.

Qui peut expliquer pourquoi les chefs-d'œuvre littéraires

s parler des médiocres et des mauvais livres des journaux ! Et si tous les auteurs seulement etaient des livres, quelle bonne circulation ! amartine s'est tu huit ans et Crabbe vingt s, et ce dernier n'aurait pas recommencé, s'il ût eu à chercher les moyens d'élever sa fa-lle[1]. Il n'est guère probable que je serai jamais posé à reprendre la plume, dont je ne me ser-rai qu'avec regret si je me trouve obligé de pondre à des attaques que je passerai sous ence s'il m'est possible.

Le Turc a le bon sens de faire danser les baya-ères au lieu de se fatiguer et de se faire trans-irer en dansant lui-même, et l'expérience me émontre qu'il est plus agréable de manger des nets préparés par un autre cuisinier de plats ittéraires que d'être cuisinier soi-même.

On verra, par la liste des auteurs et le nombre de leurs vers que j'ai traduits, que j'ai porté à la connaissance des lecteurs français

d'une génération ne plaisent pas à celle qui suit? Par exemple, la jeunesse anglaise lit peu Scott, la jeunesse française lit peu Balzac. Cependant, pas un des romanciers modernes ne surpasse ces sommités de l'art, et leurs romans sont aussi nouveaux pour la jeunesse actuelle qu'ils l'étaient pour leurs pères. Les mœurs et les idées ont peu changé depuis leur mort, et plusieurs de ces œuvres, comme *Waverley* et *Ivanhoe*, dépeignent une époque presque aussi reculée pour nous qu'elle l'était pour nos pères.

[1] Schiller, qui est infiniment plus vrai et plus sympathique que Gœthe, avait la plus grande difficulté à gagner par ses écrits le strict nécessaire pour vivre, et il fut obligé de publier son premier chef-d'œuvre : *Die Rauber* (les Voleurs) à ses propres frais et d'attendre des années avant de pouvoir se marier.

plus de dix mille vers traduits des ouvrages de plus de cent poètes anglais, et j'ai ajouté des échantillons traduits en vers français des traductions anglaises de 40 poètes étrangers qui écrivirent en 21 langues différentes, parce que ces poésies sont annexées à la littérature anglaise par de bonnes traductions, comme je désirerais que fussent celles de nos chefs-d'œuvre dont je fais cadeau aux Français dans mes traductions, et si celles-ci sont médiocres et de peu de valeur, je prie le lecteur de se rappeler le proverbe anglais : « La moitié d'un pain vaut mieux que rien. »

J'ai fait en sorte que l'on trouve dans ce recueil des échantillons de tous les styles; excepté l'idyllique, l'épistolaire, la pastorale, l'allégorique et le style mythologique, que je déteste; ainsi on trouvera la haute école religieuse et épique dans l'exorde du *Paradis perdu* de Milton en vers blancs à l'anglaise ; le patriotique dans les vers de Scott et Smollett; le satirique, le sublime, le tendre, le philosophique, enfin tous les bons genres dans Byron; la chanson parfaite dans Moore; le genre martial dans l'*Enterrement de sir John Moore*, par Wolfe, etc.; le sentimental, l'érotique, le comique, la ballade ; le dramatique dans le *Songe* d'Eugène Aram[1], et surtout (ce qui n'existe que peu en français) des poèmes qui dépeignent les

[1] Ce poème est peut-être ce qu'il y a de mieux dans le genre dramatique lyrique.

souffrances navrantes des pauvres comme : *la Chanson de la Chemise, le Songe de la Dame, les Laboureurs, le Dépôt de Mendicité, la Suicidée*, etc.

On trouvera des vers de toutes les longueurs : d'une, de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept, de huit, de neuf, de dix, de onze, de douze, de treize, de quatorze, de quinze, de seize et même de vingt et une syllabes toniques ou accentuées, sans compter les *e* muets qui, en les comptant, donnent trente syllabes pour le premier vers du poème *Il n'y a pas de joie que le monde puisse donner* de Byron, et, tandis que le code français de versification n'admet pas plus de douze syllabes, y compris les *e* muets, Hood, dans le comique, est arrivé à quarante-deux syllabes !

Les rythmes sont extrêmement variés, car il y a plus de soixante mesures ou rythmes différents dans mon ouvrage ; dans Horace[1], il y en a en-

[1] Dans un siècle où l'on méprise et où l'on ne comprend pas la poésie, c'est un véritable soulagement de lire dans Suétone combien l'empereur Auguste et d'autres hommes éminents aimaient et appréciaient Horace. L'empereur lui écrivait : « Si vous (Horace) êtes si fier que de dédaigner mon amitié, cela n'est pas une raison pour que j'estime légèrement la vôtre en retour. Avez-vous peur qu'en des temps à venir votre réputation ne souffre de ce qu'il paraisse que vous viviez en termes d'amitié avec moi ? » Et sur son lit de mort, Auguste disait : « Ayez les mêmes égards pour Horace que pour moi. »

Horace prit part à la bataille de Philippes et ne se fait pas scrupule de dire qu'il battît en retraite précipitamment. Il était gourmet quant aux femmes, mais souvent triste. Qui ne se rappelle ces vers mélancoliques d'un autre poète :

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid.

(Au milieu des délices s'élève quelque chose d'amer.)

viron vingt-cinq et la plupart[1] sont parfaitement inconnus dans la versification française[2]; cependant ceux qui ne sont pas connus sont de beaucoup les plus entraînants et les plus mélodieux. Essayez par exemple la *Critique sur mes vers* ou la *Chanson d'amour*, dont le rythme *dactylisé* a le mouvement d'une valse; et en effet, en les composant, l'air des *Yeux bleus* de Stigelli m'obsédait, et les paroles s'adaptent facilement à cette charmante chanson.

J'ai cherché autant que possible, dans mes traductions, à rendre l'original mot à mot[3], à conserver toujours le même rythme et, aussi souvent que j'ai pu, la même rime ; par exemple, dans une des stances de *Childe Harold*, j'ai rimé quatre fois en neuf vers sur le même mot que Byron ;

[1] Je n'ai jamais pu trouver des vers blancs en français (je ne parle pas de vers libres) et si un de mes lecteurs en connaît je lui saurai gré de me les indiquer.

[2] Je note que M. Schérer, du *Temps*, est d'avis que les Anglais sont la nation la plus poétique en Europe, tandis que M. Taine n'accorde pas beaucoup de talent à nos poètes, même aux plus grands.

[3] J'ai trouvé le moyen de faire apprécier au lecteur français qui ne comprend pas un mot d'anglais la fidélité de plusieurs de mes traductions en mettant en regard ou ailleurs des traductions des mêmes poésies en prose par des auteurs français tels que Voltaire et aussi des traductions de ces mêmes poèmes en vers français par Delille, Alfred de Vigny, Léon de Wailly, Le Franc de Pompignan, Mme Tastu, et d'autres poètes célèbres. En outre, dans ces cas, j'ai fait une comparaison analytique presque mot par mot entre mes traductions et celles des auteurs français, et, en résumé, je n'hésite pas à dire que mes traductions en vers sont beaucoup plus fidèles en substance et en orme aux originaux, non seulement que les traductions en vers des auteurs français, mais même que les traductions en prose, sans aucune exception, que j'aie pu trouver.

j'ai suivi le poète, même dans ce qui me semblait être des erreurs, soit d'idée, soit d'exécution, ne voulant rien gâter en essayant d'améliorer. Je n'ai pas voulu renforcer ses idées en faisant de son « oiseau » un « rossignol », ni de son « amour » une « adoration », ni les affaiblir en faisant le contraire. Seulement, quand pour des chevilles nécessaires ou pour la rime j'ai été obligé d'ajouter, j'ai essayé d'employer des mots qui fussent dans le sens et de la force de l'original[1].

En composant *Constance* et *Marie*, je me suis rappelé ou j'ai cherché des vers de Byron, Moore, Hood, Mme Hemans et de beaucoup d'autres auteurs qui exprimassent des pensées analogues, et souvent, après avoir écrit quelques stances, ayant trouvé quelque chose de mieux dans un autre auteur, j'ai supprimé mes propres strophes et je leur ai substitué, comme citations, les vers qui me paraissaient supérieurs et qui avaient pour moi l'énorme agrément de m'être sympathiques et d'être en harmonie avec mes idées, mais je n'ai

[1] Celui qui me reprochera l'obscurité de quelques-uns des vers de mes traductions doit d'abord se mettre en mesure de prouver que les vers originaux sont moins obscurs, car un traducteur n'est pas obligé d'être plus clair que l'auteur original et je crois que dans aucune de mes traductions je ne suis moins clair que l'auteur original, j'ai confiance au contraire d'avoir mis le lecteur français qui ne connaît pas la langue anglaise dans la position identique qu'il occuperait s'il comprenait l'anglais et s'il lisait les vers dans l'original.

Gœthe avouait qu'il ne comprenait pas lui-même quelques-unes de ses phrases; le critiqueur peut-être me demanderait de les rendre parfaitement claires.

fussé-je riche comme un Rothschild, je ferais banqueroute avant d'avoir liquidé ma dette.

On me reprochera probablement le manque d'art, le déshabillé littéraire, les digressions perpétuelles et les répétitions occasionnelles dans mon ouvrage; mais ceci a pour cause en partie le fait que j'ai écrit la plus grande partie de mon ouvrage pendant que l'œuvre originale était dans les mains de l'imprimeur et j'ai écrit selon ma nature comme dans une lettre ou dans une conversation.

Ce volume de poésie est le premier que j'aie jamais publié; il sera aussi le dernier ; en lui j'ai épuisé presque tous les sujets qui m'ont intéressé le plus dans ma vie. Après un verre de crème, goûterait-on du petit lait ?

Je laisse donc au public et non pas seulement aux critiques de juger si j'ai réussi ou non dans ma tentative de traduire en vers français, à l'anglaise, ce qu'il y a de plus beau dans la poésie de mon pays ?

Quant à mes poésies originales, ce n'est pas à moi de les juger, je les laisse à l'appréciation du lecteur candide pour décider si ce sont de bons ou de mauvais vers. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elles viennent tout droit de mon cœur et expriment les sentiments que j'éprouve à présent ou que j'éprouvais jadis, et j'espère que le lecteur au moins verra que j'ai fait de mon mieux pour être fidèle comme traducteur et de bonne foi comme critique.

Marie

TRISTES SOUVENIRS D'UNE FEMME[1]

I

Souv^e^nir oubli^e^ tout sauf d'enfanc^e^ la joi^e^ heureuse,
Quels horizons s'étendir^e^nt de bonheur rêvé ;
Des imag^e^s d'alors je n'étais jamais peureuse,
Le soleil d'à présent sembl^e^ toujours éclipsé,
Du ciel voilé.

II

Notr^e^ premièr^e^ grand^e^ pert^e^ fut la mort d'un frèr^e^ chéri,
Qui, par l'amour brisé, en guerr^e^ se fit tuer ;
Jeun^e^, bon, et trist^e^, de blessur^e^s loin il a péri ;
Voici par quels vers je cherchai à le ram^e^ner,
Le consoler :

I

Reviens chez nous[2] !
Oh ! que je puiss^e^ sur la mer mon âm^e^ t'envoyer !
Que je puiss^e^ tendr^e^ vers toi comm^e^ l'oiseau je m'écrie,
Pour remplir ton sommeil, des pensé^e^s échanger,
Avec ces parol^e^s toujours plein^e^s de mélodie :
Doux frèr^e^, reviens chez nous !

[1] A ceux qui me blâmeront parce que j'ai introduit dans mes vers originaux des traductions d'autres bardes je répondrai que plusieurs autres poètes ont fait la même chose. Par exemple, Byron a introduit dans *Childe Harold* les vers de Filicaja traduits commençant par « Italia, o Italia ».

[2] *Doux frère, reviens chez nous.* Traduit de Mme Hemans.

Medwin, dans sa Vie de Shelley, dit : J'ai montré à Shelley quelques

2

Reviens chez nous!
Aux cœurs qui t'aim^ent, aux yeux qui sans toi se ternissent,
Qui ne luis^ent d'éclat que pour les tiens réjouir :
Viens où des pensé^es douc^es comm^e l'encens saint surgissent,
Où la Mémoir^e chèr^e son autel fait rétablir,
Doux frèr^e, reviens chez nous !

3

Reviens chez nous !
Sans toi, ce n'est plus chez nous, le sièg^e solitaire
Où tu fus jadis nul ne va le réclamer ;
A chaque écho de pieds lents retournant, que faire ?
Car on écoute en vain ce qui doit t'annoncer,
Doux frèr^e, reviens chez nous !

4

Reviens chez nous !
Nous gardâm^es pour toi les ros^es du printemps, rêveur !
Nous avons vu chaque germ^e am^ener un^e fleur au jour;
Nous vîm^es les vents d'hiver rapporter sur tout^e fleur
Ses guirland^es glacé^es, et tu n'es pas de retour !
Doux frèr^e, reviens chez nous !

poèmes par Félicia Browne (Mme Hemans), que j'avais rencontrée dans le pays de Galles. Elle avait alors seize ans et il était impossible de ne pas être frappé de la beauté, de la grâce, de la simplicité et de la naïveté de cette fille intéressante. Ses productions juvéniles firent une impression puissante sur Shelley, et avec un esprit prophétique il prédit la renommée à venir de ce génie, qui, sous le nom de Mme Hemans, électrisa ensuite le monde. Il y a un vers de ses poèmes surtout qui dépeint ses malheurs intimes :

« Tis to make idols and find them clay, »
(C'est de créer les idoles et les trouver d'argile).

5

Reviens chez nous !
Oh ! que je puiss^e sur la mer mon âm^e t'envoyer ;
Que je puiss^e tendr^e vers toi comm^e l'oiseau je m'écrie,
Pour remplir ton sommeil, des pensé^es échanger,
Avec ces parol^es toujours plein^es de mélodie :
Doux frèr^e, reviens chez nous !

III

Comme je me rappell^e leurs adieux désespérés !
Des obstacl^es cruels s'opposai^ent à leur union,
De douleur sombr^e tous deux avai^ent leurs cœurs serrés ;
Ainsi mon frèr^e chantait de son âm^e la tension
Sans solution :

1

Un tendr^e baiser, et puis nous nous quitt^erons[1]
Un adieu, hélas ! pour toujours disons ;
En des larm^es du cœur, à toi je boirai,
Un^e guerr^e de soupirs, de plaint^es je te f^erai.

2

Qui dira que la Fortune âpr^e l'affaisse,
Tant que l'étoil^e de l'espoir ell^e lui laisse ;
Pour moi nul rayon joyeux ne m'allume,
Le noir désespoir m'aveugl^e comm^e un^e brume.

3

Je ne blâm^erai la tendress^e qui m'enchaîne ;
Rien ne peut résister à ma Mad^eleine ;
La voir était respirer les amours,
N'aimer qu'elle et l'aimer bien pour toujours.

[1] *A fond kiss and then we sever.* (Burns.)

4

Si nous n'avions pas aimé si tendr^e^ment
Si nous n'eûm^e^s aimé si aveuglément,
Jamais rencontrés ou point séparés,
Nous n'eussions pas eu les cœurs déchirés.

5

Adieu, adieu, toi, plus belle et première,
Adieu, adieu, toi meilleur^e^, ma plus chère,
Toi, tout^e^ joie et toute extas^e^ doiv^e^nt bénir,
Paix, bonheur, amour suave et plaisir.

6

Un tendr^e^ baiser, et puis nous nous quitt^e^rons,
Un adieu, hélas ! pour toujours disons ;
En des larm^e^s du cœur, à toi je boirai,
Un^e^ guerr^e^ de soupirs, de plaint^e^s je te f^e^rai.

IV

Sa fiancé^e^ lui écrivit tendr^e^ment en partant,
C'était une âm^e^ romanesqu^e^, mais hélas ! volage ;
Voici les stanc^e^s qu'ell^e^ lui disait en s'écartant,
Mouillé^e^s de larm^e^s, tirant des soupirs à chaqu^e^ page,
Quel trist^e^ langage !

1

Va où la grand^e^ gloir^e^ t'attend, toi [1] ;
Mais quand ton renom s'étend, coi.
Oh ! alors souviens-toi de moi !
Quand la chèr^e^ louang^e^ qu'on rencontre
A ton oreill^e^ plus douc^e^ se montre,
Oh ! alors souviens-toi de moi !

[1] *Go where glory waits thee*, par Moore.

D'autr^es bras tendr^es peuv^ent te presser, toi;
Des amis plus chers t'aimer, toi;
Tout^es les joi^es qui sont chèr^es pour toi,
Te peuv^ent être bien plus douc^es, mon roi,
Quand les amis sont le plus près,
Et quand les bonheurs sont plus frais,
Oh! alors souviens-toi de moi[1]!

2

Quand au soir tu t'en vas errant
Sous l'astre où tu march^es en m'aimant,
Oh! alors souviens-toi de moi!
Pens^e quand jusqu^e chez toi retournant,
Que brillant nous le vîm^es brûlant;
Oh! ainsi souviens-toi de moi!
Souvent quand l'été est tombant,
Quand ton œil tendre est reposant
Sur tout^e ros^e qui est retardant
Jadis si adoré^e de toi,
Pense à cell^e qui t'en prodiguait,
Cell^e qui les aimer te faisait,
Oh! alors souviens-toi de moi!

3

Quand autour de toi sont mourantes
Des feuill^es d'automn^e trist^es, reposantes,
Oh! alors, souviens-toi de moi;
Et puis, la nuit, quand regardant

[1] Les rimes en *oi* représentent les rimes en *e* dans l'original, qui sont répétées neuf fois dans cette stance dans l'original et j'ai aussi repété la rime en *oi* neuf fois.

Sur le foyer joyeux brûlant,
Oh ! encor^e souviens-toi de moi !
Or si la musiqu^e dérobant
Tout^e l'âm^e touchant^e de sentiment,
A ton cœur tendr^e viv^ement app^elant,
Tir^e même un^e seul^e trist^e larm^e de toi,
Alors laiss^e la mémoir^e t'am^ener
Des airs que tu me fis chanter,
Oh ! alors souviens-toi de moi !

V

Voici la répons^e qu'il fit à sa chère amante,
Rempli^e d'un^e tendress^e exquis^e, sans born^es et sans peur ;
Il ne prévoyait la renommée infamante
Qui plus tard accabla la bell^e rein^e de son cœur,
Ah ! sort trompeur !

J'ai erré à l'est, j'ai erré à l'ouest[1],
Par plusieurs rout^es très fatigantes ;
Mais jamais, ang^e, je ne puis oublier
L'amour des jeun^es journé^es charmantes ;
O ma chèr^e, ma très chèr^e cousin^e Mad^eleine !
Les pensé^es des anné^es passées
Jettent encor^e leurs ombr^es sur ma rout^e peinée,
Aveugl^ent mes yeux de larm^es versées.

[1] *Cousine Madeleine* (Jenny Morrison), ballade. Traduit de l'écossais de Motherwell (1798-1835). Il n'y a pas de rime dans les stances alternées. Il me serait facile d'en ajouter ; mais, si je faisais cela, je gâterais le rythme et je dénaturerais le poème.

2

C'était alors que nous nous aimions bien ;
Alors trist^es nous nous séparions ;
Doux temps, morn^e temps — des enfants à l'école,
Enfants qui eur^ent mêm^es émotions ;
Puis nous nous asseyions sur un^e pent^e basse
Jusqu'à la fin de ces beaux jours,
Et regards, murmur^es, sourir^es, fur^ent émis
Que nous nous rappelions toujours.

3

Je me demand^e, Mad^elein^e, souvent encore,
Lorsqu'assis sur ce talus même,
Jou^e contr^e jou^e, ta main serré^e dans la mienne,
Nos jeun^es têt^es pensai^ent à quel thème?
Quand nous nous penchâm^es sur un^e pag^e bien large,
Avec un livr^e sur nos genoux,
Tes lèvr^es rosé^es disai^ent ta leçon, mais
Ma leçon fut dans tes yeux doux.

4

Ma têt^e tout^e pensiv^e tourne et tourne encore,
Mon cœur s'émeut comme un^e mer forte,
Comme une à un^e les pensé^es douc^es revienn^ent,
De toi, de l'amour que j'apporte.
O vi^e matinale — amour matinal !
O jours joyeux et beaux — ô pré !
Quand des espoirs doux autour de nos cœurs
S'él^evèr^ent comm^e de bell^es fleurs d'été.

5

Le joyeux merl^e sifflait haut dans les bois,
Le fleuv^e chantait ses mélodies,

Et nous, en accord avec la nature,
Nous concertions des harmonies,
Et sur le mont au-dessus du torrent,
Pour de longu^es heur^es ensembl^e restions
En silenc^e, joyeux, jusqu'à c^e que tous deux
Avec bonheur mêm^e nous pleurions.

6

Oui, oui, ma chère amant^e, cousin^e Mad^eleine,
Sur tes jou^es les larmes vinr^ent couler
Comm^e les goutt^es de rosé^e sur l'herb^e — mais nul
N'avait le pouvoir de parler;
Ce fut un temps et un temps bien béni,
Quand nos cœurs étai^ent jeun^es restés,
Quand tous les sentiments jaillir^ent libr^ement
Quoiqu^e non prononcés, non chantés.

7

Je me demand^e, ô ma cousin^e Mad^eleine !
Si j'ai été toujours pour toi,
Uni à toi dans tes pensé^es précoces,
Comme tu l'^es constamment pour moi ;
Oh ! dis-moi si leur douc^e musiqu^e remplit
Ton oreill^e comm^e la mienn^e parfois ;
Oh ! dis si jamais ton cœur ne s'épanche
En nos charmant^es rêv^eri^es d'autr^efois.

8

J'ai erré à l'est, — j'ai erré à l'ouest,
J'ai subi un^e trist^e destinée,
Mais, dans mes voyag^es errant loin ou près,
Tu ne fus jamais oubliée ;

La sourc^e qui d'abord sortit de ce cœur,
Suit encor^e son chemin, ma mie,
Et creus^e plus profondément tant qu'il court
L'amour des jeun^es jours de la vie !

9

O ma chèr^e, ma très chèr^e cousin^e Mad^eleine,
Depuis que nous nous somm^es quittés.
Je n'ai plus vu ta fac^e ni entendu
La musiqu^e de ta langu^e jamais,
Mais, je pourrais supporter tout malheur,
Et j'aurais le bonheur suprême
Si je savais que ton cœur rêve encore
Des jours passés et de moi-même.

VI

Ah! frèr^e, l'avant-coureur d'amour tu as goûté ;
Mais, par un trist^e destin, ton bonheur fut flétri ;
Cell^e que tu aimais, — dont tu n'eus jamais douté
Tu croyais qu'ell^e te trompait; voici ton trist^e cri,
Cherchant l'oubli :

1

Quand nous nous éloignâm^es tous deux[1]
En silence et en larm^es peinées,
Nos cœurs mi-brisés, malheureux,
Pour nous quitter pour des années,
Ta jou^e devint froide et tout^e pâle,
Ton trist^e baiser plus pâle était,
Vraiment prédisait l'heur^e fatale
Du mal à cell^e-ci, en effet.

[1] *Quand nous nous éloignâmes*, traduit de Byron.

2

La rosé^e du matin dolent
Tomba froid^e sur mon front, — trist^e temps;
Ce fut comme un pressentiment
De ce qu'à présent je ressens;
De tes vœux tu t'es dégagée,
Ta réputation est légère,
J'entends ta trist^e vi^e dénoncée,
Et j'en partag^e la honte amère.

3

Ils te nomm^ent devant moi parfois,
Un glas à mon oreill^e peinée,
Un frisson vient sur moi maint^es fois;
Oh! pourquoi fus-tu si aimée?
Nul sait que je te connaissais,
Qui te connaissais que trop bien,
Que toujours je te regrett^erais
Trop profondément pour dir^e rien.

4

En secret nous nous vîm^es rêver,
Je souffre en silenc^e sans espoir,
Que ton cœur pouvait oublier,
Que ton âm^e pouvait me déc^evoir;
Si je te rencontrais un jour,
Après longu^es anné^es écoulées,
Ah! comment saluer ton retour?
[illegible]ence et larm^es attristées.

VII

En guerre avec le mond^e^, des vers il m'adressait
De son triste exil, dont il n'est jamais rev^e^nu,
Sur mainte autr^e^ douleur qui son âm^e^ loyal^e^ blessait,
Dieu n'avait laissé que moi à son cœur déchu,
Mais non vaincu.

VIII

Quand ell^e^ fut mort^e^, le vrai fait lui fut découvert,
Qu'un^e^ femm^e^ rivale avait flétri son nom à tort :
Cett^e^ perl^e^ qui fut son seul trésor — qu'elle a souffert !
Bien longtemps après il déplorait son trist^e^ sort.
Mais vain l'effort !

1

Je voudrais êtr^e^ où ma Mad^e^lein^e^ repose[1]
Car je suis las de m'attarder ici,
Et à toute heur^e^ l'Affection cri^e^, dispose,
Va et partag^e^ son humbl^e^ tombeau béni.

2

Ah ! si je pouvais ! car lorsqu'ell^e^ mourut,
Je perdis tout, et la vi^e^ s'est prouvée
Depuis cett^e^ triste heure un âpr^e^ vid^e^ sans but,
Un^e^ solitud^e^ non aimabl^e^, non aimée.

3

Mais qui lorsqu^e^ moi je tourn^e^rai en argile,
A sa tomb^e^ béni^e^ dûment se rendra,
Et ôt^e^ra la mouss^e^ si humide et vile,
Les mauvais^e^s herb^e^s qui n'ont pas de droit là ?

[1] *La Tombe d'Anne.* Par Gifford.

4

Qui apporte^ra avec des mains pieuses
Les fleurs qu'elle aimait, maint^e perc^e-neig^e glacée,
Des violett^es qui puss^ent non vu^es, précieuses,
Pour les répandr^e sur son argil^e sacrée?

5

Qui tant que la mémoire aime à penser[1]
A son doux nom, à moi toujours si cher,
Sentira l'âme avec passion s'enfler,
En versant le pleur amer — bien amer?

6

Je le fis; si le sort me l'eût permis,
J'irais encor pour encor déplorer;
Mais ma santé, mon courag^e sont partis,
Et hélas! je ne puis pas mêm^e pleurer.

7

Prends donc, douc^e vierg^e, cett^e simpl^e chanson peinée,
Que j'offre à l'autel comm^e dernière étrenne;
Ta tomb^e doit rester alors non ornée,
Et ta mémoir^e périr avec la mienne.

8

Ah! ton doux persuasif regard d'esprit,
Ta voix que mêm^e la musiqu^e n'égalait,
Ton air que tout spectateur tant saisit,
Ton éloquenc^e sans pareill^e d'œil parfait,

9

Ta gaîté si folâtr^e mais tout^e suave,
Ton courag^e par null^e douleur effrayé,

[1] Quoique les rimes de cette stance soient identiques à l'œil, à l'oreille elles tranchent parfaitement.

Ta patienc^e^, par nul tort dompté, si brave,
Ta douce humeur, c^e^la peut-il êtr^e^ fané ?

10

Peut-êtr^e^ — mais la pein^e^ vient mes yeux ombrer ;
Tourb^e^ froid^e^ que je ne dois plus voir, morn^e^ vœu,
Doux nom que je ne dois plus soupirer,
Un long, un dernier, un bien triste adieu !

IX

Sur un^e^ terr^e^ lointaine un frèr^e^ mort est demeuré,
Notr^e^ cadet fut noyé en mer, doux petit frère !
Ah ! ma sœur encore enfant comm^e^ tu l'as pleuré !
Voici les vers que tu disais à notr^e^ tendr^e^ mère
Près de sa bière :

1

« Oh ! rappell^e^ mon frèr^e^ de retour à moi [1],
Tout seul je ne puis pas jouer !
Avec des fleurs, des abeill^e^s Mai vient coi,
Où est mon frèr^e^ ? — veuill^e^ le chercher !

2

« Le papillon est brillant comme un^e^ fée
Dans la trac^e^ des rais du soleil :
Je ne tiens à le suivr^e^ dans sa volée ;
Rappell^e^ mon frèr^e^ de son sommeil.

3

« Les fleurs devienn^e^nt sauvag^e^s que nous semions
Autour de notre arbre au jardin,
Notr^e^ vign^e^ s'affaiss^e^ sous sa charg^e^ de festons,
Oh ! rappelle ici ce câlin !

[1] *The child's first grief* (*La première peine de l'enfant*). Par qui ?

4

« Il ne peut entendre ta voix, bel enfant,
Il ne peut plus vers toi venir ;
La face qui fut comme le printemps souriant,
Sur terre tu ne verras jouir.

5

« La vie brève et brillante des glorieuses roses
Ah ! cela seulement lui fut donné ;
A jouer seul, mon enfant te disposes,
Au ciel ton doux frère est allé.

6

« Ses oiseaux, ses fleurs, tout, a-t-il laissé ?
En vain faut-il que je déplore ?
Et pendant de longues, longues heures de l'été,
Ne veut-il retourner encore ?

7

« Et par le ruisseau et dans le val coi,
Tout jeu gai est-il donc passé ?
Oh ! tant que mon frère jouait avec moi,
Ah ! que je l'eusse bien plus aimé. »

X

Il ne me reste que toi, sœur, de toute ma famille ;
Je voudrais rejoindre ces êtres bien-aimés aux cieux;
Voici en stances ce que m'inspire surtout Camille ;
Qu'elles te soulagent quand je serai posée près d'eux,
Entre nos aïeux.

1

Ils grandirent si beaux côté à côté[1],
Ils remplirent une demeure de joie ;

[1] The graves of a household (*Les tombeaux d'une famille*). Traduit de
[illegible]

Loin des autr^es chaqu^e tombeau est séparé
Par monts, fleuv^es, mers et par maint^e voie.

2

La mêm^e tendr^e mèr^e se courbait nuit par nuit
Sur chaqu^e beau front joyeux dormant,
Ell^e contemplait chaqu^e fleur blotti^e au lit;
Où sont ces chers rêveurs maint^enant ?

3

L'un, parmi les forêts de l'ouest, bien loin,
Près d'un^e rivièr^e sombre est couché;
De son lieu de repos l'Indien a soin,
Sous l'ombr^e d'un cèdr^e très éloigné.

4

La mer vast^e, bleu^e, solitaire, en a un,
Il dort où les perl^es sont bien bas;
Il fut plus aimé que tous, mais aucun
Peut pleurer sur sa tombe, hélas!

5

Un autr^e dort où la vign^e du sud se pare
Sur des brav^es tués en campagne;
Son corps fier, dans son drapeau on le carre
Sur un champ de bataill^e d'Espagne.

6

Sur un^e autr^e le myrt^e répand en antiennes
Maint^e feuill^e par la brise agitée;
Ell^e s'est fanée entr^e les fleurs italiennes,
La dernièr^e de cett^e souch^e couchée.

7

Ainsi séparés dorm^ent ceux qui jouèrent
Sous le même arbr^e vert les ombrant;

Dont les voix se mêlaient quand ils prièrent
Sur les genoux d'un même parent.

8

Morts, ceux dont les sourires luirent dans la salle,
Égayant le foyer de chant,
Hélas ! pour l'amour s'il fut chose finale,
Rien au delà, ô terre, ne s'offrant !

XI

Tôt ou tard nous sommes chez nous au cimetière sacré,
Il est plus peuplé d'êtres chers que ce monde d'exil ;
Or la tombe est comme un bel arc-en-ciel nacré,
Une voix douce semble m'appeler au ciel d'un ton subtil,
D'un chant gentil.

XII

C'était toi, oncle mourant, qui étais l'autre moi-même,
Un fort fil magnétique semblait nous réunir ;
Quand ensemble, on s'oubliait entièrement soi-même ;
Voici ton élégie, qui veut la tombe franchir,
L'ode pour bénir :

1

Nul ne se souvient de toi dont le cœur [1]
Versait de l'amour alentour,
Ton nom peut rendre nulle peine et nul bonheur,
C'est un mot oublié ce jour ;
Tes vieux compagnons passent près de moi placides,
En sourires brillants, mais toujours froids, les yeux vides,
Ah ! nul ne se souvient de toi,
Sauf moi.

[1] *None remembers thee* (*Nul ne se souvient de toi*). Traduit de Mme Norton. — L'irrégularité des 5e et 6e vers suit l'original.

2

Nul ne se souvient de toi, êtr^e ni fort
Ni d'un^e beauté que quelqu^es-uns ont ;
Ce que j'eus de gloir^e brillait sur ton sort,
Mon astr^e calme aimé moribond,
Comme un pauvr^e bouton d'hiver trop tôt ouvert,
Ta jou^e fanée et pâl^e tout d'abord a souffert ;
Ah ! nul ne se souvient de toi,
Sauf moi.

3

Nul ne se souvient de toi, nuls pur^ent voir
Guèr^e rien quand tu fus contemplé,
Mais l'amour célest^e dans ton calme œil noir,
Qui de leur mémoire a passé,
Les grands dons du géni^e ne fur^ent pas les tiens,
A briller fièr^ement dans le monde aux yeux des miens ;
Ah ! nul ne se souvient de toi,
Sauf moi.

4

Nul ne se souvient de toi, ang^e parti,
Ou ils vers^erai^ent maint^e larme amère,
Quand ils pens^eraient à toi, gentil, béni,
Dans ton long sommeil solitaire,
Que je voudrais murmurer ton nom, et dire
Combien tendr^ement nous nous aimâm^es ; ah ! j'en soupire ;
Ah ! nul ne se souvient de toi.
Sauf moi.

XIII

Sans aimer le pèr^e c'est désolant d'enfanter,
Mêm^e cette épreuv^e suprême il m'a fallu subir;
De rayons d'amour l'enfant semblait me hanter;
Pour lui je voulais vivre, et comm^e lui me flétrir,
Ou bien mourir.

XIV

Ma seul^e richesse, ô Mort! tu ne m'as pas laissée,
Ce doux germ^e de bonheur n'a pu s'épanouir;
Les larm^es d'enfants pour leur mère en terre affaissée
Sont douc^es; un^e mèr^e pleurant son enfant fait frémir,
M'a fait gémir.

XV

Quel vid^e du cœur j'avais quand mon ange a péri;
Un^e mèr^e seul^e peut, pour l'enfant mort, le deviner;
Plus dur avec un mari qui l'eût peu chéri,
Qui en ma douleur pouvait peu sympathiser,
Ne sut aimer.

XVI

Ah! douce enfant, quell^e mèr^e pouvait plus te chérir?
Vivant^e tu me consolais comme un ang^e des cieux;
Quand si jeun^e, si bonn^e, si bell^e, je t'ai vu^e périr,
Ainsi tu me disais tes derniers tendr^es adieux,
Des vœux pieux

1

Viens près de moi, plus près, ô chèr^e maman[1],
Mon cœur est tout rempli d'alarmes,
Mes yeux sont sombr^es, j'entends tes forts sanglots,
Mais je ne puis pas voir tes larmes

[1] Par qui?

2

Ni ne puis-j^e non plus rapp^eler mes prières
Et chèr^e maman, tu sais très bien
Que le bon Dieu serait fort en colère
Si je les oubliais en rien.

3

Et mon cher papa en rev^enant chez nous,
Oh ! ne sera-t-il pas peiné ?
« Dieu, donn^e-nous ce jour notr^e pain quotidien : »
Quels mots suiv^ent dans le text^e sacré ?

4

« A toi seul sont le règne et la puissance ; »
Je ne puis point y penser plus,
Mes idé^es vont et vienn^ent maint^enant si vite,
Mais l'oubli est dev^enu intrus.

5

Sois tranquille, enfant chéri, tu t'en vas
Au ciel beau et béni, bientôt,
Où vont tous les enfants aimés de Dieu,
Pour rester avec lui en haut.

6

Mais notr^e Dieu m'aim^era-t-il, ma chèr^e maman,
Aussi tendr^ement que toi ici?
Et mon cher papa voudrait-il un jour
Y venir et rester aussi ?

7

Et voudrais-tu, maman, chaqu^e soir venir,
Pour dir^e ma plus touchant^e prière
Sur la petit^e tomb^e de ta pauvr^e Lucie,
Et voir que nul n'est là, chèr^e mère.

8

Et promets-moi, quand plus tard tu mourras,
Qu'ils feront ta tomb^e tout^e pareille,
La plus proch^e de la mienn^e, que je puisse être
Près de toi, ang^e, quand je m'éveille.

9

Mais oh ! ne me quitt^e pas, ma chèr^e maman,
Veuill^e de ta douc^e veill^e me bénir ;
Mon cœur devient froid, et la chambr^e tout^e sombre,
Couch^e-moi maint^enant pour m'endormir.

10

Et dormirais-j^e pour ne plus m'éveiller,
Chèr^e, chèr^e maman aimée, adieu,
Ma pauvr^e nourrice est tendr^e, mais oh ! que tu
Sois bien près quand je vais à Dieu.

XVII

Quand je te fermai les yeux, ô fille adorée,
Je ne pouvais m'arracher de ce corps si cher ;
Quand ta fac^e par corruption, devint dévorée,
Évanoui^e, je suis tombé^e raid^e comm^e du fer,
Je chant^e cet air.

1

Oh ! que tu es belle encor^e mon enfant[1].
Mêm^e dans son trist^e linceul chez moi,
Je ne puis pas quitter ta chère argile,
Tes traits calm^es et doux sans émoi ;
J'ai nul espoir sauf pour le jour tranquille
Où nous nous verrons fille et mère,

[1] Par Hogg. — Sans rimes aux 1er et 3e vers. Je n'omets jamais les rimes quand elles sont dans l'original.

Car tu es parti^e^, mon aimante enfant,
Tu m'as laissé^e^ tout^e^ solitaire.

2

Maint^e^nant clos et fix^e^s sont ces brillants yeux,
Ton bon petit cœur est tranquille,
Et loin de moi est ta chère âme ailée,
Au-d^e^là des risqu^e^s de pein^e^ subtile,
Ah! que je voudrais cette argile aimée
Réanimer sur cett^e^ trist^e^ terre ;
Mais tu es parti^e^, mon aimante enfant,
Tu m'as laissé^e^ tout^e^ solitaire.

3

La fleur maint^e^nant mourant sur le gazon,
Peut surgir plus fraîche à la vue,
La feuill^e^ tombant de l'arbr^e^ qui cett^e^ terre orne,
Vit^e^ l'anné^e^ la reconstitue ;
Mais longtemps puis-j^e^ pleurer sur ta tomb^e^ morne,
Avant que tu voi^e^s la lumière ;
Car tu es parti^e^, mon aimable enfant,
Tu m'as laissé^e^ tout^e^ solitaire.

XVIII

La pert^e^ de mon enfant fit craindr^e^ pour ma raison ;
Avant sa naissance ell^e^ ne semblait me manquer ;
Elle était le bon ang^e^ gardien de la maison ;
Dieu moissonna cell^e^ qui m'apprit à m'oublier
Par son baiser.

XIX

Dans ces temps d'abatt^e^ment tout^e^s parol^e^s sont futiles,
Qu'on nous vers^e^ plutôt un^e^ larm^e^, qu'on nous serr^e^ la m-

Comme les pomm^es de la mer Morte, ell^es sont inutiles ;
Alors, Reboul, je me rappell^e ton chant divin,
Doux, anodin.

1

Un ange au radieux visage [1],
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

2

« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh ! viens avec moi !
« Viens ! nous serons heureux ensemble,
« La terre est indigne de toi.

[1] Je suis très contrarié de voir que M. Valéry Vernier trouve cette adorable poésie seulement une romance « *assez gracieuse*, dont le trait final est malheureusement une surprise attendue », comme si cela ne pouvait pas être dit de la plupart des œuvres de l'imagination. Ce poème a été traduit en anglais et probablement en d'autres langues. C'est une renommée contemporaine qui présage le renom posthume de son pays.

THE ANGEL AND THE CHILD

Traduction anglaise de l'Ange et l'Enfant. *Par qui ?*

1

An angel form with brow of light,
Bent o'er a sleeping infant's dream !
And gazed as though his visage bright
He there beheld as in a stream.

2

« Sweet child whose face is like to mine,
« Oh ! come he said and fly with me !
« Come forth to happiness divine,
« For earth is all unworthy thee.

3

« Here perfect bliss thou canst not know,
« The soul amidst its pleasures sighs ;
« All sounds of joy are full of woe,
Enjoyments are but miseries.

« Là jamais entière allégresse,
« L'âme y souffre de ses plaisirs ;
« Les cris de joie ont leur tristesse
« Et les voluptés leurs soupirs.

4

« La crainte est de toutes les fêtes,
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes,
« Ne garantit le lendemain.

4

« Fear stalks amidst life's gorgeous shows,
« And though serene the day may rise,
« It lasts not brilliant till its close ;
« And tempests sleep in calmest skies.

5

« Alas ! shall sorrow, doubts and fears,
« Obscure a brow so fair as this !
« And shall the bitterness of tears,
« Dim those blue eyes which speak of bliss.

6

« No, no, along the realms of space,
« Free from all care let us be gone,
« Kind Providence shall give thee grace
« For those few years thou mightst live on.

7

« No mourning weeds, no sound of wail
« Thy chainless spirit shall annoy ;
« Thy kindred shall thine absence hail
« Even as thy coming gave them joy.

8

« No cloud on any brow shall rest,
« Nought speak of tombs or sadness there,
« Of beings like thee pure and blest,
« The latest hour shall be most fair. »

9

The angel shook his snowy wings,
And through the clouds of ether sped,
Where heaven's eternal music rings,
Mother, alas ! thy son is dead !

5

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes.
« Viendraient troubler ce front si pur !
« Et par l'amertume des larmes,
« Se terniraient ces yeux d'azur !

6

« Non, non, dans les champs de l'espace,
« Avec moi tu vas t'envoler,
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

7

« Que personne dans sa demeure,
« N'obscurcisse ses vêtements ;
« Qu'on accueille sa dernière heure
« Ainsi que ses premiers moments.

8

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien ne révèle un tombeau,
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

9

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, prend son essor
Vers les demeures éternelles ;
Pauvre mère, ton fils est mort.

XX

Puis un autre, sans doute, par ce même mal éprouvé,
Verse l'huile de consolation dans mon âme blessée,
Par un ange de Dieu son chant ne fut-il trouvé ?
Sa lyre rend l'harmonie douce par Lui inspirée :
Divine pensée

1

Il y a un moissonneur[1], son nom est la Mort,
Et avec sa terribl^e faux affilée,
Il récolt^e le grain barbu d'un seul souffl^e, trist^e sort,
Et les fleurs qui croiss^ent entr^e la grain^e levée.

2

N'aurai-j^e rien qui soit beau et frais, alors dit-il,
N'aurai-j^e que le grain barbu pour moisson ?
Quoiqu^e le parfum de ces fleurs soit doux et gentil,
Je les rendrais tout^es pour un jeun^e bouton.

3

Il contemplait les fleurs d'un œil tendre et pleurant,
Il baisait leurs feuill^es flétri^es, en douleur ;
C'était pour le Seigneur du Paradis clément
Qu'il les liait en gerb^es avec douceur.

4

« Mon Seigneur a besoin de ces beaux fleurons gais, »
Disait le moissonneur, et il souriait :
« Ce sont de chers souv^enirs de la terr^e, souv^enirs frais,
« D'où jadis quand doux enfant Il errait.

5

« Ils fleuriront tous dans de beaux champs de lumière,
« Transplantés là par mon ineffabl^e soin ;
« Et tout saint sur sa rob^e blanch^e luisante et princière
« Port^e ces fleurs sacré^es et d'autr^es n'a besoin. »

6

Et la pauvr^e mèr^e donna en larm^es et en détresse
Les fleurs terrestr^es qu'elle adorait le plus,
Sachant qu'ell^e les retrouv^erait avec douce ivresse
Dans les prairi^es de lumière au-dessus.

[1] Par Longfellow.

7

Oh ! non pas en cruauté, non plus en colère,
Le moissonneur vint ce jour en pleurant ;
Ce fut un ang^e qui vint visiter la vert^e terre,
Et emporta ces fleurs, Dieu bénissant.

XXI

Chèr^e tant^e (que le ciel sur terr^e ne t'a-t-il laissée ?)
Tu fis un trist^e mariag^e de raison par devoir ;
Ton amant banni, toi en douleurs affaissée,
Ainsi tu dépeignais en larm^es ton désespoir :
Tout te fut noir.

1

Ils dis^ent que c'est décidé, que tu dois partir [1],
C'est sag^e, c'est bien, mais non moins un^e pein^e qu'on déplore ;
Je n'ai plus de droit sur ton jeun^e cœur à l'av^enir,
Le mien est la victime et le serait encore ;
D'aimer bien fut le seul art, l'ineffabl^e désir
Que j'eus ; j'écris en hâte, et si un^e tach^e colore
Cett^e page, ell^e n'est pas ce qu'ell^e paraît, ne t'alarmes ;
Mes prunell^es brûl^ent et palpit^ent, mais ell^es n'ont null^es larmes.

2

Je t'aimais, je t'aim^e, pour cet amour j'ai quitté
Rang, position, du ciel, dès homm^es, ma propre, estime ;
Mais je ne puis regretter ce qu'il m'a coûté,
La mémoir^e m'est si chèr^e de ce rêv^e bellissime [2] !
Si je nomm^e mon crim^e, par moi il n'est pas vanté,
Nul ne peut me juger pir^e que moi je m'exprime ;
Je trac^e ces lign^es parc^e que je ne puis reposer,
Je n'ai rien à te reprocher ni demander.

[1] Traduit de Byron.
[2] « Bellissime — Très beau. » (Littré.)

3

L'amour de l'homme est dans sa vie une chose à part,
C'est toute l'existence d'une femme ; l'homme peut parcourir
La cour, le camp, l'église, la marine, la vente, l'art ;
L'épée, le gain, la gloire, en échange vont offrir
L'orgueil, l'ambition, lesquels prennent du cœur toute part ;
Peu nombreux sont ceux que cela ne peut refroidir !
Les hommes ont toutes ces ressources, nous qu'une, femmes déçues,
D'aimer encore trop bien et d'être encore perdues.

4

Tu avanceras en fierté, en plaisir léger ;
Aimé, aimant maintes ; tout est fini, j'en ai peur,
Pour moi sur la terre, sauf quelques années pour cacher
Ma honte et ma peine profondes au fond de mon cœur.
Cela je pourrais souffrir, mais je ne puis rejeter
La passion qui rage encore, comme jadis, d'ardeur ;
Adieu, pardonne-moi, aime-moi, non, laisse-moi gémir,
Ce mot est futile maintenant, mais laisse-le partir.

5

Mon cœur fut tout faiblesse, l'est encore pour t'aimer,
Pourtant je pense que je puis recueillir mon âme ;
Mon sang va où mon esprit tient à se fixer
Comme les vagues coulent devant le vent qui les entame,
Mon cœur est féminin, il ne peut oublier,
A tout sauf une image, folle, aveugle, en vraie femme,
Ainsi se secoue l'aiguille, se tient ferme le pôle,
Comme vibre mon cœur aimant, pour toi, ma seule idole.

6

Je n'ai plus rien à dire, mais je tiens à tarder,
Et je n'ose pas mettre sur cette feuille du sceau l'empreinte,
Mais la triste tâche je ferai mieux de compléter.
Ma douleur ne peut guère être plus entière, moins feinte;
Je n'eus survécu, si la peine pouvait tuer;
La mort évite celui qui recherche son atteinte,
Et je dois survivre au dernier adieu, mon roi,
Subir la vie pour t'aimer et prier pour toi.

XXII

Ton mari te fut bon, généreux, *trop aimant*,
Ta raison l'approuvait, l'instinct se révoltait,
Tu aurais préféré l'indifférence vraiment,
Tu souffrais corps et âme, un purgatoire c'était :
(Comme elle luttait !)

XXIII

Si tu avais eu un enfant, un ange du ciel,
Sa pureté, ton amour pour lui, t'eussent protégée,
Même si du monde tu n'eusses pas craint l'âpre langue de fiel,
Rougir devant son enfant ! jamais, c'est une fée,
Une douce pensée.

XXIV

L'amant chantait son amour ainsi en partant,
Sa tendre mère l'arracha d'elle comme l'aimant du fer;
Te quitter c'est la mort, dit-il en s'écartant,
Ne doute que je revienne, ah ! sèche ce pleur amer,
Être le plus cher

1

Tu me disais en cette heure d'adieu accablant[1]
Tant, si peu, et pourtant tout, ma tendre bien-aimée,
Ma bouche trop ardente, si brusquement s'interposant,
Brisait chaque note douce que la tienne eût murmurée
En cette heure sombre de silence, quoique de triste émoi ;
La coupe semblait pleine à déborder; désormais
Je ne pouvais pleurer, de joie d'être près de toi,
Devinant toutes les paroles que tu me disais,
Tant, si peu et pourtant tout, ma tendre bien-aimée.

2

Tu me donnais dans cette nuit d'adieu, de soupirs,
Tant, si peu et pourtant tout, ma tendre bien-aimée ;
Si peu, pour la faim de mes trop ardents désirs ;
Tant, outre mesure d'une joie, par mon âme méritée,
Et tout ce qu'on espère du ciel en quelques instants :
Carillons de minuit qui sonnèrent, Temps cruel,
Dans tes bras comment osai-je maudire les moments
Qui m'apportèrent en cette peur, de bonheur sans fiel,
Tant, si peu et pourtant tout, ma tendre bien-aimée

3

Tu me semblais, dans cette triste dernière heure d'adieu,
Tant, si peu et pourtant tout, ma tendre bien-aimée
Tant, si peu, aimante, pourtant séparée, grand Dieu !
Dans l'avenir pour toujours de moi, chose détestée ;
Clouée à un autre, aimée follement, non sagement;
Rencontrée trop tard, prêtant amour et *brillance*,

[1] Poésie par une dame qui prend le nom de plume de Violet Dana.

Et toute extas^e^ ; si tu m'avais quitté, laissant
Seul^e^ment un^e^ mémoir^e^ de beauté en trist^e^ souv^e^nance.
Pour être à jamais, à jamais, ma destinée [1],
Tant, si peu, et pourtant tout, ma tendr^e^ bien-aimée.

XXV

Par l'injustic^e^ du mond^e^ combien n'as-tu souffert?
Cruell^e^s Messalin^e^s [2] caché^e^s surtout t'ont blessée;
Chassé^e^, flétri^e^, quand ton secret fut découvert,
L'homme libertin, licencieux, ne t'a épargnée,
L'âme éhontée.

Vois par quell^e^ justic^e^ partial^e^ tout^e^ femme est jugée [3],
Par les femm^e^s malheureus^e^s, telle est la part trouvée;
Tell^e^ la malédiction lancé^e^ sur son espèce
Que l'homm^e^, le gai libertin peut errer sans cesse
Libre et sans question, entr^e^ les bosquets de l'amour;
Mais la femm^e^, des sens, de la natur^e^ dup^e^ chaqu^e^ jour;

[1] Comme on est charmé par ce vers supplémentaire, que les poètes anglais introduisent quelquefois dans une stance pour renforcer l'idée. On peut voir qu'il y a un 10e vers.

[2] On sait que Messaline était impératrice des Romains et qu'elle se livrait journellement aux débauches les plus honteuses et les plus effrénées.

[3] Par Rowe. — Ce poème est tiré de la belle tragédie *en vers* intitulée *Jane Shore.*

Jane Shore, la belle et infortunée maîtresse d'Édouard IV, était la fille d'un citoyen de Londres et la femme d'un riche bijoutier, dans la rue Lombard (Lombard Street). Elle avait l'entier commandement sur le cœur et sur la bourse du roi, mais de cette faveur « elle n'abusa jamais au préjudice d'aucun homme, mais elle l'employa souvent au soulagement de beaucoup de personnes », comme le dit un historien contemporain. Après la mort du roi, en avril 1483, elle s'attacha à lord Hastings, et leur partialité pour les jeunes princes leur attira la rancune de Richard III, qui les accusa de sorcellerie.

Si la pauvre faible femme délaisse la règle de vertu,
Si trop charmée elle quitte le sentier trop ardu
Et erre dans le chemin bien plus doux du plaisir,
La ruine s'ensuit, le reproche, la honte à subir;
Un seul faux pas flétrit toute sa réputation;
En vain elle déplore cette perte en larmes d'émotion,
En vain elle regrette le passé, de joies reclus,
Elle tombe comme les astres qui filent pour ne s'élever plus.

XXVI

Dieu est plus juste et beaucoup moins inexorable,
La femme adultère fut pardonnée par Jésus;
Chaste moi-même j'imite ce mot du Christ adorable:
« Ni moi, femme, je ne te condamne, va, ne pèche plus !»
Tout est inclus.

1

Oh ! femme malheureuse, si par toute simple ruse[1],
Ton âme quitta l'étroite route de l'honneur,

Sur cette fausse accusation, Hastings fut décapité et Jane Shore fut emprisonnée dans la Tour de Londres. Après avoir subi un procès sans justice, elle fut condamnée à faire pénitence dans la cathédrale de Saint-Paul, vêtue d'un drap blanc, et elle fut promenée par les rues avec l'évêque de Londres en tête de la procession. Sa maison et sa fortune furent saisies par le Protecteur et elle fut réduite à la plus grande détresse. Sir Thomas More, l'auteur de l'*Utopie*, reconnu pour être un des hommes les plus éclairés, les plus moraux et les plus religieux que l'Angleterre ait jamais produits, dit de Jane Shore: « Elle était digne et belle, pourtant elle ne rejouissait pas les hommes autant par sa beauté que par sa conduite charmante, car elle avait un grand esprit et pouvait lire et écrire, bien preste et vive à la répartie, ni muette, ni bavarde. » Elle fut évidemment une femme très aimable et sympathique.

[1] Poème par Moore.

C'est la pitié seul^e qui ne te récuse,
Qui par des voi^es douc^es ramèn^e le pécheur.

2

La tach^e qui sur ta vertu peut rester,
Lavé^e de tes larm^es s'ôt^e par un^e vi^e probe,
Comm^e chaqu^e nuag^e qui tach^e le ciel altier,
Lorsqu^e chassé par les plui^es il se dérobe.

3

Va, va, sois innocent^e, pauvr^e femme, et vis;
Le blâm^e des homm^es est blessant et altier,
Mais le ciel clément pardonn^e sans mépris;
« Je ne te condamn^e, ne va plus pécher ».

XXVII

Par un^e chance inattendu^e ton joug fut brisé,
Celui que tu aimais rev^enant fit ton bonheur;
Qu'import^e le mond^e, en c^ela il fut bien avisé;
Ainsi il chantait le dévoûment de son cœur
Tout plein d'ardeur.

1

O viens te reposer sur ce sein, ma douc^e bich^e frappée[1],
Tu es encor^e chez toi, quoiqu^e la troup^e sans cœur t'ait laissée,
Le sourire est ici qu'aucun^e nu^e ne peut obscurcir,
Un cœur, un^e main, tout à toi jusqu'au bout pour te bénir.

2

Pour quel but fut fait^e l'amour, si ell^e n'est pas aussi prompte,
Dans la joi^e, dans le tourment, dans la gloire et dans la honte;
Je ne sais, je ne demand^e, si le crime est dans ton cœur;
Je sais que je t'aim^e, n'import^e ce que tu sois, sans null^e peur.

[1] Traduit de Moore.

3

Tu m'as appelé ton ange dans tes instants de ravissement,
Et je serai ton ange dans les horreurs de ce moment;
A travers le feu sans reculer, ton pas j'ai suivi
Pour te défendre et te sauver, ou périr là aussi.

XXVIII

Adolphe, cher cousin, nos destins se ressemblèrent;
Tu as aimé comme moi en silence et en vain;
A la perte de Blanche les fibres de ton cœur tremblèrent,
Ainsi à sa mort tu chantais son triste destin,
Sa précoce fin.

1

Je t'ai vue te marier[1], tu es allée
Dans l'aile de l'église sacrée, si contente,
Ta jeune joue dans une teinte de rose baignée,
Entre un sourire et une douce larme tombante,
Ton cœur fut joyeux, avec joie de fille;
Mais celui qu'il aimait d'amour futile
Fut tout ce temps sans foi à son amante;
Je le hais, pour le faux serment qu'il dit,
Je le hais pour le vœu trompeur qu'il fit.

2

Je cachais l'amour qui ne peut mourir
En des doutes, des espérances et des craintes,
Et mes angoisses je cherchais à bannir
En secret — en sanglots, et en mille plaintes,
Et des jours passèrent, et tu ressentais
Les peines de l'amour qu'en vain tu donnais;
Même tes premières années étaient atteintes.

[1] Traduit de Praed.

Et tu mourais, hélas ! si bell^e^, si bonne,
En silence, et seule, ah ! l'on t'abandonne !

3

Pendant que tu vivais, ang^e^, je cachais
Les douleurs secrèt^e^s d'afflictions mordantes,
Jamais ta douc^e^ fierté je ne choquais
Pour ce que le monde a de chos^e^s charmantes.
Mais tu es partie, et le feu premier,
Qui, couvé souvent, ne peut expirer,
Encore, imprévu, sèch^e^ mes larm^e^s coulantes ;
Ce n'est point un crim^e^ de redir^e^ mon vœu,
Car, ah ! tu ne peux pas l'entendr^e^, — mon Dieu !

4

Tu dors sous ton tombeau, hier si moussu,
Ce sommeil prolongé est sans nul rêve !
Et lui, ton bien-aimé, par toi élu,
Pourquoi ne va-t-il pleurer sans null^e^ trève ;
Il ne peut pleurer comm^e^ j'ai fait ici ;
Il ne peut point sentir comm^e^ j'ai senti,
L'angoiss^e^ silencieus^e^, profond^e^, qui nous crève,
Les pensé^e^s trist^e^s de ce qui a été,
Le ver rongeur qui n'est point observé.

5

Mais moi, quand sur la vagu^e^ bleu-sombr^e^ pleurant,
Inconscient et malheureux, je voyage,
Tout penser sur ta tomb^e^ voltig^e^ tendr^e^ment ;
Mon âme est à côté de ton image,
Un^e^ voix ému^e^ rest^e^ pour te lamenter,
Un cœur qui jamais ne peut oublier

Les visions qui fur^e^nt comme un beau mirage,
Et ta forme est toujours ensev^e^lie là :
Cette angoiss^e^, ce désespoir ne s'en va !

XXIX

Sans ami, il n'avait qu'un cheval attaché,
Le tourment de son âm^e^ s'apaisait à la chasse,
Dans leur corps un êtr^e^ semblait en Centaur^e^ [1] caché,
Mêm^e^ cett^e^ chèr^e^ compagn^e^ fut pris^e^ par la mort rapace
Vide est sa place.

1

Dans le vallon, tout près du vieil arbre, où la crue est haute et [rance
De la dars^e^ morte, et de l'orti^e^ croissant libre ;
Où la ronce et les broussaill^e^s pullul^e^nt sur la digu^e^ par chance [2]
Où la pi^e^ se tient, où sa voix sur l'arbr^e^ vibre,
C'est l'enclos où je ne passe,
Dans les glaïeuls et l'herb^e^ basse,
Sans tourner de hont^e^ ma têt^e^ trist^e^ de côté,
Alors vienn^e^nt les chaud^e^s larm^e^s d'adieu,
Ma malédiction sur le lieu ;
C'est où mon vieux cheval mourut pleuré.

2

Voilà son sabot sur la cheminé^e^, sa peau rest^e^ dans ce coin,
Jamais meilleur ne se plia sous la bride ;
Mais pour mon amour, mes soins, ma stall^e^ vid^e^, nu^e^, m'est [témoin,

[1] Les Centaures étaient des êtres fabuleux moitié hommes et moitié chevaux.

[2] La suite des syllabes toniques dans les stances est celle-ci : 16 — 11 — 14 — 11 — 7 — 7 — 11 — 8 — 8 — 10. Qui a jamais vu une telle variété dans une stance française ? La musique qui est composée pour cette chanson est charmante.

Je ne mont^e^rai plus mon cheval intrépide ;
Comme il courait en vitesse,
Comme il devançait la presse [1],
Comme il s'ébrouait en ardeur et fierté.
Pas un seul coureur de la chasse
A son côté ne prenait place,
Là, où mon vieux cheval mourut pleuré.

3

Fut-il essoufflé ? je ne le pens^e^ guère ; glissa-t-il ? je ne sais ;
Nous courûm^e^s quarant^e^ minut^e^s dans le vallon :
Il tirait sur sa bride, il courait bien, comm^e^ je voyais,
Et il ne semblait manquer en null^e^ façon ;
Quoiqu^e^ je pens^e^ mêm^e^ qu'il se pût
Que son esprit hardi sût
Que la dur^e^ tâch^e^ dépassait sa faculté,
Fidèle et brav^e^ donc il sauta,
Et dans sa morn^e^ fosse il tomba,
Là, où mon vieux cheval mourut pleuré.

4

J'étais debout dans un^e^ minut^e^, mais je ne le vis plus bouger
Quoiqu^e^ je l'ai^e^ marqué des molett^e^s dans ma chute,
En vi^e^ l'insult^e^ de l'ép^e^ron il ne dut éprouver ;
Je sus que tout était fini, sans dispute,
Quand sans mouv^e^ment il resta
Dans son morn^e^ lit d'argile, là,
Étendu sans un effort, sur son côté,
Ce me fut un coup bien amer,
De voir ses reins se briser hier
Là, où mon vieux cheval mourut pleuré.

[1] « La presse » signifie « une foule ». (Voir Dictionnaire de l'Académie.)

5

Avec un henniss^e^ment si faibl^e^ qu'il me toucha comme un soupir
Adieu semblait-il dir^e^, voilà que je meurs !
Puis dents clos^e^s il étend ses membr^e^s, — j'étais seul, pour l'av^e^nir
Pendant que la chass^e^ gai^e^ pass^e^ je reste en pleurs ;
Ah ! suis-je aussi faibl^e^ qu'un^e^ femme,
Si maint^e^ larm^e^ ma jou^e^ réclame
Pour un amour de frèr^e^ par la mort tranché,
Qu'ayant mal au cœur, étonné,
Je suis en brum^e^s de pein^e^ resté
Là, où mon vieux cheval mourut pleuré.

6

Il y a des homm^e^s bons et sag^e^s qui croi^e^nt qu'en un mond^e^ futur
Des êtr^e^s muets que nous chérissions ici
Nous salûront gaîment quand nous pass^e^rons la port^e^ d'or pur,
Est-c^e^ foli^e^ d'espérer qu'il sera ainsi ?
Car jamais homm^e^ n'eut ami
Plus constant que celui-ci,
Camarad^e^ plus vrai en chaqu^e^ sort varié.
Ah ! puis-j^e^ croir^e^ que je le verrai,
Bien moins de pein^e^ je sentirai,
Là, où mon vieux cheval mourut pleuré.

XXX

Et toi mon frèr^e^ Jul^e^s tout autr^e^ fut ta destinée :
L'êtr^e^ sans cœur que tu aimais brisa ta noble âme,
Cell^e^ qui te trompa par cruauté raffinée :
Ainsi tu dénonças ce méchant, être infâme !
Avec just^e^ blâme.

1

Les derniers liens sont brisés[1]
Qui me lièr^e^nt à toi,
Les mots par toi prononcés
Rend^e^nt liberté à moi.

2

Tes doux regards séduisants,
Sur bien d'autr^e^s peuv^e^nt reluire,
Tes yeux brillèr^e^nt, insouciants,
Quand mes larm^e^s vinr^e^nt me nuire.

3

Si mon amour sembl^e^ l'audace,
Plus n'exist^e^ cet abus,
Ta froideur mes vœux efface,
Coquett^e^, je ne t'aim^e^ plus.

XXXI

En vain notr^e^ frèr^e^ cherchait sœur Berthe à consoler,
Il se crut un malheureux de l'amour proscrit,
Nous craignions que sa raison n'allât s'envoler,
Ses mots montrai^e^nt le désespoir dans chaqu^e^ récit
Et chaque écrit:

1

Non, ne souris pas à mon front si sombre[2],
Hélas ! je ne puis plus sourire en plein,
Mais que Dieu empêch^e^ que jamais à l'ombre
Tu puiss^e^s pleurer et c^e^la peut-être en vain.

[1] Par qui?
[2] Par qui?

2

Et me demand^e^s-tu quel mal secret traître
Je port^e^, qui joie et jeuness^e^ fait cesser ?
Et veux-tu vain^e^ment chercher à connaître
Un^e^ pein^e^ que mêm^e^ toi manqu^e^rais de calmer ;

3

Ce n'est pas l'amour, ce n'est point la haine
Ni nul faible honneur d'ambition lâché
Qui me font haïr ma trist^e^ vi^e^ mondaine,
Et quitter tout-c^e^ que j'ai le plus prisé.

4

C'est cet ennui mortel qui rejaillit
De tout-c^e^ que je rencontre —entends ou voi;
A moi nul plaisir la beauté produit,
Tes yeux n'ont guèr^e^ de charm^e^ touchant pour moi.

5

C'est cett^e^ peine incessant^e^ qui nous incombe,
Que dans la fabl^e^ portait le Juif errant,
Qui ne veut pas regarder outr^e^ la tombe,
Qui ne peut atteindr^e^ le repos avant.

6

Quel exilé peut s'enfuir de lui-même,
Vers un^e^ zon^e^ quoiqu^e^ plus en plus éloignée ?
Partout me poursuit encor^e^ ce spectr^e^ blême,
Cett^e^ rouill^e^ de vi^e^, ce démon, la pensée.

7

Mais d'autr^e^s paraiss^e^nt de plaisirs s'entourer,
Et goût^e^nt ce que je délaiss^e^ sans émoi,
Oh ! puiss^e^nt-ils encore aux transports rêver,
Et ne plus s'éveiller, du moins comm^e^ moi.

8

Dans plusieurs régions c'est à moi d'errer,
Avec maint^es réflexions pour me maudire,
Et tout mon confort est de discerner
Que, n'import^e ce qui vient, j'ai su le pire.

9

Qu'est-c^e que ce pire? Ah! ne veuill^e demander,
En pitié cess^e la trist^e recherch^e déjà;
Souris toujours, et n'os^e pas démasquer
Le cœur morn^e de l'homm^e pour voir l'enfer là.

XXXII

Devant nos yeux dépérissait cet être aimant;
Un^e jeun^e fill^e, notr^e Rose, en secret le chérissait.
S'il n'eût rencontré sa Circé alors vraiment,
Il l'eût aimée, ell^e n'eût péri. Il lui disait
D'un air distrait :

1

Veux-tu pleurer quand je rest^erai là-bas[1] ;
Chèr^e fill^e, redis ces mots dont tu m'enchaînes;
Pourtant s'ils t'afflig^ent trop ne les dis pas,
Je ne voudrais faire à ton cœur null^es peines.

2

Mon cœur est trist^e, chaque espérance est vaine ;
Mon sang coul^e froid^ement dans mon morn^e sein clos,
Et quand je péris, toi seul^ement, ma reine,
Soupireras sur mon lieu de repos.

3

Pourtant, je le pense, un rayon de paix
Brill^e dans mon nuag^e d'angoiss^e: c'est le tien,

[1] Traduit de Byron.

Et mes peine^s cesse^nt pour un instant après,
En sachant que ton cœur bat pour le mien.

4

O fille sympathique, bénie soit cette larme,
Elle tombe pour un être qui ne peut pleurer,
Telles gouttes précieuses sont doublement pleines de charme
A ceux dont les yeux nul pleur peut mouiller

5

Tendre âme, jadis mon cœur dut chaud vibrer
Avec tout sentiment doux comme le tien,
Mais la beauté même cessa de charmer
Un malheureux fait pour se plaindre en vain.

6

Veux-tu pleurer quand je resterai là-bas,
Chère fille, redis ces mots dont tu m'enchaînes;
Pourtant s'ils t'affligent trop ne les dis pas,
Je ne voudrais faire à ton cœur nulles peines.

XXXIII

Rose cachait son amour sous un voile de pitié,
Lui voulait l'aimer, mais l'autre image l'empêchait;
Qu'elle lui était douce, cette sympathique amitié!
Ses sentiments pour elle ainsi il expliquait,
Puis il mourrait.

1

Un mot est bien trop souvent profané[1]
Pour moi de le profaner[2],
Un sentiment trop souvent dédaigné
Pour moi de le dédaigner;

[1] Par Shelley.
[2] Quelqu'un demandant à Shelley: Qu'est-ce que c'est que l'amour,

Un espoir ressemble trop au désespoir
Pour la crainte de l'étouffer,
Et ta pitié est plus chère à avoir
Que sous celle d'un autre couver.

2

Je ne puis donner ce qu'on appelle flamme,
Mais ne veux-tu accepter
Cette adoration que très haut porte l'âme,
Que le ciel n'aime à rejeter;
Le vif désir de l'insecte pour l'étoile,
De la nuit pour le lendemain,
L'envie pour quelque chose au loin qui se voile
De la sphère de notre chagrin.

XXXIV

De ma marraine, type d'épouse, voici le destin :
Belle, jeune, riche, aimante, elle se maria par amour,
Son mari fut jaloux, sa vie n'était festin,
A quarante ans, las d'elle, à d'autres il fit sa cour
La nuit, le jour.

il répondit: « Demandez à celui qui vit qu'est-ce que c'est que la vie, demandez à celui qui adore qu'est-ce que c'est que Dieu! »

Byron dit de Shelley: « Quant au pauvre Shelley, qui est pour vous une autre bête noire, il est à ma connaissance le moins égoïste et le plus doux des hommes au monde, un homme qui a fait le plus de sacrifices de sa fortune et de ses sentiments pour les autres, qu'aucun être dont j'aie entendu parler. »

Shelley disait : « J'aimerais mieux être damné avec Platon et Bacon, que d'aller au ciel avec Paley et Malthus. » C'est qu'il aimait l'idéalisme et détestait le réalisme.

XXXV

Quand on ne peut plus plaire, ah! quell^e trist^e désertion
Surtout quand on aim^e toujours autant l'êtr^e cruel;
Quand on fut choyé, êtr^e l'objet de l'aversion,
Et ne pouvoir quitter cette odieus^e vi^e de fiel,
Pour le beau ciel!

XXXVI

Que c'est trist^e de voir son mari nous dev^enant tiède,
L'homme à cœur vieux à plus de soixante ans sait plaire;
A quarante ans, le cœur jeun^e, seule, au sort *elle* cède:
Il peut dev^enir pèr^e, mais *elle* ne peut guère êtr^e mère,
Êtr^e solitaire.

XXXVII

De mon bon parrain la famill^e n'est sympathique,
Sa femme intrigant^e par intérêt, sans passion;
Son seul enfant, très égoïste, antipathique;
Ainsi il exprimait de son cœur l'émotion,
Pein^es en légion.

1

Étrangers, après des anné^es ensembl^e de vie[1]
Après de doux et morn^es jours, triste on crie;
Après des voyag^es en de bell^es terr^es éloignées,
Après la pression de douc^es mains mariées,
Pourquoi unis, ou jamais rencontrés! j'ignore,
S'ils doiv^ent êtr^e toujours étrangers encore.

2

Après les allur^es engageant^es d'un^e tendre enfance,
Après soins et blâm^e, louange et souffrance,

[1] Par Monckton Milnes (lord Houghton).

Conseil cherché et sagess^e^ donnée à l'appel,
Après des prièr^es^ mutuell^es^ au ciel,
Fill^e^[1], pèr^e^, femme, à pein^e^ se regrett^e^nt ; on le déplore,
Quand ils se quitt^e^nt sont étrangers encore.

3

En sera-t-il toujours ainsi dans cett^e^ morn^e^ vie,
Qu'ils seront toujours sans null^e^ sympathie ?
Ne nous tiendrons-nous jamais sincèr^e^ment serrés,
Ame à âm^e^, comm^e^ main à main, bien-aimés ?
Tell^es^ born^es^ éternell^es^ sont-ell^es^ fixé^es^ ? non, j'implore
Dieu : ne nous laisse être étrangers encore !

XXXVIII

Ah ! mèr^e^, que ne puis-je mener ta vi^e^ religieuse !
Cherchant Dieu, comm^e^ vers sa mèr^e^ l'agneau fuit le loup
En tes pein^es^ visant au ciel, de lui ambitieuse,
Comm^e^ le lépas se resserre au roc à chaqu^e^ coup
Plus ferm^e^ beaucoup.

XXXIX

Voici en quell^es^ parol^es^ au ciel tu aspirais :
« Mèn^e^-moi, lumièr^e^ célest^e^, sur ma vi^e^, triste épine,
Par ta voix, ton exempl^e^, jadis je m'inspirais,
A ma mort, de clarté Dieu mon âme illumine !
Au ciel m'incline. »

[1] George Sand écrit à la date du 6 juin 1851 : « J'attends Solange (sa fille, Mme Clésinger) dans quelques jours. Elle est très gentille pour moi à présent, malgré sa froideur et sa raideur au fond. Mais elle est comme cela, il faut bien aimer les enfants comme ils sont. »

1

Mèn^e^-moi, douc^e^ Lumière, au clair obscur alentour,
Oh ! mèn^e^-moi en avant ;
La nuit est sombre et je suis loin de Ton séjour,
Oui, mèn^e^-moi en avant,
Guid^e^ mes faibl^e^s pieds, je ne demande à voir, mon Roi
La scèn^e^ distante, un seul pas est assez pour moi.

2

Ainsi ne fut-il, car je ne priais que Toi
Tu me mèn^e^s en avant !
Je voulais choisir mon chemin, mais maint^e^nant, Roi,
Oh ! mèn^e^-moi en avant ;
J'aimais les jours d'éclat faux, en dépit de craintes
L'orgueil me guidait ; oubli^e^ mon passé, mes plaintes

3

Ta puissanc^e^ m'a béni longtemps, Ell^e^ seule encore
Me mèn^e^ra en avant
Par bruyèr^e^ — marais, roc, et fleuv^e^, jusqu'à c^e^ qu'ell^e^ dore
La sombr^e^ nuit en partant,
Et avec l'aub^e^, ces fac^e^s d'ang^e^ souriront au sens
Que j'ai aimé jadis et perdu pour quelqu^e^ temps[1].

XL

Nous autr^e^s rich^e^s souffrons surtout de cord^e^s trop sensibles
En soulageant les pauvr^e^s de leurs maux je m'avise,
De fort^e^s pein^e^s d'âme aggrav^e^nt leurs misèr^e^s ostensibles ;
Ainsi j'entends d'un^e^ femm^e^ le *Chant de la Chemise*,
Qu'on l'utilise.

[1] Traduit du cardinal Newman.

1

Les doigts fatigués et usés[1],
Les paupièr^es lourd^es, et des larm^es à chaque cil,
Un^e femm^e s'asseyait en haillons inconv^enants,
Tirant son aiguille et son fil.
Coudr^e — coudr^e — coudre ;
Pauvre, affamée et mal mise ;
Et encor^e d'un^e voix trist^e, comme à cœur dissoudre,
Ell^e chantait la Chanson de la chemise.

2

Travaill^e — travaill^e — travaille,
Pendant que le chant du coq l'on perçoit,
Et travaill^e — travaill^e — travaille,
Jusqu'à c^e que les astr^es brill^ent à travers le toit ;
Oh ! que je voudrais être esclave
Chez le Turc barbare et vaurien,
Où la femm^e n'a point à sauver même une âme hâve,
Si ceci est travail chrétien !

3

Travaill^e — travaill^e — travaille,
Jusqu'à c^e que le cerveau ne puiss^e rien voir ;
Travaill^e — travaill^e — travaille,
Jusqu'à c^e que les yeux soi^ent lourds, et qu'il fass^e noir,

[1] Dans l'original, le nombre de syllabes dans les trois premières stances se suit ainsi : 1re stance, 7 — 7 — 10 — 7, 2e stance, 3 — 4 — 7 — 6 — 8 — 10 — 7 ; 3e stance, 3 — 7 — 3 — 8 — 6 — 6 — 10 — 7 et l'effet est mélodieux.

J'ai rimé selon l'original toujours.

Voir à l'Appendice la note II, *in fine*.

Coutur^{e}s, goussets et bandes,
Band^{e}s, coutur^{e}s, et goussets,
Jusqu'à c^{e} que sur les boutons je m'endorme,
Et que je les cous^{e} dans un rêve après.

4

O homm^{e}s ayant des sœurs aimées,
O homm^{e}s ayant des femm^{e}s et des mères,
Ce n'est point des chemis^{e}s que vous usez,
Mais les vi^{e}s de créatur^{e}s humain^{e}s et chères !
Coudr^{e} — coudr^{e} — coudre ;
Pauvre, affamée, et mal mise,
Cousant en mêm^{e} temps, avec un fil double,
Un linceul aussi bien qu'un^{e} chemise !

5

Mais pourquoi est-c^{e} que je parl^{e} de la Mort ?
Ce morn^{e} fantôm^{e} d'os, qu'il vienne !
Je ne crains qu'à pein^{e} sa forme horrible,
Il ressembl^{e} tell^{e}ment à la mienne ;
Il ressembl^{e} tell^{e}ment à la mienne,
A caus^{e} de maint jeûn^{e} que j'ai gardé ;
O mon Dieu ! que le pain est cher !
Combien la chair et l'os sont bon marché !

6

Travaill^{e} — travaill^{e} — travaille,
Mon travail ne fléchit en null^{e}s saisons,
Et, que sont mes gag^{e}s ? un lit de paille,
Un^{e} croût^{e} de pain, et des haillons,
Ce toit fendu, et ce parquet nu,
Un^{e} table, un^{e} chais^{e} cassé^{e} fait^{e} de bois,

Et un mur si noirci[1] ; mon ombr^e^ je te remercie
De t'y êtr^e^ dessiné^e^ quelqu^e^fois.

7

Travaill^e^ — travaill^e^ — travaille,
De cloche en cloch^e^ qui m'opprime,
Travaill^e^ — travaill^e^ — travaille,
Comm^e^ des forçats travaill^e^nt pour le crime:
Fair^e^ band^e^s et goussets et coutures,
Coutur^e^s, goussets, maint^e^ bande,
Jusqu'à c^e^ que le cœur souffre, et le cerveau s'affaisse,
Comm^e^ la main qu'il faut que j'étende.

8

Travaill^e^ — travaill^e^ — travaille
Dans la morn^e^ lumièr^e^ qui décembre hante,
Et travaill^e^ — travaill^e^ — travaille
Quand la brise est chaude et calmante,
Tandis qu'au-dessous des toits,
Les hirondell^e^s couveus^e^s se tiennent,
Comm^e^ pour me montrer leurs bell^e^s plum^e^s luisantes,
Et me narguer du printemps qu'ell^e^s prennent.

9

Oh ! que je voudrais respirer le parfum
De la prim^e^vère, ou de la violett^e^ douce ;
Avec le ciel au-dessus de ma tête ;
Et sous mes pieds l'herb^e^ qui pousse,

[1] Ces rimes à la césure sont faites soigneusement d'après l'original et non par hasard ou maladresse; ce n'est pas la même chose que deux vers successifs, car elles ne sont pas faites à la même place ou dans chaque vers.

Pour une courte heure seulement !
Pour sentir la joie que j'avais sans doute,
Avant de connaître les maux du besoin,
Et la promenade qui un repas coûte.

10

Oh ! que je souhaite qu'une courte heure,
Un répit tant soit peu bref,
Nul loisir béni pour l'amour et l'espoir,
Mais seulement du temps entre chaque méchef;
De pleurer un peu soulagerait mon cœur ;
Mais dans leurs tristes lits salés,
Mes larmes doivent se sécher, car par chaque goutte
L'aiguille et le fil sont arrêtés.

11

Les doigts fatigués et usés,
Les paupières lourdes et des larmes à chaque cil,
Une femme s'asseyait en haillons inconvenants,
Tirant son aiguille et son fil,
Coudre — coudre — coudre ;
Pauvre, affamée et mal mise,
Et encore, d'une voix triste comme à cœur dissoudre.
Ah ! si les riches voulaient ce problème résoudre [1],
Elle chantait le Chant de la chemise [2] !

[1] On peut voir que ce charmant poète a ajouté un neuvième vers dans cette stance pour renforcer cette touchante plainte. Encore une liberté qu'on devrait introduire en France.

Son appel touchant aux riches me rappelle une fameuse épitaphe: « Ce que je dépensais je l'avais, ce que je donnais je l'ai, ce que j'ai épargné je l'ai perdu. »

[2] Cette sympathique et puissante chanson a été publiée dans *Punch*

XLI

En visitant une fille je fus témoin peiné
D'une scène lugubre qui a fait frissonner ma chair ;
C'était une mère séduite dont l'amant amené
A son lit de mort l'écoutait, lui toujours cher,
Destin amer.

1

Oh ! ma tête est prête à se rompre, Henri[1]
Mon cœur prêt à se fendre d'émoi,
Je dépéris sur mes pauvres pieds, Henri,
Je meurs triste pour l'amour de toi ;
Oh ! pose ta joue sur la mienne, cher Henri,
Tes bras tendres sur ma gorge tremblante,
Oh ! dis que tu penseras à moi, Henri,
Quand en terre je serai gisante.

2

C'est vain de me consoler, mon Henri,
La peine doit suivre sa volonté,
Mais laisse-moi me reposer sur ton sein,
Pour verser maint triste pleur salé ;

(le *Charivari* de Londres) et a produit un immense effet sur l'esprit du public qu'elle a mis en éveil sur les horribles souffrances des couturières en chemises. Cependant les classes ouvrières, pour lesquelles Hood a plaidé avec un talent si prodigieux et une sympathie si profonde, ne lui ont témoigné aucune reconnaissance. Je n'ai pas même vu une occasion où il ait été remercié. Dans l'histoire des lépreux guéris par le Christ, un d'eux se retourne pour le remercier, mais Hood n'eut que des applaudissements stériles pendant son vivant, et l'oubli ensuite ; — le sort, du reste, de tous les vrais poètes en Angleterre, et M. Taine ne juge pas ce sympathique poete digne d'être cité par lui, quoique le docteur Mackay, dans son Recueil, lui dédie quatre pages, ou la moitié de plus qu'à Tennyson !

[1] Par qui ?

Laiss^{e}-moi m'asseoir sur ton genou, Henri,
Laiss^{e} mes larm^{e}s mouiller tes cheveux,
Laiss^{e}-moi regarder ton visage, Henri,
Que je ne reverrai qu'aux cieux.

2

Je suis assis^{e} sur tes genoux, Henri,
Pour la dernièr^{e} fois dans ma vie;
Un pauvre êtr^{e} brisé, adoré Henri,
Un^{e} mèr^{e}, quoiqu^{e} point épous^{e}, n'oublie ;
Oui, press^{e} ta main sur mon cœur, beau Henri,
Press^{e}-la de plus en plus ce soir,
Ou il rompra vit^{e} mon lacet de soie,
Si puissant est mon désespoir !

4

Ah ! je pleur^{e} les instants, mon beau Henri,
Où gais nous nous somm^{e}s rencontrés;
Oh ! je pleur^{e} les temps charmants, doux Henri,
Où nos rendez-vous fur^{e}nt fixés.
Ah ! je pleur^{e} la délicieus^{e} vert^{e} prairie
Où nous eûm^{e}s l'usag^{e} de nous voir,
Et je pleur^{e} la bien fatal^{e} destinée
De t'aimer presqu^{e} sans le vouloir.

5

Ne fais attention à mes mots, Henri,
Je ne cherch^{e} point à te blâmer,
Mais, oh ! il est dur de vivr^{e}, mon Henri,
La hont^{e} du mond^{e} pour supporter;
De chaud^{e}s larm^{e}s coul^{e}nt comm^{e} la plui^{e} sur tes joues,
Et sur ton menton, mon aimé;

Pourquoi pleur^es^-tu pour moi, êtr^e^ sans valeur,
Pour la douleur et le péché.

6

Je suis fatigué^e^ de ce monde, Henri,
Et lass^e^ de tout ce que je vois,
Ah ! je ne veux plus vivr^e^ comm^e^ j'ai vécu,
Ou êtr^e^ comm^e^ j'ai été autr^e^fois ;
Mais serr^e^s sur ton cœur, mon aimé Henri,
Ce cœur qui est toujours le tien,
Et baise, oh ! bais^e^ la blanch^e^, blanch^e^ joue, Henri,
Que tu trouvais si ros^e^, si bien.

7

Un bruit sourd me travers^e^ la têt^e^, Henri,
Un^e^ tempêt^e^ perc^e^ mon cœur amer ;
Oh ! tiens-moi levée et laiss^e^-moi baiser
Ton front, lors de nous quitter, cher ;
Un autre, et un autre encor^e^, mon amant !
Vit^e^ se bris^e^nt les cord^e^s de ma vie !
Adieu, adieu, à travers ce cim^e^tière,
Oh ! douc^e^ment va, et pour moi prie.

8

L'alouett^e^ dans le ciel, mon tendr^e^ Henri,
Qui gai^e^ sur nos têt^e^s, nous transporte,
Chant^e^ra demain en haut, aussi gaîment,
Sur moi froid^e^ comm^e^ l'argile et morte ;
Cett^e^ tourb^e^ vert^e^ sur laquell^e^ nous somm^e^s assis,
Qui des goutt^e^s de rosée a bu,
Env^e^loppera le cœur qui t'aimait toujours
Comm^e^ le mond^e^ n'a que rar^e^ment vu.

9

Mais oh! souviens-toi de moi, mon Henri,
Sur terre, n'importe où tu te voi ;
Et oh! pense au loyal, trop loyal cœur
Qui n'aima jamais nul que toi ;
Et oh! pense au froid, froid, bien affreux sol
Qui dans mes cheveux sera diffus,
Qui baisera la blanche joue et le menton
Que tu ne baiseras jamais plus [1].

XLII

La fille perdue a parfois un cœur idéal,
Accablée de honte son âme aime l'amant parti,
A lui, quoique cruel, elle porte un hommage féal ;
Plus que l'or d'autrui, la pauvreté plaît avec lui,
Son sort l'oubli.

XLIII

On lui propose le luxe, tout désir gratifié,
Elle convoite les jours heureux que l'amour dorait ;
Quoique pauvre et simple, nul sentiment fut falsifié,
Aux malades du cœur la vie des sens, seule, ne plaît,
Ne satisfait.

XLIV

« Reviens, » dit-elle, « toi qui as mon amour unique,
« A toi seul je suis fidèle et pure en tout sort ;
« Rends-moi ton cœur ; de honte ôte-moi cette vile tunique ;
« Ma faute est la tienne, ah! sois mon maître à la mort,
« J'oublie tout tort.

[1] *La Jeune Fille séduite et mourante.* Traduit de Motherwell.

XLV

« Par notr^e^ enfant ne sens-tu la fort^e^ liaison
« Qui nous unit par lui comme un fil électrique ?
« C'est notr^e^ soleil dont les rayons dor^e^nt la maison,
« Ton cœur ne tourn^e^-t-il pas vers lui d'un^e^ forc^e^ magique,
« Allur^e^ mystique ?

XLVI

« Ah! mon ang^e^, c'est ma mort si tu as d'autr^e^s maîtresses,
« On n'aim^e^ pas, on n'est aimé qu'un^e^ fois[1] dans la vie ;
« Quand tu verras trop tard que d'autr^e^s sont des traîtresses
« Pens^e^ si notre enfant meurt — à ell^e^ par toi trahie !
« Qui fut ta mie. »

XLVII

Il ne revint pas; la pauvr^e^ fille abandonnée,
Perdit son enfant; alors l'esprit la quitta;
Affam^e^, flétri^e^, comm^e^ par la foudre étonnée,
Voici comment un grand poèt^e^ son sort raconta :
Ell^e^ se tua !

Une autre infortunée[2],
De vivr^e^ fatiguée,
Foll^e^ment importunée,
A sa mort poussée ;

[1] C'est une rare exception d'être aimé avec passion une fois dans sa vie. Byron dit de lui-même : « Et *nul* ne l'aimait. » Qui a été *véritablement* aimé plus d'une fois ?

[2] *La Suicidée (The Bridge of Sighs), le Pont des Soupirs*, par Hood. — Les vers sont irréguliers dans l'original. J'ai accentué quelques *e* muets dans ce poème pour rendre mieux le rythme de l'original, dont une partie est en triples rimes. Le troisième et le quatrième vers sont à quadruples rimes, chose que je n'ai jamais vue avant : [1] in-for-tu-née [2] im-por-tu-née. — Voir à l'Appendice la note I.

Soulèv^{e}-la tendrēment,
Lève avec soin ce corps frêle
Façonné si sveltēment,
Qu'elle est jeune et belle !

Regard^{e} son vêtēment,
Cette toil^{e} mortuair^{e} collante,
Tandis que l'eau constamment
De sa rob^{e} est coulante ;
Élèv^{e}-la instamment,
Aimant, non répugnant.

Ne la touche en la méprisant,
Pense à elle en la plaignant,
Tendr^{e}ment et humain^{e}ment ;
Non des tach^{e}s sur elle ;
Tout ce qui rest^{e} là d'elle,
Est féminin innocent.

Sans la scruter l'étudie,
En sa mutin^{e}rie,
Téméraire, irrespectueuse,
Au d^{e}là de tout déshonneur,
La mort ne laiss^{e} sur cett^{e} fleur
Null^{e} chos^{e} disgracieuse,

Encor^{e} pour ses faux pas,
De la famill^{e} d'Ève enfant,
Essuy^{e} ses pauvr^{e}s lèvr^{e}s, toi, hélas !
Filtrant, si visqueus^{e}ment ;

Attach^e^ tendr^e^ment ses tresses
Échappé^e^s du frêl^e^ peigne,
Ses blond^e^s et bell^e^s tresses,
Tandis que tu t'intéresses;
Sa demeur^e^, qu'on la dépeigne.

Qui fut son père?
Qui fut sa mère?
Eut-elle un^e^ sœur?
Eut-elle un frère?
Ou fut-il un plus cher,
Un êtr^e^ sans pair
A tout autre homm^e^ fier?

Ah! grande est la rarété
De chrétienn^e^ charité,
Sous le soleil qui nous émeut.
Oh! il fut bien déplorable,
Toute un^e^ cité impitoyable,
Point de demeure ell^e^ n'eut.

De ses sœurs, de son frère,
De son pèr^e^, de sa mère,
La tendress^e^ fut changée;
L'amour par dure évidence
La jeta de son éminence;
Mêm^e^ de Dieu la providence
Paraissait aliénée.

Quand les lamp^{e}s tremblent,
Et au fleuv^{e} si loin semblent,
Avec tant de lumière,
Les croisé^{e}s ell^{e} regarde
De sous-sol à mansarde ;
En étonn^{e}ment ell^{e} se hasarde,
Sans demeur^{e} la nuit dernière.

La bis^{e} de mars cruelle
La fit peureuse et tremblante,
Non l'arch^{e} du pont qui recèle
De la noir^{e} rivièr^{e} coulante
Foll^{e}, lass^{e} de sa vi^{e} morbide,
Du mystèr^{e} de la Mort avide,
Vit^{e} pour êtr^{e} lancée
N'importe où, — n'importe où !
Hors du mond^{e} rej^{e}tée.

Dans l'eau ell^{e} plong^{e} brav^{e}ment,
Du froid ne s'inquiétant
Dont le morn^{e} fleuv^{e} l'a reçu ;
Sur son bord, toi son frère,
Figur^{e}-la-toi ; fais un^{e} prière,
Homm^{e} dissolu !
Te laver, boir^{e} de cett^{e} rivière,
Dis, alors peux-tu ?

Soulèv^{e}-la tendrēment,
Lève avec soin ce corps frêle,

Façonné si sveltēment,
Si jeune et si belle.

Avant que ses membr^{es} frigid^{e}ment,
Se raidiss^{e}nt par trop rigid^{e}ment,
Décemment, tendrēment,
Aplanis et compos^{e}-les
Et ses yeux ferm^{e}-les,
Regardant si fixēment;

Scrutant si terriblēment
A travers le limon impur,
Comm^{e} quand hardiment,
Son dernier regard désespérant
Ell^{e} fixa sur le futur.

Périssant obscurément,
Le mépris la brisant,
L'inhumanité l'accablant,
L'insanité la brûlant,
Jusqu'au repos;
Crois^{e} ses mains humblēment,
Comm^{e} si priant *muettement*,
Sur son sein clos,
Reconnaissant sa faiblesse,
Sa conduit^{e} sans valeur,
Et laissant avec tristesse
Ses péchés à son Sauveur.

XLVIII

Et toi, mon ami d'enfanc^e^, ma Clair^e^ [1] romantique,
Tu épousas ton idéal, nobl^e^, rich^e^, jeun^e^, beau;
Tu fus bien heureus^e^, bell^e^ comm^e^ la Clytie antique,
Ta bell^e^ voix te perdit, te mena au tombeau,
Fut ton fléau.

XLIX

Je me rappell^e^ le song^e^ que tu me racontas,
Qui te faisait sentir si viv^e^ment le malheur,
Ah! si l'égoïsme âpr^e^ que si bien tu domptas
Fuyait les rich^e^s, puis ils saurai^e^nt le vrai bonheur,
En gens de cœur.

[1] Cette histoire est parfaitement vraie et tirée de Michelet. Il dit : « Une jeune dame de vingt-cinq ans, vive, fière, élégante, d'une figure noble et sévère qui exprimait une âme pure, avait, pour son malheur, une belle voix passionnée qu'on voulait toujours entendre dans les soirées, dans les salons. Un duo lui tourna la tête : elle succomba à l'ivresse de son art, nullement à la passion. Elle appartenait de cœur à son mari, jeune, agréable, et qui l'adorait. Foudroyée de son malheur, elle le chercha à l'heure même, lui dit tout, et qu'elle allait se tuer s'il ne parvenait à lui faire expier le crime. Mais il était brisé du coup. Dans ce débat, elle se mit à chanter. Elle avait perdu l'esprit. J'étais jeune, mais ce souvenir m'est resté présent. Je la vis dans une maison de santé, gouffre de folie, de douleur, où les médecins l'avaient jetée. Son mari venait tous les jours, lui jurait avec des larmes qu'elle était pardonnée, pure, innocente désormais. Mais elle ne comprenait rien. On ne fit cesser le délire qu'en l'exterminant, le traitement l'anéantit. On peut dire qu'elle sortit morte, et elle ne tarda pas à mourir effectivement. » Quel sujet pour un drame touchant que cette histoire! Comme un grand auteur nous dit : « La vérité est étrange, plus étrange que la fiction. »

1

La dam^e reposait dans son lit[1],
Dans sa couch^e si chaude et si molle,
Mais son sommeil fut troublé et rompu toujours,
En se tournant souvent comme un^e folle,
D'un côté et de l'autre ell^e murmure et gémit,
Puis, en levant les bras, ell^e se désole.

2

Enfin au lit ell^e se redressa,
Et fixant ses yeux en l'air,
Avec un regard de craint^e, comme entendant la plainte[2]
De quelqu^e fantôm^e terribl^e sans chair;
Puis dans l'oreiller elle enterrait sa tête
Contr^e des visions pénibl^es comm^e l'enfer.

3

Les rideaux mêm^e se secouèrent,
La terreur fut cell^e qui nous ronge,
Et la lumièr^e qui tomba sur la blanch^e court^epointe
Garda ce rayon qui s'allonge,
Et, la voix creuse et agitée ell^e s'écriait:
« O mon Dieu, quel affreux songe!

[1] Le célèbre poème de Hood: *the Lady's Dream (le Songe de la dame)*. — Voir à l'Appendice la note II.

[2] Ces rimes à la césure sont faites soigneusement et exprès dans l'original; et puisqu'elles ne sont pas toujours faites à la même place, ce n'est pas du tout la même chose que deux petits vers placés en dessous l'un de l'autre parce que ces rimes à la césure ne se trouvent que quelquefois, et si on faisait deux vers, les stances seraient inégales en vers.

Les stances sont irrégulières, par exemple, dans l'original; dans la stance première, la suite des syllabes dans les vers est 7—6—10—7—9—6; dans la seconde, elle est 6—7—9—6—11—6.

Je les ai faites irrégulières ainsi exprès.

4

« Cett^e^ prom^e^nade fatigant^e^ — fatigante,
Dans le terrain morn^e^ du cim^e^tière,
Et ces bien terribl^e^s chos^e^s, aux ail^e^s écloses,
Qui vienn^e^nt et vol^e^nt d'un^e^ façon *sorcière,*
La mort, la mort, et rien que la mort,
Dans chaqu^e^ son et chaqu^e^ phas^e^ de lumière.

5

« Et oh ! ces fill^e^s si jeunes,
Qui travaillai^e^nt dans cett^e^ chambr^e^ morne,
Ayant le visag^e^ tiré — ces spectr^e^s minces,
Et ces jou^e^s sans la fraîcheur qui orne,
Et la voix criant : « Pour la pompe et la fierté,
« Nous nous hâtons à la tomb^e^, notr^e^ seul^e^ borne !

6

« Pour la pompe et le plaisir de l'orgueil,
« Nous travaillons comm^e^ des esclav^e^s d'Afrique,
« Et pour gagner seul^e^ment un asile enfin
« Où se tient là ce cyprès antique ; »
Et puis ell^e^s montrèr^e^nt ce qu'avant je n'ai pas vu :
Un champ de tomb^e^s si prolifique !

7

« Et pourtant les cercueils venaient,
Avec leurs cortèg^e^s lents et douloureux,
Cercueil après cercueil encore,
Un spectacl^e^ navrant et affreux ;
De peine exempté^e^, je ne fus pas hantée
Par un tel mond^e^ de maux hideux.

8

« Des cœurs qui journell^e^ment se brisent,
Des larm^e^s qui tomb^e^nt heur^e^ par heur^e^ soudain,
Des nombreus^e^s, nombreus^e^s, pein^e^s de la vie
Qui troubl^e^nt ce glob^e^ mondain,
La maladi^e^, la faim, la douleur, et le besoin,
Cett^e^ fois je rêvais à tout en vain !

9

« Car l'aveugle et l'estropié étai^e^nt là,
Et l'enfant qui pour du pain pleurait,
Et l'homm^e^ sans asile, et la veuv^e^ pauvre
Qui mendiait pour un mort ensev^e^lir,
Les êtr^e^s nus que j'aurais pu vêtir, hélas !
Les affamés que je n'ai pas fait nourrir.

10

« La douleur que j'aurais pu adoucir,
Et les larm^e^s jadis méprisées,
Car bien des form^e^s en foule étaient là
Des anné^e^s longtemps oubliées,
Oui mêm^e^ le More à présent je déplore,
Par qui mes peurs d'enfant fur^e^nt soul^e^vées.

11

Chaqu^e^ regard suppliant qu'autr^e^fois
Je voyais d'un œil distrait,
Chaqu^e^ fac^e^ me scrutait aussi clair^e^ment alors,
Que quand on l'évitait.
Ah ! combien je souffrirais si le passé dev^e^nait
Présent et en mourant me rev^e^nait !

12

« Nul besoin de lac sulfureux,
Nul besoin de charbon allumé,
Mais seulement cette foule du genre humain
Qui quêtait l'aumône et la pitié
De douloureux souvenirs éternels
Mon cœur coupable sera navré.

13

« Hélas ! j'ai marché à travers la vie,
Trop insouciante où le pied je mis,
Même aidant à écraser mon compagnon-ver,
Et la terre funèbre je remplis,
Oubliant même que le moineau ne tombe
Sans que Dieu ne voie ses débris.

14

« Je buvais les breuvages les plus riches,
Et je mangeais tout ce qui est bon :
Poisson, viande, volaille, et fruit
Pourvoyaient à mon appétit glouton ;
Mais je ne me rappelais jamais les malheureux
Qui s'affament parce qu'ils manquent d'un croûton.

15

« Je m'habillais comme les nobles s'habillent,
En drap d'or et drap d'argent,
En soie, en satin, et en fourrures coûteuses,
Et en maint ample pli bien chauffant ;
Mais je ne me rappelais jamais les membres nus
Qui gelaient sous l'hiver inclément[1].

[1] Voir à l'Appendice la note III.

16

« Quell^es plai^es j'aurais pu guérir,
Quelle angoisse humain^e, quell^e douleur!
Et pourtant, il ne fut jamais dans mon âme
De jouer un tel rôl^e de froideur,
Mais le mal provient de manqu^e de pensée,
Aussi bien que de manqu^e de cœur. »

17

Ell^e crispait ses mains ferventes,
Et ses larm^es commencèr^ent à couler
Gross^es et peiné^es et vite ell^es tombèrent,
Son remords fut un dur penser;
Et encore, oh! encor^e, que maint^e gai^e femme
Puiss^e le song^e de la dam^e rêver[1].

L

De te voir, Claire, et ton enfant, ton tendr^e mari,
Fut un baum^e pour ma morne existence incomprise,
Ton souv^enir fait encor^e battr^e mon cœur, quoiqu^e tari,
Claire, oh! ma Clair^e chéri^e, ton trist^e sort mon cœur brise
Mon âm^e maîtrise.

LI

Un jour, un malheur terribl^e lui est arrivé;
Répétant seul, avec un ténor impulsif,
C'était le troisième act^e de *Faust* tout ravivé,
Où Margu^erite résist^e puis cède à l'amour si vif,
Trop persuasif.

[1] Cette chanson a eu un effet puissant et bienfaisant en appelant l'attention du public sur diverses souffrances des classes ouvrières, et a fortement aidé à des réformes législatives et à la formation et à l'extension de sociétés bienfaisantes.

LII

Ils s'oublièrent dans l'entraînement du rôle féerique,
Elle n'était plus Claire, mais la Marguerite même, sa mie ;
Il était Faust son amant ; sous force mesmérique,
Comme une somnambule elle céda à cette magie,
A lui se fie.

LIII

Étant déshonorée, ah ! quel réveil hideux !
Elle va à son mari, dit : « Tue-moi, époux cher. »
Il répond : « Tu n'es point coupable », d'un ton piteux,
Puis elle chante *Faust*, et sa raison part comme l'éclair,
La joie de pair.

LIV

Son mari vint la voir à l'asile en disant :
« Je t'aime, tu es pure, vois, ta raison se remet ; »
En vain, mais avant qu'elle fût dans la mort gisant,
Sa raison revint un instant et elle chantait,
L'air moins distrait :

1

Adieu, si jamais la plus tendre prière[1],
Pour le bien d'un autre en Haut prévalut,
Qu'en l'air morne toute la mienne ne se transfère,
Mais qu'elle porte ton nom outre le ciel, notre but ;
C'est vain de pleurer, mon soupir n'émut,
Oh ! plus que des larmes de sang disent, mon Dieu,
Quand l'œil mourant coupable les aperçut,
Mot dans ce mot navrant : Adieu ! adieu !

[1] Poème de Byron : *Farewell if ever fondest prayer.*

2

Ces lèvr^es sont muett^es, ces yeux secs, hélas!
Mais dans mon cœur et mon cerveau intrus
Éveill^ent les angoiss^es qui ne s'en vont pas,
La trist^e pensé^e qui ne dormira plus;
Mon âm^e ne daign^e ni n'os^e se plaindre en sus,
Quoiqu^e la peine, la passion lutt^ent comm^e le feu,
Je ne sais que d'amour nous fûm^es exclus,
Je sens seul^ement, ô sort, adieu, adieu!

LV

La mort du poèt^e la Natur^e mêm^e sembl^e pleurer;
Le sympathiqu^e Scott dans ses vers peint cett^e douleur,
Si null^e larm^e tomb^e, qu'un^e goutt^e de plui^e vienn^e me leurrer;
Transformé^e, je la croirai d'un ami le pleur,
Dernier bonheur.

Ne l'appell^e vain, ils ne se tromp^ent null^ement [1]
Ceux qui dis^ent « Quand le poète meurt lent^ement,
La Natur^e muett^e pleur^e l'adorateur,
Et célèbr^e ses obsèqu^es en grand^e douleur; »
Qui dis^ent que roch^es haut^es, cavern^e solitaire,
Gémiss^ent pour le Bard^e parti comme un^e mère,
Que les montagn^es pleur^ent en fleuv^es de cristal,
Que les fleurs vers^ent des larm^es de baume au val;
Que des bris^es à ses chers bosquets soupirent,
Que les chên^es puss^ent des plaint^es qui nous déchirent,
Que les fleuv^es apprenn^ent à chaqu^e vagu^e coulante
A dir^e sur sa tomb^e maint^e chanson aimante.

[1] *La Douleur de la Nature pour la mort du Poète.* Traduit de sir Walter Scott.

LVI

Je suis au cim^e^tière où nous serons réunis,
La terr^e^ sans toi n'est qu'un trist^e^ cim^e^tière de fantômes
Ces êtr^e^s silencieux ne sont plus de pein^e^ punis,
Ah ! compagn^e^s de demain, chez vous sont mes seuls baumes ;
Lis d'entr^e^ ces psaumes.

1

Un^e^ multitud^e^ tout^e^ mêlée et énorme[1]
Fut trouvé^e^ dans un lieu soustrait,
Les habitants de milliers de demeures ;
Mais entre eux null^e^ voix n'existait.

2

L'humbl^e^ soldat et son fier chef étai^e^nt là,
La mère et l'enfant pleins d'attrait,
Les amis et les sœurs d'un mêm^e^ foyer ;
Nul parlait, bougeait, ni souriait.

3

Là amants s'unir^e^nt dans la vi^e^ desquels
Des ans bien amers sont passés,
Après ce tuant espoir différé,
Ils se rencontrèr^e^nt mais muets.

4

Vous auriez pu entendr^e^ la feuill^e^ bruissante,
Le faibl^e^ son d'un^e^ bris^e^ qui là roule,
Le bourdonn^e^ment de l'ail^e^ d'un frêle insecte,
Sur ce sol peuplé d'un^e^ tell^e^ foule.

[1] Poème de Mme Hemans

5

En des murmur^es votr^e voix serait presqu^e morte
Par la tranquillité profonde ;
La plus moll^e mouss^e votr^e pas aurait cherchée,
Pour ne rompr^e la paix de ce monde.

6

Qu'est-c^e qui tenait cett^e multitud^e sans nombre
Lié^e par un doux charm^e de paix?
Comment pouvait la vi^e toujours bruyante
Entr^e tant d'êtr^es cesser pour jamais ?

7

Fut-il quelqu^e magnifiqu^e spectacl^e dans l'air ;
Quelqu^e haut^e gloire au-dessus, aux cieux,
Qui liât, faisant tair^e ces âm^es humaines,
Dans un amour respectueux.

8

Ou le poids de quelqu^e grand^e passion pesante
Suspendait-il leur souffl^e ret^enu?
Terreur, la Terreur pâl^e qui gêl^e les morts,
Craint^e, fort^e craint^e de la mort, dis-tu ?

9

Chos^e plus puissant^e, la Mort, la Mort ell^e-même
Pesa sur chaqu^e cœur solitaire ;
Parents étaient là, pourtant ermit^es tous,
Milliers, mais tous à part en terre.

LE POÈTE[1]

1

Les chants du poète au mond^e^ sont discordants ;
Ils sembl^e^nt comme un langag^e^ chéri oublié,
Comm^e^ les grands mots qui sur Paul fur^e^nt débordants
Au septièm^e^ ciel où il s'était envolé.

2

Le confort en maladie et en douleur
Que les chants du poèt^e^ caus^e^nt tant qu'ils guérissent,
Si nous avions à le mettr^e^ tout en couleur,
On verrait que les grands tableaux y pâlissent.

3

Mém^e^ par ses propr^e^s larm^e^s sa vie est cimentée,
Pour les maux de la terr^e^ le baume il prépare,
Il soupir^e^ ses adieux à la bris^e^ hantée
De parfums dont son cœur bien aimant s'empare.

4

Les vers des faux bard^e^s sont de riens encombrés ;
De *fauteuils* ils émett^e^nt leurs chants, quel malheur !
Les vers du cœur seuls sont aux beaux vers nombrés ;
Tous vrais bard^e^s ont eu un baptêm^e^ de douleur.

5

Si le pouls du vrai poète était compté,
Si l'élan de ses batt^e^ments pouvait êtr^e^ dit,

[1] En vers, tous de onze syllabes.

Plus haut que les rêv^es des serfs d'or ont monté
Les joi^es de sa vie avant qu'il cèd^e l'esprit.

Près de ses sourir^es ses trist^es larm^es on trouv^era,
Sa joi^e trouv^e dans la pein^e son accord sacré,
Sa vive sympathi^e toute injustic^e mouvra,
Par son âme ardent^e tout tort est abhorré.

7

Comm^e le soleil sur les plui^es d'avril luisant,
Son sourire éclatant sèch^e des larm^es le jet ;
D'entr^e les nu^es comm^e ce soleil si séduisant,
Sa larme à travers son doux sourir^e paraît.

8

Sur les vérités nouvell^es le bard^e rumine ;
S'il n'y parvient, il montre à d'autr^es le chemin ;
Les noirs gouffr^es de l'esprit sa muse illumine,
Quand vaincu il trouve un retour sauf enfin.

9

Schiller dit: Quand le monde était divisé,
Au pauvr^e poète aucun^e part on ne laissait ;
Pour expier ce tort dont il fut avisé,
Jupiter jura qu'au ciel il habit^erait.

10

L'amour du vrai du bard^e s'est accaparé ;
Comm^e l'oiseau captif, il s'afflig^e dans sa cage;
Nul mal, de son esprit ne s'est emparé,
Son âm^e sent les plai^es dont il remplit sa page.

11

Les chants du bard^e pour le mond^e sont répulsifs,
Plus obscurs que le Chinois barbare et rude ;
Les homm^es sont froids, leurs cœurs ne sont impulsifs,
Le burlesqu^e seul peut plaire à leur genr^e d'étude.

12

On trouv^e la voi^e du barde un apprentissage,
Ses couleurs trop viv^es, chaque imag^e trop hardie ;
Comm^e le soldat blessé, la mort au visage,
Il lutt^e jusqu'à c^e que sa trist^e vi^e soit partie.

13

Le poèt^e n'est pas aimé, mais est haï ;
Il livre en vain son nectar à tout^e compagne :
Le trist^e mond^e, de plaisirs grossiers ébahi,
Préfèr^e l'absinth^e de la vie à son champagne.

14

Le chant touchant du barde en le récitant,
De la voix de vive sympathie a besoin :
Il touch^e, dit d'un ton vif, le cœur palpitant ;
Il est trist^e, grogné par des critiqu^es sans soin.

15

Le mond^e blasé aim^e mieux le genre objectif,
Le barde aim^e le subjectif[1] mieux qu'un^e vain^e pompe ;
Son esprit est très souvent rétrospectif,
Il a bonn^es intentions mêm^e quand il se trompe.

16

Trois fois heureux du poèt^e le ton charmant,
Qui comm^e trouvère enivr^e le cœur des chants chers,
Ou comm^e Moore à maint vieil air des mots armant,
Tir^e de chaque auditeur des pleurs non amers.

17

Ma harpe est de l'espèce app^elée éolienne :
Ell^e joue uniqu^ement quand le vent la courtise ;
Elle est sauvag^e comm^e un^e chanson tyrolienne,
D'un^e ressemblance au caméléon ell^e m'avise.

[1] Les Psaumes de David sont éminemment subjectifs, ainsi que tous les poèmes hébreux. J'en ai donné un exemple en vers blancs dans cet ouvrage: « Près des eaux de Babylone nous nous assîmes bien tristement. »

18

Le vers n'est pas la langue commune des mortels ;
Il ressemble au vin rare que nous présentons
Quand nous recevons les grands bardes, ces immortels ;
Ne jette tes perles aux pourceaux qui n'ont ces dons.

19

Il ressemble à une langue qu'on a entendue
Peut-être dans une belle étoile très éloignée,
A un présage du futur de l'âme fendue,
Plus noble, plus heureuse de loin, la vie d'une fée.

20

La vile prose de ce monde plus tard paraîtrait
Un dialecte vulgaire et commun au ciel
Et maint vers en pensées bien fécond naîtrait,
Formant la langue purifiée des hommes sans fiel.

21

En vers le barde développe ses idées ardentes,
La soupape de sûreté de la soif de l'âme ;
Si ses plaintes étaient trop pressées ou tardantes,
Son cœur trop expansif éclaterait en flamme.

22

Il ne manque son but, hélas ! que trop souvent,
Mais il atteint parfois une belle cible non vue ;
Il tâte tout abîme du cœur qu'il voit mouvant,
Dans cet océan, il trouve une sonde émue.

23

« Jette sur les eaux, comme ton pain, tes rimes brûlantes,
« Elles te reviendront longtemps après », n'oublie ;
Dans la tombe couché par les Parques annulantes,
Tes mots rappelés peuvent gagner quelque sympathie.

24

Maint^es grand^es pensé^es du bard^e avec lui périssent,
Les vu^es du ciel de près il ne peut dépeindre,
Car les extas^es célest^es que nos âm^es chérissent
La langu^e des homm^es par des mots ne peut atteindre[1].

25

Le temps n'épargn^e ce qui sans lui est osé,
Rar^ement mêm^e ce qu'on fait sans qu'il soit exclu ;
Quand mort et au silenc^e de la tomb^e posé,
Combien vaut un laurier gagné ou perdu !

CE QUE C'EST QUE L'AMOUR

Traduit de Byron.

1

O amour, tu n'es un habitant de la terr^e bien sûr,
Un séraphin non vu, nous croyons en toi avec foi,
Un^e foi dont les martyrs sont les cœurs brisés (que c'est dur!)
Mais jamais encore ils n'ont vu, ni verront, en émoi,
Ton œil ni ta form^e comme ils devrai^ent être (hélas! pourquoi?)
L'esprit t'a fait quand il peupla le ciel que l'on salue
Même avec sa propr^e désirant^e fantaisi^e sans aloi,
Pour donner à un^e pensé^e tell^e forme et imag^e qui mue
Comm^e cell^e qui hant^e l'âm^e non étanché^e, sèch^e, lass^e, tordue
[et fendue.

2

De sa propr^e beauté l'esprit est rendu malad^e, chétif,
Il devient fiévreux en création fausse ! Où, fé^es mortelles,
Où, sont les form^es qui ont ému l'âm^e du sculpteur pensif?
En lui seul : la Natur^e peut-elle en montrer d'aussi belles?

[1] George Sand dit : « Qui me croira et qui me comprendra si je dis que les vrais poèmes sont dans le sanctuaire de l'âme et qu'ils n'en sortent jamais. »

Où sont les charm^es, les vertus qu'on os^e, mes chèr^es demoi-
[selles
Conc^evoir dans l'enfanc^e et poursuivre étant homm^e comme
[en fête?
Le Paradis non atteint, désespoir de nos cervelles,
Qui trop inspir^e le crayon du peintr^e, la plum^e du poète,
Et domin^e la page où ils fleuirai^ent encore et qu'ell^e reflète.

3

Qui aim^e s'affol^e, c'est frénési^e de jeuness^e, mais la cure
Est plus amère, comm^e charme après charm^e plus ne se pro-
[clame
Qui habillait nos idol^es, et nous voyons, chos^e trop sûre,
Ni valeur ni beauté n'habit^ent plus en dehors de l'âme
La forme idéal^e de tell^es femm^es — mais tout enlève en
[flamme
Le charm^e fatal, et pourtant chacun est vite attiré ;
En cueillant le tourbillon des vents orné comme un^e trame,
Le cœur bien obstiné, son malheur à pein^e commencé,
Paraît toujours bien près du prix et plus rich^e quand le plus
[ruiné.

4

Nous fanons dès notr^e jeuness^e, notr^e souffl^e s'en va en
[souffrance,
Malad^e, malad^e, le don non reçu, la soif non éteinte,
Quoiqu^e jusqu'à la fin, sur le bord de notr^e trist^e décadence
Quelqu^e fantôm^e leurr^e ; tel que nous cherchions d'abord sans
[contrainte ;
Mais tout trop tard, ainsi nous somm^es doubl^ement maudits,
[vain^e plainte !

L'amour, le renom, l'ambition, l'avaric^e^, le mêm^e^ chant,
Chacun futil^e^, tous mauvais, nul le pir^e^, plein de dur^e^ crainte,
Car tous sont des météor^e^s avec un nom différent,
Et la Mort, la fumée obscure, où la flamm^e^ disparaît au vent.

5

Peu d'êtr^e^s — nuls — trouv^e^nt cell^e^ qu'ils aiment ou pourrai^e^nt
[avoir aimée,
Quoiqu^e^ l'accident, contact aveugle, et fort (lors de périr),
Nécessité d'aimer, ai^e^nt enl^e^vé (ah ! quell^e^ traître idée !)
Des antipathi^e^s, mais avant bien longtemps pour rev^e^nir
Envenimé^e^s avec tort irrévocabl^e^ pour l'av^e^nir ;
Et le Hasard, ce Dieu non spirituel, null^e^ment fée,
Ce créateur faux, fait et aide enfin, pour nous punir,
Nos maux futurs avec un^e^ béquill^e^ comme un^e^ verg^e^ nouée
Dont le toucher chang^e^ l'espoir en poussièr^e^ — poussièr^e^
[par tous foulée.

TERRE DE BEAUTÉ, CHÈRE FRANCE, ADIEU

Traduit de l'anglais et adapté à la France. Par qui ?

1

Ombr^e^ du soir, sur nous ne tomb^e^ pas,
Laiss^e^ notr^e^ barqu^e^ solitair^e^ quelqu^e^ temps,
L'aub^e^ ne nous rendra plus, hélas !
Cett^e^ terre obscure et loin des sens ;
Mon âm^e^ encor^e^ peut découvrir
Des plac^e^s gai^e^s où l'ami on laisse :
Des ombr^e^s plus noir^e^s vienn^e^nt envahir,
Terr^e^ de beauté, — adieu, c^e^la blesse !

2

Ah ! c'est l'heure où de doux visages
Souri^e^nt autour de la lumière,
Qui prendra nos plac^e^s aux ménages,
Qui dira nos chants, notr^e^ prière,
Entr^e^ la brum^e^ qui flotte au-dessus
On entend loin des vêpr^e^s la cloche,
Comm^e^ de chers êtr^e^s un son confus
Qui un tendre adieu nous décoche.

3

Quand les flots vont là se brisant,
Quand sur le pont je me promène,
Et mes yeux en vain err^e^nt cherchant
Quelqu^e^ feuill^e^ tout^e^ vert^e^ pour vaincr^e^ ma peine,
Quand à cett^e^ bell^e^ terr^e^ je pens^e^, triste,
De mes chers compagnons le lieu,
Le cœur en absenc^e^ tendre existe,
Terr^e^ de beauté, bell^e^ France, adieu.

LA PLAINTE DE L'ÉMIGRÉ FRANÇAIS

Traduit de lady Dufferin et adapté à la France.

1

Je suis assis sous l'arbr^e^ si vert, Marie,
Où nous nous reposâm^e^s, ma bien-aimée,
Par un matin tout brillant de jadis,
Quand tu fus d'abord ma très chèr^e^ fiancée,
Le blé poussait alors si frais, si vert,
Et l'alouett^e^ gai^e^ chantait haut et fort,
Et le rose[1] était sur tes lèvr^e^s, Marie,
La flamm^e^ de l'amour dans ton œil qui dort.

[1] Le teint rose.

2

La place est peu changée, ma chère Marie ;
La journée est aussi brillante qu'alors :
Le chant de l'alouette sonne à l'oreille,
Et le blé est encore tout vert dehors :
Mais il me manque le toucher de ta main,
Et ton haleine chaude et douce sur ma joue,
Et j'essaye en vain d'entendre les paroles
Que tu ne diras plus, triste, je l'avoue.

3

Il n'est qu'un pas pour descendre cette allée,
Et la petite église est là tout près,
L'église où nous fûmes mariés, ma Marie ;
Je vois le vieux clocher entre les cyprès.
Mais le cimetière morne s'interpose, Marie,
Et mon pas lent pourrait rompre ton sommeil,
Car je t'ai posée morte pour y dormir,
L'enfant sur ton sein jusqu'au grand Réveil.

4

Je suis à présent solitaire, Marie,
Car les pauvres ne font de nouveaux amis,
Mais, oh ! ils aiment encore cent mille fois mieux
Ces cœurs rares que notre Père nous a remis ;
Et tu fus le seul bien que j'eus, Marie,
Mon trésor dont ma fierté fut bien forte,
Rien de plus ne m'est laissé pour aimer,
Depuis que ma divine Marie est morte.

5

Ton cœur était le bon, le brave, Marie,
Qui persistait toujours à espérer ;

Quand la foi en Dieu faillit à mon âme,
Et la forc^e^ de mon jeun^e^ bras dut céder,
La consolation coulait de tes lèvres,
Un doux sourir^e^ vint sur ton front si beau,
Je te bénis, ma Mari^e^, pour c^e^la même,
Quoiqu^e^ tu ne m'entend^e^s plus dans ton tombeau.

6

Merci pour ton sourir^e^ patient, Marie,
Quand ton cœur fut prêt à se rompr^e^, si coi,
Quand le mal de la faim te rongeait là,
Et tu me le cachais à caus^e^ de moi ;
Je te bénis pour ta parol^e^ calmante,
Quand ton cœur fut si triste et tourmenté,
Je suis presque ais^e^ que tu sois mort^e^, Marie,
Car la pein^e^ ne t'atteint plus, être aimé.

7

Je te dis, hélas ! un très long adieu,
Ma bonn^e^ Marie à moi toujours fidèle,
Mais je ne t'oublîrai, ma bien-aimée ;
Dans le pays où mon trist^e^ sort m'appelle,
On dit qu'on y trouv^e^ du travail pour tous
Et que le soleil reluit toujours là ;
Mais je n'oublîrai pas la chèr^e^ vieill^e^ France,
Fût-il mill^e^ fois plus beau qu'il n'est déjà.

8

Et souvent dans ces grands vieux bois au loin
Je m'assiérai et je ferm^e^rai les yeux ;
Mon cœur voyag^e^ra de retour encore
Au lieu où Mari^e^ repos^e^, sol précieux,

Et je pens^e^rai voir le cher petit tronc
Où nous nous assîm^e^s côté à côté,
Le blé poussant ce beau matin de mai
Où d'abord tu fus fiancée, être aimé.

ADRESSE A L'OCÉAN, PAR BYRON[1]

La fin de *Childe Harold.*

1

Roul^e^ devant toi, immense Océan, profond, bleu sombr^e^, roule,
Dix mill^e^ flott^e^s imposant^e^s s'élanc^e^nt flèr^e^ment sur toi en [vain,
L'homm^e^ marqu^e^ la terr^e^ d'affreus^e^s ruin^e^s, son contrôl^e^ que [le temps foule
S'arrête avec le rivag^e^ ; sur la plain^e^ liquid^e^ soudain
Les naufrag^e^s sont tous ton fait, ni peut rester pour certain
Une ombr^e^ du ravag^e^ de l'homme, excepté la sienn^e^ glaçante
Quand pour un moment, comme un^e^ faibl^e^ goutt^e^ de pluie, [au lointain,
Il coul^e^ dans tes profondeurs, avec maint^e^ plaint^e^ bouillonnante
Sans tomb^e^, sans glas, sans cercueil, sans êtr^e^ connu, et en [épouvante ;

2

Ses pas ne sont pas sur tes rout^e^s, tes vast^e^s prairi^e^s (n'oublie,)
Ne sont pas un^e^ dépouill^e^ pour lui, tu te soulèv^e^s tout prêt,
Et le secou^e^s de toi ; la vile force odieus^e^ qu'il manie
Pour la destruction de la terr^e^, tu mépris^e^s tout à fait,
Le chassant de ton sein aux cieux, lui ôtant tout attrait,
Et l'envoi^e^s frissonnant dans ton écum^e^ folâtre au d^e^là,
En hurlant à ses dieux, où peut-êtr^e^ repos^e^ en secret

[1] Voir à l'Appendice la note V.

Son espérance mesquine, en quelque port, ou baie, en deça,
Et le heurte encore, par terre, laisse le misérable reposer là.

3

Les armements qui frappent de tonnerre les murailles saillantes
De villes bâties sur roche, forçant les nations à trembler,
Et des monarques à frémir dans leurs capitales puissantes,
Les vastes monstres de chêne dont les côtes énormes font [décider
Leur créateur d'argile le titre si vain de s'accorder
D'être seigneur de toi, et arbitre de guerre, (trop ambitieux)
Ce sont-là tes jouets, comme le flocon de neige léger
Ils fondent dans ton levain de vagues qui nuisent en mode [affreux
A l'orgueil de l'Armada ou de Trafalgar les restes précieux.

4

Tes rives sont des empires, changés en tout excepté toi,
L'Assyrie — la Grèce — Rome — Carthage, qu'est-ce qu'elles [sont à présent?
Tes eaux les dévastèrent quand elles étaient toutes libres, [(grand roi !)
Et leurs rives depuis obéissent à maint tyran méchant,
A l'étranger, l'esclave, le barbare ; leur déclin touchant
A changé des royaumes en des déserts, toi point ainsi,
Invariable, hormis au jeu de tes bruyantes vagues constant,
Le temps n'écrit nulle ride sur ton front d'azur que voici ;
Tel que l'aube de la création te vit, tu roules maintenant ici.

5

Toi, glorieux miroir, où du Tout-Puissant la grande image
Se reflète en tempêt^es dans tout temps splendid^e, magnifique,
Calme ou convulsionné, en bris^e, ou tempête, ou orage;
Glaçant le pôle, ou dans la zon^e torrid^e tout^e vivifique,
Palpitant — sombr^e, sans born^es, — sans fin, sublim^e, de forc^e [magique,
L'imag^e de l'éternité — l'indestructible et vast^e trône
De l'Invisibl^e, mêm^e parmi ton limon si prolifique
Les monstr^es sont formés en tes profondeurs; chaqu^e terre, [chaqu^e zone
T'obéit — sans fond — solitair^e; — quand tu te lèv^es la terr^e ré- [sonne.

6

Et je t'ai aimé, Océan, et mon bonheur plus cher
De jeux enfantins était d'êtr^e sur ton sein trop heureux
Porté comm^e ton écume en avant — quand gai enfant fier
Je jouais avec tes vagu^es; ell^es, pour moi aventureux
Fur^ent une extase, et si le flot se soul^evant vigoureux
En fit un^e terreur, ce fut un^e craint^e plaisante à l'excès,
Car j'étais pour ainsi dir^e ton enfant affectueux,
Je me flais à tes ond^es aimant^es de loin et de près,
Et je mettais ma main tendr^e sur ta crinièr^e comme ici je fais.

7

Ma tâche est fini^e, ma chanson a cessé, et mon thème
Est mort; il n'est dev^enu rien qu'un écho, il est conv^enable
Que le charm^e se bris^e de ce rêv^e prolongé et suprême;
La torch^e sera éteint^e qui a allumé, ineffable,
Ma lamp^e de nuit; ce qui est écrit est écrit, null^e fable;

Ah! qu'il était plus dign^e^, mais je ne suis maint^e^nant, hélas!
Ce que j'ai été et chaqu^e^ vision voltig^e^ tout^e^ muable
Moins palpabl^e^ment devant moi et le feu en moi, trist^e^ cas!
Qui dans mon âme habitait jadis, est flottant, languissant, las.

8

Adieu, c'est un trist^e^ mot qui doit être et qui a été,
Un son qui nous fait languir, néanmoins, adieu, lecteur!
Vous qui suivît^e^s le pèl^e^rin las, jusqu'au spectacle aimé
Qui est son dernier, si dans vos mémoir^e^s rest^e^ en verdeur
Un^e^ pensé^e^ jadis la sienn^e^, si en vous revient en fleur
Un seul souv^e^nir, non pas en vain (nos cœurs en unisson),
Il porta ses sandal^e^s et ses coquill^e^s avec douleur;
Adieu, avec lui seul^e^ment peut rester la pein^e^, pauvr^e^ don,
S'il y en avait, avec nous, la moral^e^ de sa trist^e^ chanson.

LA MAGNIFIQUE ÉLÉGIE DE GRAY[1] (1716-1771)

Écrite dans un cimetière de campagne.

1

La cloch^e^ du couvr^e^-feu sonn^e^ le glas du jour partant
Les troupeaux mugissants err^e^nt lent^e^ment sur les prés,
Le laboureur bien las chez lui va très douc^e^ment,
A moi le monde et l'obscurité sont laissés[2].

[1] Voir à l'Appendice la note VI.

[2] Qui peut lire ceci sans des larmes de sympathie, sans sentir son âme émue et sa chair devenir chair de poule, d'émotion?

Dans ce poème, il y a 68 paires de rimes; sur ce nombre, 28 seraient condamnées dans l'original s'il fallait rimer à l'œil aussi bien qu'à l'oreille comme dans les vers français.

2

Au crépuscul^e le paysag^e fuit à la vue,
Et tout l'air garde un repos sacré, surhumain,
Sauf où l'escarbot chante en volée éperdue,
Ou des tint^ements pesants endorm^ent quelqu^e parc lointain :

3

Excepté, que sur cett^e tour-là, de lierr^e couverte,
Le hibou dormant se plaint à la lun^e tout bas,
De ceux qui errant près de son berceau inerte
Molest^ent son sombr^e royaum^e solitair^e par leurs pas.

4

Sous ces anciens orm^es raboteux — l'ombr^e de cet if,
Où la tourb^e s'élève en petits tas moisissants,
Chacun dans son étroit^e cellul^e toujours captif,
Les rud^es aïeux du hameau se trouv^ent demeurants.

5

L'appel si frais du matin l'encens exhalant ;
L'hirondell^e gazouillant sur son nid fait de paille
Le chant aigu du coq ni le cor résonnant
Ne les éveill^eront plus de leur lit de pierraille.

6

Plus ne brûl^era pour eux le doux foyer flambant,
Null^e ménagère activ^e donn^era ses soins du soir :
Nuls enfants ne souriront au pèr^e retournant,
Grimpant sur ses g^enoux pour ses chers baisers rec^evoir.

7

Le blé mûr sous leur faucill^e tomba bien souvent,
Leur sillon a souvent fendu le sol moelleux ;
En quell^e joi^e ne menèr^ent-ils leur att^elage au champ ;
Comm^e les bois s'affaissai^ent sous leurs coups vigoureux !

8

Que l'ambition ne se moqu^e^ de leur œuvre utile,
Leurs joi^e^s domestiqu^e^s et leur destinée obscure ;
Que la grandeur n'écout^e^ d'un sourir^e^ plein de bile,
Les simpl^e^s, court^e^s, annal^e^s des pauvr^e^s que je vous figure.

9

La vant^e^rie héraldique et la pomp^e^ du pouvoir,
Tout-c^e^ que la beauté — les richess^e^s jamais ne donnent
Attend^e^nt égal^e^ment l'heure inévitable échoir,
Qu'au tombeau seul les voi^e^s de la gloir^e^ nous moissonnent.

10

Et vous, homm^e^s fiers, n'imputez à ceux-ci la faute,
Si nuls trophé^e^s sur leurs tomb^e^s la mémoir^e^ n'élève,
Où, à travers l'aile allongé^e^, la voût^e^ si haute,
L'antienn^e^ résonnant^e^ les not^e^s de prièr^e^ soulève.

11

L'urne historiqu^e^ peut-elle, ou mêm^e^ l'imag^e^ aimante,
Rapp^e^ler l'halein^e^ fugitiv^e^ de retour chez soi,
L'Honneur peut-il fair^e^ vivr^e^ la poussièr^e^ non parlante,
Ou la Flatt^e^rie plaire à l'oreill^e^ de la Mort ? voi !

12

Peut-êtr^e^ que ce trist^e^ lieu négligé peut cont^e^nir
Quelqu^e^ cœur méprisé jadis plein de feu céleste,
Des mains qui le sceptr^e^ d'empir^e^ aurai^e^nt pu brandir.
Ou éveiller à l'extase un^e^ bell^e^ lyr^e^ modeste.

13

Mais à leurs yeux restreints le Savoir son ampl^e^ page,
Rich^e^ des dépouill^e^s du temps, n'a jamais déroulée ;

La raide Pénurie réprima leur bien noble rage,
Et gela le cours doux de l'âme de joie bercée.

14

Maint bijou, de la beauté la plus pure, sereine,
Aux cavernes d'Océan par le sable est couvert ;
Plus d'une fleur est née pour n'être vue, sa grâce est vaine,
Et va dissiper son parfum dans l'air désert.

15

Quelque pauvre Hampden[1] villageois qui a pu s'élever,
Qui au petit tyran de ses champs résista,
Quelque Milton muet, inglorieux, là peut rester,
Quelque Cromwell[2] qui le sang du pays ne versa.

16

Les suffrages des sénats ravis de commander,
De mépriser les menaces de ruine et de peine ;
Sur une terre riante l'abondance de disperser,
Et lire leur histoire dans les yeux d'une nation saine,

17

Le sort leur niait, ni fit-il seulement dommage
A leurs vertus naissantes, mais leurs crimes restreignait,
Empêché d'atteindre à un trône par le carnage,
Et les portes de clémence sur les hommes ne fermait ;

18

Les peines *lutteuses* de la vérité pour cacher,
Pour effacer la rougeur d'une honte qu'on n'excuse ;

[1] Hampden était le fameux champion de la liberté dans le Parlement contre Charles Ier.

[2] Le grand Cromwell, on le sait, détrôna Charles Ier et établit en Angleterre une république dont il était le protecteur.

Ou, sur l'autel de l'orgueil et du luxe, poser
L'encens pur allumé à la flamme de la Muse.

19

Loin de l'ignoble lutte de la foule qui cause manie,
Leurs vœux sobres jamais n'apprirent à errer en proie,
Le long du vallon frais, séquestré, de la vie,
Ils maintenaient la teneur sans bruit de leur douce voie.

20

Pourtant, chaque tombe est de tout affront protégée
Par quelque frêle monument qui vient à l'œil s'offrir;
De rimes pauvres et de sculpture informe décorée,
Elle implore le sympathique tribut d'un soupir.

21

Leurs noms, leurs âges épelés par la Muse illettrée,
La place du renom et des élégies vont fournir,
Et elle répand maint texte sacré dans cette contrée,
Qui apprend au moraliste rustique à mourir.

22

Car, qui à l'oubli muet se trouvant en proie,
Cette chère vie inquiète jamais ne résigna,
Laissa l'enceinte chaude du beau jour quand on larmoie,
Ni un regard languissant derrière ne jeta.

23

A quelque cœur aimant l'âme tendre en partant se fie;
De quelques larmes pieuses l'œil en se fermant a besoin:
Même de la tombe, la voix de la Nature s'écrie,
Même de leurs anciens feux nos cendres se font témoin.

24

Pour toi, qui nous rappelles chaque mort non honoré,
Et qui dans ces lignes leur histoire naïve dépeins.

Si par des contemplations solitair^e^s mené,
Un êtr^e^ sympathiqu^e^ demand^e^ quel sort tu atteins.

25

Peut-êtr^e^ quelqu^e^ vieillard aux cheveux blancs te dira :
« Souvent nous l'avons aperçu avant l'aurore,
De ses pas rapid^e^s la douc^e^ rosée il enl^e^va
Pour contempler le soleil qui l'herb^e^ fraîch^e^ décore.

26

Là, au pied de ce hêtr^e^, tout près se balançant,
Qui entr^e^lac^e^ ses vieill^e^s racin^e^s tout^e^s fantasqu^e^s si haut[1]
Il posa son corps las à midi s'étendant,
Et à contempler le fleuve il ne fit défaut.

27

Tout près de ce bois, souriant comm^e^ dans le dédain,
Murmurant ses fantaisi^e^s, il errait chaqu^e^ soir,
Un moment pâle et blêm^e^, tout seul, comme incertain,
Ou en souci, ou souffrant d'amour sans espoir.

28

Un jour, je ne l'ai vu au mont accoutumé,
Le long des bruyèr^e^s, près de son arbr^e^ favori ;
Un autre est v^e^nu ; ni au bord du fleuv^e^ à côté,
Ni sur l'herb^e^, ni au bois il n'était endormi !

29

Le lend^e^main avec chants funèbr^e^s, en rangs lugubres,
Lent^e^ment dans le cim^e^tièr^e^ nous l'avons vu porter ;
Approche et lis (car tu peux lir^e^) les vers salubres
Que sur la pierr^e^ sous l'épine on vient de graver.

[1] On verra qu'il y a dix-huit syllabes selon Boileau, dans ce vers qui n'a que douze syllabes toniques.

30

Là, versé^es^ souvent (les plus précoc^es^ de l'année)
De mains non vu^es^, des plui^es^ de violett^es^ se trouvent,
Là fait son nid et chant^e^ la colomb^e^ tant aimée,
Et des pas d'enfants légèr^e^ment le sol entr'ouvrent. »

L'Épitaphe.

31

Ici repos^e^, la têt^e^ sur le sein de la terre,
Un homm^e^ par la fortune et le r^e^nom inconnu :
En son humbl^e^ naissanc^e^ la scienc^e^ ne pouvait se plaire,
Et la mélancoli^e^ le marqua homm^e^ perdu.

32

Sa bonté fut large, et son âm^e^ fut tout^e^ sincère,
Un^e^ récompens^e^ tant larg^e^ment le ciel envoya,
Il donna un^e^ larm^e^ (tout ce qu'il eut) à la misère;
Un ami (tout c^e^ qu'il voulait) du ciel il gagna.

33

Ne cherch^e^ désormais ses mérit^es^, qui ne s'exposent,
Ou de tirer ses faibless^es^ de leur lieu sacré,
Là pareill^e^ment en espoir tremblant, ils reposent,
Au sein de son père et de son Dieu bien-aimé[1].

[1] Voir à l'Appendice la note VII.

En traduisant l'élégie de Gray, comme on peut bien le supposer, je n'ai pas essayé exprès de violer les règles de la versification française, je les ai seulement mises de côté sans y penser jamais. Il en résulte qu'en travaillant librement et selon ma nature, j'ai fait, en 132 vers, 104 césures défectueuses et 22 hiatus, j'ai placé des mots défendus dans l'intérieur des vers, comme *envie*, 9 fois. Je n'ai pas compté environ 200 *e* muets et j'ai enfreint la succession, non apostolique, des rimes masculines et féminines 22 fois. Ainsi, en 1,584 syllabes, j'ai fait, avec « un cœur léger », 360 fautes, c'est-à-dire qu'il y a presque une faute pour chaque quatre syllabes et presque trois par vers. Je parierais 1,000 francs qu'aucun individu ne pourrait rendre cette élégie avec

CARACTÈRE DES FRANÇAIS

Par Goldsmith (1778-1744).

Sous des cieux plus aimabl^es où des mœurs plus douc^es règnent
Je me tourne aux domain^es de Franc^e qui se dépeignent,
Bell^e terr^e joyeus^e d'allégresse et des ais^es sociales,
Content^e de toi qui de tout le mond^e te régales,
Que de fois j'ai mené la band^e folâtr^e dansante
Avec mon flageolet vers la Loir^e murmurante
Où des orm^es ombrageux grandiss^ent parmi les houx,
Et par la vagu^e le zéphir dev^enait frais et doux ;
Et peut-êtr^e, quoiqu^e mon faibl^e styl^e souvent bégayait,
Se moquant des sons, lesquels aux danseurs nuisait,
Pourtant le villag^e louait mon art merveilleux ;
Et ils dansai^ent de l'heur^e de midi oublieux,
Tous font de même ici, mêm^e des femm^es de grand âge ;
Ont mené leurs enfants à la chèr^e dans^e volage,
Et le gai grand-pèr^e versé dans la scienc^e sautante

autant de fidélité quant aux mots et au rythme selon les règles de Boileau ; car, sans parler des autres difficultés quant à la césure, l'hiatus, la succession de rimes masculines et féminines, comment supprimerait-il une syllabe sur environ sept et demie, ce qu'il doit faire pour compter les *e* muets, excepté pour ce qu'il peut gagner en faisant plus d'élisions ! En dehors des 22 hiatus que j'ai faits dans la traduction de cette élégie, j'ai compté 53 autres hiatus de fait qui ne sont pas défendus, comme *vio*lettes, cour*tière*, sou*riant*, et en comptant les hiatus (qui sont défendus dans la poésie), dans les premières 132 lignes de la préface en prose de 1824, aux *Odes et ballades* de Victor Hugo, j'ai trouvé 27 hiatus contre seulement 22 que j'ai faits dans les 132 vers de l'élégie; cependant le comte de La Houssaye en la lisant n'a pas eu le patriotisme de bâiller une seule fois comme il aurait dû faire, selon Boileau, ni aux hiatus de la poésie, ni à ceux de la prose.

A frétillé sous le fardeau d'anné^es soixante.
Ce pays insouciant un^e vi^e si béni^e montre,
Et paresseus^ement actifs, leur mond^e roul^e ci contre.
A eux sont les arts qu'une âme à l'autr^e rend, chos^e chère,
Car là l'honneur form^e l'humeur social^e qu'on préfère.
L'honneur, cett^e louang^e que le vrai mérit^e retient,
Ou mêm^e que le mérite imaginaire obtient,
Ici circul^e, payé de main en main qu'on serre,
On le change en splendid^e trafic par tout^e cett^e terre ;
Des cours il err^e aux champs, aux chaumièr^es et aux granges,
Tous ont appris une avaric^e pour des louanges ;
Ils plais^ent — se plais^ent — donn^ent tout^e chos^e pour l'égard [profond,
Jusqu'à c^e que, semblant bénis, ce qu'ils sembl^ent ils sont.
Pendant que cet art plus doux leur bonheur fournit,
Il donne à leurs foli^es cett^e plac^e qui les trahit ;
Car si la louange est trop aimé^e, trop cherchée,
Tout^e force intérieur^e de pensée est abaissée,
Et l'âm^e faible en ell^e-même, et non béni^e peut-être,
S'appui^e pour tout plaisir sur le sein d'un autre être ;
Ainsi là l'ostentation avec art clinquant
Veut la louang^e vulgair^e dont les fous en rend^ent tant,
Là, la vanité prend sa pétulant^e grimace,
Orn^e sa rob^e d'étoff^es, de dentell^es, de stras, en face.
Ici l'orgueil gueux son repas journalier pince
Pour se vanter un^e fois l'an d'un^e grand^e fêt^e de prince :
L'esprit encor^e tourne où la mod^e changeant^e l'attire,
Ne sait, de se louer, la nullité décrire[1].

[1] Voir à l'Appendice la note VIII.

LE NAUFRAGE[1]

Traduit et abrégé de Byron.

1

Or se leva de mer au ciel l'adieu sauvage,
Les timid^es^ crièr^ent^ et les brav^es^ restèr^ent^ tranquilles,
Quelqu^es^-uns sautèr^ent^ du vaisseau avec grand tapage
Comme avid^es^ d'anticiper sur leurs tomb^es^ stériles;
La mer hurlait alentour comm^e^ l'enfer en rage,
Les suçant en bas des vagu^es^ tournoyant^es^, mobiles,
Comm^e^ l'êtr^e^ qui lutte avec son enn^e^mi, à telle heure,
En cherchant à l'étrangler avant qu'il ne meure.

2

Et d'abord leur cri universel les émut,
Plus *fort* que l'Océan, fort comm^e^ le bruit outré
Du tonnerr^e^, faisant écho, et puis tout se tut
Hormis la tempêt^e^ sauvag^e^, le coup sans pitié
Des vagu^es^, mais à de courts intervall^es^ on perçut
Mêlé à un plongeon convulsif effréné,
Un cri solitair^e^, le gémiss^e^ment qui supplie
De quelqu^e^ fort nageur dans sa dernière agonie[2]

. . . . . .

[1] Je doute si même l'imagination la plus vive peut concevoir quelque chose de plus vrai et de plus touchant que ce tableau d'un naufrage par Byron; en le lisant, il vous donne la chair de poule, tant on est ému, jusqu'aux larmes. Cependant il se trouve dans *Don Juan* un poème satirique d'environ 15,000 vers, et ce poème me plaît plus, isolé, qu'au milieu des autres.

Dans l'original, *le Naufrage* consiste dans environ 640 vers, dont une partie considérable est satirique et comique; j'ai choisi *tout* ce qu'il y a de touchant. Les stances 3, 4, 5 et 6 décrivent ce qui est arrivé à ceux qui ont échappé du navire en bateau.

[2] Voir à l'Appendice la note IX.

3

Il y avait là deux pèr^es dans ce cercl^e hagard
Et avec eux leurs deux fils, desquels l'un par sort
Était plus robuste et vigoureux au regard;
Mais il mourut bientôt; et puis quand il fut mort,
Son voisin le dit au pèr^e, qui jeta à part
Un regard, disant: « Soit fait au gré de Dieu fort,
Je n'y puis rien faire »; et il le voyait lancé
Dans la mer sans un^e larme, sans un soupir poussé

4

L'autr^e père avait un enfant plus faible à tout prendre,
D'un^e jou^e douc^e, d'un^e min^e délicat^e parlant de mort,
Mais l'enfant beau se soutint longtemps et d'un tendre
Et patient esprit tenait à distanc^e son sort;
Il disait peu, parfois un sourire il sut rendre,
Comm^e pour lever un^e parti^e de ce fardeau fort
Qu'il vit dans le cœur de son trist^e père augmenter,
Avec l'amèr^e pensé^e qu'ils doiv^ent tôt se quitter.

5

Sur lui se penchait son pèr^e, qui point ne levait
Ses yeux de sa fac^e, mais il essuyait l'écume
De ses pâl^es lèvr^es et sur lui toujours regardait,
Et quand l'ondée enfin fut venu^e dans la brume,
Et les yeux de l'enfant que la moiteur couvrait
Brillèr^ent, qu'alors on croit que la vi^e se rallume;
Il pressait d'un chiffon quelqu^es goutt^es de plui^e d'un^e main
Dans la bouch^e de son enfant mourant, mais en vain.

6

L'enfant tendre expira; — le pèr^e tenait l'argile,
La contemplant longtemps; et quand, enfin, après,
La mort ne laiss^e nul dout^e, le fardeau pès^e fragile

Raid^e sur son cœur — que pouls et espoir fur^ent passés,
Il le scrutait tendr^ement jusqu'à ce que loin, docile,
Il fut pris par la vague où leurs corps fur^ent jetés,
Puis lui-mêm^e s'affaissa muet et frissonnant,
Ne donnant nul sign^e de vi^e que chaqu^e membr^e tremblant!

ADRESSE AUX PERSONNES TROP BONNES

Traduit de Burns[1] (abrégé).

Vous autr^es exalté^es, vertueus^es maîtresses,
En pieux lacets tout^es serrées;
Avant d'injurier tant les pauvr^es faiblesses,
Supposez les chos^es tout^es changées:
Un jeune homm^e bien aimé, occasion bonne,
Une fort^e, traîtress^e inclination,
Mais, laiss^e-moi souffler en ton oreill^e, nonne:
Tu n'es peut-être un^e tentation.

2

Alors, tout douc^ement scrut^e ton pauvr^e frère, homme!
Les femm^es, tes sœurs, bien moins, mondain,
Quoiqu'ils veuill^ent aller de travers, en somme
Marcher ainsi est très humain;
Un fait surtout doit êtr^e toujours obscur :
Les forc^es qui à le fair^e les tentent,
Et guèr^e plus nous pouvons prévoir, bien sûr,
Jusqu'à quel point ils s'en repentent.

3

C'est Celui-là qui fit le cœur Lui-même
Par qui on peut êtr^e bien jugé;

[1] Voir à l'Appendice la note X.

Il connaît bien chaqu^e^ cord^e^, chaqu^e^ ton, chaqu^e^ thème,
Chaqu^e^ ressort, et son poids varié;
Alors au bilan, humains, taisons-nous,
Jamais il ne peut êtr^e^ réglé;
Ce qui est fait peut êtr^e^ compté par tous,
Qui sait ce qu'on a repoussé!

A UNE DAME QUI NE M'AIME PLUS

Par Moore.

1

De tout^e^ mon âme alors séparons-nous,
Puisqu^e^ chacun veut tant êtr^e^ libre et à soi,
Et je renverrai chez toi ton cœur doux,
Si de mon cœur je reçois le renvoi.

2

Quelqu^e^ temps joyeux ensembl^e^ nous avons eu;
Que la joi^e^ chang^e^ souvent d'ail^e^ je m'attends,
Le printemps comm^e^ temps ne vaudrait que peu,
Si nous n'avions d'autr^e^s chos^e^s que le printemps.

3

Ce n'est pas que j'espèr^e^ trouver (entr^e^ nous)
Un^e^ plus dévoué^e^ aimante, et vraie âme,
Avec des jou^e^s plus ros^e^s, l'esprit plus doux,
Assez pour moi, qu'ell^e^ soit un^e^ nouvell^e^ flamme.

4

Ainsi quittons le bosquet d'Amour cher,
Où nous restâm^e^s si longtemps en extase,
Tu peux dans cette allée errer dans l'air,
Tandis que l'autr^e^ tous mes désirs embrase

5

Les cœurs blasés ont souffert peu de mal
Dans cette fièvre si courte de désir, de flamme,
Il n'as pas perdu un seul charme vital,
A moi une étincelle du feu de l'âme.

6

Les baisers n'ont souillé les roses en foule
Que la nature suspendait sur ta lèvre;
Encore ton soupir avec nectar coule
Pour des âmes enivrées pour boire en fièvre.

7

Adieu, et quand quelque autre belle séduisante
Appellera ton gai rodeur dans ses bras,
Quelle joie de comparer de cette amante
Les charmes à ceux que j'ai perdus, hélas !

8

Ah ! cette joue, dirai-je, n'est pas si brillante
Que celle qui jadis mon baiser recevait;
Cet œil n'a pas cette lumière qui me hante
De celui qui hier d'extase m'enivrait.

9

Adieu ! et quand quelque amant à l'avenir
Réclamera l'ardent cœur que je résigne,
Et dans des joies exquises pourra sentir
Tous les charmes dont je fus, je crains, indigne,

10

Je crois que je serai doucement béni,
Si dans un soupir tendre, imparfait, coi,
Tu disais quand sur son sein vif uni :
Il n'aime pas de moitié si bien que moi [1]

[1] Voir à l'Appendice la note XI.

LES FRANÇAIS[1] par Cowper[2] (1730-1800).

Le Français débonnaire, heureux, facile,
Donne-lui son violon, sa danse, une fille,
Est toujours gai, n'importe qui puisse régner;
En riant, sa misère il peut chasser,
Nous ne sentons jamais cette joie, cette foi,
Avec laquelle il s'écrie : « Vive le Roi[3]. »

L'ORPHELIN, par qui ?

1

Quand tous les autres enfants gais sont chez eux couchés,
Par mère, père, ou cousine, ou grand-mère, bien aimés,
Qui reste dernier solitaire, nul ne s'en souciant ?
C'est le pauvre garçon sans mère, fou, ce triste enfant.

2

L'enfant sans mère dans son lit solitaire rendu,
Nul couvre sa tête ni entoure son corps froid et nu ;
Ses petits talons meurtris sont durs comme une pierre,
Et misérable est le gîte de l'enfant sans mère !

[1] Dumont, dans ses *Mémoires sur Mirabeau*, disait des Français de son temps que si l'on arrêtait successivement mille Français et qu'on demandât à chacun d'eux s'il voulait gouverner la nation, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf accepteraient et un seul refuserait; tandis que si on essayait la même chose avec les Anglais, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf refuseraient et un seul accepterait.

[2] Voir à l'Appendice la note XII.

[3] Les légitimistes disent avec vérité que le Français n'est plus gai que Goldsmith et Cowper l'ont vu et décrit; mais on achète cette gaieté trop cher en subissant la tyrannie d'un roi despotique et M. Henri Martin dit bien, à propos de la bataille de Fontenoy : « y avait quelque chose de peu flatteur pour l'orgueil national à devoir ses succès à un étranger. Encore cet étranger, ce bâtard de Saxe avait-il pour principal lieutenant un autre étranger, un bâtard de Danemark, le comte de Lowendahl, homme supérieur. Il ne

3

Sous son front froid de tels rêves vienn^ent là tous les soirs
De tendr^es mains qui jadis peignèr^ent ses cheveux noirs;
Mais l'aub^e voit plus d'un^e main dure, insouciant^e, sévère,
Qui n'aim^e point les boucl^es soyeus^es de l'enfant sans mère.

4

L'âm^e de sa mèr^e fuyant à l'heur^e de sa naissance,
Veille encor sur ses err^ements sur terre, en souffrance,
Enregistrant au ciel les grâc^es que Dieu confère
A ceux qui trait^ent avec douceur l'enfant sans mère.

5

Ne lui parlez pas dur^ement, tremblant il respire,
Il se courbe à votre ordre, il bénit votr^e sourire;
Des gens sans cœur trouv^eront dans l'heur^e sombr^e de souf-
[france
Que pour l'enfant sans mèr^e le coup vengeur Dieu lance!

ÉLOIGNE CES LÈVRES, OH! LES ÉLOIGNE

Shakespeare[1] (1564-1616).

1

Éloign^e ces lèvr^es, oh! les éloigne,
Qui si douc^ement fur^ent parjures;
Par ces yeux comm^e l'aub^e ne soigne
Des feux qui trompent des aub^es dures;
Mais mes baisers rends soudain,
Des sceaux d'amour mis en vain.

2

Cache, oh! cach^e ces monts de neige,
Que ton sein tout glacé porte,

formait plus chez nous de généraux. La cause générale était l'extinction des fortes études et des fortes pensées parmi la haute noblesse. »

[1] Voir a l'Appendice la note XIII.

Sur leur cim^e^ chaqu^e^ ros^e^ qui siège
Est de cell^es^ qu'Avril rapporte;
Mais d'abord mon cœur libère,
Plus en glac^e^ ne le lacère!

L'HOMME AVEUGLE[1]

Par Rushton[2]

1

Ah! pens^e^ si les rayons charmants de juin
Peuv^ent^ allumer l'œil de tristesse en rêve,
Si les jours de décembr^e^ sans rai serein
Peuv^ent^ répandr^e^ sur tout l'obscurité brève,
Ah! pens^e^ si un ciel, obscur, clair, ou pâle
Peut ainsi peiner ou égayer l'âme,
Pens^e^ donc, entr^e^ les nuag^es^ d'un^e^ nuit totale,
Combien de moments morn^es^ l'aveugle réclame.

2

Et de sa pein^e^ grav^e^ qui peut dir^e^ la cause,
D'aimer la chèr^e^ femm^e^ qu'il ne doit pas voir,
D'êtr^e^ père et de ne pas connaîtr^e^ — trist^e^ chose,
L'enfant qui sur ses genoux va s'asseoir!
Avoir tout tendr^e^ sentiment lacéré,
Trouver en pein^e^ un repas nourrissant,
Vivre en détresse et mourir délaissé
Sont des maux qui attend^ent^ l'aveugl^e^ souvent.

[1] On estime qu'il y a environ 28,000 aveugles en France. Environ 400 enfants aveugles reçoivent une éducation spéciale, la moitié dans l'Institution Nationale pour les jeunes aveugles, et l'autre dans les institutions privées.

L'Hospice national des Quinze-Vingts contient 300 pensionnaires, et donne quelque aide à d'autres; mais au moins 27,000 sont sans ressources. (*Times*, 13 janvier 1883.)

[2] Qui était lui-même aveugle.

3

Quand aux hauteurs si fraîch^es am^ené en fête,
A midi, au soir, à la point^e du jour,
Il suit le roug^e-gorg^e par-dessus sa tête,
L'épine exhal^e son odeur alentour;
Or, au lieu de la fac^e de la Nature,
Des monts, des vaux, du fleuv^e qui se découvre,
Au lieu de teint^es, de form^es, et de grâc^e pure,
Le plus noir manteau de nuit l'aveugl^e couvre.

4

Si la jeuness^e rosé^e de vu^e privée
Entr^e des êtr^es non bénis va se faner,
Comm^e la gai^e fleur de la lumière ôtée
S'affaisse à terre où tous doiv^ent reposer;
Ah! pense, aux heur^es déclinant^es de la vie,
Dans la morn^e pauvr^eté glaçant^e consigné,
Quand l'âg^e frapp^e ses forc^es de paralysie,
Quel temps pénible à l'aveugle est donné.

FROM THE FRENCH OF RULHIÈRES[1]
Par Byron

If for silver, or for gold,
You could melt ten thousand pimples,
Into half a dozen dimples,
Then your face we might behold
Looking doubtless much more snugly;
But even then it would be damned ugly.

[1] Je crois que l'original est à peu près comme ceci :

Si vous pouviez pour de l'argent ou pour de l'or,
Madame, à vos boutons porter quelque remède,
Alors peut-être vous seriez un peu moins laide,
Mais pourtant vous seriez diablement laide encor.

EN SOUVENIR
(IN MEMORIAM)

Traduit de Tennyson [1] (le poète lauréat actuel).

1

O tendre et aimant esprit parti, toi,
Tu es à présent loin, bien loin, de moi;
De l'amitié vraie il me manqu^e la main
Le cœur que le mien connaissait en plein.

2

Mais, tandis que la pein^e remplit mon cœur,
Au sein de Dieu tu rest^es en grand bonheur,
Libéré du trist^e joug du corps enfin,
A la vi^e vola ton esprit bénin.

3

Non, chère âm^e, pas pour un seul moment même
Voudrais-j^e te rapp^eler sur cett^e scèn^e suprême
Tu fus tout dign^e de mon amour modeste,
Et Dieu t'a ranimé au lieu céleste.

4

Dieu veuille à mon tour m'animer; — alors
Je te rejoindrai pour toujours sans corps,
Dans tes bras aimants je m'envol^erai vite;
Tous deux immortels, là on ne se quitte.

LUCIE

Par Wordsworth [2].

1

Sur les voi^es non foulé^es ell^e demeurait,
A côté des sourc^es de la Dove;
Pauvr^e fill^e, pour la louer nul ne venait,
Non plus pour l'aimer, ell^e si fauve!

[1] Voir à l'Appendice la note XIV.
[2] Voir à l'Appendice la note XV.

2

Un violette près d'une pierre moisie brune,
Moitié cachée de l'humaine vue,
Belle comme une vive étoile, quand seulement une
Brille doucement dans le ciel sans nue.

3

Elle vécut inconnue, qui peut connaître
Quand Lucie cessa d'être ici?
Quand elle fut dans sa tombe je vis paraître
La différence pour moi ainsi.

4

Un sommeil vint mon esprit assombrir,
Non plus de craintes humaines je n'eus,
Elle semblait une chose ne pouvant sentir
Nulle touche des ans terrestres intrus.

5

Elle n'a plus ni motion, ni force maintenant,
Ne voit, rien ne peut la toucher,
Dans la course diurne de la terre roulant,
Avec dures pierres, arbres et rochers.

WELLINGTON

Par Byron[1].

1

O Wellington ou Vilainton, car le renom
Lit des deux manières ces lettres d'un nom héroïque
La France n'a pu même conquérir votre si grand nom,
Mais on fit en calembour ce mot excentrique;
Victorieuse ou vaincue elle rit d'une même façon;
Vous avez gagné fortes rentes, maint éloge épique;

[1] Voir à l'Appendice la note XVI.

Gloire comme la vôtre, si de nier on fait l'essai,
L'humanité s'élèvera et foudroîra « Ney »[1].

2

Je ne pense pas que vous traitiez Kinnaird très bien
Dans l'affaire de Marinet, c'est mesquin au fait,
C'est comme d'autres choses qui ne doivent être dites sur l'airain
Sur votre tombe en l'abbaye de Westminster[2] on sait ;
Pour le reste ce serait triste d'appuyer en vain ;
A l'heure du thé de quelque vieille chatte un tel conte plaît,
Mais, quoique vos années approchent du zéro très vite,
Au fait Votre Grâce[3] n'est qu'un jeune héros dans la suite.

3

Quoique l'Angleterre vous doive et aussi qu'elle vous paye tant,
Cependant l'Europe vous doit beaucoup plus sans doute
Vous réparâtes la légitimité l'on sent,
Un appui non plus si certain qu'avant j'ajoute ;
L'Espagne, la France, et aussi le Hollandais lent
Ont vu et senti que vous rendiez coûte que coûte,
Et Waterloo a fait le monde votre débiteur ;
Ah ! que vos bardes veuillent le chanter d'un ton meilleur.

4

Vous êtes « Prince des coupes-gorges », ne niez. C'est fâcheux !
La phrase est de Shakespeare et non mal appliquée,

[1] Dans l'original, le mot est « nay » qui signifie « non », mais par ce mot Byron voulait faire comprendre aussi le maréchal Ney, dont tout le monde désapprouve l'exécution, que le duc de Wellington aurait dû empêcher.

On sait que les grands hommes de l'Angleterre, *surtout les poètes*, sont enterrés à l'abbaye de Westminster, où il y a un espace considérable appelé Poet's corner (Coin des Poètes), et Nelson disait avant de commencer la dernière bataille où il fut tué : « La pairie ou l'abbaye de Westminster. » Cependant Wellington est enterré à la cathédrale de Saint-Paul.

[3] Un duc, en Angleterre, est appelé *Your Grace* (Votre Grâce).

La guerre est un vid^e^-cervell^e^, du coup^e^-gorg^e^ l'art creux,
Hormis quand par le droit sa cause est sanctifiée;
Si vous avez fait un^e^ fois un act^e^ généreux
Par le mond^e^, non ses maîtr^e^s, la chos^e^ doit êtr^e^ tranchée,
Et je serai surtout enchanté d'apprendr^e^ qui
Sauf vous et les vôtr^e^s Waterloo a enrichi.

5

Je ne suis pas flatteur, vous soupiez de flatt^e^rie,
On dit que vous l'aimez, ce n'est pas un^e^ merveille ;
Celui dont la vi^e^ fut d'assaut et de batt^e^rie
Peut enfin dev^e^nir las de tonnerre à l'oreille,
Et gobant l'élog^e^ plus que la satir^e^ qu'il nie,
Il peut aimer d'êtr^e^ loué pour chaqu^e^ bévu^e^ vieille :
« Le sauveur des nations » non sauvé^e^s être app^e^lé,
« Libérateur d'Europe » encor^e^ monde opprimé.

6

J'ai fini ; allez dîner, avec l'argent^e^rie
Présenté^e^ par le princ^e^ du Brésil ambitieux,
Et donnez à cett^e^ sentinell^e^-là qui s'ennuie
Une ou deux tranch^e^s de vos repas si luxurieux ;
Ell^e^ s'est battu^e^, mais n'a pas bien mangé (trist^e^ vie[1]),
L'on dit que la faim hant^e^ ce peupl^e^ si laborieux,

[1] « A cette époque j'obtins un poste étant de service avec quatre autres. Nous étions envoyés pour casser du biscuit pour la meute des chiens de chasse du duc de Wellington. J'avais très faim et je trouvais ceci un excellent emploi de mon temps parce que tout en cassant le biscuit nous pouvions manger tant que nous voulions, chose que je n'avais pas faite depuis plusieurs jours. Dans ces occasions, l'Enfant prodigue ne me sortait jamais de la tête, et je soupirais, tout en donnant à manger aux chiens, sur ma situation humble et sur mes espérances ruinées. » (Journal d'un soldat du 71e régiment pendant la guerre d'Espagne.

On ne doute pas que vous méritiez votre ration,
Je vous prie, rendez-en un peu à la nation !

7

Je ne veux point blâmer ; un homme si éminent
Que vous, seigneur duc, au-dessus du blâme est loin.
La noble mode romaine de Cincinnatus vaillant
A l'histoire moderne n'a rapport — n'a plus témoin.
Quoique en Irlandais les pommes de terre vous plaisent tant.
Il ne faut pas pour ça les prendre toutes sous votre soin,
Et douze millions[1] pour votre ferme Sabine, c'est égal,
Est un peu cher. — Bah ! ne le prenez trop en mal.

8

Les grands hommes ont toujours les grands dons dédaigné,
Épaminondas sauva sa Thèbes et mourut,
Le prix de ses obsèques il n'a pas même laissé ;
En outre des remercîments Washington rien n'eut,
L'honneur sans nue, que peu de gens ont, excepté,
De libérer sa patrie ; d'être fier Pitt[2] se plut,
Et comme un magnanime ministre d'État précis
Est connu pour ruiner la Grande-Bretagne gratis !

9

Jamais homme mortel n'eut telle splendide occasion
(Sauf Napoléon) n'en abusa davantage ;
Vous auriez pu libérer l'Europe de l'union
Des tyrans — être béni de rivage en rivage.
Votre renom, qu'est-ce ? la Muse en fera-t-elle mention ?
Maintenant que les cris sont finis du peuple volage,

[1] De francs.
[2] Voir à l'Appendice la note XVII.

Écoutez les plaint^es de votre affamé pays :
Voyez le mond^e — maudissez vos victoir^es, tant pis !

10

Comm^e ces nouveaux « cantos »[1] concern^ent des chos^es [martiales,
La Mus^e, non flatteus^e, daigne inscrir^e sur vous bon gré
Des vérités qui ne sont dans les feuill^es partiales,
(Mais qu'il est temps d'enseigner au parti payé
Qui vit sur le sang du pays, ses dett^es fatales)
Doiv^ent être publié^es et sans nul pai^ement (vile clé !)
Vous avez fait de grand^es chos^es d'âm^e grand^e non imbu ;
De plus grand^es, la race humain^e, vous avez perdu.

ODE A NAPOLÉON[2]

Traduit de Byron. (Abrégé.)

1

C'en est fait, toi qui hier étais grand roi,
Armé contr^e les rois pour lutter,
Tu es à présent un^e chos^e sans nom, toi,
Si abject, mais en vi^e, — boucher !
Est-ce donc lui le héros, l'homm^e de mill^e trônes,
Jonchant des os des enn^emis tout^es les zones ?
Si perdu, peut-il exister ?
Depuis l'êtr^e qu'on nomma l'Astre du Matin,
Homm^e ni diabl^e ne tomba si bas enfin.

2

Homm^e d'âm^e méchant^e ! pourquoi l'espèc^e flétrir
Qui plia si bas ses genoux ?
Ton orgueil te fit l'aveugl^ement subir,
Tu appris à voir mêm^e les fous,

[1] Cantos — chants ou parties d'un poëme.
[2] Voir à l'Appendice la note XVIII.

Avec tout^e puissanc^e — pouvoir de sauver;
Ton seul don fut dans la tomb^e de plonger
Tous ceux qui t'ont adoré — tous!
Par ta chut^e seul^e les homm^es ont deviné
La petitess^e d'ambition en vérité,

3

Le triomphe et la vanité notoire,
L'extas^e de la lutt^e qu'on n'oublie,
La voix (tremble^ment de terr^e de la victoire),
Fur^ent pour toi le soufl^e de la vie;
L'épé^e, le sceptre, et cett^e puissanc^e d'agir
Qu'homm^es ne semblai^ent faits que pour obéir,
A laquell^e le renom t'allie,
Tous domptés; ô sombre Esprit, que peut être
La démenc^e de ta mémoir^e veng^eress^e, maître!

4

L'implacabl^e désolateur désolé,
Vaincu le vainqueur désolant;
L'arbitr^e suprêm^e du sort des autr^es, tombé,
Pour le sien mêm^e, pauvr^e suppliant,
Est-c^e quelque espoir impérial encor^e cher?
Qui, avec tel sort calm^e peut lutter fier,
Ou la craint^e de la mort seul^e ment.
De vivr^e grand prince ou mourir triste esclave,
Ton choix, sûr^e ment, est très ignobl^e ment brave!

5

Et toi, de ta main résistant^e soudain
La foudr^e cruelle est arrachée,
Tu laiss^es trop tard le haut command^e ment vain
Auquel ta faibless^e fut liée;

Tout esprit mauvais comme tu es, en peur,
Il est suffisant pour peiner le cœur
De voir le tien tout relâché,
De voir que ce monde de Dieu n'a été
Qu'un marchepied, pour un être si abaissé.

6

Et pour lui la terre son sang a versé !
Qui peut ainsi sauver le sien?
Maint monarque, chaque membre tremblant et courbé,
Pour un trône t'a remercié bien;
Belle Liberté, sois chère à chaque brave cœur
Quand ainsi ton mortel ennemi eut peur,
Et s'est montré humblement pour rien[1];
Oh! puisse nul tyran derrière lui laisser
Un nom plus brillant pour les hommes leurrer!

7

Toi, Timour captif, dans sa cage gardé,
Quelles pensées les tiennes là seront
Quand couvant dans ta rage, emprisonné?
Qu'une : « Le monde fut à moi au fond! »
A moins que, comme le roi de Babylone,
Tout ton sens soit parti avec ton trône,
La vie n'aura longtemps ce front;
Cet esprit versé au loin si largement,
Si longtemps obéi, si peu valant.

[1] Je n'ai jamais compris pourquoi Napoléon s'est rendu prisonnier au capitaine Maitland. Il lui restait les débris de la grande armée qu'il commandait à Waterloo; et il avait des réserves. S'il était resté avec ses troupes, il eût pu faire de meilleures conditions pour lui et pour la France; en tout cas, ses partisans auraient eu le temps de lui fournir les moyens de s'échapper aux États-Unis.

8

Où l'œil tout lassé peut-il se reposer,
  Quand scrutant les grands bien fixement,
Où ni la gloire coupable ne veut briller,
  Ni la pompe ni le vil argent?
Oui un seul homme — premier, dernier, meilleur,
Le Cincinnatus de l'Ouest, l'homme de cœur,
  Que l'envie n'osait haïr tant,
Léguait le nom de Washington[1] tribun,
Pour faire rougir les hommes qu'on n'en trouve qu'un.

L'ADIEU DE NAPOLÉON

Traduit du français par Byron[2].

1

Farewell to the land where the gloom of my glory
  Arose, and o'ershadowed the earth with her name,
She abandons me now, but the page of her story,
  The brightest or blackest, is filled with my fame;

[1] Le monde n'a jamais vu un homme plus digne que Washington, qui mérite tout ce que Byron a dit de lui. Il est curieux que pendant sept ans il fut adjudant-général dans l'armée anglaise, et en 1754 et 1755 faisait la guerre dans l'armée anglaise contre la France. En 1781, il a supprimé une mutinerie dans l'armée américaine et quoique ce soit à lui surtout que l'indépendance de son pays est due, ce n'est qu'en 1789, six ans après que l'Angleterre eut reconnu l'indépendance des États-Unis, qu'il fut élu président. Il ne laissa point d'enfants.

[2] Le rythme de ce poème est tout ce qu'il y a de plus charmant, et les vers alternés sont dans cette double rime à l'anglaise que je trouve si séduisante et si irrésistible. Si un de mes lecteurs connaît le poème original français, il m'obligerait en me disant où je le trouverai.

Byron a publié environ 2,000 vers de traductions, dont une partie considérable se rapporte à des poèmes français.

I have warred with a world which vanquished me only
When the meteor of conquest allured me too far,
I have coped with the nations which dread me thus lonely,
The last single captive to millions in war.

2

Farewell to thee, France! when thy diadem crowned me
I made thee the gem and the wonder of earth;
But thy weakness decrees I should leave as I found thee[1]
Decayed in thy glory and sunk in thy worth;
Oh! for the veteran hearts which were wasted
In strife with the storm when their battles were won,
Then the Eagle, whose gaze in that moment was blasted[1]
Had still soared with eyes fixed on victory's sun.

3

Farewell to thee, France! but when Liberty rallies
Once more in thy regions remember me then,
The violet still grows in the depths of thy vallies
Though withered thy tears will unfold it again;
Yet, yet I may baffle the hosts that surround us.
And yet may thy heart leap awake to my voice,
There are links which must break in the chain that has bound us,
Then turn thee and call on the chief of thy choice.

SONNET A SA MÈRE. (Par Heine[2].)

De toi, mère, en vaine illusion, je suis parti,
Pour errer sans repos autour du mond[e], navré,

[1] Même l'incomparable Byron faisait quelquefois de mauvaises rimes, par exemple « found *thee* » ne rime pas avec « crowned *me* » et « blasted » ne rime pas à l'oreille avec « wasted ».

[2] La femme de Heine était une grisette qui ne comprenait pas un mot de ses ouvrages. — Voir à l'Appendice la note XIX.

Pour voir si quelqu^e part l'amour pouvait êtr^e trouvé;
De gagner l'amour par l'amour fut mon souci,
Je cherchai l'amour partout à chaqu^e porte ici,
Je tendis mes mains avec un soupir plaignant,
D'un peu d'amour pour charité je fus mendiant,
Cependant aucun n'offrit que d'êtr^e mon enn^emi,
Pourtant toujours encor^e l'amour tendr^e j'ai cherché
Et n'en trouvai null^e part; alors de pein^e rongé,
Le cœur fatigué je retournai vit^e chez moi :
Là, mèr^e, je t'ai rencontrée au seuil, — tu accours,
Et dans tes tendr^es yeux, luisants, larmoyants, je voi
L'amour dont mon pauvr^e cœur avait langui toujours.

CHANT FUNÈBRE SUR LE TOMBEAU DE SON FRÈRE

Catulle[1]

(87-47 avant Jésus-Christ).

Voyageant morn^e, sur maint^e terre et mer en pleurant,
Frèr^e, je viens à tes trist^es obsèqu^es en sanglotant
Pour te rendr^e, mort, de l'amour le dernier tribut,
Et t'app^eler, cendr^e muett^e comm^e tu es, qui tant plut;
Hélas! en vain, puisqu^e le sort t'a ravi trop vite,
Mêm^e toi, pauvr^e frère arraché de moi dans la suite
Par un coup trop sévèr^e, laiss^e ceci êtr^e payé,
Par ce rit^e d'ancêtr^es que ton cœur soit soulagé,
Que ceci baigné de larm^es mon amitié dise:
Adieu pour toujours, sois béni, mon âm^e se brise!

[1] Catulle était un homme de fortune et de plaisir, l'ami de Cicéron, de Cinna et d'autres hommes éminents.

FRAGMENT D'*ABÉLARD ET HÉLOISE*[1]

Par Pope[2] (1688-1744).

Viens, de tes regards, de ton amour m'apaiser;
Ceux-ci, au moins, te sont laissés à m'octroyer;
Sur ce sein, encor^e posée, amoureus^e, laiss^e-moi
Pour boir^e le doux poison de tes yeux en émoi;
Soupirer sur tes lèvr^es, êtr^e pressé^e sur ton cœur;
Donn^e tout-c^e que tu peux, laiss^e-moi rêver au bonheur.
Ah! non, montr^e-moi d'autr^es joi^es célest^es à apprécier,
D'autr^es beautés que mes yeux trop partiaux puiss^ent charmer;
Montre en plein à ma vu^e tout ce brillant milieu,
Et fais mon âm^e quitter mon Abélard pour Dieu!

CE QU'ON APPELLE LE PROGRÈS

Traduit de Campbell (1777-1844) et adapté à la France.

1

Appell^ent-ils ceci le progrès d'avoir changé,
Fleuv^e natal, Sein^e, ta riv^e si romanesqu^e jadis,
D'où l'aspect de la nature est tout exilé,
Où le ciel ne se reflèt^e dans ton sal^e flot gris
Dont les bords, parfumés par le doux souffl^e de mai,
Rest^ent flétris et sans feuill^es maint^enant en été même,
Couverts de vapeurs plein^es de sui^e, lieu non plus gai,
Où, au lieu d'herb^e, de margu^erit^es, sur ton cours on sème
Hideux git^es de brique et machin^es d'un bruit extrême.

2

Ne me parl^e des foul^es que ce lieu nourrit en peine,
Un cœur goûtant le souffl^e de la natur^e, sa fleur,

[1] Voir à l'Appendice la note XX.

[2] Ce qui est singulier c'est que plusieurs poètes qui ont écrit des vers très décolletés étaient eux-mêmes très chastes, par exemple Lindsay (1490-1557) et Pope aussi.

Vaut mill^e esclav^es aux gains de Mammon tous en gêne,
Mais où va cet or et qui égai^e-t-il au cœur?
Vois, avec vi^e seul^ement et plac^e pour respirer,
La faim et l'espéranc^e de la vi^e pour sentir,
L'ouvrier pâl^e se courbant sur son pauvr^e métier,
Et l'enfanc^e mêm^e sur un^e rou^e d'Ixion se flétrir,
Et de l'aube à minuit pour sa maigr^e chèr^e servir.

3

Est-c^e ceci le progrès où d'homm^es l'espèc^e sacrée
Dégénèr^e comme ell^e fourmille et déborde ici,
Jusqu'à-c^e que le travail soit moins cher qu'herb^e foulée,
Et l'homm^e lutt^e contr^e l'homm^e comm^e l'enn^emi avec l'enn^emi,
Jusqu'à-c^e que leur mort semble à peine un mal public?
Le progrès! dans les yeux du pauvre est-c^e qu'il se berce,
Ou brill^e-t-il aux jou^es de la peine et du trafic?
Non, pour gorger quelqu^es-uns du gain rar^e du commerce,
On chass^e la vi^e rurale, et un ciel malsain perce.

4

N'appell^e pas ce mal faible; en vain Dieu n'a donné
Au cœur de l'homm^e cett^e tendr^e passion inné^e tout^e mûre
Pour la fac^e de la terre, et l'air non infecté,
Tout^e l'extas^e du doux règn^e rural de la nature;
Car, non seul^ement notr^e corps s'attir^e des maux vilains
Des cieux fétid^es, mais la fierté d'esprit morale
Se fan^e dans l'obscurité; ainsi je me plains
Que tu ne coul^es plus le long d'un^e scèn^e pastorale,
Fleuv^e du sol natal, toi vu^e jadis presqu^e royale.

BÉNI COMME LES DIEUX IMMORTELS CELUI

Traduit de Sapho[1] (600 av. J.-C.).

1

Béni comme les dieux immortels celui
Qui jeune homme reste près de toi réjoui;
Et qui écoute, et tout le temps te voit
Doucement parler, de tendres sourires reçoit.

2

C'est là ce qui prive mon âme de repos,
Et soulève tels troubles dans mon cœur si gros;
Car te regardant en transports lancée,
Mon haleine s'enfuit, ma voix est voilée;

3

Tout mon sein s'embrase, car la flamme subtile
Court vite à travers ma forme, triste, fébrile,
Puis de sombres ténèbres mes yeux envahissent,
Mes oreilles de creux murmures retentissent;

4

Par des rosées moites tout membre est gelé,
D'horreurs bien douces mon sang est pénétré;
Même mon pouls affaibli oublie de battre,
Je m'évanouis, me meurs, je l'idolâtre!

STANCE DE L'ADRESSE AU DIABLE

Traduit de Burns.

Alors, adieu pauvre vieux diable, adieu à jamais;
Oh! si tu réfléchissais et te corrigeais,

[1] Voir à l'Appendice la note XXI.

[2] Il y a quelque chose de charmant et d'original dans la pitié que Burns exprime même pour le diable; une idée qu'aucun autre poète n'a chantée.

Peut-êtr^e pourrais-tu, je ne sais trop, désormais,
Encore avoir, je le voudrais, un faible enjeu;
Je suis trist^e de penser à cet enfer sans paix,
Même à caus^e de toi, Satan, méchant tant soit peu.

LE DÉPOT DE MENDICITÉ

Par Crabbe[1] (1754-1832).

Vois cett^e maison où les pauvr^es de la paroiss^e sont,
Dont des murs d'argile humid^es les port^es presqu^e s'en vont,
Là, où les vapeurs putrid^es, mort^es, jou^ent alentour,
Et la rou^e morn^e fredonn^e trist^ement pendant le jour;
Là, sont des enfants qui n'eur^ent les soins de parents,
Des époux qui n'ont connu l'amour des enfants,
Des matron^es aux cœurs flétris aux trist^es lits courbées.
Des femm^es délaissé^es, et des mèr^es jamais mariées,
Des veuv^es chagriné^es versant des pleurs null^ement vus,
Et l'âg^e brisé avec les peurs d'enfance en plus,
L'estropié, l'aveugle, et — les plus heureux ceux-là, —
L'idiot assoupi, et l'insensé que voilà;
Ici, leur sort final les malad^es vienn^ent trouver;
Ici, am^enés aux scèn^es de pein^e pour se peïner,
Où les haut^es plaint^es de quelqu^e trist^e chambr^e coul^ent en fracas
Mêlé^es avec les clameurs de la foule en bas :
Ici se plaignant, chaqu^e pein^e sympathique ils scrutent,
Et les froid^es charités, d'homme à homm^e, les rebutent,
Dont les lois, c'est vrai, pourvoi^ent pour l'âg^e trist^e d'aïeul,
Et la fort^e contrainte arrach^e des miett^es à l'orgueil;
Mais ces miett^es sont ach^etées par bien plus d'un soupir,
Et l'orgueil aigrit ce qu'il ne peut abolir :

[1] Voir à l'Appendice la note XXII

Dit^es, vous opprimé^es par quelqu^e mal fantasqu^e, bizarre,
Quelqu^e nerf discordant, qui gât^e votr^e repos d'ignare,
Qui pressez la moll^e couch^e quand les esclav^es s'avancent
Les yeux timid^es pour lir^e les coups d'œil qui s'élancent,
Qui par de trist^es prièr^es, le docteur tourmentez
Pour dire le mal sans nom, qui vous impatientez,
Qui voulez en fauss^e patienc^e des maux feints subir,
Que la vrai^e pein^e, et cell^e-là seul^ement, peut guérir;
Comment aimeriez-vous en vrai^e douleur souffrir,
Méprisés, négligés, laissés seuls à mourir,
A respirer votr^e dernier souffle avec effort,
Où tout-c^e qui est morn^e pav^e le chemin de la mort.
Telle est cett^e chambr^e dont un^e poutr^e rud^e divis^e les pentes,
Et dont des chevrons nus form^ent les parois penchantes,
Où les vil^es band^es qui li^ent le chaum^e sont vu^es affreuses,
Et les latt^es et l'argil^e qui s'entr^eposent sont hideuses
Sauf un carreau qui grossièr^ement rapiécé cède
A la tempêt^e, mais à l'entré^e du jour guèr^e n'aide ;
Ici sur un sal^e grabat de paille enfumée,
Le malheureux chanc^elant pos^e sa têt^e fatiguée,
A lui null^e main n'offr^e la tass^e de cordial mielleux,
Ni n'essuy^e la larm^e qui est stagnant^e dans ses yeux ;
Nul ami d'un^e voix douc^e pour sa pein^e ne soupire,
Donnant l'espoir jusqu'à-c^e que l'homm^e rende un sourire,
Mais bientôt un haut et impatient appel vient,
Secou^e le toit mince, et dans les murs l'écho tient.
Un être entre après singulièr^ement habillé,
Tout orgueil et affair^es, tapage et vanité :
Mêm^e ces scèn^es de pein^e, ses regards ne sav^ent fléchir,

Entrant si vite il montre sa grande hâte de partir,
Et dit à la foule qui l'entoure de s'en aller;
Sachant le sort et la médecine dans l'œil porter,
Un puissant empirique versé en maux humains
Qui insulte chaque pauvre victime tuée de ses mains,
Dont la main meurtrière chaque magistrat protège,
Dont la négligence est le meilleur privilège,
Payé par la paroisse pour des services, méchant,
Il porte le dédain dans son air narquois, pédant,
Il cherche en hâte le lit où la misère repose,
L'ennui marqué dans sa vue détournée, mi-close;
Et quelques questions de convenance terminées en hâte
Sans attendre la réponse vers la rude porte il tâte.
Son malade longtemps habitué à la peine,
Tant négligé, sait que toute remontrance est vaine,
Il cesse donc désormais l'aide faible de réclamer
De l'homme, et mort, va dans la tombe se reposer.

LA QUESTION D'UNE FEMME

Traduit d'Adélaïde-Anne Procter, morte en 1864.

1

Avant que je ne te fie tout mon sort,
Que je place ma main timide dans la tienne,
Avant que je laisse ton amour donner
Une couleur, ainsi qu'une forme, à la mienne[1],
Avant que je risque tout mon cœur pour toi,
Questionne à fond cette nuit ton âme pour moi.

2

Je romps tous les liens fragiles, et ne sens
L'ombre de ce regret amer qui dévore;
Y-a-t-il un seul anneau dans le passé

[1] *Amour* peut être féminin au singulier. (V. Dictionnaire de l'Académie.)

Qui retienn^e^ ton esprit douteux encore,
Où ta foi est-elle aussi claire et libre
Que cell^e^ dont tout mon cœur envers toi vibre?

3

Dans tous tes rêv^e^s, mêm^e^ dans les plus obscurs
Luit-il un av^e^nir possibl^e^ qui t'enchaîne,
Où ton âm^e^ pourrait quelqu^e^ jour respirer,
Non touché^e^, non partagé^e^, par la mienne?
Si c'est ainsi, à tout^e^ peine, à tout prix
Avant que tout se perd^e^ donn^e^-moi l'avis.

4

Regard^e^ de plus près, si tu peux sentir
En dedans de ton âm^e^ la plus intime,
Que tu as ret^e^nu même un^e^ seul^e^ portion,
Tandis qu'il ne me rest^e^ qu'un^e^ part infime,
Qu'aucun^e^ fauss^e^ pitié ne m'épargn^e^ l'atteinte,
Mais en vrai^e^ clémenc^e^ dis-le-moi sans crainte.

5

Y-a-t-il, dans ton cœur, même un seul besoin
Que le mien ne puiss^e^ plein^e^ment contenter,
Un^e^ douc^e^ corde harmonieus^e^, qu'aucune autr^e^ main
Ne puiss^e^ si bien réjouir ou calmer?
Parl^e^ de suit^e^, de peur qu'en un jour futur
Mon âm^e^ s'usant ne périss^e^ d'un sort dur.

6

Y-a-t-il, caché dans ta natur^e^ si franche,
Cet esprit démoniaqu^e^, le trist^e^ chang^e^ment,
Répandant parfois un^e^ gloir^e^ passagère
Sur tout^e^s chos^e^s nouvell^e^s et étrang^e^s souvent?
Ce n'est peut-êtr^e^ ta faut^e^; seul^e^ment, mon ange
Protèg^e^ mon cœur contr^e^ le tien ou ne change.

7

Non, ne réponds pas, je n'os^e pas entendre,
Les mots viendrai^ent trop tard pour m'arrêter,
Pourtant je t'épargn^erais tout remords,
Ainsi, mon sort, je veux te consoler;
Tout^e pein^e qui peut retomber sur mon cœur,
Je la risqu^erai, souviens-toi, sans null^e peur.

QUELQUES JOYAUX TIRÉS DE *CHILDE HAROLD*, DE BYRON[1] AVEC DES TITRES AJOUTÉS

SOUVENIRS DU PASSÉ

Il fait nuit quand la méditation invite à sentir
Que nous avons aimé jadis quoiqu^e l'amour soit fini,
Le cœur seul *deuilleur*[2] de son zèl^e frustré se voit souffrir,
Quoiqu^e maint^enant sans amis, rêv^era qu'il eut un seul ami.
Sous le poids des anné^es qui voudrait trist^ement se courber,
Quand la jeuness^e mêm^e survit à l'amour et à la joie?

[1] Le lecteur se plaindra peut-être que les idées dans ces stances de Byron sont quelquefois obscures. Mais dans l'original, elles ont ce même clair-obscur, ce qui ajoute à leur beauté, comme celle qui existe dans les tableaux de Claude. Quand le sujet est simple, Byron est superlativement clair; mais quand il s'agit des problèmes insolubles, comme l'origine du mal, l'esprit humain ne peut pas expliquer avec une clarté absolue ce qu'il ne devine qu'en partie.

[2] Je ressuscite ce mot de Jehan de Pontalais pour pouvoir traduire mot à mot *mourner*. Pourquoi pas *deuilleur* de *deuil* aussi bien que *pleureur* de *pleur!* « Porteur de deuil » est long et désagréable et un porteur de deuil peut être un employé des pompes funèbres, qui ne ressent aucun chagrin pour l'être mort. Pourquoi les académiciens ne s'occupent-ils pas d'élargir le cadre de la langue française plutôt que de s'évertuer à le rétrécir et de persister à exclure environ 2,000 mots qui sont en usage, et qui se trouvent dans l'Appendice du Dictionnaire de l'Académie, par Firmin Didot? Stendhal dit : « Delille ne jouissait déjà plus de la moitié des mots employés par La Fontaine..... Bientôt il n'y aurait pas eu mille personnes parlant noblement en tout Paris. »

Hélas! quand des âmes sympathiques oublient de se mêler,
Alors la mort n'a laissé que peu, à détruire comme proie,
Ah! heureux ans! encore, qui ne voudrait suivre de l'enfant la [voie[1]!

LES CŒURS BRISÉS

1

Ils s'affligent, mais sourient enfin, et en souriant s'affligent,
L'arbre vivant devient flétri bien longtemps avant sa chute,
Le vaisseau s'en va, sans voiles ni mâts, quand tous le négligent,
La poutre du toit pourrit et dans la salle ouverte tombe brute,
En une massivité vieille le mur épais tout ruiné
Reste quand ses créneaux, dévastés par le vent, ne sont plus;
Les barreaux rouillés survivent au captif emprisonné;
Les jours traînent, quoique par les orages le soleil soit reclus,
Et ainsi le cœur se rompt et cependant rompu vivra perclus,

2

Ainsi qu'un beau miroir brisé dont la glace toute fendue
En chacun de ses fragments se multiplie, et enchâsse
Mille images au lieu d'une seule qu'autrefois on y aurait vue;
C'est le même encore, bien que de plus en plus il se casse.
C'est ainsi que le cœur agira qui ne se délaisse,
Existant d'une manière flétrie, calme comme les âmes peinées,
Et privé de sang souffre de l'insomnie en grande détresse,
Mais il se fane jusqu'à ce qu'au dehors toutes joies soient passées,
Ne montrant nul signe visible, car ces choses ne sont pas révélées.

L'EXTASE DE CONTEMPLER LA NATURE

Il y a un plaisir dans les forêts sombres, sans allées,
Il y a une extase sublime sur la plage solitaire,

[1] George Sand avait la même idée, et réussit à rester, jusqu'à sa mort, enfant en plusieurs choses.

Il y a un mond^e^ là où l'on ne trouv^e^ point d'êtr^es^ créés,
Par la mer profond^e^, et la musiqu^e^ dans sa chanson claire ;
Je n'aim^e^ pas l'homme en moins, mais j'aim^e^ la bell^e^ nature en [plus
En ces rar^es^ entr^e^vues si délicieus^es^, dont l'idé^e^ j'enlève
De tout ce que je pourrais être, ou ce qu'autr^e^fois je fus,
De se mêler à l'univers et de sentir en rêve
Ce que je ne puis exprimer, mais ne puis cacher si j'achève.

L'AME TRISTE A LA MORT

Il y a même un^e^ véritabl^e^ vie en notr^e^ désespoir,
Un^e^ vitalité de poison, une âpr^e^ racin^e^ vivace,
Qui aliment^e^nt ces terribl^es^ branch^es^ mortell^es^ — car c'est [n'avoir
Null^e^ pein^e^, si nous mourons, mais l'existenc^e^ trop trist^e^ fait [face
Ell^e^-même à des chagrins cuisants, même aux plus détestés,
Comm^e^ des pomm^es^ immangeabl^es^ sur le rivag^e^ de la mer Morte,
Tout^es^ comm^e^ des cendr^es^ au goût. Si l'homm^e^ compt^e^ par [pénibl^es^ degrés
Les jouissanc^es^ de cette existence et calcul^e^ de la sorte
Ces heur^es^ contr^e^ les ans de la vi^e^, croit-on qu'à soixante il [les porte?

SOUVENIRS AMERS

I

Mais de temps en temps de nos poignant^es^ douleurs subjuguées
Il vient des âpr^es^ morsur^es^ comm^e^ l'aiguillon d'un vil scorpion,
A pein^e^ vu^es^, mais d amertum^es^ nouvell^es^ plein^e^ment impré- [gnées,

Et légèr^es peuv^ent être les chos^es qui port^ent comme un dur
[chaînon
Le fardeau de retour au cœur, voulant en abandon
Le jeter de côté pour toujours. C'est un son peut-être,
Ou un soir d'été, ou le printemps — de musiqu^e quelqu^e ton ;
Un^e fleur—le vent, ou l'Océan, qui sert, pour les admettre,
Frappant la chaîne électriqu^e si obscur^e, qui nous les fait
[transmettre.

2

Et comment, et pourquoi, on ne sait, ni ne peut tracer,
Chez lui dans son lointain nuag^e, cet éclair de l'esprit ;
Mais on sent le choc répété, on ne peut effacer
La rouill^e, la noirceur que derrièr^e nous toujours il inscrit,
Qui, du familier, de l'involontaire, à notr^e dépit,
Et mêm^e quand nous y pensons le moins, rappelle à notr^e vue
Les spectr^es que nul exorcism^e ne peut lier, sans répit,
Les tièd^es — les changés, peut-êtr^e les morts, qu'en peine on
[salue,
Les pleurés — aimés, perdus, trop, mais si peu nombreux[1]
[qu'on n'exclue,

POURQUOI BYRON N'AIMAIT PAS LE MONDE
ET LE DÉLAISSAIT

Je ne vis point du tout en moi-mêm^e, pourtant je deviens
Un^e faibl^e portion de c^ela mêm^e qui m'environne, et à moi

[1] Quel ennui d'être obligé de dire « peu nombreux » au lieu de « peu » seulement (*few*) comme en anglais. La langue française manque de concision, et cependant est pauvre de mots. Par exemple, beau-père signifie le second mari de ma mère et aussi le père de ma femme, etc

Les montagn^es sont un sentiment, mais le bruit que j'obtiens
Des cités humain^es, m'est un^e tortur^e, je ne vois, ma foi,
Rien à haïr dans la nature, à moins que d'être en soi
Un anneau qui se révolt^e toujours contr^e cett^e chaîn^e charnelle;
Classé parmi les créatur^es — l'esprit peut voler coi,
Et avec le ciel, le pic sublim^e, la plain^e s'él^evant belle
De l'Océan, ou avec les astr^es, non tout vain^ement il se mêle

LE CŒUR SYMPATHISE AVEC LA NATURE

PLUS QU'AVEC LES HOMMES

Je n'ai pas aimé le monde et le mond^e ne m'aim^e pas, moi,
Je n'ai pas flatté son souffle empoisonné, ni courbé
Devant ses idolâtri^es un genou patient et coi,
Ni forcé ma joue aux sourir^es, ni très haut^ement crié
En adoration d'un pauvre écho. Dans le mond^e blasé
Ils ne pur^ent me croir^e de ceux-ci; je me tenais debout,
Entre eux, mais clair^ement, non pas un d'eux, sous un voil^e [fermé
De pensé^es non leurs pensé^es, pouvant comprendre encor^e tout,
N'avais-j^e pas limé mon âm^e qui de se maîtriser vint à bout.

LA PROFONDE SYMPATHIE DE BYRON AVEC LA NATURE

Où s'él^evèr^ent les haut^es montagn^es là pour lui fur^ent des amis,
Où roul^e l'Océan là-dessus fut son aimé^e demeure;
Où le ciel bleu, des pays brillants, s'étend^ent, si exquis,
Il eut la passion et le pouvoir d'errer à chaque heure,
Déserts, forêts, vagu^es, cavern^es et l'écum^e neigeus^e qui pleure

'ur^ent à lui du compagnonnage, ils parlèr^ent tout douc^ment
'n langag^e mutuel, plus clair mêm^e que le livr^e qui leurre
'e la chèr^e langu^e de sa patri^e, qu'il délaissait souvent
'our les pag^es de la nature, le lac en rayons les reflétant.

LES FEMMES

Par Byron (parlant de lui-même).

Et aucun ne l'aimait quoique au salon et au bosquet
Il rassemblait de loin et de près maint conviv^e bruyant.
Il les savait tous flatteurs de l'heur^e de fêt^e (trist^e secret),
Les parasit^es sans cœur du succès et du temps présent.
Oui, aucun ne l'aimait, non, ses maîtress^es chèr^es, non vrai-
[ment;
Les femm^es veul^ent seul^es se soucier de la pompe et du pou-
[voir;
Où ceux-ci sont, l'amour léger trouv^e son compt^e suffisant;
Les fill^es volag^es, comm^e des mouch^erons laiss^ent l'éclat pré-
[valoir,
Et Mammon trouv^e sa route où mêm^e les ang^es serai^ent au
[désespoir.

L'HOMME MORT FLOTTANT SUR L'OCÉAN

Tiré de *la Fiancée d'Abydos* (Byron).

s oiseaux de mer cri^ent sur un homm^e mort, leur proie
r laquell^e leurs becs affamés s'attard^ent en joie
ndant que, secoué^e sur l'oreiller mouvant,
tèt^e remue avec le flot clair, remuant,

Cett^e^ main où la motion n'est pas la vi^e^, qu'on scrute,
Encor^e^ semble annoncer, quoiqu^e^ faibl^e^ment, un^e^ dur^e^ lutte,
Jeté par la vagu^e^ ballottant^e^ en haut, deçà,
Alors niv^e^lé sur l'onde immens^e^ qui ne le cache.
Qu'import^e^, quoiqu^e^ cet affreux cadavr^e^ se repos^e^ra
Dans un^e^ tomb^e^ vivante et mouvant^e^, sans nul relâche;
L'oiseau, qui déchir^e^ ce corps humain prosterné,
N'a du ver plus mesquin qu'un rien seul^e^ment volé,
Le seul cœur — le seul œil qui pouvait le bénir;
Qui saignait, ou qui pleurait, à le voir mourir,
Avait vu ses membr^e^s dispersés, mis en repos,
Avait lamenté sur la pierr^e^ de son turban[1].
Ce tendr^e^ cœur avait éclaté, cet œil fut clos,
Oui clos, avant que le sien fût dans l'Océan.

A UNE DAME

Par Thom, poète tisserand.

1

Ell^e^ nous quitt^e^ quand l'automne, en grand^e^ tristesse,
Dit à l'hiver de ravager la plaine,
A des terr^e^s plus charmant^e^s va, ma maîtresse,
Jusqu'à-c^e^ que les nôtr^e^s reverdiss^e^nt, chèr^e^ reine;

2

Oh! si tu ne voulais pas nous laisser
Quand les vallons sont tout couverts de neige,
L'hiver dur ne pourrait nous injurier,
L'été ne semblerait quitter ce siège.

[1] Ceci est une allusion au mode d'enterrement dans les cimetières des musulmans.

BON MOT RIMÉ D'UNE BELLE DAME A NICOLAS, TSAR DE RUSSIE SUR L'EMPEREUR D'AUTRICHE

Le tsar dit : « En quel sens symbolique,
« L'emp^e^reur d'Autrich^e^, chèr^e^ comtess^e^, tout^e^ belle,
« S'appell^e^-t-il le roi apostolique ?
« — Il descend de Judas[1], » reprit-elle.

BOIS A MOI SEULEMENT DE TES YEUX

Traduit de Ben Jonson (sans rimes au 1er et au 3e vers comme dans l'original).

Bois à moi seul^e^ment de tes yeux,
A toi des miens je boirai;
Ou laisse un baiser dans le verre,
De vin plus je ne voudrai.

La soif vive qui de l'âm^e^ s'élève,
Demande un don tout divin;
Du nectar des dieux puissé-j^e^ boire !
Je ne chang^e^rais pour le tien.

TROIS PÊCHEURS

Traduit du Rev. C. Kingsley, auteur de plusieurs romans célèbres, mort dernièrement.

1

Vers l'ouest dans leur frêl^e^ bateau trois pêcheurs allèrent,
Pendant que vers l'ouest le soleil calm^e^ se baissait,
A la chèr^e^ femm^e^ qu'ils aimai^e^nt le mieux tous pensèrent,
En sortant de la ville chaque enfant les voyait,

[1] Ceci est une allusion à la trahison dont le tsar accusait l'empereur d'Autriche, à l'occasion de la guerre de Crimée, pour avoir occupé les principautés après le service qu'il lui avait rendu en supprimant la révolution en Hongrie.

Car les homm^es doiv^ent travailler et les femm^es pleurer,
Il y a peu à gagner et maints à garder;
Quoiqu^e la barr^e du port soit bruyante.

2

Trois femm^es veillai^ent tout inquièt^es dans la tour du phare;
Ell^es préparai^ent les lamp^es — le soleil se couchait,
Ell^es regardai^ent la tempêt^e — la plui^e qui dépare,
Et de la nuit morn^e et brun^e la rafal^e venait,
Car les homm^es doiv^ent travailler et les femm^es pleurer,
Quoiqu^e les tempêt^es soi^ent viv^es, la mer plein^e de danger,
Quoiqu^e la barr^e du port soit bruyante.

3

Trois cadavr^es sont étendus sur le sabl^e luisant,
Dans le rayon de l'aub^e comm^e la maré^e se baisse,
Et là sont les femm^es crispant leurs mains en pleurant
Pour ceux que rentrer à la ville le sort ne laisse,
Car les homm^es doiv^ent travailler et les femm^es pleurer,
Plus tôt c'est fini, plus tôt on va sommeiller,
Et adieu à la barre, au flot bruyant!

L'ASSASSIN, OU LE SONGE D'EUGÈNE ARAM[1]

Traduit de Hood.

1

Aux premiers jours c'était, d'un bel été,
Un soir calm^e, frais, tout bénévole,

[1] L'amiral Burney (frère de Mme d'Arblay) alla à l'école dans un etablissement où le malheureux Eugène Aram était sous-maître après son crime. L'amiral disait qu'Eugène était généralement aimé de ses élèves et qu'il avait l'habitude de leur parler au sujet du meurtre dans un esprit analogue à ce qui lui est attribué dans ce poème. L.

Et vingt-quatr^e heureux garçons, insouciants,
Sortir^ent en sautant de l'école,
Quelqu^es-uns en courant, d'autr^es en bondissant
Comm^e de petit^es truit^es dans l'eau molle.

2

Ils courai^ent loin, pleins d'un esprit folâtre,
Leurs âm^es bien pur^es de tout péché;
Jusqu^e dans un pré ils s'en allèr^ent, et là
Placèr^ent le « *cricket*[1] » de bon gré;
Un beau soleil couchant brillait gaîment
Sur la ville de Lynn en clarté.

3

Comme des cerfs jouant ils chassai^ent partout,
Et criai^ent tout en courant là,
Tournant tout en joi^e sans aucun effroi,
Comm^e la jeuness^e seul^e peut fair^e c^ela,
Mais le sous-maîtr^e se tenait loin de tous,
Un homm^e mélancoliqu^e déjà.

4

Son chapeau est à terr^e, sa veste ouverte
Pour sentir la fraîch^e bris^e du ciel;

songe d'Eugène Aram est mieux adapté à une récitation à grand effe qu'aucun autre poème dans la langue anglaise, et le célèbre acteur Irving le déclame de préférence à toute autre pièce.

Le célèbre lord Lytton a écrit un fameux roman sur le sujet d'Eugène Aram.

En ne rimant pas les 1er, 3e et 5e vers, j'ai suivi, comme je le fais toujours, l'original, et j'ai maintenu le même rythme. La traduction est presque mot à mot, et j'ai aussi suivi l'original, en rimant à l'oreille quelquefois à la césure, quand il le faut.

[1] Le célèbre jeu anglais.

Un^e^ pensé^e^ poignant^e^ brûlait son cerveau,
Et son cœur était plein de fiel;
La têt^e^ posé^e^ dans ses mains, il lisait
Le livr^e^ sur ses genoux — lequel?

5

Feuille après feuille il retournait lent^e^ment
Sans mêm^e^ regarder de côté,
Lisant ce livr^e^ pour la paix de son âme
Dans la soirée au disqu^e^ doré;
Beaucoup d'étud^e^s l'avai^e^nt rendu très maigre,
Et pâle avec l'œil fatigué.

6

Enfin il ferma le pesant volume
D'un effort soucieux et fervent
Il serra les deux sombr^e^s couvercl^e^s ensemble;
Le vieux fermoir doré fixant:
« O Dieu! puissé-je aussi fermer mon âme
« D'un pareil fermoir la fermant[1]! »

7

Sur ses pieds alors bondissant debout,
Il fit quelqu^e^s tours avec sombr^e^ cœur
En amont du pré — en aval du pré,
Au d^e^là d'un coin en faibl^e^ lueur,
Et il vit alors un petit garçon
Qui d'un volume était lecteur.

8

« Mon jeune ami, qu'est-c^e^ que tu lis, dis-moi?
Roman ou fé^e^rie incroyable?
Ou est-c^e^ quelque émouvant^e^ page historique
De rois, ou d'un^e^ couronne instable? »

[1] Ces cinq répétitions d'un mot composé de *ferme* se trouvent dans l'original. Elles plaisent beaucoup aux Anglais.

L'enfant leva son vif regard sur lui :
« C'est d'Abel la mort pitoyable. »

9

Le sous-maître donc fait six pas à grandes jambes
Comme frappé d'une douleur soudaine ;
Il fait six pas au delà de l'endroit ;
Alors de retour il se traîne,
Puis s'asseyant à côté du garçon
Lui parle de Caïn avec haine.

10

Et des temps passés, d'hommes ensanglantés,
Dont la tradition cite les faits,
De gens solitaires tués sans être vus
Et soudain dans la tombe soustraits,
De coups de poignard en bosquets secrets,
De meurtres en caverne et forêts ;

11

Que les sombres fantômes d'hommes assassinés
Crient haut de la tombe qui avale,
Comment la main surnaturelle indique
Pour montrer la terre sépulcrale,
Et le coupable fait — l'inconnu méfait,
Au songe que Dieu donne, se signale ;

12

Comment les assassins errent sur la terre
En malédiction comme Caïn,
Avec des nuages rouges devant les yeux,
Des flammes au cerveau inhumain,
Car le sang a laissé sur toutes leurs âmes
Une tache éternelle comme l'airain.

13

« Et je sais bien, dit-il en vérité,
« Que leur tourment est effréné ;
« Malheur, malheur, inexprimabl^e malheur !
« A ceux qui vers^ent du sang sacré ;
« Pourquoi ? je pensais que je fis hier soir
« Un meurtr^e dans un noir song^e rêvé.

14

« Un êtr^e qui ne m'avait pas fait de mal,
« Un homm^e faibl^e, vieux, et tout confiant,
« Je l'ai conduit dans un champ solitaire,
« La lun^e claire et froid^e haut luisant,
« Et maint^enant j'ai dit là : « Cet homm^e mourra [1],
« J'aurai son or et son argent. »

15

« Deux coups soudain d'un gros bâton noueux,
« Et un autr^e d'un caillou brisé,
« Un^e coupur^e hâtive avec un couteau,
« Et alors le crim^e fut ach^evé ;
« Il n'y avait rien gisant à mes pieds
Qu'os et chair, l'être inanimé.

16

« Rien que pauvr^e chair sans le moindr^e sign^e de vie
« Ne pouvant me faire aucun mal ;
« Mais je le craignais encor^e beaucoup plus
« Couché là si tranquille au val ;
« J'ai vu un^e forc^e viril^e dans son regard
« Que n'a tué^e ce meurtr^e fatal.

[1] On remarquera que Hood nous donne quelquefois au hasard ces
ésure, précisément là où le vers ne rime pas avec un
mourra » ne rime pas avec « solitaire ».

17

« Et puis voilà que l'air universel
« Semblait en flamm^es fantasqu^es briller,
« Dix mill^e mille yeux, terribl^es et menaçants
« Je vois blâmants me regarder;
« Plein d'horreur je pris le mort par la main,
« Par son nom je cherche à l'app^eler.

18

« O Dieu ! ce me faisait trembler de voir
« Que dans le mort tel sens restait,
« Car, lorsqu^e je touchais cette argil^e sans vie,
« Le sang roug^e dehors jaillissait,
« Pour chaqu^e goutt^e roug^e coulante un^e tache ardente
« Dans mon cerveau maudit brûlait.

19

« Ma tête était comm^e du charbon ardent ;
« Comm^e la glac^e fort^e mon cœur se fit,
« Je vis ma malheureus^e, malheureuse âme
« Qui au prix du diabl^e se vendit ;
« Douz^e fois j'ai gémi, tandis que le mort
« Que deux fois n'a gémi cett^e nuit.

20

« Alors hors du firmament se fronçant,
« Du sommet le plus haut du ciel,
J'entendis un^e voix — la bien terribl^e voix,
« De l'ang^e qui venge, un^e voix de fiel !
« O toi, homm^e criminel, soulèv^e ton mort,
« Cach^e hors de vu^e cet autre Abel. »

21

« Je soul^e^vai l'horribl^e^ corps avec effort,
« Je le jetai dans un^e^ rivière,
« Un fleuv^e^ lent et très noir tout comm^e^ de l'encre,
« D'un^e^ profondeur si singulière ;
« Mon cher enfant, souviens-toi que ceci
« N'est rien qu'un songe, un^e^ chos^e^ sorcière[1].

22

« Le corps coulait au fond plongeant creus^e^ment,
« Et dans l'étang disparaissait ;
« Puis je lavai mes mains ensanglantées,
« Sous l'eau mon front trist^e^ se calmait
« Et je m'assis parmi les jeun^e^s garçons
« Dans l'écol^e^ le mêm^e^ soir, distrait.

23

« O ciel ! penser à leurs âm^e^s tell^e^ment blanches,
« Quand mon cœur est hideux et noir !
« Je n'osais, j'avèr^e^, dir^e^ leur simpl^e^ prière,
« Ni mêm^e^ me joindre à l'hymn^e^ du soir,
« Je semblais comme un des diabl^e^s de la fosse
« Parmi les saints célest^e^s me voir.

24

« Et la paix accompagnait un et tous,
« Et chaqu^e^ calme oreiller lissait,
« Mais le crim^e^ fut mon chambellan hideux
« Qui à mon trist^e^ lit m'éclairait,
« Et rapprochait mes rideaux à minuit
« De ses doigts roug^e^s du sang qu'on hait.

[1] s un adjectif de *sorcière*, comme font, d'ailleurs, plusieur
français.

25

« Je restai tout^e la nuit en agonie,
« En châtiment dur à porter ;
« Je n'osais plus fermer mes yeux flévreux,
« Et au sommeil comment penser ?
« Car le péché lui avait délivré
« Les clefs de l'enfer à garder.

26

« Je gisais tout^e la nuit en grande angoisse
« De carillon en carillon,
« Avec un^e suggestion horribl^e, tenace,
« Mordant^e comm^e la point^e d'un scorpion,
« Une envi^e violent^e comm^e la première
« Vive impulsion au crim^e félon.

27

« Un^e pensée âpr^e tyranniqu^e, qui rendit
« Chaque autr^e pensée esclav^e docile ;
« Plus puissant, encor^e plus puissant chaqu^e pouls
« Cherchait cett^e tentation subtile
« Me poussant encore à aller et voir
« L'homm^e mort dans son tombeau tranquille.

28

« Puis je me soul^evai lourd^ement aussitôt
« Que la lumièr^e fut dans le ciel,
« Et je cherchai soudain l'étang malsain
« Avec l'œil soupçonneux, de fiel ;
« Le mort plus ne s'abreuve au lit du fleuve ;
« Il était sec, ce fleuv^e cruel.

29

« L'alouett^e^ se levait en secouant .
« Les goutt^es^ de rosé^e^ de son aile ;
« Mais je ne vis sa volé^e^ du matin,
« Je n'entendis sa chanson belle,
« Car je m'étais courbé encore un^e^ fois
« Sous l'affreus^e^ chos^e^ que Dieu révèle.

30

« Avec grand^e^ vitess^e^, comme une âm^e^ qu'on chasse,
« Je courus et je le soul^e^vai
« Je n'eus pas le temps de creuser un^e^ tombe
« Bien avant le jour, naissant, gai ;
« Dans un bois désert sous un tas de feuilles
« L'homme assassiné je cachai.

31

« Durant tout le jour je lus à l'école,
« Mon esprit était loin, ému
« Et puis, lorsqu^e^ la tâch^e^ de midi fut faite,
« Là j'étais en secret rendu,
« Et un grand vent avait chassé les feuilles,
« Le cadavre était encor^e^ nu !

32

« Alors je me prosternai sur ma face
« Commençant d'abord à pleurer,
« Car je voyais que c'était un secret
« Que le sol ne voulait garder
« Ou terre ou mer quoiqu'il aill^e^ comm^e^ l'éclair
« A mill^e^ tois^e^s aux flots se noyer.

33

« Ainsi veut l'esprit fougueux qui veng^e tout
« Jusqu'à-c^e que sang pour sang expie ;
« Oui, quoiqu'il soit caché dans un^e caverne,
« Foulé par les pierr^es et la pluie,
« Quoiqu^e les anné^es ai^ent ôté tout^e sa chair,
« Le mond^e verra ses os, n'oublie.

34

« O Dieu ! ce songe horribl^e, horribl^e, maint^enant,
« Quand éveillé vient m'obséder;
« Encore — ahi ! d'un cerveau étourdi,
« La vi^e humain^e je viens ôter,
« Et ma main droit^e tout^e roug^e devient brûlante
« Comm^e cell^e de Cranmer[1] au bûcher.

35

« Et pourtant pour l'argil^e inquièt^e null^e paix
« Ni vagu^e ni sol ne permettront,
« L'horribl^e chos^e poursuit mon âme accablée ;
« Ah ! maint^enant il est là au fond. »
L'écolier tremblant regarda et vit
De gross^es goutt^es froid^es sur son sombr^e front.

36

Cett^e soiré^e mêm^e, quand le sommeil paisible
Les paupièr^es des enfants baisait,
Deux homm^es au visag^e dur partir^ent de Lynn
Par un brouillard lourd et complet,
Et Eugène Aram marchait morne entre eux,
Bien emm^enotté à chaqu^e poignet.

[1] Cranmer, archevêque de Canterbury, fut brûlé sur le bûcher.

ÉLÉGIE SUR LA MÉMOIRE D'UNE DAME INFORTUNÉE

Traduit de Pope.

Quel fantôm^e^ fait sign^e^ le long de l'ombr^e^ de la lune,
M'invite à venir et indiqu^e^ cett^e^ clairièr^e^ brune?
C'est ell^e^ ! mais pourquoi est blessé ce sein saignant?
Pourquoi l'épé^e^-fantôme luit-elle obscurément ?
O toi, toujours plein^e^ de beauté, d'amitié, dis,
Est-ce un crime d'aimer trop fort^e^ment au Paradis ?
De porter un cœur trop tendre ou trop ferme en vain ?
De jouer le rôl^e^ d'un amant ou d'un Romain ?
N'y a-t-il dans le ciel quelque av^e^nir éclatant,

[1] Byron dit: « Il me paraît de peu de conséquence si Marthe Blount fut ou ne fut pas la maîtresse de Pope, quoique j'aurais pu lui souhaiter une compagne meilleure. Elle paraît avoir été une femme au cœur froid, intéressée, ignorante et désagréable, sur laquelle la tendresse de Pope dans la désolation de ses derniers jours s'était égarée, ne sachant pas où se tourner comme il approchait d'un âge prématurément avancé, 56 ans, sans enfants, et solitaire, comme l'aiguille qui, approchant à une certaine distance du pôle, devient faible et inutile et en cessant de se mouvoir se rouille. Elle semble avoir été si totalement indigne de tendresse, que c'est une preuve de plus de la bonté du cœur de Pope d'avoir pu aimer un tel être. » Mais il faut que nous aimions quelque chose.

« O grand Dieu, qu'est-ce que c'est que l'homme? » disait lord Bolingbroke à la mort de Pope, le regardant et répétant ces mots plusieurs fois, la voix entrecoupée par les sanglots. Puis il ajouta : « Je n'ai jamais, dans ma vie, connu un homme qui eût un cœur aussi tendre pour ses amis particuliers, ou une amitié si générale pour la race humaine. Je l'ai connu plus de trente ans et je m'estime plus pour l'amour de cet homme que... » Baissant la tête, il perdit la voix et fondit en larmes.

Taine émet ce paradoxe stupide quant à Pope : « Si l'ensemble est d'ordinaire ennuyeux et choquant, le détail est admirable. » Il pourrait également dire d'une femme qui aurait de beaux traits de toute espèce et une belle forme, que chaque détail est beau et cependant que l'ensemble est laid et choquant.

Le docteur Johnson disait de Newton, que s'il avait existé en

Mêm^e pour ceux qui pens^ent grand^ement ou qui meur^ent bra-
[v^ement?
Ou pourquoi, vous, Puissanc^es, faire aspirer son âme
Au-dessus de l'essor vulgair^e de tout^e bass^e flamme?
L'Ambition naquit d'abord dans vos gît^es bénis,
La glorieus^e faut^e des ang^es, des dieux au Paradis,
De là dans leurs imag^es sur la terre ell^e glissa,
Puis dans le sein des Rois et des Héros brilla.
Par siècle la mass^e des âm^es ne se révèl^e qu'un^e fois
Des prisonniers morn^es dans le corps, cett^e cag^e parfois —
Sombr^es lumièr^es de la vi^e qui brûl^ent un laps d'années, —
Pas plus vu^es que des lamp^es dans de trist^es tomb^es usées,
Comm^e des rois de l'Orient un^e pompe oisive ils gardent
Et bornés à leurs propr^es palais s'endorm^ent, s'attardent
Avant que selon la Nature ell^e dût mourir
Le sort clément au ciel la fit précoc^e partir,
Comm^e les esprits les plus purs pass^ent dans l'air absous,
Tout séparés de leurs li^es parent^es au-dessous,
Ainsi l'âm^e s'envola à sa congénial^e place,
Ne laissant un^e seul^e vertu pour rach^eter sa race.
Mais toi, faux gardien d'un^e charg^e trop bonne, êtr^e mondain,
Du sang de ton frèr^e toi déserteur si mesquin,
Vois sur ces lèvr^es-rubis l'halein^e tremblant d'effort,
Ces jou^es maint^enant flétri^es par le souffl^e de la Mort;
Froid est ce nobl^e cœur qui chauffait le monde avant,

rèce, on en aurait fait un dieu, et Pope écrivit ces vers sublimes sur
i :

> Nature and nature's laws lay hid in night.
> God said : « let Newton be », and all was light.
>
> La Nature et ses lois furent toutes cachées en nuit.
> Quand Dieu disait : « Que Newton vive, » tout clair il fit.

Et ces chers yeux ne roul^e^ront plus, l'amour lançant.
Ainsi, si la justice éternell^e^ règl^e^ ce globe,
A vos femm^e^s et à vos enfants on vous dérobe,
Sur tout^e^ la race attend la Vengeanc^e^ soudain^e^, forte,
Et de nombreux chars funèbr^e^s assiég^e^ront chaqu^e^ porte
Là, des passants rest^e^ront et indiquant diront,
Tandis que les longu^e^s obsèqu^e^s la rout^e^ noirciront :
« Ceux-ci fur^e^nt ceux dont les Furi^e^s les âm^e^s durcirent
« Et de cœurs qui ne savai^e^nt céder les maudirent. »
Ainsi non pleurés les fiers s'en vont tour à tour,
Le point de mir^e^ des fous, le spectacl^e^ d'un seul jour ;
Qu'ainsi périss^e^nt ceux dont le cœur ne sut sentir
Le bien d'autrui ni pour leurs malheurs s'attendrir.
Qu'est-c^e^ qui peut expier, ombr^e^ toujours insultée,
Ton sort non pleuré et null^e^ dett^e^ funèbr^e^ payée ;
Null^e^ plaint^e^ d'ami, nul pleur tendr^e^, domestiqu^e^, secret,
Ne plut à ton ombr^e^ pâl^e^ ni ton cercueil ornait ;
Par des mains étrangèr^e^s tes yeux mourants fur^e^nt clos,
Par des mains étrangèr^e^s tes membr^e^s mis en repos,
Par des mains étrangèr^e^s ton humbl^e^ tomb^e^ fut ornée,
Par des étrangers honoré^e^, par eux pleurée.
Qu'est-c^e^, si nuls amis en deuil ne te donn^e^nt accueil,
Lament^e^nt un^e^ heur^e^ peut-être, une anné^e^ port^e^nt ce deuil,
Et étal^e^nt sur eux la moqu^e^rie de douleur sombre
Au spectacl^e^ public et aux dans^e^s de nuit dans l'ombre ?
Qu'est-c^e^, si à tes cendr^e^s nuls amours pleurants rend^e^nt grâce,
Ni marbr^e^ blanc veuill^e^ rivaliser avec ta face ?
Qu'est-c^e^, si null^e^ terr^e^ sacré^e^ te donne un pauvre asile,
Ni chant funèbr^e^ saint soit dit sur ta tomb^e^ d'argile ?

Pourtant de fleurs qui croiss^ent ta tomb^e sera ornée,
Et la vert^e tourb^e légèr^ement sur ton sein posée ;
Là, ses larm^es les plus précoc^es l'aub^e lui rendra-t-elle,
Et la premièr^e ros^e de l'anné^e fleurira belle,
Tandis que tout ange à ail^e d'argent ombrerait
Le sol désormais par ses reliqu^es très saint fait.
Ainsi, repos^e tranquill^ement sans pierre et sans nom
Cell^e qui jadis eut beauté — titr^es — richess^e — renom ;
Qu'ell^e fut aimé^e, honorée, autr^efois ne t'importe,
A qui alliée ou de qui né^e qu'est-ce ? étant morte ;
Un tas de poussière est tout-c^e qui pour toi répond,
C'est tout-c^e que tu es et tout-c^e que les fiers seront.
Le poèt^e lui-mêm^e doit mourir comm^e cell^e qu'il chante,
Sourd^e l'oreill^e louée et muett^e la langue aimante;
Mêm^e celui dont l'âm^e s'attendrit en vers de deuil
Aura tôt besoin du trist^e pleur qui mouill^e son œil ;
De ses yeux se fermant ta form^e donc partira,
Et de son cœur la dernière angoiss^e t'arrach^era,
Les faits mesquins de la vi^e dans un souffl^e finis,
La Muse oubliée, à lui d'aimer plus permis.

LE COMTE DE SAINT-CLAIR

Traduit d'une traduction du danois d'Ohlenschlager [1].

I

Le comt^e de Saint-Clair partit de l'Écosse
Pour braver la Norvèg^e lointaine,

[1] Ces vers, ayant été très bien traduits en anglais, sont, en conséquence et par ce moyen, annexés au riche domaine de la poésie anglaise.

Il dort au sol de Guldbrand dans un^e^ fosse,
Dans un^e^ tomb^e^ sanglant^e^ sous la plaine.

2

Le comt^e^ de Saint-Clair naviguait sur l'eau
En guerroyant pour l'or suédois,
Dieu béniss^e^ ton cœur fier dans ton vaisseau,
Et dompt^e^ les Normans brav^e^s — sournois.

3

La lun^e^ luisait dans sa caverne obscure ;
Le grand vent de nuit se déchaîne,
Sous les flots, perçant^e^, sauvage et tout^e^ pure,
La chanson mont^e^ de la Sirène.

4

« Retourne, Écossais, à l'avis te fie
Un sort fatal est sur ta route ;
Si tu touch^e^s la côt^e^ norvégienn^e^, n'oublie,
Tout^e^ ta renommé^e^ c^e^la te coûte.

5

« Que ton chant menaçant me semble odieux !
Je te détest^e^ — pourtant j'ai peur ;
Si nous étions dans mon château tous deux,
La rou^e^[1] serait ton lit d'horreur. »

6

Trois jours il mit à voguer, comm^e^ l'éclair
Lui et les guerriers — son cortège ;
Le quatrièm^e^ jour le voyait outr^e^ la mer
Toucher au sol de la Norvège.

[1] A cette époque, on rompait les criminels sur la roue.

7

Sur la côt^e de Romsdal son cœur voulait
  Triompher ou sinon tomber,
Lui et ses quatorz^e cents homm^es au complet,
  Tous homm^es fidèl^es dans tout danger.

8

Ah ! amère et cruell^e leur rage était
  Avec épée et piqu^e, sans peur ;
Ni vieil âg^e leur âpr^e fureur ne ret^enait,
  Ni de maint^e veuv^e le navrant pleur.

9

Ils mir^ent à mort mêm^e les petits enfants,
  Quand aux tendr^es seins ils s'attachèrent,
Et des renseign^ements terribl^es, vrais, glaçants,
  A leurs voix échos proférèrent.

10

Sur roche et montagn^e le signal brûla
  Qui disait le danger de l'heure,
Le sein du Norman fut découvert là :
  « Que l'Écossais s'arrête ou meure ! »

11

Les guerriers de cett^e terr^e sont loin — troup^e fière,
  Eux et leur royal maîtr^e contraint ;
Mais honte à celui qui évit^e la guerre
  Ou qui la horde étrangèr^e craint.

12

Ils march^ent, ils la rencontr^ent, cett^e troup^e si fière,
  Leurs cœurs sont durs et libr^es sur l'heure,
Du Bredallbigh ils s'assembl^ent sur la terre :
  « Que l'Écossais se rende ou meure ! »

13

Le fleuve Langé en Leydé-land s'écoule
Ou l'arche de Kringen fait trembler,
Ils marchent là, cette bande destinée — en foule,
Une tombe silencieuse à trouver.

14

La forêt retient chaque cadavre couché
Loin des braves ennemis, triste cortège,
Et les Sirènes des fleuves vinrent en pitié,
Et les enterrèrent dans la neige.

15

A l'assaut mourut le comte de Saint-Clair,
Rendant en brave sa vie hautaine,
Dur jeu à subir pour l'Écossais fier,
Dieu les protège d'une mort de haine !

16

Avancez, courez, Normans braves et gais,
Que ce jour, chaque cœur soit léger ;
Entre eux et la bataille les Écossais
Voudraient bien les eaux bleues placer.

17

Les rangs cèdent à cette forte tempête ardente,
En haut les corbeaux voltigent là ;
Ah! pour chaque forme hardie agonisante
Une femme écossaise pleurera.

18

Ils sont venus une armée en pleine vie,
De dire nul n'eut le privilège
Comment va l'ennemi, dans la lutte impie,
Qui se bat avec la Norvège.

19

On trouve un mont près du Langé, cher fleuve ;
Le Norman voit de près son charme ;
Son œil brill^e fort, mais l'orgueil ne l'abreuve,
Il luit d'un^e tout^e sympathiqu^e larme !

VERS ADRESSÉS A SA FILLE PAR SIR GEORGE SINCLAIR[1]

1

Mes heur^es s'en vont tout trist^ement,
Mon esprit va s'affaissant,
Mon regard morne est sauvage,
Mon cerveau est tout brûlant,
Mon cœur va se tourmentant
Pour toi, enfant bonne et sage.

2

Tout^e ma joi^e s'est évanouie,
L'espéranc^e douce est bannie,

[1] J'ai traduit ces vers comme souvenir du plus tendre des pères, le meilleur homme que j'aie jamais rencontré et un génie extraordinaire qui n'a jamais été apprécié suffisamment par son pays.

Mon père était à Harrow avec Byron, le célèbre homme d'État sir Robert Peel, et beaucoup d'autres élèves depuis fameux, et quoique plus jeune, il les dépassait tous.

Dans la biographie de Byron par Moore, on trouve ce passage, écrit par Byron lui-même :

« Ce prodige de nos jours d'école était George Sinclair (fils de sir John). Il faisait les devoirs de la moitié de l'école (littéralement), des vers à volonté et des thèmes sans volonté. Il était mon ami et dans la même classe; il avait l'habitude parfois de me prier de lui laisser faire mon devoir, une requête toujours accordée promptement, quand j'étais en peine ou quand je voulais faire autre chose, ce qui arrivait ordinairement une fois par heure; nous parlions politique, car il était grand homme politique et nous étions très bons amis. J'ai encore quelques-unes de ses lettres écrites de l'école. »

Mon père écrivit plusieurs livres de grand mérite, qui n'ont obtenu aucun succès, surtout sur les questions de politique française, et

Comm^e^ l'obscurité est sombre !
Mon âm^e^ trist^e^ disparaissait,
Quand un rêv^e^ me dépeignait
La tomb^e^ de mon fils dans l'ombre[1].

3

Étant près de moi, chèr^e^ fille,
Pour me calmer, âm^e^ gentille,
Comm^e^ le doux rayon de l'aube,
Ces yeux qui languiss^e^nt pleurants,
Si éblouis, si souffrants,
Luirai^e^nt quand l'ombr^e^ tout dérobe.

4

Des vaisseaux pleins, maint trésor
Donnèr^e^nt du plaisir, de l'or,
A maint roi d'Espagn^e^ puissant,
Quand, venus d'un^e^ grand^e^ distance,
Ils portai^e^nt pleine assistance,
Sur l'ail^e^ du zéphyr calmant.

5

La barqu^e^ qui t'amène, enfant,
A celui qui chant^e^, t'aimant,
Dans ces trist^e^s vers paternels,
Apporte un^e^ bénédiction,
Dont plus vaut la possession,
Que tous leurs gains casuels.

pendant les derniers vingt-cinq ans de sa vie, il a vécu seul pendant des mois entiers à son château en Écosse, se vouant aux bonnes œuvres, visitant les pauvres et les malades durant plusieurs heures chaque jour et dépensant le quart de son revenu en charité.

Il connaissait le grec, le latin, le français, l'italien, l'hébreu, le syriaque, l'allemand et d'autres langues.

[1] Mon frère aîné est mort jeune à la Nouvelle-Zélande.

FRANÇOISE DE RIMINI.

Traduit du Dante.

La terre où je suis née repose (sol si frais)
Près de la mer où le Pô vient tout viril
Pour avoir avec ses tributaires la paix.
L'amour qui surprend bientôt le cœur gentil
Le saisit pour la belle forme de son penser,
Qui me fut enlevée (le mode encore m'est vil);
L'amour qui à l'être aimé n'excuse d'aimer
M'a pris avec un désir de plaire si fort
Que comme tu vois il ne peut m'abandonner;
L'amour nous a conduits à la même triste mort,
Mais l'enfer attend celui qui nous tua.
Telles furent les paroles qu'elle dit avec effort.
Quand j'ai écouté ces âmes offensées là
J'inclinais mon visage et le tenais bas :
Puis le poète m'a dit : « Que penses-tu de cela? »
Quand j'ai répliqué, j'ai commencé : « Hélas !
« Combien de douces pensées, quelles joies en excès,
« Ont mené ceux-ci à la peine — au trépas ! »
Puis je me tournai vers eux, je leur parlais,
Et je commençai : « O Françoise[1], tes martyres

[1] Françoise, fille de Guido de Polenta, seigneur de Ravenne, fut donnée en mariage à Lanciotto, fils de Malatesta, seigneur de Rimini, homme d'un courage extraordinaire, mais difforme dans sa personne. Son frère Paolo, qui malheureusement possédait les grâces qui manquaient au mari, engagea ses affections. Surpris en adultère, tous deux furent tués par le mari furieux. Boccace nous dit que Paolo eut la commission de demander Françoise de Rimini en mariage pour son frère, et ceci fut l'origine de la passion de Françoise.

Ce qu'il est très intéressant de constater, est que le père de la mal-

« Me font verser des larm^es^ trist^es^ et pieus^es^ après,
« Mais dis-moi au temps des vœux dont tu soupires,
« Pourquoi, comment, as-tu cédé à l'amour?
« Afin de connaîtr^e^ ses vœux quand tu respires. »
Ell^e^ dit : « Il n'exist^e^ de pir^e^ peine alentour
« Que de se rapp^e^ler des temps heureux (j'opine)
« Dans la misèr^e^, — c^e^la, ton maître le sait ce jour ;
« Mais, si pour connaîtr^e^ la premièr^e^ douc^e^ racine
« De notr^e^ grand amour, tu as tant d'ambition,
« Je ferai comm^e^ celui qui pleure et rumine :
« Nous lisions un beau jour comme un^e^ distraction
« Comment Lanc^e^lot fut contraint par l'amour fin ;
« Nous étions seuls et sans aucun^e^ suspicion,
« Mais bien souvent nos yeux suspendir^e^nt soudain
« Cett^e^ lecture, et notr^e^ visag^e^ fut coloré,
« Mais un point seul^e^ment nous a vaincus en plein ;
« Quand nous lisions du sourir^e^ tant désiré
« D'être ainsi embrassé^e^ d'un amant fidèle ;
» Celui de qui je ne puis êtr^e^ séparée
« Baisa ma bouch^e^ tout tremblant avec grand zèle,
« Maudit le livre et celui qui l'a écrit :
« Ce jour null^e^ autr^e^ lectur^e^ n'a mu notr^e^ cervelle. »
Pendant qu'un^e^ de ces âm^es^ trist^es^ ceci m'a dit,
L'autr^e^ pleurait tant, que de pitié pour leur sort
Je m'évanouis comm^e^ mort d'un dur coup subit,
Et je tombai par terr^e^ comme un corps tomb^e^ mort.

heureuse Françoise était l'ami bien-aimé et le protecteur généreux du Dante. C'est là ce qui explique la faveur et la sympathie avec lesquelles il raconte cette histoire.

LA DERNIÈRE ENTREVUE D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE

Traduite de la traduction anglaise de Pope que Mirabeau trouvait meilleure que l'original d'Homère.

« Ah! princ^e^ trop hardi, où cours-tu tell^e^ment soucieux,
De ta femme et de ton fils, ah! trop oublieux,
Et ne pens^e^s-tu combien nous serons malheureux,
Moi veuv^e^, lui un faible orph^e^lin aimant et gracieux?
Car pour sûr avec longu^e^ vi^e^ tel courag^e^ n'est vu,
Et tu tomb^e^ras en sacrifice à ta vertu:
La Grèc^e^ par ses simpl^e^s héros en vain a lutté,
Maint^e^nant des mass^e^s s'oppos^e^nt et tu dois êtr^e^ tué;
Dieux, donnez-moi avant qu'Hector subiss^e^ son sort
*Tout-c^e^* que je puis d^e^mander du ciel, un^e^ précoc^e^ mort!
Ainsi dans un^e^ trist^e^ teneur mes jours s'écoul^e^ront,
Et par des maux comm^e^ ceux commencés finiront:
Nul parent[1] rest^e^ maint^e^nant pour partager ma peine,
Nul tendr^e^ soin de père ou mère à la voix sereine;
L'Achill^e^ féroce env^e^loppa nos murs par le feu,
Ruina Thèbes, tua mon pèr^e^ guerrier — demi-dieu;
Son sort fit naître la compassion chez le vainqueur,
Ses bell^e^s arm^e^s fur^e^nt préservé^e^s de l'hostil^e^ pilleur;
Pourtant quoiqu^e^ sévèr^e^ le nobl^e^ mort il révérait,
Sur son bûcher funèbr^e^ décemment le posait,
Alors él^e^va un mont où ses oss^e^ments brûlèrent,
Les nymph^e^s de la montagn^e^ la tomb^e^ rurale ornèrent;

[1] En français, on ne peut pas exprimer par un seul mot le père et la mère d'une personne, comme en anglais où on dit *parent*, tandis que *parent* en français signifie toute espèce de parents, oncles, nièces, tantes, frères, sœurs, etc.

Les fill^es de Jupiter dir^ent aux orm^es de livrer
Une ombr^e stéril^e, puis en son honneur de pousser:
Pourtant, tant que, cher Hector, tu survis, je voi
Mon pèr^e, ma mèr^e, mes frèr^es mes parents, tous en toi;
Hélas ! pèr^e, mèr^e, frèr^es, parents, tous en hécatombe
Périront un^e second^e fois si Hector succombe ;
Dans ton danger, ta femm^e, ton enfant sont de pair ;
Oh ! montr^e le soin d'un mari et d'un pèr^e si cher.
Les Grecs habil^es troubl^ent ce quartier le plus comm^e proie
Là où ces grands figuiers se joign^ent aux murs de *Troie*;
Tu peux de cett^e tour défendr^e cett^e place importante,
Là, Agamemnon dirig^e sa band^e effrayante;
Tydid^es, Ajax, essay^ent ce passag^e comm^e chemin,
Et là, le Spartiate haineux met le feu en train :
Trois fois l'attaqu^e féroc^e nos enn^emis ont livrée :
Am^enés par l'espoir ou un^e loi du ciel donnée :
Que d'autr^es sur le champ de bataill^e emploi^ent leurs armes,
Mais rest^e, mon Hector; veill^e sur ta Troi^e, vois mes larmes.»
Le chef répliqua : « Cett^e place aura mon souci,
Non seul^ement ell^e, mais tout^es les œuvr^es de guerre aussi;
Comment voudrai^ent les fils de Troie aux arm^es fameux,
Et les femm^es de Troi^e dont les vêt^ements train^ent gracieux,
Flétrir le lustr^e de mon premier nom au beau son,
Si Hector quittait en hont^e le champ de renom ?
Ma jeunesse était él^evée à des pein^es martiales,
Mon âm^e me pousse aux plain^es de bataill^es impériales,
Laiss^e-moi êtr^e premier à défendr^e le trôn^e, la reine,
Et à garder la gloir^e de mon père et la mienne;
Cependant le jour fixé par le sort viendra,

Comm^e mon cœur tremble^pendant que ma langue^ raconte^ cela!
Le jour, où ma Troie impériale, tu dois fléchir
Et verras tes guerriers tomber, tes gloires finir:
Pourtant nul présage ne blesse tant mon triste esprit,
La mort d'une mère, la ruine de ma race, sort prédit,
Non les cheveux gris de Priam tachés de sang,
Non chaque frère expirant à la plage sur son flanc
Comme tes peines, Andromaque, je crains tes maux, aimée;
Je te vois tremblante, pleurant, en captive menée,
Pour peindre sur métiers Argives de nos luttes la scène,
Et des maux dont une partie si grande fut la tienne;
A soutenir les âpres ordres du vainqueur ou porter
Le poids des eaux de l'Hypérie, ce fleuve princier;
Là tant que tu gémis sous le poids de la vie
Ils s'écrient : « Vois la femme du grand Hector, sa mie »,
Quelque Grec hautain qui rit à voir tes larmes, méchant,
Exaspère ta douleur amère en me nommant;
Les pensées de gloire passée et de présente honte
Éveilleront mille douleurs à ce nom qu'on affronte;
Puissé-je être mort avant que ce jour ne s'étale
Serré sous un fardeau d'argile monumentale!
Ton Hector enveloppé d'un sommeil éternel,
Ne t'ouïra soupirer, ni verra larmes de fiel. »
Ayant parlé ainsi, le chef illustre de Troie
Étend ses bras pour serrer son beau fils qu'il choie;
L'enfant pleurant se colla au sein de sa bonne,
Effrayé par le casque, par la plume qui l'étonne;
En une joie secrète, chaque parent aimant sourit,
Et la peur de son enfant Hector vite guérit;

De son beau front, les terreurs luisant^es il délia,
Et son casqu^e brillant sur la terre en bas plaça,
Bais^e l'enfant, l'él^evant en l'air près de sa mère;
Ainsi proférant aux dieux la prièr^e d'un père :
« O toi dont la gloir^e remplit le trône éthéré,
Et vous, dieux immortels, soignez mon fils aimé,
Accordez-lui comm^e moi le renom d'acquérir,
De défendr^e la couronn^e, les Troyens d'affranchir,
Contr^e tous les enn^emis du pays la guerr^e livrer,
Et l'Hector bien-aimé d'un âg^e futur s'él^ever :
Quand rev^enant de ses travaux prospèr^es, triomphant,
Des héros tués il port^e le pillag^e fumant,
Pendant que la foul^e donn^e maint salut mérité
Qu'ell^e dis^e : Le renom du père il a surpassé.
Tandis qu'heureux au milieu des cris de tout^e Troie,
Le cœur enivré de sa mèr^e débord^e de joie. »
Il parla, et regardant tendr^ement ses beaux charmes
Rendit à ses bras le doux fardeau sans null^es larmes,
Sur son odorant sein blanc l'enfant il posa,
Le mit en paix et en sourir^es les contempla:
Le plaisir troublé, bientôt châtié par la crainte,
Ell^e mêla avec un sourire un^e larm^e tout^e sainte.
Le chef ému avec tendr^e compassion la vit,
Et séchant ses larm^es tombant^es ainsi poursuivit :
« Andromaqu^e, la bien meilleur^e part^ie de mon âme,
Pourquoi en pein^e précoc^e palpit^e ton cœur, chèr^e femme;
Null^e main hostil^e peut antidater mon destin,
Jusqu'à-c^e que le sort me livre à la tombe enfin ;
Le terme est fixé de tout^e la rac^e de la terre.

Telle est la dur^e condition de notr^e naissanc^e, chère,
Null^e forc^e peut alors résister, null^e fuit^e sauver;
Les timid^es et les brav^es de mêm^e doiv^ent succomber. »
Ayant ainsi dit, le chef prend de son amante
Son beau casque él^evé, noir avec maint^e plume ombrante,
La princess^e part avec des soupirs prophétiques,
Contr^e cœur s'arrache et vers lui tourn^e ses yeux magiques
Qui pleurèr^ent à tout^e vue, et marchant en stupeur
Chercha ses gens, s'abandonnant à sa douleur.
Tandis que ses larm^es déplorai^ent ce demi-dieu,
Par tout^e sa suit^e pass^e la contagion de l'adieu,
Les fill^es pieus^es répandir^ent leurs pein^es avec effort,
Et pleurai^ent l'Hector vivant comm^e s'il était mort.

LA CLÉMENCE

Traduit du *Marchand de Venise*, par Shakespeare
(en vers blancs).

La qualité de la Clémenc^e n'est d'êtr^e contrainte;
Elle^e tomb^e comm^e la plui^e douce (et bienfaisant^e) du ciel
Sur la place en-dessous. Elle est deux fois bénie,
Ell^e bénit celui qui donn^e — celui qui reçoit;
Est plus puissant^e chez les plus puissants; ell^e décore
Le monarque *entrôné* (bien) mieux que sa couronne;
Son sceptr^e fait voir la forc^e du pouvoir temporel,
L'attribut de la fort^e craint^e, de la majesté
Où repos^ent (tout^e) la terreur et la peur des rois.
Mais la Clémenc^e domin^e mêm^e cett^e puissanc^e *sceptrée*,
Elle est *entrôné^e* dans les cœurs des rois (les dignes),

Elle est un attribut du Dieu (puissant) Lui-même,
Et la forc^e terrestr^e ressembl^e plus à cell^e de Dieu
Quand la Clémence assaisonn^e la justic^e. — Donc, Juif,
Quoiqu^e la justic^e soit ton vœu — considèr^e ceci,
Que dans le cours de la justic^e nul de nous ne
Verrait le salut. Nous prions pour la Clémence
Et cett^e mêm^e prièr^e nous apprend à tous à rendre
Les actes de la Clémence[1].

LA DOULEUR DE CONSTANCE

Traduit du *Roi Jean* de Shakespeare (en vers blancs)

PANDOLPHE

Vous gardez un trop poignant respect de douleur.

CONSTANCE

Il me parl^e (comm^e c^ela) lui qui n'eut jamais de fils!

PHILIPPE

Vous aimez autant la douleur que votre enfant.

CONSTANCE

L'angoiss^e remplit la chambr^e de mon enfant absent,
Couch^e dans son lit, — se promène ici avec moi,
Se par^e de ses doux regards, répèt^e ses paroles,
Me rappell^e tout^es ses (touchant^es) allur^es généreuses,
Remplit ses vêt^ements vacants de sa (très chèr^e) forme;
Alors j'ai (plus qu'ampl^e) raison d'aimer la douleur.
Adieu; si vous aviez eu un^e pert^e comm^e la mienne
Je donn^erais un meilleur confort que vous ne faites.
Je ne gard^erais pas cett^e rich^e coiffur^e sur ma tête[2],

(Elle se décoiffe.)

[1] Voir à l'Appendice la note XXVIII.

[2] On ne saurait nier que ces vers sont magnifiques et touchants. J'aimerais bien entendre Mme Favart les réciter, car de toutes les actrices que j'ai jamais vues elle m'est de bien loin la plus sympa-

Quand il y a un tel désordr[e] dans mon esprit :
O Dieu ! Mon enfant, mon Arthur, mon (si) beau fils,
Ma vi[e], ma joi[e], ma nourritur[e], mon tout au monde,
Mon confort de veuv[e], la guérison de ma peine !

LE MONOLOGUE DE MACBETH[1]

AVANT D'ASSASSINER LE ROI DUNCAN

(Scène du Poignard-fantôme)

Traduit de *Macbeth* de Shakespeare (en vers blancs).

Est-ce un poignard ceci que je vois devant moi
La poigné[e] vers ma main ? Viens, laiss[e]-moi te saisir.

thique, quoique j'aie le regret de croire, puisque je la connais, que je ne lui suis point sympathique. Comme Émile de Girardin dit dans sa préface au *Supplice d'une femme*, « Mme Favart est à la fois Rachel et Dorval ». Qu'est-ce qu'on pourrait dire de plus ? On trouvera mon épigramme sur elle, page 216.

[1] J'aimerais bien entendre réciter ce monologue et les autres fragments de Shakespeare par M. Mounet-Sully, qui avec quelques heures d'explication des traditions de la scène anglaise sur l'art de déclamer les vers blancs, réussirait parfaitement, un agrément nouveau pour les Français comme variété du « toujours perdrix » des alexandrins ou de la prose, et cet acteur à mon avis a plus de talent et surtout a mieux étudié son art par une étude consciencieuse et prolongée sous de bons maîtres, qu'aucun des acteurs anglais, car ces derniers ne sont en comparaison que des amateurs avec plus ou moins de talent naturel. Même Irving, qui possède un véritable génie, n'est pas un artiste véritable, de même que Doré le peintre avec tout son grand talent n'était pas un vrai peintre. D'ailleurs Irving a des manières et des poses qui choquent et une intonation très *défectueuse et parfois ridicule*.

Si un acteur français se trouvait embarrassé pour quelques *e* muets que je ne compte pas et qu'il faudrait accentuer, je pourrais presque toujours en supprimant des chevilles ou en changeant quelques mots, les laisser compter.

Par le procédé des miroirs, le *Poignard-fantôme* pourrait être montré sur la scène.

Je ne t'ai pas et pourtant je te vois encore.
N'es-tu pas, vision fatal^e^, (menaçant^e^), passible
De sensation ainsi qu'aux yeux ? ou n'es-tu qu'un
Poignard de l'esprit, (au fait) un^e^ création fausse,
Procédant d'un^e^ cervell^e^ souffrant de la chaleur ?
Je te vois encor^e^, sous un^e^ form^e^ aussi palpable
Que celui que je tire à présent,
Tu me montr^e^s le chemin où je devrais aller
Et je devrai me servir d'un même instrument ;
Mes yeux (brûlants) ne sont que les dup^e^s des autr^e^s sens
Ou bien ils val^e^nt tout le rest^e^. Je te vois encore
Et sur ta lame et (sur ton) manch^e^ des goutt^e^s de sang,
Qui n'y étai^e^nt pas avant. Tell^e^ chos^e^ n'exist^e^ pas ;
C'est cette affair^e^ sanglant^e^ (périlleus^e^) qui informe
Mes yeux ainsi. *Maint^e^nant sur la moitié du monde*
La Natur^e^ sembl^e^ mort^e^ et des song^e^s méchants abusent
Le sommeil sous rideaux — La sorcell^e^rie célèbre
Les offrand^e^s de la pâle Hécat^e^, le meurtr^e^ flétri
Alarmé par sa sentinell^e^ le loup (féroce)
Dont le hurl^e^ment est le signal, d'un pas furtif
Comm^e^ la march^e^ du ravisseur Tarquin,
Vers son but[1],
*Avanc^e^ comme un fantôm^e^*. Toi, terr^e^ sûr^e^, posé^e^ ferme,

[1] M. Taine a estropié le monologue de Macbeth (la scène du poignard), le chef-d'œuvre de Shakespeare, comme il a abîmé le monologue de Marlowe ; et le fait est que les échantillons qu'il donne des poètes anglais ressemblent à ces statues anciennes qui ont perdu soit les jambes, les bras, la tête ou les autres parties. Quant à ce monologue, il ne laisse qu'un torse sans tête, jambes ou bras.

Le monologue consiste en 31 vers, et M. Taine ne cite que ceux qui, dans ma traduction, sont en lettres italiques. On verra ensuite qu'il

N'écout^e pas de quel côté mes pas vont — de peur
Que les pierr^es mêm^es ne parl^ent de l'endroit où je suis
Et n'enlèv^ent l'horreur présent^e du temps (si affreux)
Qui lui convient. Pendant que je menace, il vit ;
Je m'en vais et c'est fait, la cloch^e (fatal^e) m'invite,
Ne l'écout^e pas, Duncan, car c'est un glas (terrible)
Qui te somme au ciel ou à l'enfer sans retour.

LE MONOLOGUE DE ROMÉO AU JARDIN

Traduit de Shakespeare (en vers blancs).

Qui n'a senti un^e blessur^e se moqu^e des balafr^es.
Mais douc^ement, quell^e (tendr^e) lumièr^e perc^e par ce treillage

décapite le monologue pour commencer plus loin, et il le coupe après « fantôme », sans y mettre des astérisques pour faire voir qu'il l'a abrégé. Quoiqu'il raccourcisse ce superbe monologue, en le rendant inintelligible, de 31 vers à 11, il donne 86 autres vers de Macbeth beaucoup moins beaux, et au bavardage ennuyeux de la nourrice de Roméo et Juliette, il accorde 49 vers !

Encore dans sa traduction, il traduit *wicked* par mauvais, tandis qu'il devrait dire *coupables*. Si je rêve qu'on a tué un homme, c'est un mauvais songe, mais si je rêve que je vais le tuer, c'est un songe d'un projet coupable et non pas seulement mauvais. Ce n'est pas « les sorciers célèbrent », mais « la sorcellerie célèbre » ; ce n'est pas « sacrifices de la pâle Hécate », mais « *les offrandes* ». Ce n'est pas « le meurtrier *au front* flétri », mais « le meurtre flétri » ; ce n'est pas « dont le hurlement dit l'heure », mais, « est le signal ».

La disproportion grotesque dans l'ouvrage de M. Taine sur la littérature anglaise se voit entre autres preuves par ceci qu'il accorde 90 pages à Dryden, 64 à Addison, 106 à Milton, 82 à Swift, 66 à Dickens, 77 à Thackeray, 64 à Ben Jonson, 80 à Macaulay, 100 à Carlyle, 90 à Stuart Mills et 51 à Tennyson et seulement 118 à Shakespeare, et 87 à Byron, des proportions parfaitement ridicules à l'égard des mérites respectifs de ces auteurs. Puisque les cinq volumes de M. Taine contiennent 2,284 pages sans les tables de matières, et que les onze premiers auteurs occupent 870 pages, il s'ensuit que dans l'opinion de M. Taine, ils valent ensemble beaucoup plus d'un tiers de toute la littérature anglaise y compris Shakespeare et Byron, et que Tennyson a environ la moitié du mérite de Shakespeare !

C'est l'Orient, et (ma bell^e^) Juliette est le soleil,
Lèv^e^-toi, beau soleil, et tu^e^ (vit^e^) la lune envieuse
Qui est déjà malade et tout^e^ pâl^e^ de douleur
Que toi sa servant^e^ soit de bien loin plus bell^e^ qu'elle !
Ne sois pas sa servant^e^ puisqu'elle est si jalouse,
Sa livré^e^ vestal^e^ n'est que malade et tout^e^ verte
Et nul que des imbécil^e^s la port^e^nt; rejett^e^-la.
C'est ma dame — oh ! c'est mon amour, (c'est ma Juliette !
Oh ! puiss^e^-t-ell^e^ savoir que je suis là (en l'aimant) ;
Ell^e^ parl^e^, pourtant ell^e^ ne dit rien, — que m'import^e^ (c^e^la :
Ses yeux parl^e^nt et je lui répondrai (de mes vœux) ;
Je suis trop hardi, ce n'est pas à moi qu'ell^e^ parle ;
Deux des plus bell^e^s étoil^e^s dans tout le (superb^e^) ciel
Ayant quelque affair^e^ suppli^e^nt ses yeux (si brillants)
D'étinc^e^ler dans leurs sphèr^e^s jusqu'à ce qu'ell^e^s reviennent;
Que dir^e^ si ses yeux étai^e^nt là, ell^e^s dans sa tête ;
La *brillanc^e^* de sa jou^e^ ferait honte à ces astres
Comm^e^ l'auror^e^ fait honte à un^e^ lamp^e^, ses yeux au ciel
Scintill^e^raient si beaux dans la région aérienne,
Que les oiseaux chant^e^raient, pensant qu'il n'est plus nuit.
(Ah !) vois comme ell^e^ s'appui^e^ la jou^e^ sur sa bell^e^ main !
Oh ! que ne suis-je un gant (posé) sur cett^e^ (chèr^e^ main)
Pour que je puiss^e^ toucher cett^e^ joue.

LA NATURE HUMAINE

Traduit de Shakespeare.

Ceux-ci, nos acteurs,
Comm^e^ je vous l'ai prédit étai^e^nt tous des âm^e^s et
Se sont fondus dans l'air, dans l'air atténué
Et comm^e^ la fabriqu^e^ sans fond^e^ment de cett^e^ vision,

Les tours couronné^es^ de nu^es^, les palais splendides,
Les templ^es^ solennels, le grand glob^e^ (terrestr^e^) lui-même,
Oui tous ceux qui en hérit^ent^ se dissolv^eront^ (vite)
Et comm^e^ ce spectacl^e^ sans corps, fané (à la fin),
Ne laiss^eront^ rien derrière eux. Nous somm^es^ (de) l'étoffe
Tell^e^ que cell^e^ dont les rêv^es^ sont faits et notr^e^ court^e^ vie
Est arrondi^e[1]^ par un sommeil.

LA MORT DE HAIDÉE

Traduit de *Don Juan* de Byron.

1

Ell^e^ mourut, mais non seul^e^, puisqu'en son corps tenant
Un second princip^e^ de vi^e^ qui eût pu bientôt
Naître un tendre enfant de péché, mais innocent,
Mais qui termina son êtr^e^ sans lumièr^e^ trop tôt
Et descendit non né dans la tombe — où maint^enant^
Fleur et branch^e^ atteint^es^ d'un mêm^e^ coup repos^ent^, trist^e^ lot!
En vain les rosé^es^ du ciel descend^ent^ jour par jour
Sur la fleur saignant^e^, le fruit flétri, de l'amour.

2

Ainsi ell^e^ vécut et mourut; — sur ell^e^ jamais
Pein^e^ ni hont^e^ ne tomb^eront^ plus. Ell^e^ n'était pas faite

[1] La traduction de ce mot est littérale. Aucun critique qui ne comprend pas l'anglais n'est capable de juger de mes traductions, car les traductions en français de Shakespeare en prose sont très inexactes. Que le critique ne s'imagine pas que je ne sache pas aussi bien que lui qu'un Français n'aurait jamais dit que « la vie est *arrondie* » par un sommeil, qu'un amant soupire « comme un *fourneau* », et peut-être aucun autre auteur anglais en prose ou en vers n'aurait osé employer ces phrases, mais je tiens à être toujours, même servilement, fidèle à l'auteur que je traduis, surtout à Shakespeare et à Byron, et je ne tiens pas du tout à plaire aux puristes et aux hypercritiques.

Pour porter pour des ans, des lun^e^s[1], le poids mauvais
Que des cœurs froids souffr^e^nt jusqu'à-c^e^ qu'est posé^e^
[chaqu^e^ tête
Dans la terr^e^ par l'âg^e^, ses jours et ses joi^e^s fur^e^nt très
Courts, mais doux, tels qu'ils ne serai^e^nt restés en fête
Longtemps avec sa destiné^e^; mais ell^e^ dort bien
Sur la plage où elle aimait à vivr^e^, lieu serein.

3

Cette île est maint^e^nant désolé^e^, nu^e^, je l'atteste,
Ses demeur^e^s tombé^e^s, tous ses occupants passés;
Null^e^ tomb^e^ n'est là hors la sienne et cell^e^ du pèr^e^ preste,
Rien au dehors ne parl^e^ de l'argile humain^e^ près;
Vous ne pouviez savoir où un^e^ chos^e^ si bell^e^ reste;
Null^e^ pierr^e^ n'est là pour montrer, null^e^ langu^e^ pour
[dire — ouais! —
Ce qui fut; hors celui de la mer, nul glas creux
Ne *deuill^e^* sur la beauté des Cyclad^e^s, l'êtr^e^ précieux!

VERS DU POÈME DRAMATIQUE *MANFRED*.

Traduits de Byron en vers blancs.

Le chagrin est le savoir; ceux qui sav^e^nt le plus
Doiv^e^nt *deuiller* le plus sur cett^e^ vérité fatale :
Non, l'arbr^e^ du savoir[2] n'est pas celui de la vie.

. . . . . .

Regard^e^-moi donc, il y a ici-bas un ordre
De mortels sur la terr^e^, qui devienn^e^nt par le sort

[1] Byron dit *lunes* (moons); il aurait parfaitement pu mettre *mois* (months), qui est également monosyllabe, et le mot *lune* serait inadmissible en prose, mais il charme dans Byron.

[2] On sait qu'Adam, et avec lui toute la race humaine, furent condamnés à la mort parce qu'il avait mangé du fruit de l'arbre du savoir. Je n'aime pas les pommes ni le fruit qu'on appelle le fruit défendu et je

Vieux dans leur jeunesse et meur^ent avant l'âg^e moyen'
Sans la violenc^e d'un^e mort guerrière et glorieuse,
Quelqu^es-uns périssant de vain plaisir, d'autr^es d'étude;
Quelqu^es-uns usés de travail, d'autr^es de simple ennui,
Quelqu^es-uns de dur^e maladi^e, quelqu^es autr^es de démence
Et quelqu^es-uns à caus^e de cœurs flétris ou brisés,

. . . . . .

Car ce dernier cas est un^e maladi^e qui tue
Plus d'êtr^es que ceux qui sont nombrés aux list^es du sort,
Prenant tout^es les form^es et portant grand[1] nombr^e de noms.
Regard^e-moi, car même à tout^es ces chos^es si blessantes
J'ai participé souffrant; et de tout^es ces choses
C'était assez d'une. Or ne t'étonn^es que je sois
Ce que je suis, mais que jamais je fus ici,
Ou qu'ayant été, je sois encor^e sur la terre.

CATHERINE MA MIE

(KATHLEEN MAVOURNEEN)

Traduit d'une charmante chanson irlandaise et adapté à la France.

I

Cath^erin^e ma mi^e, l'aub^e paraît luisant^e, de joi^e toute aîlée,
Le cor du chasseur est entendu au mont que j'adore;
L'alouett^e, de son ail^e légèr^e, secou^e la fraîch^e rosée,
Cath^erine ma mie, écout^e-moi prier, ah! dors-tu encore!

trouve injuste d'être condamné à la mort pour un crime commis par Adam, crime que je n'aurais jamais commis puisque c'est contraire à mon inclination. Si Adam avait commencé par manger l'arbre de la vie, il paraît que Dieu n'aurait pas pu lui infliger la mort, même s'il avait mangé de l'arbre du savoir après. Mais la mort n'est-elle pas une bénédiction pour la plupart et non pas une malédiction?

[1] L'usage me permet de dire « grand nombre » au lieu de « un grand nombre ». Pourquoi alors ne peut-on pas supprimer l'article plus souvent en poésie?

2

Oh! as-tu oublié qu'il faut bientôt nous séparer?
Oh! as-tu oublié qu'il faut nous quitter ce jour même?
Ce peut êtr^e pour des ans, peut-êtr^e pour toujours — quel [penser!
Oh! pourquoi es-tu muett^e, toi, voix de mon cœur qui t'aime.

3

Cath^erin^e ma mie, éveill^e-toi de ton sommeil; l'air ressens:
Les montagn^es bleu^es brill^ent dans la lumièr^e dor^ée du soleil;
Oh! où est le charm^e qui jadis s'attachait à tes chants,
Lèv^e-toi en beauté, astr^e de ma nuit, c'est l'heur^e du réveil.

4

Mon aimé^e, mon aimé^e, mes trist^es larm^es tomb^ent sans [ton secours
A penser que loin de la France, de toi, je dois partir,
Ce peut êtr^e pour des anné^es et ce peut êtr^e pour toujours,
Oh! pourquoi es-tu muett^e, voix de mon cœur, dois-j^e souffrir?

LA CALENTURE [1]

Traduit des *Deux Foscari*, de Byron (en vers blancs).

1

... Oui nous entendons parler
Du travail des survivants dans leurs terr^es nouvelles
Leur nombre et leurs succès; mais qui peut calculer

[1] La calenture est une maladie qui atteint particulièrement les matelots dans les climats chauds, et là elle a les effets décrits dans ce fragment. La mélodie dont Byron parle est le *Ranz des Vaches*; c'est l'air joué sur la cornemuse par les jeunes gens qui gardent les vaches sur les montagnes de la Suisse, « un air », dit Rousseau, « si cher aux Suisses, qu'il était défendu de le jouer sous peine de mort aux soldats en campagne parce qu'il leur arrachait immédiatement des larmes et faisait déserter ceux qui l'entendaient ou les faisait mourir du mal qui est appelé la maladie du pays, tellement était ardent le désir qu'il excitait en eux de retourner dans leur pays. »

Les cœurs qui se brisèr^e^nt au silenc^e^ de l'adieu,
Ou après leur départ de cett^e^ fort^e^ maladie
Qui rappell^e^ les vertes prairi^e^s natal^e^s à la vue,
Sur la rud^e^ mer, avec un^e^ telle identité,
Aux yeux enflévrés et trist^e^s du pauvre exilé
Qu'on ne peut guèr^e^ l'empêcher de marcher sur l'eau;
Cett^e^ mélodi^e^ qui hors des sons et des doux airs
Ramass^e^ de tels tableaux pour l'angoiss^e^ languissante
Du morn^e^ montagnard éloigné à l'étranger
De son pavillon de neig^e^, de roch^e^s, et de nues,
Qu'il vit de cett^e^ pensé^e^ douc^e^ mais empoisonnée,
Et meurt. — Tu appell^e^s c^e^la faibless^e^, c'est de la force
Je te dis — le pèr^e^ de tout sentiment honnête,
Celui qui n'aim^e^ pas sa patrie alors n'aim^e^ rien !

RESTEZ AUX CHAMPS DE BATAILLE, BRAVES [1]

Traduit de Mme Hemans.

1

Restez aux champs de bataill^e^, brav^e^s, je chante,
Que les pins se plaign^e^nt sur chaqu^e^ tomb^e^ sanglante,
Que votr^e^ chant funèbr^e^ soit l'ond^e^ gémissante
Plus nous vous rapp^e^lons au retour.
Quand vous tombiez, il y eut deuil muet,
Dans vos vallons un glas profond sonnait;
L'agoni^e^, l'adieu sauvag^e^, stupéfait,
Mais c^e^la n'est plus, gard^e^ notre amour.

[1] L'air qui a été composé pour cette chanson est magnifique; et quand je me rappelle ce noble poème, la mélodie m'obsède toujours, je ne puis jamais séparer les paroles de cette poésie de sa musique.

2

Restez en calme et solennel renom,
Les montagn^es^ gard^ent^ le registr^e^ de chaqu^e^ nom,
Et jamais l'ombr^e^ de hont^e^ ne peut, vil son,
Noircir au sol nul front altier;
Mais nous avons en jours changeants notr^e^ gîte,
Quand les noms brillants de leur plac^e^ tomb^ent^ vite,
Et vous qui êt^es^ morts dans la gloir^e^ qu'on cite,
Nous ne pouvons plus vous pleurer !

VA, JEUNE HOMME AIMÉ

Traduit de Mme Opie.

1

Va, jeune homme aimé, aux forêts nouvelles;
Nouveaux amis, espoirs, joi^es^, va trouver,
Pourtant daign^e^ quelqu^e^fois, entr^e^ des vierg^es^ plus belles,
A cell^e^ que tu laiss^es^ derrièr^e^ toi, penser.
Ton amour, ton sort, mon ang^e^, partager
C^e^la ne doit jamais êtr^e^ mon lot heureux,
Mais cette humbl^e^ prièr^e^ tu peux l'exaucer,
Ne m'oubli^e^ pas, ne m'oublie, êtr^e^ précieux.

2

Pourtant si la pensé^e^ de ma détresse
Est trop pénible à ton sentiment coi,
N'écout^e^ le vœu que j'exprime en tristesse
Ni jamais ne daign^e^ plus penser à moi;
Mais, oh! si la douleur attend tes pas,
Si besoin et maladi^e^ sont ton sort,
Qu'il te manqu^e^ d'une ami^e^ soignant^e^ le bras,
Oh ! ne m'oubli^e^, ne m'oubli^e^, n'ai^e^ ce tort.

LES CONSOLATIONS DE L'ESPÉRANCE[1]

Fragments traduits de *the Pleasures of Hope* (Campbell).

Où est l'âm^e^ trist^e^, condamnée à partager souvent, frère,
Les travaux tumultueux, ou le souci solitaire,
Non béni^e^ par null^e^ pensée idéal^e^ qui erre obscure
Pour compter les joi^e^s d'un meilleur jour de la fortun^e^ [dure.

. . . . . .

Le Prisonnier.

Vois, la Natur^e^, la vie et la liberté ranim^e^nt, là,
L'occupant aux yeux affaiblis du donjon que voilà;
L'ami longtemps perdu ou l'enfant malheureux rendu
Sourit à son feu flambant, à sa tabl^e^ sociale, ému,
Les chaud^e^s larm^e^s d'extas^e^ de son cœur gai coul^e^nt comme [un torrent,
Et la vertu triomph^e^ du grand mal rapp^e^lé si souvent.
Ne blâm^e^ pas sa paix, Raison fièr^e^, ni détruis pour jamais
Les form^e^s ombré^e^s de joi^e^ non créé^e^, bonheur toujours [frais,
Qui puss^e^nt la maré^e^ lent^e^ de la vi^e^ et vers^e^nt en pitié
Sur son heur^e^ de minuit un sommeil volontair^e^, doré.

. . . . . .

[1] Il me semble que le titre de *Consolations de l'Espérance* eût été mieux que *Plaisirs de l'Espérance*, surtout dans ces fragments. Un prisonnier, une aliénée, un mendiant de cette nature n'ont guère de plaisir, mais ils ont les consolations dépeintes si bien par le poète.

L'Aliénée.

Écout^e^, l'aliéné^e^ sauvag^e^ chant^e^ pour gronder la bris^e^ forte
Qui la voil^e^ distant^e^ de son amant si lent^e^ment transporte.
Ell^e^ vit, trist^e^ témoin, sur la plage hivernale, êtr^e^ navré,
La rud^e^ vagu^e^ qui portait un corps d'un linceul dénué,
Reconnut la pâle form^e^ et, criant en étonn^e^ment, là,
Serra ses mains froid^e^s, et son regard d'aliéné^e^ fixa.
Pauvr^e^ malheureus^e^ veuv^e^, c'était bien là qu'ell^e^ pleurait [en vain
Jusqu'à c^e^ que la mémoir^e^ quitta sa trist^e^ cervelle enfin;
Mais la pitié donna ce sens de bonheur pour charmer,
Cett^e^ paix idéal^e^ que la vérité n'a pu donner,
Les joi^e^s de la fantaisi^e^ luis^e^nt chaud^e^s sur son cœur dans [l'ombre,
Et l'espéranc^e^ sans but égai^e^ son rêv^e^ mêm^e^ le plus sombre.
Souvent quand cett^e^ lune a monté dans le ciel de minuit,
Et que l'oiseau de mer pouss^e^ seul son cri rauqu^e^ sans répit,
Ses fagots flambants brûl^e^nt entassés sur la cim^e^ si belle
Pour saluer la barqu^e^ qui ne reviendra jamais à elle,
Et elle attend encor^e^ mais s'abstient à pein^e^ de pleurer
Pour que sur la mer l'amour fix^e^ puiss^e^ si longtemps tarder.

Le Vagabond.

. . . . . .

Remarqu^e^ le misérabl^e^ dont les err^e^ments ne sur^e^nt jamais
Le regard du mond^e^ qui calm^e^, quoiqu^e^ moitié faux et mauvais,
Dont le cœur errant porta le coup de douleur, confus,
Mais ne trouva point de pitié quand il ne pécha plus,
Cet homm^e^ sans ami, dont les yeux trist^e^s la douleur ne [quitte;
Que l'homm^e^ fier, insensibl^e^, regarde, et pass^e^ son chemin vite,
Condamné sur l'âpr^e^ rout^e^ de Pénurie à errer coi,

Méprisé par le monde et laissé sans un gît^e pour soi:
Mêm^e celui-là, s'il errait par hasard au soir, lassé,
Le long du beau sentier d'épin^es du village — affamé,
Où autour de l'av^enue romantiqu^e d'un^e chaumièr^e sont vus
Le champ de fèv^es en fleurs et le gazon en pente, en plus,
S'appui^e sur l'humbl^e porte et pens^e pendant ce temps qui [lui plaît
« Oh ! que pour moi quelqu^e chèr^e caban^e comm^e ceci sourirait
« Quelque ombr^e de villag^e, pour rendre à ma chétiv^e form^e [sauvage
« La santé dans la brise et un doux abri dans l'orage ;
« Là ma main n'assign^erait nul don borné ni null^e rud^e [couche
« Aux cœurs misérabl^es d'un^e pein^e comm^e la mienn^e que [nul ne touche. »
Ce vœu généreux peut calmer son mal non soulagé
Et l'Espérance entr^e dans la prièr^e du pauvre à moitié [1].

L'AME DE LA BEAUTÉ

Traduit de Rufus Dawes.

I

L'âm^e de la Beauté déploi^e sa lumièr^e précieuse
Et s'élance en sa cours^e dans un^e fuit^e bien joyeuse ;
Je connais sa trace à travers l'air embaumé
Par chaqu^e germ^e qui blanchit et s'y trouve amassé ;
Ell^e laiss^e les cim^es des montagn^es vert^es, cett^e charmant^e fée,
Et orn^e la vallé^e de beaux cristaux de rosée.

[1] Je ne connais rien de mieux que ceci dans son genre dans la poésie du monde. On sent que le poète parle avec son cœur et non pas seulement avec son esprit et qu'il n'écrit pas uniquement pour gagner de l'argent à raison de tant de vers par jour ni pour distraire son ennui, ni pour gagner du renom.

2

A l'aube je sais où elle resta la nuit passée
Car toute rose jaillit belle des délices de rosée,
Alors elle monte encore et autour d'elle jette loin
Une pluie de lumière de ses ailes pourpres en doux soin
Jusqu'à-ce que — de la musique en haut — l'âme s'embrase
Qui la remplit silencieusement d'une douce extase.

3

A midi elle s'en va vers un asile bien frais
Où des ormes ombreux se rencontrent sur des eaux *gais,*
Elle *fossette* l'onde où maintes belles feuilles vertes se submerge.
Qui sourit quand elle brille comme les lèvres d'une douce [vierge
Quand son sein tremblant cacherait en vain quelque beau jour
De son amant l'espérance qu'elle l'aime en retour.

4

Elle suspend au ciel le soir, à l'ouest mystérieux,
De sombres nuages pour faire un pavillon glorieux,
Et autour des marges de chaque pli qui tombe bien beau,
Elle peint une bordure cramoisie d'or — tout nouveau —
Où les rais du soleil tardant aiment à rester
Quand leur dieu dans sa gloire vient au loin de passer.

5

Elle vole autour de nous à l'heure du crépuscule
Quand sa présence d'une puissance plus profonde stimule.
Elle égaie le paysage et encombre le fleuve
D'ombres qui s'envolent comme un rêve féerique — joie toute [neuve,
Encore lançant son vol à travers l'air joyeux,
Oh! l'âme de la Beauté est partout — c'est aux cieux!

LE CRI DES ENFANTS [1]

Traduit d'Élisabeth Barrett Browning.

1

Entendez-vous pleurer les enfants, ô mes frères
Avant qu'avec les ans viennent les douleurs;
Ils appuient leurs jeunes têtes contre leurs tristes aimantes [mères
Et cela ne peut pas arrêter leurs pleurs.
Les jeunes agneaux bêlent dans les prairies — bien heureux; —
Les jeunes oiseaux gazouillent dans leur doux nid,
Les jeunes faons jouent avec les ombres, point peureux,
Et toute fleur vers l'ouest, gaie s'épanouit.
Mais les jeunes — jeunes enfants, ô mes frères, écoutez,
Pleurent amèrement, — vos cœurs n'ont-ils de fibres?
Au jour de congé des autres ils pleurent à l'excès
Dans le pays qui s'appelle terre des libres!

2

Questionnez-vous les jeunes enfants dans leur chagrin?
Demandez pourquoi leurs larmes tombent à flots;
Le vieillard peut pleurer pour son douteux demain
Tout perdu dans le passé, pleurs si chauds.
Le vieil arbre est sans feuilles dans la forêt gracieuse,
Le vieil an finit en verglas moulu,
La vieille blessure, rouverte, est la plus douloureuse,
Le vieil espoir est dur à être perdu;
Mais les jeunes — jeunes enfants, ah! écoutez, mes frères,
Oh! demandez-leur pourquoi ils restent là
Pleurant amèrement devant les seins de leurs mères
Dans notre heureuse Patrie — que c'est triste cela!

[1] Voir à l'Appendice la note IV.

3

Ils regard^ent avec leurs figur^es si pâl^es et creuses
Et leurs regards sont trist^es à la pensée,
Car les pein^es des vieux tir^ent et puss^ent ces âmes pleureuses
Ce sont des jou^es d'enfanc^e désespérée.
« Votr^e vieill^e terr^e », dis^ent-ils, « est bien morn^e, plein^e de [tracas,
« Nos jeun^es pieds, » dis^ent-ils, sont faibl^es au chantier,
« Nous avons fait peu de pas, pourtant nous somm^es las, »
« Notr^e paix dans la tombe est longue à chercher !
« D^emandez aux vieux pourquoi pleurer? — pas à l'enfant,
« Car la terre en dehors est froid^e — cruell^e —
« Nous, jeun^es êtr^es, restons dans l'embarras bien souvent
« Et les tomb^es sont pour les vieux qu'Il appelle.

4

« C'est vrai », dis^ent les enfants, « qu'il peut arriver, — [frère, —
« Que nous mourions avant notr^e temps, bien las;
« La p^etite Alic^e mourut l'an dernier; — sa tomb^e chère
« Est comme un^e boul^e de neig^e sur le verglas.
« Nous regardâm^es dans la foss^e tout^e prêt^e pour la prendre,
« Il y avait peu de place à l'entour.
« Nul l'éveill^era du sommeil où ell^e rest^e — vierg^e tendre —
« En criant: Lèv^e-toi, Alice, il fait jour,
« Si, proch^e cett^e tomb^e, par soleil ou pluie, on prêt^e, frère,
« L'oreill^e, la petite Alic^e plus ne pleure;
« Pourrions-nous la voir, nous la connaîtrions guère
« Car le temps peut-êtr^e son sourire effleure[1]

[1] Je suis désolé de dire que mon ami vrai, le critique sévère et érudit, m'a écrit qu'il n'a pas eu le courage de critiquer davantage mon ouvrage. Probablement peu de lecteurs arriveront aussi loin!

« Et ses moments apaisés et calmés pass^ent gais
« Dans le linceul, près la cloch^e de l'église;
« C'est bon quand il arriv^e, dis^ent les enfants après,
« Que nous mourrions avant notr^e temps[1] (qu'il nuise!) »

5

Hélas! hélas! les enfants cherch^ent à cœurs navrés
La mort dans la vi^e comm^e le mieux pour eux;
Ils serr^ent leurs cœurs gros pour qu'ils ne soi^ent tant brisés
Comm^e par l'ombr^e d'un linceul du tombeau vieux.
Enfants de la mine et de la cité — sortez!
Chantez, enfants, comm^e les chèr^es griv^es le font,
A plein^es mains, pauvr^es ang^es, des prim^evèr^es des prés [tirez,
Riez quand entr^e vos doigts tendr^es ell^es s'en vont.
« Mais, dis^ent-ils, vos prim^evèr^es des prés sont-ell^es ou non
« Comm^e près de la min^e nos trist^es mauvais^es herbes?
« Laissez-nous cois dans le noir des ombr^es du charbon
« Loin de vos plaisirs beaux et trop superbes.

6

« Car, oh! » dis^ent les enfants, « nous somm^es bien las [maint^enant,
« Et nous ne pouvons courir ou sauter;
« Si nous tenions aux prairi^es — ce serait seul^ement
« Pour y tomber par terre et sommeiller:
« Nos genoux trembl^ent en nous courbant si pénibl^ement,
« Nous tombons sur nos fac^es voulant partir
« Et sous nos paupièr^es lourd^es qui s'affaiss^ent en tourment
« Un^e fleur roug^e semblerait comm^e neig^e pâlir,

[1] Il paraît que le nombre de suicides d'enfants s'accroît d'une façon effrayante.

« Car las nous tirons les chars tout le jour amer
« Le long du souterrain noir de charbon,
« Ou tout le jour nous conduisons des rou^es de fer
« Dans les fabriqu^es, qui tourn^ent d'un bien morn^e son.

7

« Car tout le jour les rou^es bourdonn^ent et sont tournantes,
« Nos pauvr^es visag^es leur souffl^e malsain échaude,
« Jusqu'à c^e que nos trist^es cœurs tourn^ent et nos têt^es [brûlantes
« Les murs tourn^ent dans leurs plac^es — le maîtr^e clabaude,
« Le ciel tourn^e chanc^elant à la fenêtr^e haut^e au fond,
« La lumièr^e tourn^e qui touch^e le mur dessous,
« Et les mouch^es noir^es qui ramp^ent gai^es le long du pla- [fond,
« Tous tourn^ent tout le jour et nous avec tous,
« Les rou^es de fer bourdonn^ent tout le jour dans notr^e trou
« Et quelqu^efois nous pourrions prier — ahi !
« O vous, rou^es (éclatant en un gémiss^ement fou),
« Arrêtez, soyez muett^es aujourd'hui ! »

8

Oui, muett^es ! laiss^e-les s'entendr^e l'un l'autr^e respirant
Pour un moment bouch^e à bouch^e, maîtr^e précis !
Laiss^e-les se toucher les mains en gai entr^elac^ement
De leur tendr^e jeunesse humain^e — pauvr^es brebis ! —
Laiss^e-les sentir que cett^e froid^e métalliqu^e motion
N'est pas tout^e la vi^e que Dieu leur révèle !
Laiss^e-les fermer leurs âm^es à la hideus^e notion
Qu'ils viv^ent sous vous, ô rou^es, loin de Son aile !
Encor^e tout le jour les rou^es tourn^ent, de l'appareil,
Broyant la vie en bas de son niveau,

Et les âm^es des enfants que Dieu dot^e du soleil
Tiss^ent machinal^ement dans l'ombr^e — quel tableau !

9

A présent, dit^es aux pauvr^es jeun^es enfants, ô mes frères,
De regarder Dieu et de Le prier ;
Ainsi l'Êtr^e béni qui exauc^e tout^es vrai^es prières
Les bénira un beau jour d'un penser.
Ils dis^ent : « Qui est Dieu ? nous écout^era-t-il jamais ?
« Pendant que le tonnerr^e des rou^es s'entend.
« Quand nous sanglotons — les êtr^es humains qui sont près
« Pass^ent outr^e n'écoutant — nul mot répondant :
« Nous n'entendons (à caus^e d'appareils résonnants)
« L'étranger parlant à la port^e deçà.
« Est-il probabl^e que Dieu avec des ang^es chantants
« Nous entend^e larmoyer plus que ceux-là ?

10

« Deux mots, en effet, nous nous rapp^elons — seul espoir
« Juste à l'heur^e morn^e de minuit, sans alarme —
« Notre Pèr^e » ; regardant en haut dans notr^e gît^e si noir,
« Nous murmurons[1] c^ela tout bas comme un charme ;
« Nous ne savons nuls autr^es mots, excepté « Notr^e Père »,
« Nous pensons qu'en quelqu^e paus^e des chants des anges
« Dieu voudra cueillir en silenc^e notr^e pauvr^e prière
« La tenant dans Sa main fort^e (Tu ne changes
« Notr^e Pèr^e !) ; s'Il nous entendait, bien assurément
« (Car on L'appell^e bon et doux, ce grand Roi)
« Il répondrait souriant au raid^e mond^e très pur^ement :
« Enfant, viens te reposer avec Moi !

[1] Note de l'auteur : « Un fait rendu pathétiquement historique par le rapport officiel de M. Horne, inspecteur du gouvernement et aussi poète. »

11

« Mais non », dis^e^nt les enfants, pleurant fort, « c'est parlage,
« Il est muet comme un^e^ pierr^e^ — sans secours,
« Et ils nous dis^e^nt que le maître est dans Son image
« Qui nous command^e^ de travailler toujours.
« Allons, dis^e^nt les enfants, haut aux cieux menaçants
« De sombr^e^s nu^e^s comm^e^ des rou^e^s — seul^e^s nous [trouvons
« Ne raillez pas — la pein^e^ nous a faits incroyants,
« Aveuglés de larm^e^s, Dieu ! nous Te cherchons. »
Entendez-vous les enfants en larm^e^s, réfutant
Ce que vous prêchez, mes frèr^e^s, sans succès,
Car Dieu veut l'amour du mond^e^ — celui de l'enfant,
Et les enfants dout^e^nt de tout — êtr^e^s navrés.

12

Bien peuv^e^nt les enfants pleurer en leur tristess^e^ noire,
Ils sont las avant qu'ils ne cour^e^nt en l'air,
Ils n'ont pas vu le clair de soleil ni la gloire
Qui est plus brillant^e^ que le soleil cher;
Ils connaiss^e^nt la douleur de l'homm^e^ sans sa sagesse,
Ils tomb^e^nt au désespoir de l'homm^e^, sans calme,
Sont esclav^e^s dans la chrétienté, sans null^e^ tendresse,
Sont des martyrs par l'angoiss^e^ sans la palme,
Sont usés comme avec l'âge irrévocabl^e^ment,
La joi^e^ de la mémoir^e^ ne peuv^e^nt garder,
Sont orph^e^lins d'amour terrestre et célest^e^ maint^e^nant,
Laissez-les pleurer, laissez-les pleurer !

13

Ils regard^e^nt en haut avec figur^e^s pâl^e^s et creuses ;
Leur regard est terrible à voir — brisé —

Car ils vous rappell^e^nt les ang^e^s dans leurs plac^e^s joyeuses
Les yeux tournés sur la Divinité.
O nation cruell^e^ ! dis^e^nt-ils, jusqu^e^ quand, — pour l'ar-
[gent —
Sur des cœurs d'enfants mouvrez-vous le monde,
Étouff^e^rez-vous avec votr^e^ talon tout trembl^e^ment
Et irez-vous à ce marché immonde ?
O ramasseur d'or, leur pauvr^e^ sang en Haut jaillit,
Sa trac^e^ pourpr^e^ montr^e^ votr^e^ chemin infernal,
Mais la larm^e^ de l'enfant en silenc^e^ — plus maudit
Que mêm^e^ l'homm^e^ fort dans son courroux fatal [1] !

VERS

On récit^e^ ce cont^e^ caractéristiqu^e^ — joli :
Quant au grand Cicéron app^e^lé aussi *Tully* [2],
Lequel grâce à sa belle éloquence, on prétend,
Ne paya null^e^ dett^e^, n'import^e^ qu'ell^e^ fût, entièr^e^ment

[1] Depuis la date de ce magnifique et sympathique poème, on a beaucoup diminué les torts des maîtres envers les enfants, surtout dans les fabriques. Les heures de travail sont réduites à dix par jour et il n'est pas permis de les employer avant un certain âge et avant qu'ils aient eu une certaine éducation. Cependant, beaucoup reste à faire, et je crois que pour protéger les enfants, il faudrait établir une convention internationale par laquelle leur travail serait encore réduit et qu'ils devraient avoir les mêmes jours de fêtes que les employés des banques, etc., jours fixés par les lois. Encore leur éducation devrait être gratuite en Angleterre comme en France et aux États-Unis.

La plus célèbre de toutes les revues anglaises, la *Revue d'Édimbourg*, de janvier 1883, appelle Mme Browning « le plus grand poète féminin de notre siècle, même de beaucoup de siècles depuis que Sapho aima et chanta sur les côtes *ensoleillées* de la Grèce ».

[2] Les prénoms de Cicéron étaient Marcus *Tullius*.

Établi[e] ; mais quand, troublé par un créancier,
Montant à la tribun[e], vantait sa gloire altier,
Protestant que payer souill[e]rait pour maint moment
Son grand honneur, — bref, tant cajolant et grondant,
Que mêm[e] son créancier partait tout enchanté.
O heureux Cicéron ! ô homm[e] trois fois doté !
Qui reçus ce grand don de la langu[e], si unique,
Non pas comm[e] moi dont, pour mes péchés, la logique
Manqu[e] terribl[e]ment, car bavardant tant que je puis,
Mon créancier, le coquin, rit de mes ennuis[1].

QUELQUES FRAGMENTS DE *GISIPPUS OU L'AMI TRAHI*

(TRAGÉDIE PAR GÉRALD GRIFFIN)

Traduits en vers blancs

Caractères :

GISIPPUS, l'ami trahi, — Grec de haute naissance.
FULVIUS. — Un patricien romain, qui l'a trahi en lui enlevant l'amour de Sophronie, la femme que Gisippus aimait, et en le laissant injustement périr sur l'échafaud.
SOPHRONIE. — Vierge grecque, un peu coquette, aimée par Gisippus et Fulvius, mais qui préfère Fulvius.
DECIUS. — Officier romain, homme de cœur.

Scène entre Sophronie et Fulvius.

SOPHRONIE

Prends garde,
Je suis ton ami[e], te dis-j[e] : ne te fie à moi,
La terr[e] n'a jamais vu un êtr[e] moitié si faux.

[1] C'est un des 200 sonnets au sujet de trois giuli (*giuli tré*), ou 50 centimes, empruntés par Casti à un marchand de glace qui le tourmentait pour être payé. Ces sonnets sont très admirés en Italie, et Casti, qui avait été très pauvre, devint poète lauréat de François II d'Autriche.

Je ne me suis pas donné la peine d'arranger les rimes selon les règles du sonnet.

Pour celui qui m'évit^e je puis êtr^e bien plus juste ;
Pour toi qui me courtis^es, tout ton cœur sur tes lèvres,
Je suis un vrai glaçon.

FULVIUS

Te croirai-je?
C'est beau et tu l'es comm^e c^ela, mon ang^e — c'est fragile
Et faux, ainsi tu veux que je te croi^e — brillant
Comm^e ta beauté, c'est étinc^elant comm^e ton esprit,
C'est radieux comm^e ta form^e, mais hélas ! c'est tout froid
Et tu dis que tu es ainsi.

(Ils sortent.)

Monologue de Gisippus

quand il sut que Fulvius l'avait trahi.

GISIPPUS (Il entre seul.)

Maint^enant, je voudrais
Qu'il y eût des guerr^es bien féroc^es en Grèc^e. Grands dieux
Le bonheur solitair^e d'un suicid^e légal,
L'extas^e de courir après la mort, quand la vie
Dev^enue sans espoir nous pousse à cett^e chass^e — la joie
De la rencontrer front nu au champ de bataille,
Dans le bruit de la lutt^e qui exclut la pensée,
Et s'élançant dans ses bras roug^es de sang chaud — sans
La craint^e du haut déplaisir du ciel qui nous juge.

(Decius entre et dit :)

Connais-tu Fulvius?

GISIPPUS

Si je connais Fulvius !
J'aurais connu moins de l'homme et plus de la paix
Si je ne l'euss^e jamais connu — ô faibl^e fierté

Me quitt^es^-tu à présent que tu me manqu^es^ le plus,
Veux-tu, toi qui as sout^e^nu mon âm^e^ navré^e^ — contre
La tyranni^e^ de l'amour, me laisser maint^e^nant
Pour m'humilier dans ma chute. Oh ! pour un morceau
De vert^e^ tourb^e^ grecque un tout petit coin pour cacher
Mes malheurs — ma mémoire, et mes dout^es^ tous ensemble !

DECIUS

Mon devoir
M'oblig^e^ contr^e^ gré à vous interrompr^e^, prisonnier.

GISIPPUS

Merci de ce que vous fait^es^, mes pensé^es^ commencent
A me dev^e^nir hostil^es^. Mond^e^ sans âm^e^, je te quitte,
Et toi dont l'imag^e^ n'a jamais quitté ce cœur,
Douc^e^ vision de ma trist^e^ mémoire, à toi, adieu !

(En voyant Sophronie passant à distance :)

Beau fantôm^e^ perdu de mes espéranc^es^ flétries,
Combien de milliers de mill^e^ de scèn^es^ de bonheur,
Non pas brusqu^e^ment tiré^es^ du repos de jadis,
Mais douc^e^ment éveillé^es^ dans la lumièr^e^ céleste
Par l'enivrant^e^ magi^e^ de ce regard *sorcier*[1]
Surgiss^e^nt dans mon âm^e^ comm^e^ si venu^es^ de la mort !

Dernière scène.

Place d'exécution. — Gisippus enchaîné.

GISIPPUS

Qu'il en soit toujours ainsi
Qu'un *généreux*[2] soit toujours pauvr^e^, que l'avar^e^ croisse,

[1] Je fais de *sorcier* un adjectif, au lieu d'ensorcelant, parce que dans l'original on prend la même licence.

[2] Je fais un substantif de *généreux*, comme dans l'original.

Que l'injust^e^ Fortun^e^ pav^e^ d'or la rout^e^ de l'ingrat,
Que la mort suiv^e^ l'innocent et certain^e^ment ceux
Qui maint^e^nant lèv^e^nt leurs yeux larmoyants et murmurent
Contr^e^ le sort oppressif, n'admettront sa justice.
Roi invisibl^e^! l'homm^e^ doit-il subir tes épreuves
Avec un^e^ soumission tranquille et léthargique,
Ou lever les mains, demandant raison au ciel?
Nos cœurs doiv^e^nt parler, — bien des fouets sont sur eux,
Nous nous élançons en démenc^e^ pour arracher
Le voil^e^ qui nous aveugl^e^ sur la vrai^e^ cause; — en vain!
La main de cette obscur^e^ Providence éternelle
Encor^e^ le tient là non ému — impénétrable;
Nous ne pourrions rien qu'arrêter — nous détourner
Pour *deuiller*, pour nous étonner, et pour subir.

LE RÊVE DU CÉLIBATAIRE[1]

1

La musiqu^e^ finissait, la dernièr^e^ dans^e^ cessa
Et un^e^ par un^e^ les bell^e^s fill^e^s lassé^e^s s'en allèrent,
Les rich^e^s guirland^e^s tombèr^e^nt des hauts murs au delà,
Les têt^e^s bien fatigué^e^s des musiciens penchèrent.

2

Et moi, mélancoliqu^e^ célibatair^e^ distrait,
M'en allais pour déplorer mon sort solitaire;
Je dormis quelqu^e^ temps, mais sur mon sommeil restait
L'imag^e^ sylphid^e^ de ma bell^e^ Cath^e^rine, fill^e^ si chère.

Par qui?

3

Je rêvais des joies d'hymen, d'amour mutuel,
D'instants heureux, de bonheurs conjugaux ardents,
Et puis je pensais aux garçons, aux filles sans fiel,
Aux regards de la mère, aux baisers des enfants.

4

Je les voyais en douce perspective s'asseyant
Le soir d'hiver autour du foyer chaud, joyeux,
Leur douce mère tricotant et les enfants jouant,
Ou regardant tendrement le père aimant heureux.

5

La scène changea. On livre le compte du boulanger,
Je grogne à voir la consommation si hideuse
De pâtés, pain, et puddings qu'il prit pour gorger
Le ventre de la croissante génération mangeuse.

6

Il n'y eut de fin à manger; rôts de mouton
Étaient vaincus journellement par la petite troupe;
Les voyant, on eût cru que chaque petit glouton
Avait parié à qui prendrait le plus de soupe.

7

Le boudin énorme fumait sur le plat d'usage,
Le grand aloyau élevait sa belle forme en vain,
Tous les petits gamins faisaient un tel tapage
Que guère un reste ne parut encore, c'est certain.

8

Puis le compte de l'école : nourriture, instruction,
Tant par an, mais les extras montèrent dans la note
Presqu'au double de la primitive stipulation
Et chaque petite bagatelle fut comptée sans faute.

9

Raccommodag^e d'un pantalon, un Homèr^e neuf,
Un carreau de vitre, un^e vest^e réparé^e, maint gant
Une ardois^e, reliur^e des œuvr^es de Virgil^e, bœuf,
Un^e dos^e de méd^ecine, sangsu^es, extraction d'un^e dent.

10

Je regrettais, maint^enant, l'état célibataire,
Le verre à deux, la voitur^e du dimanch^e béni,
L'excursion à Sèvr^es avec ma Cath^erin^e si chère,
Et je maudissais les compt^es énorm^es du lundi.

11

Ici Cath^erin^e gronda, je frappai, je jurai,
Les chats miaulèr^ent, les enfants crièr^ent sans trêve
Et ainsi m'éveillant au vacarme effréné,
Je remerciai les astr^es que ce ne fût qu'un rêve.

A SIRMIO

Traduit d'une traduction de Catulle.

1

Sirmio[1], quel lieu peut bien se comparer à toi,
Le choix et l'orgueil de presqu'îl^es vert^es je te voi,
Brillante îl^e des îl^es, n'importe où leur verdur^e reste,
Par le lac calme ou le sein de l'océan leste.

2

Demeur^e de mon cœur, avec quell^e joi^e je m'envole
Des riv^es étrangèr^es, au bonheur, vers toi, idole !
Sur la plain^e de Bithyni^e[2] non plus un rôdeur,
Oui, oui, je suis, je suis, encor^e chez moi, ma fleur.

[1] Je fais une syllabe de *mio* dans *Sirmio*, selon les règles pour *fiole* et *pioche*, qui sont monosyllabes.

[2] Bithynie était le nom d'une partie de l'Asie Mineure qui formait jadis un royaume que Nicomède légua aux Romains l'an 45 avant Jésus-Christ.

3

Libéré d'un fardeau de lourds soucis revenir
Las de voyages à son cher chez soi pour jouir,
Pour presser encore la chère vieille couche familière
Et la sentir céder, oh ! c'est une joie entière !

4

Assez de luxe, ce seul jour d'extase, de penser,
M'apporte, les travaux d'une longue vie à repayer ;
Belle Sirmio, souris, ris haut ; ô vagues bleues, chantez !
Ah ! choses familières, votre vue ancienne renouvelez[1] !

INSCRIPTION SUR LA PORTE DE L'ENFER [2]

Dante.

Par moi vous allez à la cité dolente,
Par moi vous allez aux douleurs éternelles,
Par moi vous allez parmi la foule souffrante
Laissez tout espoir vous qui entrez, rebelles !

PREMIERS VERS DE LA MONODIE SUR SHERIDAN

Byron.

Quand le dernier rayon du jour, partant déjà,
Dans le crépuscule de l'été pleure loin de là,
Qui n'a pas senti de l'heure charmante la douceur
Tomber sur son âme comme la rosée sur la fleur ?

[1] Les poèmes de Catulle sont bien admirés pour leur simplicité, leur aise, leur grâce, leur engouement sincère et leur pathétique vrai.

[2] Voici l'original de ces vers :

Per me si va nella città dolente,
Per me si va nel eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente,
Lasciate ogni speranza voi che entrate !

SUR LES CRITIQUES

Aux achᵉteurs non aux lecteurs mon livrᵉ sera *cher* ;
Et sans doutᵉ quelquᵉs critiquᵉs le trouvᵉront tristᵉ, amer ;
Mais qu'est-cᵉ que cᵉla me fait ? car lorsquᵉ je donne unᵉ [fête,
Je veux plaire aux gourmets, mais non au gourmand bête.

ODE A LICINIUS

Traduit d'une traduction d'Horace[1].

I

Licinius, écoutᵉ mon conseil d'ami :
Évitᵉ la mer, quand l'oragᵉ poussᵉ son cri,

[1] La carrière d'Horace est très intéressante. Son père était un homme de fortune, de sentiments libéraux et élevés.

Horace étudia aux meilleures écoles de Rome et, à l'âge de dix-huit ans, il alla à Athènes pour compléter ses études. Pendant qu'il y était Marcus Brutus passa par Athènes, sur son chemin à la Macédoine, et Horace, accompagné de quelques autres jeunes Romains nobles, entra dans l'armée, devint tribun militaire, combattit à Philippe dans cette dernière lutte pour la liberté et sauva sa vie par la fuite. En sauvant sa vie, il perdit sa propriété, qui fut confisquée, et fut réduit à cette pauvreté gênante qu'il décrit si bien dans le poème précédent, jusqu'à ce que Virgile le présenta à Mœcenas, à l'intérêt duquel il dut de recouvrer sa propriété. L'empereur Auguste alors devint son ami et voulut le faire son secrétaire, ce que Horace refusa. Plus tard, Mœcenas lui donna la ferme Sabine dans laquelle Horace se retira du tumulte de Rome, préférant la retraite à une vie plus brillante. Nul autre poète, que je sache, n'a reçu une ferme d'aucun autre Mœcenas, quoiqu'il y ait beaucoup plus de riches qu'alors.

Un critique judicieux dit : « Les poésies d'Horace possèdent des charmes permanents comme des travaux d'art exquis et démontrent l'observation la plus fine des mœurs, l'amour ardent pour la nature et pour la vie rurale, un grand goût pour le plaisir des sens et un regret hantant et pathétique causé par la brièveté et la tristesse de la vie humaine. »

Horace est encore et sera toujours le compagnon favori de l'homme

Ni trop prudent ne rest^e^ près du rivage
Qui caus^e^ souvent au marin le naufrage.

2

Pour celui qui aim^e^ le just^e^ milieu, cher,
Nul gît^e^ sordid^e^ n'ouvr^e^ son abri amer,
Null^e^ sall^e^ seigneurial^e^ n'attir^e^, je le pense,
L'œil de jalousi^e^ *jamissé* par chance.

3

Le pin svelte et bien haut se ploi^e^ bas, leste,
De haut^e^s tours cèd^e^nt tandis qu'un^e^ petit^e^ reste,
Et les foudr^e^s du ciel tomb^e^nt en rag^e^ de l'air
En plein sur le pinacl^e^ du rocher fier.

4

L'homme au cœur ferme et prudent à nos yeux,
Quand le mal vient, espère encor^e^ le mieux,
Quand le bien l'appelle, il oubli^e^ l'épreuve
D'un^e^ sombre et gênant^e^ pauvr^e^té qui l'abreuve

5

La pein^e^ qui ombr^e^ ton trist^e^ front aujourd'hui,
L'aub^e^ de demain peut la chasser d'ici ;
Apollon aim^e^ la lyre et le chant doux,
Il ne ploi^e^ l'arc sans cess^e^ ni n'est jaloux.

6

Quand le mal vient, ne perds courag^e^ ni tremble,
Mais les voil^e^s enflant^e^s cargue à temps ensemble
Quand le vent favorable est trop soufflant
Qui te transporte en avant si vit^e^ment.

du monde, sa philosophie est épicurienne. Il ne se maria jamais et mourut subitement âgé de 56 ans.

Je renvoie le lecteur à la note de la page XXIX de ma préface pour quelques autres détails sur Horace.

LA GLOIRE

Tiré des Satires de Juvénal[1].

Les dépouill^es de guerre, un^e cott^e de maill^es fixée haut
Au trôn^e des trophé^es de victoir^e, d'emblèm^es dépôt,
Un peu de castor tombant de son casqu^e, coupé,
Le banc d'un chariot brisé, un fragment taillé
D'un^e galère abordé^e, le captif qu'on fait voir
Sur l'arc triomphal en pierr^e sculpté^e, du trottoir ;
Voilà le tout de la grandeur et du bonheur ;
Grec, Romain et barbar^e, vis^ent à ceci du cœur,
D'ici le travail chaud, et le péril près vint,
Moindre est la soif de vertu que du renom saint ;
Qui embrass^e seul^ement la simpl^e vertu dans ses bras ?
Enlèv^e le clinquant, ell^e ne charm^e plus ici-bas.
Pourtant la gloir^e de quelqu^es rar^es grands noms, d'âm^es [actives,
Env^eloppa notr^e patrie en des flamm^es destructives,
La soif de louang^e, de titr^es gravés, lisez là
Sur des pierr^es qui gard^ent les cendr^es des morts que [voilà !

[1] On dit que « Juvénal était un avocat très éminent. Son premier essai comme poète satirique fut contre l'acteur Paris, et pour des attaques répétées du même genre, il fut envoyé dans un exil honorable ; nommé commandant d'un corps d'armée à Pentapolis, sur la frontière d'Égypte, dans sa quatre-vingtième année. On peut dire que Juvénal fut le dernier des poètes romains, et comme hardi ennemi du vice, il est sans rival. Quoique ses intentions fussent bonnes et ses dénonciations puissantes, l'indélicatesse morale du siècle dans lequel il vécut, rend ses habiles satires trop grossières dans leurs details pour les lecteurs d'aujourd hui. Les traductions anglaises de Juvénal ont été faites par Dryden, Gifford et autres. » Juvénal, quoique ses vers fussent quelquefois cyniques, était chaste.

LE SACRIFICE D'IPHIGÉNIE

LA FILLE D'AGAMEMNON ET DE CLYTEMNESTRE

Traduit d'une traduction de Lucrèce [1] (en vers blancs).

Ell^e regarda alentour, cett^e perl^e des vierg^es grecques,
La belle Iphigénie autour d'ell^e regarda.
Ses rich^es tress^es prodigu^es, méprisant encor^e le lien
Du bandeau sacré, se répandir^ent sur ses joues.
Ell^e cherch^e tout en vain la protection, ell^e regarde
Près d'ell^e son pèr^e malheureux, les prêtr^es officieux
Moitié repentants, cachant leur acier aigu,
La foul^e des spectateurs pleurant en la voyant,
Ell^e, muett^e d'alarme, avec genoux suppliants,
Les yeux levés, cherchant la compassion encore
Sans résultat, inutilement, vain^es sa jeunesse,
Son innocence et sa beauté, vain^e la vant^erie
D'un^e naissanc^e royal^e, vaine encor^e qu'ell^e la première
Murmurait le doux nom de pèr^e, l'enfant aînée.
Levé^e de sa postur^e suppliante, ell^e voyait
L'autel tout préparé là non pas pour mêler
Des vœux d'époux et allumer la torch^e de noces;
Mais au moment où elle était tout^e mûr^e de charmes,
Tandis que l'hymen l'app^elait, mourir même alors
La victim^e d'un père, et le dur prix à payer
De marin^es grecqu^es doué^es ainsi de bris^es suaves,
Tels sont les crim^es que la superstition suggère!

[1] Lucrèce soutenait que le monde existe par un concours fort des atomes et sans aucune direction ou intervention divine. On qu'il se suicida.

INVOCATION ET INTRODUCTION DU PARADIS PERDU (De Milton[1])

Traduit presque mot à mot des vers blancs anglais en vers blancs français.

De la premièr^e transgression de l'homme, et du fruit
De cet arbr^e défendu, dont l'amer goût mortel
Am^ena la mort dans le monde, et tout^e notr^e douleur,
Avec pert^e de l'Éden, jusqu'à-c^e qu'un Homme plus grand
Nous restaure, et regagn^e pour nous, le sièg^e joyeux,
Chante, ô Mus^e célest^e, qui sur le sommet secret
D'Oreb, ou de Sinaï, inspirais autr^efois
Ce pasteur qui apprenait à la rac^e choisie,
Dans le commenc^ement, comment les cieux et la terre
S'él^evèrent du chaos...

. . . . . .

Et principal^ement toi, ô Esprit, qui préfères,
Avant tous les temples, les êtr^es droits et les tout-purs,
Enseign^e-moi, car tu sais; Toi, dès le commenc^ement
Fus présent; avec des ail^es puissant^es étendues,
Comme un^e colomb^e t'assis couvant sur l'abîm^e vaste,
Le rendant fécond : ce qui est en moi obscur
Éclair^e-le, ce qui est bas élève et supporte;
Qu'à la hauteur énorm^e de ce grand argument
Je puiss^e défendre humbl^ement l'Éternell^e Providence,
Et justifier les voi^es du grand Dieu envers l'homme,
Dis d'abord, car le ciel ne cach^e rien de Ta vue,
Ni l'espac^e vast^e de l'enfer, dis d'abord quell^e cause
A mu nos grands parents, dans cet état heureux,
Tant favorisés du Ciel, à être infidèles

[1] Ce n'est qu'à l'âge de quarante-sept ans que Milton commença le *Paradis perdu*.

A leur Créateur, transgresser sa volonté
Pour une seule restriction, seigneurs du monde en outre?
Qui d'abord les réduisit à cette vile révolte?
Le serpent infernal; ce fut lui dont la ruse,
Excitée par l'envie et la revanche, déçut
La mère des humains, à l'époque où son orgueil
Le jeta hors du Ciel, avec toute son armée
D'anges rebelles, à l'aide de laquelle il aspirait
A s'élever en gloire loin au-dessus de ses pairs.
Il espérait avoir égalé le Très-Haut,
S'il résistait; et, avec un but ambitieux
Contre le trône et la monarchie du Dieu clément
Soulevait une guerre impie au Ciel, et bataille fière
Avec tentative vaine. Lui, le Dieu tout-puissant
Le lança tête première hors du ciel éthéré,
En hideuse ruine et en vive combustion, en bas
A l'abîme de perdition, pour y demeurer
En chaînes adamantines dans l'horrible feu pénal,
Qui osa défier l'omnipotent Dieu aux armes.
Neuf fois l'espace qui mesure la nuit et le jour
A l'homme mortel, avec sa troupe si affreuse, il
Couchait vaincu, roulant dans le grand golfe brûlant,
Confondu quoique immortel : mais son triste destin
Le garda pour plus de colère; car la pensée
De bonheur perdu, de peine durable en même temps
Le tourmente; il jette alentour ses yeux méchants,
Qui apercevaient l'affliction vaste et l'épouvante
Mêlées d'orgueil obstiné et de haine tenace :
En même temps, loin comme la vision des anges, il voit

La situation funest^e^, ruinée et sauvage;
Un horribl^e^ cachot de tous côtés alentour
Brûlait comme un grand four, mais de ces flamm^es^ terribles
Null^e^ lumièr^e^, mais plutôt l'obscurité visible
Servait seul^e^ment à montrer des chos^es^ de douleur,
Des régions terribl^es^ de pein^es^, ombr^es^ trist^es^, où ni paix
Ni repos ne peuv^ent^ êtr^e^, l'espoir jamais ne vient
Qui vient à tous ; mais la torture hideus^e^ sans fin
Encore afflige, et un déluge de feu, nourri
D'un soufr^e^ toujours brûlant mais jamais consumé :

. . . . . .

« Est-c^e^ ceci la région, ceci le sol, la terre, »
Disait alors l'archang^e^ perdu, « ceci le siège
« Qu'il nous faut échanger contr^e^ le ciel, ces ténèbres,
« Contr^e^ cett^e^ lumièr^e^ célest^e^? — Qu'il soit ainsi, puisqu^e^ Lui
« Qui maint^e^nant est souv^e^rain, peut faire et ordonner
« Ce qui est just^e^ ; le plus loin de Lui est le mieux,
« Que ma raison égala, la forc^e^ fit suprême
« Au-dessus de ses égaux. Adieu, prés heureux,
« Où la joie rest^e^ toujours ! Salut, horreurs, salut,
« Monde infernal, et toi, le plus profond enfer
« Reçois ton nouveau possesseur : l'êtr^e^ qui apporte
« Une âm^e^ qui ne peut êtr^e^ changé^e^ par lieu ou temps.
« L'âm^e^ fait sa propr^e^ place, et en ell^e^-mêm^e^ tout^e^-puissante
« Peut faire un Ciel de l'Enfer, un Enfer du Ciel.
« Qu'importe où, si je suis encor toujours le même,
« Et ce que je devrais êtr^e^, — tout mais moins que Lui,
« Que la foudre a fait plus grand? Car ici du moins
« Nous serons libr^es^, le Tout-Puissant n'a pas bâti

« Ici pour son envi^e^, — ne nous chass^e^ra d'ici :
« Ici nous pouvons régner sûrs, et dans mon choix
« Régner vaut l'ambition quoiqu^e^ dans le sombre enfer ;
« Mieux vaut régner en enfer, que servir au ciel :
« Mais pourquoi laissons-nous donc nos amis fidèles,
« Les associés et les part^e^nair^e^s de notr^e^ grand^e^ perte,
« Reposer étonnés dans l'étang oublieux,
« Et ne les app^e^lons à prendre avec nous leur part
« Dans ce lieu malheureux, ou bien un^e^ fois de plus
« En arm^e^s ralliés, chercher ce qui peut être encore
« Gagné au ciel, ou perdu en plus dans l'enfer? »

. . . . . .

Il app^e^la si haut, que tout le vast^e^ creux profond
De l'enfer résonna. « Princ^e^s, Potentats, Guerriers,
« La fleur du ciel, jadis à vous, maint^e^nant perdu,
« Un étonn^e^ment tel que ceci peut-il saisir
« Des âm^e^s éternell^e^s ; ou avez-vous pris cett^e^ place
« Après les travaux de bataill^e^ pour reposer
« Votr^e^ prouess^e^ fatigué^e^, pour l'ais^e^ que vous trouvez
« De dormir ici, comm^e^ dans les vallé^e^s du ciel?
« Ou dans cett^e^ posture abject^e^ avez-vous juré
« D'adorer le conquérant? qui maint^e^nant contemple
« Chérubin et Séraphin roulant au déluge,
« Arm^e^s et drapeaux dispersés, jusqu'à-c^e^ que bientôt
« Ses ang^e^s poursuivant vit^e^ de la port^e^ du ciel voient
« L'avantage, et descendant nous foul^e^nt sous leurs pieds
« Nous courbant ainsi, ou avec foudr^e^s entr^e^lacées
« Nous transperc^e^nt au fond de ce golfe abominable.
« Or rel^e^vez-vous, ou soyez pour toujours tombés. »

Chamonix

et une ascension au grand plateau du mont Blanc[1]

1

C'était en août, par un beau matin,
Sous des sapins au sombr^e teint profond,
Quand je vis un^e scèn^e dont l'air bénin
Fit de la terre un Éden second.

2

Tout grand pic dans la neig^e vierg^e luisait
Où son rud^e pied l'homm^e n'a pu placer
Sur la scèn^e le soleil rayonnait ;
Là de trist^es cœurs peuv^ent l'espoir glaner.

[1]Ce poème est fautif quant aux rimes, selon les idées anglaises et dans ma propre opinion, puisqu'il est à rimes redoublées à la française, et non pas à rimes doubles à l'anglaise, comme dans *Constance*, *Marie*, *Mes Pensées*, *Mes Idées* et mes vers satiriques.

George Sand dit bien dans une lettre à un poète : « *Associez vos grandes peintures de la nature sauvage avec la pensée et le sentiment humain...* Les hommes ne s'intéressent réellement à un homme qu'autant que cet homme s'intéresse à l'humanité. Ses souffrances ne trouvent d'intérêt et de sympathie qu'autant qu'elles sont subies par l'humanité... il faut, sans sacrifier la peinture, féconder par la comparaison ces belles pièces de poésie si fortes et si coloriées... *la plupart de vos marines sont trop de l'art pour l'art*. Je voudrais que cette impitoyable mer fût plus personnifiée, plus significative et que la terreur et l'admiration fussent liées à des sentiments toujours humains et profonds... Voyez Homère, comme il touche à la nature, il est plus romantique que tous les modernes, et pourtant cette nature si bien sentie et si bien dépeinte n'est qu'un inépuisable arsenal où il trouve des com-

3

La mer chang^e^, ses maré^es^ sont comptées,
Les vents font sur ell^e^ leur volonté,
Par l'orag^e^ les cim^es^ ne sont domptées,
Jamais un pic d'un pouc^e^ n'est courbé.

4

Mont Blanc, je t'admir^e^ plein d'émotion,
J'ai gravi vers ton sommet un^e^ fois ;
Ton charm^e^ gonfl^e^ mon cœur comme un^e^ potion,
Ma douleur cèd^e^ quand ton front je vois.

Ta cime attir^e^ le tonnerr^e^ bruyant,
Des éclairs illumin^ent^ ta couronne ;
Près de toi, mon pouls bat plus viv^e^ment,
Et mes pein^es^ pour le temps j'abandonne.

6

Trois monts d'Or, ou d'autr^es^ grands pics, placés
L'un sur l'autr^e^, n'aurai^ent^ ta vast^e^ grandeur ;
Les Himalayas [1], les And^es^, métrés,
Ne nous montr^ent^ de si près tell^e^ hauteur.

paraisons pour animer et colorer les actes de la vie divine... Tout le secret de la poésie, tous ses prodiges sont là... *Hugo a senti cela quelquefois, mais son âme n'est pas assez morale pour l'avoir senti tout à fait et à propos. C'est parce que son cœur manque de goût...* L'oiseau chante pour chanter, dit-on. J'en doute. Il chante ses amours et son bonheur. »

[1] Par les descriptions des voyageurs dans les Himalayas et par les excellentes photographies de ces montagnes publiées par Marion, on voit que jamais on ne peut apercevoir plus de 10,000 pieds de hauteur dans les Himalayas au-dessus du point de vue, c'est-à-dire pas autant qu'à Chamonix où l'on voit jusque 12,000 pieds.

Dans les Himalayas, on monte pour ainsi dire par un escalier, et

7

La lumièr^e^ qui fait voir ta splendeur,
Les ténèbr^es^ où des mystèr^es^ se cachent,
Donn^ent^ douc^es^ pensé^es^ du ciel au rêveur,
Et longtemps de leurs charm^es^ ne me lâchent.

8

Tandis que le mont Blanc nous effraye,
Chaque « aiguill^e^ » comme un^e^ dentelle exquise,
D'un^e^ beauté plus grand^e^ que l'art, égaye ;
Cett^e^ plac^e^ dut pour l'Éden être acquise.

9

Avec un^e^ fill^e^ d'Èv^e^ que je voudrais
Vivre ici, l'âm^e^ d'amour réveillée,
Plus d'eau de Marah [1] je ne boirais !
Par nectar tout^e^ soif est apaisée.

10

En haut de la vivant^e^ création
Ta fièr^e^ couronn^e^ regard^e^ dans le ciel,
Mêm^e^ les nu^es^ manqu^ent^ en mainte occasion
De gravir ton pic blanc comm^e^ le sel.

11

Des cascad^es^ grond^ent^ fort comm^e^ le tonnerre,
Un arc-en-ciel parfois vous fascine ;

la hauteur que l'on a atteinte ne compte pas, comme la hauteur de la vallée de Chamonix au-dessus de la mer ne compte pour rien à l'œil. Le mont Blanc, vu à 50 milles de distance de Genève, ne produit qu'une faible impression sur l'esprit ; cette impression dépend de la proximité d'une cime de montagne combinée avec la hauteur (*).

[1] On parle dans l'Ancien Testament des eaux de Marah qui étaient amères.

(*) De Darjeeling on voit Kinchinjunga, le second pic en hauteur qui a 28,156 pieds mais Darjeeling est déjà à 7,160 pieds au-dessus de la mer et la distance est 45 milles seulement. Le plus haut, on voit d'une montagne de 10,000 pieds à une distance de 120 milles, il a 29,130 pieds de haut.

Les eaux sembl^ent l'écum^e de mer, à terre,
Et sautant se chang^ent en un^e fin^e bruine.

12

Des montagn^es mill^e sapins couvr^ent les bases,
De bouleaux blancs et d'aun^es enlacés,
L'herb^e comm^e l'ém^eraude en maint^es brillant^es phases,
Rich^es teint^es d'automne et verts combinés.

13

Trois grand^es « aiguill^es » surplomb^ent le village;
Sont-c^e les trois Parqu^es[1] transformé^es en pierre?
Dru, Blaitière et Charmeaux, qu'on ravage
Si quelqu^e secret du Destin là erre.

14

L'aiguill^e la plus splendide est Charmeaux,
Qui paraît une œuvr^e de Michel-Ange,
D'où les pierr^es tombant ouvr^ent des tombeaux,
Tant ell^es surplomb^ent d'un^e manière étrange

15

L'auror^e sur les haut^es montagn^es s'élance,
Pendant que la vallé^e dort dans l'ombre,
Et ell^e teint la neig^e d'un^e roug^e nuance,
Tandis qu'au vallon il fait tout sombre.

16

Or sur les chefs l'esprit luit d'abord,
Avant de choir sur nous, simpl^es soldats.
Sur ces homm^es-cèdr^es le soleil brill^e fort,
Quand les autr^es ont perdu ses appas.

[1] On sait que les trois Parques étaient, d'après la Mythologie, maîtresses du sort des humains.

17

J'observ^e le fleuv^e rapid^e comme un^e flèche,
Non gros de plui^es, mais de neig^e fondue[1] ;
Pins dont l'odeur[2] le malade allèche,
Doux fruits dont la mass^e sur nous influe.

18

Ainsi des cœurs tendr^es s'aim^ent par bonté
Quand des cœurs froids ne cèd^ent même aux pleurs ;
Au Midi, de montagn^es entouré,
Des sourir^es gagn^ent plus qu'un^e crainte ailleurs.

19

Du Brévent, l'œil voit plus d'un^e vallée,
Le Buet et Vanois^e sans ennui ;
En tels lieux l'âm^e douce est attardée,
On se sent pour l'instant si béni !

20

De la Flégèr^e, ce panorama
Est étendu devant l'œil, vu^e belle !
Pas même au Thibet, le grand Llama[3]
Peut voir des vu^es que cell^e-ci n'excelle.

21

La bas^e des vallé^es l'avant-scèn^e ferme ;
Là ell^e semble en abîm^e s'affaisser,
Dont l'enfer sombr^e peut bien êtr^e le terme :
Rien ne guid^e pour ce cratèr^e sonder.

[1] La rivière à Chamonix est plus pleine en été qu'en hiver.
[2] L'on sait que les malades sont envoyés à Arcachon et ailleurs pour respirer l'odeur des pins.
[3] Le Llama est le souverain du Thibet.

22

De la mêm^e bas^e « Vert^e » comm^e « Dru » s'élève;
Entr^e ces pics la distanc^e sembl^e petite;
Deux mill^e pieds plus haut « Vert^e » se relève,
Il sembl^e d'ici un^e palm^e monolithe.

23

Ici sont fleurs, doux fruits, eaux limpides,
Neig^es, vach^es sonnant leurs cloch^es, un ciel bleu,
Des homm^es contents de leurs femm^es placides;
Voir leur sol, tant qu'ils viv^ent, c'est leur vœu.

24

Au mont Blanc je vois l'aub^e se levant,
Sa lumièr^e ros^e dor^e le givr^e dissous;
Chaqu^e point comm^e un^e torch^e flambant^e semblant
Phosphorescent et changeant dessous.

25

Les « Boss^es du dromadair^e » sont luisantes
Comm^e des vas^es d'albâtr^e pleins de lumière;
Le « pic du Midi » jette ombr^es fréquentes,
Comm^e des cavern^es près d'un^e plain^e sorcière.

26

Un « sérac » diaphane est brillant,
Comme un ang^e de lumière il paraît,
Son voisin d'ombr^e noir^e s'enveloppant,
Un ang^e maudit de ténèbr^es contrefait.

27

Le coucher du soleil jett^e l'ombr^e bas
Comm^e des soucis tombant sur nos jours;
Au lever l'ombr^e s'en va sans fracas,
Comm^e quand l'amour est là, sans détours.

28

Çà et là la neige est ondulée,
Le soleil laiss^e des ombr^es comm^e la nuit,
Comme un^e rob^e de satin blanc plissée;
Un^e bell^e clarté dessus se produit.

29

D'un^e vive lumièr^e les pics sont luisants
Comm^e des sourir^es sur un cher profil;
Les vallons dans l'ombr^e sont languissants
Comm^e quand d'un^e femm^e nous somm^es en exil.

30

Des beaux pics les grand^es ombr^es sont proj^etées
Des lieu^es loin, sur le vallon si froid;
Des lumièr^es au-d^essus sont reflétées,
Mat^es et bruni^es comm^e l'or en reçoit;

31

Qu'est-c^e que je vois là, de ma lorgnette,
Se traînant sur le sol comm^e des mouches?
Sont-ce ang^es ou diabl^es là sur la haut^e crête?
Ce sont des homm^es aux form^es non farouches.

32

Quand la mort nous sera proch^e — trist^ement
En soupirs la vie ira se clore,
Comm^e nous déplorerons que foll^ement
Nous perdîm^es de notr^e court^e vi^e l'aurore!

33

Ah! soleil, lune, astr^es, par moi loués,
Vous jett^erez des rais sur ma tomb^e morne,
Non durs comm^e des amis déjoués,
Froids quand je succomb^erai à cett^e borne!

34

La calentur^e^, le mal du pays,
Par les montagnards seule est sentie;
Quittant Chamonix, mon paradis,
De cett^e^ pein^e^ mon âme est engourdie.

35

Mêm^e^ pour Néron, un seul êtr^e^ pleura;
Null^e^s larm^e^s ne seront pour moi versées.
Ah! qui plus d'une^e^ fois ne s'affligea
Des affections qui fur^e^nt rejetées!

36

En cett^e^ scène^e^ féeriqu^e^ la lun^e^ déborde;
Son capric^e^, comm^e^ notr^e^ goût, la préfère,
Tout^e^s faveurs à ces Alp^e^s elle accorde;
Ell^e^ lui rappell^e^ des pics dans sa sphère.

37

Mill^e^ chalets perch^e^nt haut sur ces montagnes,
Car peu d'homm^e^s trouv^e^nt plac^e^ dans l'étroit^e^ plaine,
De douc^e^s fontain^e^s arros^e^nt les campagnes;
D'un mill^e^ de larg^e^ n'est ce beau domaine.

38

Là quell^e^s fougèr^e^s, quell^e^s mouss^e^s, quels beaux glands[1]!
Des arbust^e^s nains, des fleurs de bell^e^s teintes;
Pensé^e^s (ah! sont-c^e^ des pensé^e^s l'encens?)
Des violett^e^s de rosée atteintes.

39

L'oiseau sauvag^e^, le chamois timide,
Parfois égay^e^nt le vast^e^ paysage,

[1] J'ai voulu mettre *lichens* qui rime d'après mon Dictionnaire des rimes avec *encens*, mais qui est prononcé comme si ce mot était écrit « lichen*nes* », de même que *Eden* rime selon les règles avec *moyen*, quoique le mot se prononce « Eden*ne* » par une des nombreuses bizarreries de la langue française. Il est clair cependant que si je rimais *lichens* avec *encens* ou *moyen* avec *Eden*, l'effet à l'oreille serait infiniment plus désagréable que presque toutes les rimes défendues.

Des papillons, maint insect^e splendide,
Et l'air donne appétit et courag^e.

40

Au Montanvert la Mer de glac^e luit,
Vagu^es pétrifié^es par la gelée;
Les bell^es « Aiguill^es » par là l'on bénit;
Au « Jardin » ma forme s'est reposée.

41

Les roch^es de tout^es couleurs sont parées :
Rouge, orang^e, noir, blanc, brun, teint^e d'un^e nue,
Arcs-en-ciel de fleurs (fé^es égarées?),
Et la distance empourpr^e tout^e la vue.

42

Au bord des roch^es, des fleurs se rencontrent,
Où la chèvr^e mettr^e le pied n'a coutume;
Et des nu^es laineus^es *(gaz^e-voil^es ?)* là montrent
Des pics-fantôm^es gigantesqu^es en brume.

43

Quittant la dernièr^e végétation,
Où rien que neig^e, ciel ou roc, n'est vu,
De ces roch^es je sens un^e tentation
D'être en hâte à Chamonix rendu.

44

Mon pied sur le vast^e glacier se presse,
Pour nous trois, un^e cord^e sert à lier;
La bris^e glacé^e mes trist^es temp^es caresse,
La natur^e je languis de chanter.

45

J'atteins vit^e ces creus^es, terribl^es crevasses,
Où les homm^es trouv^ent des tomb^es, des caveaux,

Et mêm^e^ ces pics fameux, les Jorasses,
Par contrast^e^, paraiss^ent^ saufs comm^e^ coteaux.

46

La chair frissonn^e^, de neuv^es^ sensations
Par l'esprit et le corps nous pénètrent,
Avec ce mond^e^ je bris^e^ relations,
Tant les pensé^es^ du ciel l'âme empètrent.

47

Des march^es^ sont fait^es^ sur glace en talus,
Je travers^e^ les crevass^es^ en tremblant;
Le plateau qu'atteindr^e^ je ne puis plus,
Paraît toujours trop loin en avant.

48

Gar^e^, gare à l'avalanch^e^ foudroyante,
Aux rocs, aux « morain^es^ » pour n'êtr^e^ blessés;
Aux brum^es^ noir^es^, la tempête éclatante,
Où des homm^es^ sont perdus ou tués.

49

Des « Grands-Mulets », la nuit contemplant
Un^e^ bell^e^ scèn^e^ que rien ne nous dérobe;
Chaqu^e^ pic des montagn^es^ paraît flottant,
En nuag^es^ blancs, sans êtr^e^ joint au globe.

50

Parfois la tempêt^e^ furieuse éclate,
Le tonnerr^e^ sonn^e^ (du ciel la colère),
Les plui^es^ tomb^ent^ et la terr^e^ se dilate;
En de tell^es^ scèn^es^ l'âm^e^ peut-elle êtr^e^ fière?

51

Partant à minuit, les astr^es^ seuls luisent,
Avec des lantern^es^ on marche en ligne,

Mes étap^es pénibl^es mes forc^es épuisent,
Je cherch^e le clair de la lun^e bénigne.

52

Ici, où seul dans la création
Je respire avec un^e grand^e détresse,
La solitud^e n'a si trist^e station
Qu'entr^e des foul^es où l'on trouv^e null^e tendresse.

53

Moins que l'homm^e ces rocs ont des dur^etés ;
Plus souvent qu'il ne pleur^e ces neig^es fondent,
Ces roch^es rend^ent les cris que j'ai lancés
Quand les femm^es de tendress^e ne m'inondent.

54

Nous gravîm^es près des « Séracs » s'él^evant
Comm^e des fantôm^es, terribl^es alentour;
Sur les pent^es, le guid^e des march^es coupant,
Un faux pas, et mon glas sonn^e ce jour.

55

Plus tard les neig^es moll^es je labourais,
Mon corps le repos a réclamé,
Lorqu^e las, enfin, le vœu j'émettais
« Je m'arrêt^erai », mon but est gagné.

56

Ma tâch^e fait^e, la joie en moi se jette,
Le coup d'œil est baigné de lumière ;
Personn^e ne voit d'en bas sans lorgnette,
Des canons n'y rend^ent pas leur tonnerre[1].

57

Un chaos m'entour^e, la grand^e nature
J'ai vue, en sa form^e la plus sublime

[1] On n'entend pas, à Chamonix, les canons tirés aux Grands-Mulets.

L'esprit ne peut atteindr^e^ la stature
De grandeurs cyclopéenn^e^s j'estime.

58

Tout^e^ plum^e^, tout crayon est impuissant;
Même à Byron, ce géni^e^ manquait;
Des dôm^e^s, en contrast^e^, des tours n'ayant
Pareill^e^s aux pinacl^e^s que l'on voyait.

59

Sentant une étrang^e^ fascination,
J'ai pris ma dernièr^e^ vu^e^ (triste aveu)
De scèn^e^s, les mêm^e^s qu'à la création,
Les souhaitant pour toujours, adieu.

60

Nous glissâm^e^s sur la neige au retour,
Qu'en montant nous gravîm^e^s avec peine;
Quittant ces vu^e^s superb^e^s, pleins d'amour,
Et vit^e^ment nous touchâm^e^s à la plaine.

61

Bientôt, la tomb^e^ ma pauvr^e^ cendre aura,
Null^e^ larm^e^ peut-êtr^e^ versé^e^ sur ma bière,
Mais jusqu'au jour où la mort frapp^e^ra,
Cher mont Blanc, je t'aim^e^rai comme un^e^ mère.

62

Donn^e^-moi dans ton sein blanc un tombeau,
Tu m'embaum^e^ras bien sous ta douc^e^ neige;
Mon âme en vi^e^ n'émeut nul cerveau,
Mon corps mort, au moins, null^e^ vi^e^ n'abrège.

63

Puis-j^e^ croir^e^ que ton âm^e^ sera souffrante,
Pour ton barde, une angoiss^e^ de regret?
Comm^e^ des larm^e^s coulant, ta neig^e^ fondante
Sur ta fac^e^ — pense à l'êtr^e^ qui t'aimait!

LA FAVART ET LA BERNHARDT

Écrit selon les règles de la versification française.

1

Hernani n'est pour moi qu'un cauchemar sans vie;
L'esprit las cherche en vain l'essor pur et s'ennuie,
L'amant fier ne veut pas se battre en ce duel,
Le fou se tue après, c'est un sort bien cruel.

2

S'il était bien battu, l'on aurait droit de croire
Que son bras, sa jeunesse, auraient eu la victoire.
Mais faisant ce marché tout *à cor* et à cri,
Il fallait périr là par son vieil ennemi.

3

Au lieu de se *tuer*, si Hernani s'est *tu*,
Si ce drame qu'on *loue* était un peu plus *lu*,
On aurait moins vanté Sarah qui fait la fière;
C'est tant mieux ou tant pis, « qui vivra verra », frère.

4

La vogue de Sarah ne sera qu'éphémère.
Qu'on aime moins Favart, pour moi c'est un mystère;
La critique prendra la revanche à rebours,
Car « on revient toujours à ses premiers amours. »

5

Ah! combien je préfère à ces succès factices
Ta grâce, ton esprit, ô reine des actrices!
Oh! laisse-moi pleurer, Julie, ange du ciel,
Bernhardt l'étrangère[1] est étrange sans nul miel.

[1] On sait que la Bernhardt joue le rôle principal dans *l'Étrangère*.

6

Quel charme dans les yeux de la chère Favart!
Quel beau feu passionné surgit de son regard!
Sur la scène où trouver un être qui l'excelle?
Elle émeut fort le cœur quand son œil étincelle!

SEIGNEUR, RESTE AVEC MOI (Invocation au Christ.) Par qui?

1

Reste avec moi; les ombres du soir tombent comme je voi,
La noirceur augmente, ah! Seigneur, reste avec moi,
Quand d'autres aides nous manquent, quand le bonheur fuit au
Aide des êtres sans aide, oh! reste avec moi, en soin, [loin

2

La courte route de la vie à sa fin vite s'en va,
Les joies terrestres deviennent sombres, ses gloires partent déjà,
Le changement, le déclin tout alentour, je voi;
Reste, ô Toi qui ne changes pas, ah! reste avec moi.

3

J'ai besoin de Ta présence en chaque heure qui passe,
Rien peut vaincre la puissance de Satan que Ta grâce;
Qui peut être mon tendre guide et mon appui sauf Toi?
Sous nues — au soleil — ô Seigneur, reste avec moi.

4

Je crains nul ennemi avec Toi pour me bénir,
Les maux n'ont plus de poids, les larmes ne peuvent m'aigrir
Mort! où est ta pointe — où ta victoire, tombeau coi?
Car je triomphe encore si Tu restes avec moi!

5

Oh! tiens, Ta croix devant mes yeux fermants, pleureux,
Luis à travers l'obscurité — montre-moi les cieux
L'aube du ciel pointe, — les ombres de la terre partent, ah! — voi!
En la vie — en la mort — reste, Seigneur, avec moi!

ÉLÉGIE SUR ALFRED DE MUSSET

Écrite selon les règles de la versification française[1] et dans la même forme que son « *Rappelle-toi.* »

1

Oui, toi toujours, cœur vrai l'on se rappelle,
Poète cher d'amour de bon aloi ;
Grand, par ta lyre entraînante, immortelle,
Plus par des chants qui sont morts avec toi,
Si le sort n'eût trop tôt pris ton âme candide,
Quels beaux vers on aurait dont le cœur est avide!
Tout amant éperdu
De ton chant est ému
« Rappelle-toi. »

2

L'ombre du soir aux rêves nous invite,
A saisir l'écho de ton luth rêveur;
Par ton chant, notre amour pour toi s'excite,
Nous entendons battre ton noble cœur ;
Invisible à nous, ton âme spirituelle
Console en doux accents comme un ami fidèle.
A ton tombeau[2] béni
Qu'on lise en pleurs ceci :
« Rappelle-toi. »

ADIEU A LA FRANCE

1

Adieu faut-il te dire, ô belle France aimée!
Ta côte disparaît dans le sombre lointain,

[1] Dans la seconde stance j'ai pris la même liberté que Victor Hugo en variant la césure.

[2] J'ai eu l'honneur de déposer une immortelle sur son tombeau l'année passée.

La voût^e du ciel d'étoil^es sans nombr^e parsēmée,
Seule entend la plaint^e que je fais en vain,
D'écho nul refrain.

2

La mouette émet son cri triste et perçant,
La tempêt^e nous menace à l'horizon,
Le tonnerr^e grond^e haut, notre espoir renversant ;
L'éclair m'illumine en mon abandon,
Cœur en unisson.

3

Qu'importe ! on ne peut conjurer ce danger,
L'ouragan dans l'âme est cent fois plus fort ;
Par mille efforts mon sort je n'ai pu changer,
Le cri de l'oiseau ne peint peine à tort,
Hélas ! en accord.

4

Des jours de mon enfanc^e, salut, chèr^e maison ;
Salut, mes enn^emis, mes amis chéris,
Adieu pour toujours, non pas pour un^e saison,
Je vous quitte en trist^es pleurs pour d'autr^es pays.
Adieu, paradis.

Que ne puis-je au prix de mon sang transfusé[1],
Pour bien longtemps faire un mourant revivre ;
C'est l'encr^e chèr^e dont se sert l'amant refusé,
Mon trésor ne sent l'amour qui m'enivre ;
Ah ! pourrai-j^e survivre ?

[1] Il y a des cas où par la transfusion du sang d'une personne bonne santé, on a guéri un mourant. Le dévouement est bien gra qui consent à cette perte !

6

Nous manquons le beau soleil à l'ouest couché,
Comme un coup d'œil parti d'un bien-aimé ;
Demain par sa chaleur l'on sera touché,
Jamais son amour fut vers moi chauffé,
L'être idolâtré.

7

La morne brume qui notre bon navire environne
Ressemble aux nuages si noirs sur ma vie,
Le soleil la rompt, ou le vent qui gironne ;
Un seul rayon, un souffle même, il me nie,
Qui le déifie.

8

Comme la douce pluie par l'ardent soleil percée
Forme un bel arc-en-ciel qui soulage le cœur,
La flamme de ses yeux sur mes chaudes larmes versée,
Les change en doux baumes ; ah ! plains ma douleur,
Si remplie d'aigreur.

9

Au désert parfois l'oasis est trouvée,
Il existe au pôle un été, quoique bref;
Des chants d'oiseaux, au temps d'une peine éprouvée,
Nous donnent en solitude un doux relief,
De chaque grand méchef.

10

Aucune goutte d'eau fraîche par la mer n'est rendue,
Ses eaux et les pleurs de soif font mourir,
Du cri de ses oiseaux l'oreille est fendue,
Pour le repos ses vagues nous font languir
Avec grand désir !

11

Dans la mer morale, la peine n'a de pilote,
L'atmosphère lourde ne laisse voir le ciel bleu :
Pas une voix comme un oiseau ne me grillote,
Pas un seul sourire de mon demi-dieu,
Mon cœur est en jeu.

12

Ah ! une pluie amère de grosses larmes m'échappant,
Cache la France aimée à mes gonflés yeux,
La grande source de la vie toujours me sapant ;
Je soupire de vains et derniers adieux,
Au revoir, aux cieux.

13

Quand de mon cœur la mort ôtera ton image,
Mon âme tendre reviendra hanter ces lieux ;
Puisse mon pauvre corps être porté sur ton rivage,
O paradis second, grand et glorieux.
C'est mon vœu pieux.

LA JEUNE FILLE MOURANTE (Par qui ?)

1

Comment me délivrer de cette fièvre ardente ?
Mon sang court plus rapide et ma main est brûlante,
Je souffre ! dites-moi, je suis mal, n'est-ce pas ?
Souvent, le front penché, l'œil baissé vers la terre,
Vous rêvez tristement, puis d'un air de mystère
J'entends parler bien bas.

2

Et si je fais un bruit léger, si je respire,
Les larmes dans les yeux on essaie un sourire :

On se rend bien joyeux, mais j'entends soupirer !
Sur les fronts tout brillants passe une idée amère,
Et ma petite sœur, qui voit pleurer ma mère,
Près du lit vient pleurer.

3

Ces larmes me l'ont dit, votre secret terrible :
Je vais mourir !... déjà mourir !... ah ! c'est horrible !
Mon Dieu ? pour fuir la mort n'est-il aucun moyen ?
Quoi ! dans un jour peut-être, immobile, glacée !
Aujourd'hui l'avenir, le monde, la pensée.
Et puis demain, plus rien !

4

La robe que j'avais à ma dernière fête
Est fraîche encor ! Les nœuds rattachés sur ma tête
Ont gardé ces couleurs et ces reflets changeants,
Dont j'admirais l'éclat dans une folle extase,
Et moi je vivrai moins que ces tissus de gaze
Et ces légers rubans !

5

Comme une frêle plante, un souffle m'a brisée !
Vous, mes sœurs, vous avez cette teinte rosée
De jeunesse et de vie ! Oh ! votre sort est beau !
Et j'ai les yeux ternis, je suis pâle, abattue,
On dirait, à me voir, une blanche statue
Pour orner un tombeau !

6

On m'admirait pourtant, moi fantôme, ombre vaine !
La foule m'entourait comme une jeune reine !
Mon pouvoir tout nouveau semblait encor bien long :
Quelques bijoux formaient ma parure suprême,

Et puis mes dix-huit ans, comme un beau diadème,
Rayonnaient sur mon front !

7

A vous encor, mes sœurs, cet avenir qui brille,
A vous tous ces plaisirs bruyants de jeune fille,
Puis cet anneau d'hymen, ce mot dit en tremblant,
Et ces grains d'oranger, couronne virginale ;
Moi, pour voile de noce et robe nuptiale,
J'aurai mon linceul blanc.

8

Lugubre vêtement jeté sous une pierre,
Qui tient ensevelis sous l'étroite bière
Bien des illusions, bien du bonheur rêvé ;
Qui tombe par lambeaux sous la terre jalouse,
Et que les battements d'un cœur de jeune épouse
N'ont jamais soulevé.

9

Moi, dans un long cercueil, étendue, insensible,
Morte. — Quoi ! je mourrais !... Oh ! non, c'est impossible
Quand on a devant soi tout un long avenir ;
Quand les jours sont joyeux, quand la vie est légère,
Quand on a dix-huit ans !... n'est-ce pas, bonne mère,
On ne peut pas mourir ?

10

Je veux jouir encor de toute la nature,
De la fleur dans les prés, du ruisseau qui murmure,
Du ciel bleu, de l'oiseau chantant sur l'arbre vert ;
Je veux aimer la vie, et de toute mon âme,
La voir dans le soleil briller en jets de flamme,
La respirer dans l'air !

. . . . . .

II

Le lendemain, la cloche appelait aux prières;
Des cierges éclairaient de leurs pâles lumières
La nef et l'autel saints ! Quelques prêtres en deuil
Disaient le chant des morts ! et sous les voûtes sombres,
Des vierges à genoux, blanches comme des ombres,
Pleuraient près d'un cercueil[1] !

SI JE MOURAIS CE SOIR

I

Si je mourais ce soir,
Mes amis contemplerai^e^nt ma fac^e^ si tranquille
Avant de me placer dans mon dernier asile,
Et ils jug^e^rai^e^nt que la mort l'a laissé^e^ presqu^e^ belle,
Et posant des fleurs blanch^e^s comm^e^ neige contr^e^ ma jou^e^ frêle
L'aplanirai^e^nt avec douc^e^ larmoyant^e^ tendresse,
Et plîrai^e^nt mes mains avec un^e^ bien tendr^e^ caresse,
Ah ! pauvr^e^s mains immobil^e^s, si vid^e^s, si froid^e^s, ce soir.

[1] J'ai *récité* par cœur cette poésie devant un critique français qui écrit dans un des principaux journaux de Paris, sa femme (une Française) et un critique anglais, correspondant d'un journal anglais à Paris, qui parle très bien le français; et je leur demandai ensuite s'ils s'apercevaient que dans cette pièce les règles de la versification française fussent violées. Ils répondirent : « Oui, souvent ! » Selon votre système, disaient-ils, il y a des hiatus, des *e* muets non comptés dans la mesure, etc. C'est alors que je leur fis observer, — et grandes furent leur surprise et leur confusion, — que ce poème respectait scrupuleusement toutes les règles, fait dont on pourra se convaincre en l'étudiant.

Immédiatement après, je leur *lus* le poème intitulé : *Si je mourais ce soir*, qui est versifié selon mon système; cette dame fondit en larmes, quoiqu'elle n'eût pas pleuré à la *récitation* de la *Jeune fille mourante* qui est selon les règles et très touchante.

2

Si je mourais ce soir,
On se rappellerait avec maintes pensée aimante
Quelque actes que les mains froides eussent fait, chose bien
[faisante
Des courses pour des œuvres par la pitié demandées
Quelque parole aimable qu'avaient dites les lèvres gelées,
Le souvenir de mon égoïsme, de ma fierté,
Mes paroles blessantes seraient toutes mises de côté ;
Ainsi je serais aimée et pleurée ce soir.

3

Si je mourais ce soir,
Même les cœurs éloignés se tourneraient vers moi,
Se rappelant des jours d'autrefois dans un remords coi ;
Les yeux qui me glacent de leur regard détourné
Me contempleraient, comme jadis, sans nulle dureté,
Dans la douce manière du passé s'attendriraient,
Car contre l'argile muette quels êtres de cœur lutteraient?
Et je dormirais de tous pardonnée ce soir.

4

O mes amis, je vous prie ce soir,
Ne gardez vos baisers pour mon front froid maintenant,
Je suis solitaire, que je les sente à présent ;
Pensez doucement à moi, je suis lasse de marcher,
Mes pieds chancelants, mainte âpre épine a fait saigner,
Cœurs éloignés, pardonnez,en larmes j'intercède,
Quand j'aurai le repos sans rêve, vaine sera l'aide
De la tendresse pour laquelle je soupire ce soir [1].

[1] L'appel d'une femme. Par qui?

L'ADIEU DE L'ÉMIGRÉ A LA FRANCE[1].

1

Adieu, la voil^e^ comm^e^ la neig^e^ blanche
Gonfl^e^ son sein à la douc^e^ bris^e^ franche,
Et de côté ma barqu^e^ se penche,
Puis prend fuite,
Pendant que je vois ta bell^e^ côte
Que je ne verrai plus (si haute)
Et maint^e^ trist^e^ larme aveuglant^e^ saute,
Je pri^e^ vite.

2

Ah ! ma patri^e^, sois très longtemps
En paix, rein^e^ du beau, des bonn^e^s gens,
Aux lutt^e^s fière et forte en tous sens
Au danger.
Des géni^e^s soi^e^nt ta race encor,
Tes héros te gard^e^nt à cœurs d'or,
Et sur chaqu^e^ mont un superb^e^ cor
Aill^e^ sonner.

3

Quoique autour des bosquets de l'Inde,
La main de Natur^e^ verse et scinde
Les meilleur^e^s fleurs comm^e^ cell^e^s du Pinde[2],
De notr^e^ sphère,
Néanmoins la ros^e^ la plus riche
Au sol étranger qui s'affiche
Comm^e^ la ronc^e^ qui pouss^e^ dans notr^e^ friche
N'est si chère !

[1] Par qui ?
[2] Le Pinde est un mont entre l'Épire et la Thessalie, consacré aux Muses.

4

Quoiqu^e^ maint cœur ardent demeur^e^ fier
Dans d'autr^es^ vallons loin de la mer,
Pourtant toujours, mon pays cher,
Des larm^es^ coulent ;
Pour le cœur d'amour que je laisse,
Aux heur^es^ du soir quand je m'affaisse,
Sur tes côt^es^ où mon âm^e^ s'abaisse,
Mes rêv^es^ roulent.

5

Mais ta mémoir^e^ que trist^e^ j'effleure
Vit dans mon âm^e^ tendr^e^ (qu'ell^e^ ne meure !)
Quand au temps de minuit je pleure
Sur tes maux ;
Qu'ell^e^ m'amèn^e^ mouillé^es^ de chaud^es^ larmes
Les fleurs mort^es^ d'autr^es^ ans ; que tes charmes
A mes oreill^es^ port^ent^ sans alarmes
Chants non faux.

Si je dois dans l'obscurité
D'un^e^ tombe étrangère êtr^e^ couché
Près du bruit d'un fleuve éloigné,
Terr^e^ d'enfance,
Près de chaqu^e^ riv^e^ d'herbe et rocher
Puiss^e^ l'Océan vaste adorer,
Comm^e^ le tonnerr^e^ chaqu^e^ vagu^e^ crier :
Viv^e^ la France !

7

Et quand le morn^e^ soupir final
Port^e^ra mon âme en haut du mal,

Et je volᵉrai sur l'ailᵉ, du val
Dans l'éther ;
Mon dernier vœu sur terrᵉ sera
Quand je m'enfuis au ciel deçà.
Bellᵉ France aimée, à toi hourra,
Pays cher !

LA TRÈS CÉLÈBRE ODE
SUR L'ENTERREMENT DE SIR JOHN MOORE [1]
Par le Révérend C. Wolfe.

1

ı n'entendit nul tambour, nullᵉ funèbrᵉ note,
Quand son cadavre aux remparts nous portions,
ul soldat tirant son coup d'adieu sanglote
Au lieu où notrᵉ héros nous enterrions.

2

ɔus l'enterrâmᵉs à l'heurᵉ bien mornᵉ de minuit,
De nos baïonnettᵉs les noirᵉs mottᵉs tournant,
ı la clarté de la lunᵉ brumeusᵉ, sans bruit,
Et la lanterne obscurément brûlant.

3

ıl cercueil inutilᵉ tint son cœur enclos,
D'aucun drap, ou linceul, nous le liâmes,
ıis nous le couchâmᵉs en guerrier au repos,
De son manteau martial nous l'entourâmes.

4

ı nombreusᵉs, courtᵉs, furᵉnt les prièrᵉs que nous fîmes,
Et nous ne dîmᵉs pas un mot de douleur ;
ıis le visagᵉ du mort tout fièrᵉment nous vîmes,
Pensant tous au matin avec aigreur.

[1] Byron disait de ce poème qu'il était « la plus belle ode dans la ıgue anglaise ».

5

Nous pensâm^es tous en creusant son étroit lit,
Quand l'oreiller solitair^e nous faisions,
Que l'enn^emi sur sa tomb^e serait vit^e conduit,
Et que sur les flots très loin nous serions.

6

Légèr^ement ils parleront du souffl^e parti,
Et sur ses froid^es cendr^es il sera blâmé ;
Mais rien ne l'inquièt^era, s'il reste endormi
Au tombeau où l'Anglais l'a déposé.

7

Un^e moitié seul^ement de notr^e lourd^e tâch^e fut faite ;
L'horlog^e sonna l'heur^e pour nous retirer,
Et nous entendîm^es les canons sur la crête
Que l'enn^emi soudain^ement faisait tirer.

8

Lent^ement et trist^ement nous le posâm^es par terre,
Du champ de son renom frais et sanglant,
Nous n'écrivîm^es null^e lign^e, n'él^evâmes null^e pierre,
Solitair^e dans sa grand^e gloir^e le laissant.

INVOCATION DE LA FRANCE A DIEU

(Par qui ?)

1

Dieu de paix, devant Toi pieux,
Tout paisibl^es nous nous ag^enouillons,
Humbl^ement pour implorer, piteux,
Le bien d'un^e nation en chansons ;

Calme, oh ! calm^e nos trist^es dissensions,
Clos nos différends si niais,
Termin^e tout^es nos foll^es contentions,
De grâce, écout^e-nous, Dieu de Paix !

2

Dieu d'Amour, tout bas nous courbant
Nous regardons Ton trône aux cieux ;
Que Tes rayons en descendant
A travers notr^e Franc^e brûl^ent gracieux ;
Laiss^e null^e trist^e lutt^e nous désunir,
Mais du ciel en haut, Ton séjour,
Regard^e, guid^e, et veuill^e nous bénir,
De grâce, écout^e-nous, Dieu d'Amour !

3

Dieu des Bataill^es, veuill^e nous aider,
Laiss^e la puissanc^e de nul despote
Nous fouler ou nous dégrader,
Cherchant notr^e droit tout patriote
Arm^e-nous pour tout affreux danger ;
Chass^e tout conflit d'entr^e nos murailles,
A nos cœurs qu'il soit étranger,
De grâce, écout^e, Dieu des Batailles !

4

Dieu de Droit, veuill^e nous conserver
Just^es en tout^es chos^es comm^e nous somm^es forts,
Laiss^e null^e passion nous détourner
A un vil acte, ou à des torts,
Qu'à nous nuls faux pensers après
Ne vienn^ent flétrir notr^e just^e caus^e, soit,

Ainsi nous Te prions courbés;
Oh ! écout^e^-nous, grand Dieu de Droit !

5

Dieu de Vengeanc^e^, frapp^e^-nous soudain
Avec Ta flèch^e^ brûlant^e^ sublime,
Si un lien nous unit — vilain,
Forgé par la fraude ou le crime;
Mais si ag^e^nouillés très humbl^e^ment,
Nous implorons Ton oreill^e^ tendre,
Pour nos droits réclamant pieus^e^ment,
Dieu des Nations, veuill^e^ nous défendre !

LE CHRÉTIEN MOURANT A SON AME

Traduit de Pope[1], poète catholique.

1

Étincell^e^ vital^e^ de flamm^e^ tout^e^ céleste,
Quitte, oh ! quitt^e^, ce corps mortel si modeste,
Tremblant^e^, espérante, hésitant^e^, volante,
Oh ! la douleur, l'extas^e^ de l'âm^e^ mourante,
Cess^e^, chèr^e^ natur^e^, ô cess^e^ ta lutt^e^ impie,
Et laiss^e^-moi languir jusqu'à la vrai^e^ vie.

[1] Quoique M. Taine dénigre Pope, ce grand poète est hautement estimé par Voltaire, Byron, Johnson et tous les meilleurs juges. Johnson dit : « Si Pope n'est pas poète, où peut-on trouver de la poésie ? » Et Thackeray dit : « Si l'auteur de *la Dunciade* n'est pas un homme d'*humour* (humourist), si le poète de *la Mèche de cheveux* volée (Rape of the Lock) n'est pas un homme d'esprit, qui mérite d'être appelé ainsi ? En dehors de ce brillant génie, de ce renom immense, des hommes de lettres doivent l'admirer commme le plus grand artiste littéraire que l'Angleterre ait jamais vu. » Le poète Mallet dit de Pope :

Sa vie durement scrutée dépasse ses vers d'élite.
Car l'esprit supérieur est que son second mérite.

2

Écout^e ! des ang^es murmur^ent, ils me dis^ent là :
Chère âm^e, notr^e sœur, envol^e-toi par delà ;
Qu'est-c^e qui absorb^e mon pauvre êtr^e tout à fait ?
Ot^e mes sens, ferm^e mon œil tout stupéfait,
Qui noi^e mon esprit, arrach^e mon haleine,
Dis-moi, mon âme, est-c^e bien la mort sans peine !

3

Le mond^e recule, il s'enfuit en mes veilles,
Le ciel s'ouvre à mes yeux, et mes oreilles
Retentiss^ent de sons séraphiqu^es bien doux,
Prêt^e, prêt^e tes ail^es, je mont^e, je vole absous ;
O tombe, où est ton triomph^e si félon ?
O Mort, où est ton trop craint aiguillon ?

ROSABELLE DE SAINT-CLAIR [1]

Par sir Walter Scott [2]

Oh ! écoutez, dam^es gai^es pour un instant,
Nul haut fait d'arm^es je raconte, demoiselle,
Douce est la not^e de deuil et trist^e le chant
Qui lament^e, pour la charmant^e Rosabelle.

[1] Sir Bernard Burke dit dans ses « Vicissitudes de familles : » « Aucune famille en Europe au-dessous du rang de la royauté ne peut se vanter d'une plus haute antiquité, d'une illustration plus noble ou d'un intérêt plus romanesque que celle de Saint-Clair.

Les Saint-Clair sont descendus d'une race normande noble, et vinrent en Écosse sous le règne de Malcolm Canmore, en 1056.

Sir William Saint-Clair de Roslin était le compagnon d'armes du roi Robert Bruce, et sir William Sinclair de Herdmanstone, pour sa bravoure à la bataille de Bannockburn, où les Anglais furent mis en fuite, reçut du roi une épée avec la devise en français : « Le roi me donne, Saint-Clair me porte. »

Les Saint-Clair devinrent en outre comtes d'Orkney (les Orcades), vassaux de la couronne de Norvège jusqu'en 1471, quand ces îles

2

Amarre, amarr^e la barque, équipag^e brave,
Et, gentill^e demoisell^e, daign^e t'arrêter ;
Reste à Ravensheuch au château suave,
Ni ce jour va la mer furieuse tenter.

3

Le flot noircissant de blanc est bordé,
Aux îles, aux roch^es les mouett^es vol^ent, dessous
Chaqu^e pêcheur la sirène a écouté
Dont les cris parl^ent d'un danger près de nous.

4

La nuit passé^e, le prophèt^e doué vit
Un^e bell^e dame, un linceul trempé autour ;
Donc, bell^e fill^e, à Ravensheuch prends répit,
Pourquoi traverser la sombr^e mer ce jour ?

furent annexées au royaume d'Écosse comme dot à la princesse de Norvège. Les Saint-Clair devinrent plus tard comtes de Caithness.

Guillaume Saint-Clair, troisième comte d'Orkney, réunissait dans sa personne les plus hauts emplois dans le royaume, car il était lord-amiral, lord-justice-général et lord-chancelier d'Écosse (le dernier est président du tribunal suprême) et lord-gardien des frontières. Il construisit la belle chapelle de Roslin, la merveille architecturale d'Écosse. (Quant à cette chapelle, on raconte que la plus belle colonne, décorée sur toute sa longueur de guirlandes de fleurs et de feuilles, fut dessinée et faite par un apprenti et que l'architecte, étant jaloux, le tua pour avoir, pour lui-même, l'honneur de cette colonne.)

A Roslin, ce comte d'Orkney était servi comme un roi par plusieurs nobles officiers de sa maison — les lords Dirleton, Borthwick et Fleming, etc. — et sa fille épousa un prince du sang royal, Alexandre, duc d'Albany, fils de Jacques II d'Écosse.

Les comtes de Roslin, ainsi que la famille de lord Sinclair, conservent toujours le nom de St-Clair; mais le comte de Caithness et ma famille ont laissé dégénérer ce nom en celui de Sinclair.

[2] Les œuvres de Scott produisirent pour lui plus de douze millions et demi de francs, et il mourut à l'âge de 61 ans. Combien Victor Hugo a-t-il gagné en 81 ans, en calculant sur 60 années de travail, contre 40 chez Scott.

5

Ce n'est pas que le fils de lord Lindsay
Mèn^e le bal cett^e nuit à Roslin près l'eau,
Mais que la mèr^e de ma bell^e vierg^e là, hé !
Est assis^e solitair^e dans son château.

6

Ce n'est parc^e qu'ils mont^ent en cercle à cheval,
— Or Lindsay se montr^e bien au cerol^e en selle, —
Mais que ton pèr^e n'aim^era le vin royal
S'il n'est pas versé par sa Rosabelle !

7

Sur Roslin, cett^e nuit, de douleur amère
Un^e merveilleus^e luisanc^e brilla, rien qu'une,
Plus larg^e que du feu du gard^e la lumièr^e,
Et plus clair^e que tout rayon de la lune.

8

Ell^e luisait sur la roch^e du fort Roslin,
Rougissant tout le val plein de taillis,
Ell^e fut vu^e des bois de chên^es du Dryden,
Et des cavern^es d'Hawthornden en débris.

9

Tout paraissait en flamm^es dedans, autour,
La crypt^e voûté^e, l'autel pâl^e, roug^es déjà,
Des colonn^es de feuillag^es lié^es, ce jour,
Et les cott^es de maill^es des morts luisai^ent là.

10

Les créneaux et les haut^es tourell^es auprès,
Tout arc-boutant cis^elé de ros^es, de pair,
Encore ils font feu quand le sort est près
De cett^e souch^e seigneurial^e de haut Saint-Clair.

11

Il y a vingt brav^es barons de Roslin
Qui sont ensev^elis dans cett^e fièr^e chapelle
Chacun sous la voût^e sacré^e reste enfin,
Mais la mer gard^e la joli^e Rosabelle.

12

Et par là chaqu^e Saint-Clair on enterrait
Nobl^ement avec glas et Livre et chandelle,
Mais la vagu^e sonnait — la sirèn^e chantait
Le requiem de la douc^e Rosabelle !

L'ADIEU DE BYRON A SA FEMME

Traduit en vers rythmés à l'anglaise.

1

Adieu, sois heureus^e, et si c'est pour toujours,
Encor^e pour toujours que tu sois heureuse ;
Cruell^e ! mêm^e ne me fuss^es-tu clément^e nuls jours,
Contr^e toi ne se rebell^era l'âm^e peureuse.

2

Je voudrais que ce cœur fût nu devant toi
Où si souvent ta tête a reposé,
Pendant qu'un doux sommeil te vint sans émoi,
Qui par toi ne sera plus éprouvé.

3

Je voudrais que ce cœur par toi exploré
Pût te montrer chaqu^e pensé^e plus intime ;
Alors enfin il te sera révélé
Ce n'est bien de me rendr^e d'outrag^es victime.

4

Quoiqu^e le mond^e injust^e pour ceci t'ait louée,
Quoiqu'il sourie à ce coup plein d'aigreur,

De ses louang^es^ mêm^es^ tu dois être offensée,
Qui d'autrui sont fondé^es^ sur le malheur.

5

Quoiqu^e^ par bien des faut^es^ je sois défiguré,
Ne se trouvait-il même un seul autr^e^ bras
Que celui dont je fus jadis embrassé,
Pour me fair^e^ des plai^es^ incurabl^es^, hélas !

6

Encore, ô encor^e^ toi ne te déçois pas !
L'amour peut s'affaiblir par lents degrés,
Mais par des secouss^es^ soudain^es^, oh ! ne crois pas[1]
Que des cœurs puiss^ent^ ainsi êtr^e^ séparés.

7

Ah ! encor^e^ ton cœur gard^e^ sa vi^e^, cher sophiste ;
Encor^e^ le mien doit battr^e^ quoiqu^e^ tout saignant,
Et la pensée immortell^e^ qui me rend triste
Est que l'un ne sera l'autr^e^ rencontrant.

8

Voilà des parol^es^ de chagrin plus profond
Que mêm^e^ la lamentation sur un mort ;
Tous deux vivront, mais chaqu^e^ lend^e^main infécond
Nous éveill^e^ra d'un lit veuf, quel trist^e^ sort !

9

Et quand un doux soulag^e^ment tu veux cueillir,
Quand les premiers accents de notr^e^ fill^e^ roulent,
L'instruiras-tu à dir^e^ « père », à me chérir,
Quoiqu^e^ mes tendr^es^ soins sur ell^e^ plus ne découlent.

[1] Un critique français qui a vu ce poème a objecté que *pas* et *pas* dans le même cas ne riment pas, mais dans ce cas c'est la perfection de la rime double à l'anglaise et la traduction mot à mot de la rime de Byron qui est « deceive *not* » et « believe *not* ». Cette stance et les stances 14 et 15 sont les plus douces de toutes à l'oreille à cause de la double rime à l'anglaise, que l'on trouve d'ailleurs dans l'

10

Quand ses petit^es mains mignonn^es te press^eront là,
Quand sa chèr^e lèvr^e la tienn^e fera bondir,
Pense à lui dont la prièr^e te bénira,
Pense à lui que ton amour doit bénir.

11

Si ses chers linéaments ressembl^ent plus tard
A ceux que tu ne dois jamais revoir,
Alors ton cœur pourra trembler par hasard
De pulsations fidèl^es à ton devoir.

12

Tout^es mes faut^es peut-êtr^e que trop bien tu connais,
De tout^e ma démenc^e nul ne sait le fond,
Tous mes espoirs là où tu vas, désormais
Se flétriss^ent; pourtant avec toi ils vont.

13

Tout sentiment a été fort agité;
La fierté qu'un mond^e ne pouvait fléchir
Fléchit sous toi, par toi, hélas! délaissé;
Maint^enant mon âm^e brisé^e me laiss^e périr.

14

Mais c'en est fait, tout^es parol^es sont inutiles,
Plus inutil^es mes parol^es qui se versent,
Mais les pensé^es qu'on ne peut brider, futiles,
Vit^e sans la volonté leur chemin percent.

15

Adieu, sois heureuse; ainsi tout désuni,
Sevré de chaqu^e plus proch^e lien pour gémir,
Brisé au cœur tout isolé, trop puni,
Plus que ceci je ne puis guèr^e mourir.

LARMES, FUTILES LARMES

Traduit de *la Princesse* de Tennyson, en vers blancs et en stances.

1

Larm^es^, futil^es^ larm^es^, je ne sais pas ce qu'ell^es^ veul^ent^ dire.
Larm^es^ de l'abîm^e^ de quelqu^e^ grand désespoir divin
Surgiss^ent^ dans le cœur et jailliss^ent^ dans les yeux mornes,
En regardant les champs si heureux de l'Automne
Et en pensant trist^e^ment aux jours qui ne sont plus !

2

Frais, comm^e^ le premier rayon brillant sur un^e^ voile
Qui nous amèn^e^ nos chers amis du mond^e^ d'en bas,
Sombr^es^ comm^e^ le dernier rai qui rougit sur un être
Qui s'affaisse avec tout ce qu'on aime au couchant,
Si trist^es^, si frais les jours heureux qui ne sont plus !

3

Ah ! trist^es^ et étrang^es^ comm^e^, dans les aub^es^ sombr^es^ d'été,
Le chant précoc^e^ des oiseaux demi éveillés
Aux oreill^es^ des mourants, quand aux yeux de ceux-ci
La croisé^e^ devient lent^e^ment un carré luisant ;
Ah ! si trist^es^, si étrang^es^, les jours qui ne sont plus !

4

Chers comm^e^ les baisers qu'on n'oublie après la mort,
Et doux comm^e^ ceux par l'idé^e^ désespéré^e^ feints
Sur des lèvr^es^ qui sont pour d'autr^es^ — profonds comm^e^ [l'amour
Comm^e^ l'amour premier — sauvag^es^ avec tout regret ;
O Mort en Vi^e^ les jours chéris qui ne sont plus !

O BUCHERON, ÉPARGNE CET ARBRE

Traduit du général Morris.

1

O bûch^e^ron ! épargn^e^ cet arbr^e^-là.
N'en touche un^e^ seul^e^ branche, homm^e^ clément,
En ma jeunesse il m'abrita
Et je le protég^e^rai maint^e^nant.

2

Ce fut la main de mon aïeul
Qui l'él^e^va près de sa chaumière,
Laiss^e^-le rester là, bûch^e^ron — seul,
Ta hach^e^ ne bless^e^ra cett^e^ plant^e^ chère.

3

Ce vieil arbre à tant d'êtr^e^s bien cher,
Dont la gloire et le renom grand
Sont répandus sur terre et mer,
Dis, voudrais-tu l'abattr^e^ vivant ?

4

Bûch^e^ron, arrêt^e^ ton coup cruel,
Ne coup^e^ ses liens à la terr^e^ douce,
Oh ! épargn^e^ ce vieux chên^e^ si bel,
Qui maint^e^nant fier vers le ciel pousse.

5

Souvent, quand enfant insouciant,
J'entendis sous l'ombre en émoi
Les chants tendr^e^s et sauvag^e^s gaîment
De maint oiseau du bocag^e^ coi.

6

Ma mèr^e^ m'y embrassa sans peur,
Mon pèr^e^ pressa ma main par là,
Je te prie avec un tendr^e^ pleur
Oh ! laiss^e^ debout ce vieux chên^e^, va !

7

Les cord^e^s de mon cœur tienn^e^nt à toi,
Près de ton écorc^e^, vieil ami,
L'oiseau sauvag^e^ chant^e^ra tout coi,
Tes branch^e^s ploîront encore ici.

8

Vieil arbr^e^ ! rest^e^ pour l'orag^e^ braver
Et, bûch^e^ron, quitt^e^ mon sol natal,
Tant que j'ai un^e^ main pour sauver,
Ta hach^e^ ne lui fera nul mal.

LA TOMBE DE GEORGE SAND

Traduit et adapté de Eliza Cook.

1

Quel est ce monceau sous cet arbr^e^ si noir,
Si soigné comm^e^ par les mains d'un tendr^e^ fils ?
Est-c^e^ la tomb^e^ de Sand que je venais voir
« Qui traîna les cœurs[1] » après (ell^e^) jadis ?

[1] George Sand dit de l'époque où elle était remplie d'une extase religieuse au couvent : « Il se passa alors environ six mois qui sont restés dans ma mémoire comme un rêve et *que je ne demande qu'à retrouver dans l'éternité pour ma part de paradis...* je voyais à toute heure le ciel ouvert devant moi, la Vierge et les anges me souriaient en m'appelant, vivre ou mourir m'était indifférent... *Je traînais tous les cœurs après moi.* Tant il est facile d'être parfaitement aimable quant on se sent parfaitement heureux. »

2

Quoi ! là, sans un^e^ seul^e^ marqu^e^ qui te révèle,
*Sans un^e^ pierr^e^, sans un^e^ lign^e^* qui t'illumine?
Le vrai géni^e^ ne laiss^e^-t-il d'étincelle
Pour indiquer sa cendr^e^ qui est divine?

3

L'étranger doit-il, honorant ton ombre
En scrutant chaque autr^e^ tomb^e^ là exposée,
Quand il s'arrête à ton tombeau si sombre,
Ne voir qu'un monticul^e^ de tourb^e^ foulée?

4

En est-il ainsi? Bien! il faut déduire
Que la France est bien trop pauvr^e^ pour payer
Un^e^ dalle où la Vérité puisse écrire
Le nom de sa plus grand^e^ femm^e^, trist^e^ penser!

5

Décorons les muraill^es^ de nos cités
De bust^es^ de sénateurs, de généraux,
De plis de toge et de lauriers sculptés;
Que le marbr^e^ brille en rob^es^, feuill^es^ et joyaux!

6

Mais Sand, douc^e^ Sand, l'artist^e^ si tendr^e^, vrai prêtre,
Qui peint les torts des homm^es^ envers maint^e^ femme,
Qui enseign^e^ la règl^e^ dor^é^e^ de Dieu maître,
Ne donner de statue à cett^e^ grande âme!

7

Donn^e^-lui la poussièr^e^ sous sa têt^e^ seul^e^ment,
Donn^e^-lui un^e^ tombe, un^e^ tombe obscure, austère,
Dans la vie, ell^e^ gagna son pain chèr^e^ment,
Dans la mort, ell^e^ ne valait pas un^e^ pierre!

8

Peut-êtr^e nous pensons just^ement que cell^e-là
Qui jett^e la lumièr^e de Dieu sur d'humbl^es choses
Peut voler béni^e de tous au-delà
Supporté^e par ses propr^es ail^es, fort^es, écloses.

9

Notr^e Racine on peut seul^ement rencontrer
En dedans d'un théâtr^e sous l'étroit porche,
Et, Sand, ton âm^e ne doit se tourmenter,
Mais peut tenir haut ton immortell^e torche.

10

Chèr^e Sand pour laquell^e tout un peuple entr^elace
Les fleurs né^es du cœur qui ne meur^ent — vrais dons,
Chèr^e Sand pour qui un requiem se trace,
En soupirs humains poussés en frissons,

11

Laiss^e le lit du tyran êtr^e connu bel
Par le rich^e mausolé^e qui l'autel semble,
Donne au charlatan son vain trôn^e charnel;
Sont leurs œuvr^es plus dign^es que les tienn^es ensemble ?

12

Et laiss^e ton âm^e dormir serein^e, qu'ell^e voie
Maint pèl^erin au champion des faibl^es, touchant,
Rendre hommage à un tas sans nom, douc^e proie,
Et tendr^ement, mais trist^ement, se dir^e chèr^e Sand.

LE POÈTE MOURANT S'ADRESSANT A SA LYRE

1

Éveill^e-toi, ma lyre, en tristesse et en douleur,
Pour pleurer sur la mémoir^e des anné^es passées,

Pour penser aux idol^es^ mort^es^, pour prendr^e^, seul bonheur,
Un rayon d'espoir qui séch^e^rait mes larm^es^ tombées,
Éveill^e^-toi, ma lyre !

2

Accord^e^-toi, ma lyre, aux voix de la chèr^e^ Nature,
Passe outr^e^ le désaccord du faux mond^e^ qui se montre ;
Cherche à t'él^e^ver à la hauteur, à la stature
De cet idéal où des cœurs tendr^es^ on rencontre.
Accord^e^-toi, ma lyre !

3

Sonn^e^, ma lyr^e^ ; ces pensé^es^ comm^e^ des nuag^es^ flottants,
Ces spectr^es^ sombr^es^, que ce soit ta tâch^e^ de les fixer,
Tais-toi si des maux tes enn^e^mis vont se moquant,
Prends quelqu^es^ doux baum^es^ des biens de l'âm^e^ pour les [mêler.
Sonn^e^, ô ma douc^e^ lyre !

4

Dors, ô ma lyr^e^, si à ton amour nul répond,
Si à l'élan vif du cœur la froideur succède,
Dans l'absenc^e^, si chaqu^e^ sentiment tendre et fécond,
Quand mon cœur saign^e^, trouv^e^ celui de ma mi^e^ tout tiède,
Dors, ô ma tendr^e^ lyre !

5

Bris^e^-toi, ma lyre ; à ton maîtr^e^ tu ne survivras,
Tes cord^es^ ne seront par nul étranger touchées ;
J'ai tenté de haut^es^ not^es^ quand, Mort, tu m'approchas ;
Ma cendre et tes cord^es^ dans un^e^ tomb^e^ seront posées,
Bris^e^-toi, ô chèr^e^ lyre.

STANCES ÉCRITES DANS L'ABATTEMENT.

1

Ah ! si même un bien aimant cœur voulait
Rendre un seul sympathiqu^e soupir à moi,
Nul peut-il m'aimer ? l'écho dir^e semblait,
A toi ?

2

Je cherche en vain au-dessus à m'él^ever,
A fixer au ciel mon regard encor,
Mes ail^es sont rogné^es, ne puis-j^e plus risquer
L'essor !

3

Quand env^eloppé d'idé^es, couché par terre,
Je voudrais toucher ma harpe avid^ement,
Du ciel je crois entendre un^e voix bien chère,
Doux chant !

4

Pour ouïr ce chant mon oreill^e je prête,
Quelqu^e bon ange pass^e-t-il ici, sans défaut?
M'envoler vers elle ou lui je souhaite,
En haut.

5

Quand je dormirai mort dans mon cercueil,
En route aux célest^es demeur^es plein de peurs,
Nul vers^era, quand je tomb^erai sur ce seuil,
Des pleurs.

6

Quand froid en terr^e je rest^erai au néant,
Pas un seul êtr^e des passants, en émoi,
Ne s'arrêt^era en pleurant un instant,
Pourquoi ?

ODE PAR ADDISON[1] (1672-1719)

1

Le spacieux firmament en haut sacré,
Avec tout le vast^e ciel bleu éthéré
Et cieux sans born^es paill^etés, un cadr^e luisant
Proclam^ent leur grand Original aimant ;
Le soleil sans fatigu^e de jour en jour
Montr^e la puissanc^e du Créateur autour
Et publie en chaqu^e pays qu'il enchante
L'ouvrag^e d'un^e Main de bonté Tout^e-Puissante.

2

Aussitôt que toute ombr^e du soir domine
Du cont^e merveilleux la lun^e nous fascine,
Et chaqu^e soir à la terre écoutant, belle,
Répèt^e l'histoir^e de sa naissanc^e mortelle ;
Tandis que tout astr^e qui brûle alentour
Et tout^es les planèt^es qui brill^ent tour à tour,
Confirm^ent les grand^es nouvell^es quand chacun^e trôle[2]
Et port^ent la vérité de pôle à pôle.

[1] Addison était le rédacteur en chef et le fondateur du célèbre *Spectator*, qui reste encore un des ouvrages classiques anglais. Il est aussi l'auteur de la tragédie de *Caton*, qui fut jouée avec grand succès pendant une longue succession de nuits, et que Voltaire admirait beaucoup. En 1716, il épousa la comtesse de Warwick, mais cette union fut loin d'être heureuse. En 1717, il devint ministre d'État, mais il donna sa démission bientôt et se retira avec une pension de 25,000 francs par an. Dans sa retraite, il écrivit une *Défense de la religion chrétienne*. Sur le point de mourir, il envoya chercher son beau-fils, le comte de Warwick, qu'il voulait retirer des habitudes irrégulières et de ses opinions erronées, et, lui serrant la main, s'écria avec onction : « Vois en quelle tranquillité un chrétien peut mourir. »

[2] Mon critique puriste dit que « trôle » n'est pas français. Cependant

3

Qu'importe si en silence sublime, alpestre,
Les astres se meuvent autour du globe terrestre?
Qu'importe si nulle vraie voix, ni son ailé
Parmi leurs orbes si radieux n'est trouvé?
A l'oreille de raison tous se gaudissent,
Et poussent des voix bien glorieuses qui frémissent,
Chantant, tandis que chacun s'illumine :
« La Main qui nous a créés est divine ! »

SONNET SUR LA FRANCE

Traduit de Keats[1] (1796-1829). — Adapté à la France.

La belle France est heureuse, je pourrais être content
De ne voir d'autre verdure que la sienne — terre aimée[2]
De ne sentir d'autre brise que celle qui est portée
A travers maint bois haut de beaux contes éloquents;

Mais je sens quelquefois une langueur suave pourtant
Pour des cieux italiens — un soupir intérieur,
De m'asseoir sur une Alpe comme sur un trône d'honneur
Oubliant tout, au monde, au mondain, se liant.

je trouve ce mot dans le Dictionnaire de l'Académie. Je crois que la plupart des académiciens ne connaissent pas parfaitement leur propre dictionnaire. *Trôler* signifie *courir*.

[1] Byron nous dit que Keats fut tué par une critique sévère dans le *Quarterly*, à l'âge de 24 ans, après avoir écrit des poésies merveilleuses. Les auteurs tués par les critiques rempliraient un grand cimetière.

[2] Il n'y a rien au monde de si facile que d'éviter des chevilles en ne traduisant pas littéralement. Ce qui est agaçant, c'est que les critiques trouvent ou imaginent des fautes, mais n'indiquent pas les remèdes.

La chèr^e^ Franc^e^ est heureuse; ses fill^e^s — gai^e^s — ces Hébé;
Leur beauté est assez pour moi, poèt^e^ du cœur,
Assez leurs doux bras blancs en silenc^e^ me serrant;

Pourtant souvent je brûl^e^ de voir — mais j'en ai peur,
Des bell^e^s au regard plus profond, d'ouïr leur chant,
De flotter près d'ell^e^s autour de leurs fleuv^e^s d'été[1].

LE CRUCIFIEMENT

Traduit d'une traduction de l'italien de Crescembini.

Je demandai aux Cieux quel enn^e^mi de Dieu fit
Cet act^e^ sans exempl^e^. Les Cieux crièr^e^nt avec bruit:
« C'est l'homme. » — Et en grande horreur nous prîm^e^s le [soleil.
D'un tel spectacl^e^ de crime et de hont^e^ sans pareil.
Je demandai à la Mer, de rage ell^e^ bouillit
Avec sa voix de tempêt^e^s: « C'est l'homme », ell^e^ me dit:
Mes vagu^e^s reculèr^e^nt en panique au crim^e^ hideux,
Montrèr^e^nt l'abîm^e^, se séparant au centre en deux.
Je demandai à la Terr^e^ qui me dit en haine:
« C'est l'homme », et mon sein fut fendu par un^e^ tell^e^ peine
Tant qu'encor je gémis et frissonne au passé.
A l'homm^e^ gai, souriant, insoucieux, je suis allé
Et l'interrogeai. — Il détourna ses fiers yeux,
Haussa la têt^e^ ne daignant répondre, point honteux.

[1] Un ami français n'aime pas ces phrases; mais elles sont mot à mot.

LE VIEUX ROBIN GRAY (AULD ROBIN GRAY).

(Ballade traduite de la langue écossaise, écrite par lady Ann Lindsay, en 1722).

1

ıand le bétail est rentré, que tous les moutons sont dans [l'enclos
Et que tous les gens bien fatigués sont allés au repos,
es douleurs de mon cœur tomb^ent en plui^es de mes yeux [si pleins d'émoi
Tandis que mon vieux bonhomm^e dort profondément près [de moi.

2

.e jeun^e Henri[1] m'aimait bien et pour êtr^e sa femme il me [cherchait,
Mais, ah ! sauf un seul écu rien en outre il ne possédait ;
'our fair^e de l'écu un louis mon Henri alla à la mer,
Et l'écu et le louis étai^ent tous deux pour moi de pair.

3

l n'était parti qu'un jour de plus qu'un^e trist^e année écoulée,
Quand ma pauvr^e mèr^e devint malade et notr^e vach^e nous [fut volée;
fon pèr^e se cassa le bras; mon Henri était en mer très loin
Et le vieux Robin Gray vint me courtiser avec grand soin.

4

fon pèr^e ne pouvait travailler et ma mèr^e ne pouvait filer,
En travaillant jour et nuit leur pain je ne pouvais gagner,

[1] Les noms dans l'original sont Jamie (Jacques) et Jenny (Jeanne); nais pour le rythme j'ai besoin de noms de deux syllabes toniques, omme dans l'original; ainsi j'ai choisi Henri et Louise.
Voir à l'Appendice la note III.

Et Robin les nourrissait tous deux tendr^ement et les larm^es
[aux yeux,
Disait : Chèr^e Louise, oh ! veux-tu bien m'épouser à caus^e
[d'eux!

5

Mon cœur lui disait non, car j'attendais mon Henri au rivage.
Mais le vent souffla bien fort^ement et son vaisseau fit
[naufrage,
Son vaisseau fit naufrag^e; pourquoi ne mourut Louise au
[logis?
Pourquoi vivrai-j^e pour gémir, oh ! malheureus^e femm^e que
[je suis !

6

Mon pèr^e m'y poussait fort, et quoiqu^e ma mère ne parlait
[pas — âm^e tendre!
Ell^e me regardait en face, et mon cœur fut prêt à se fendre;
Ainsi je donnai ma main à l'homm^e quoiqu^e mon cœur fût à
[la mer,
Et le vieux Robin Gray est mon mari, ah! quel sort amer!

7

Je n'avais été épous^e que quatr^e semain^es, moi si malheureuse.
Quand assis^e bien trist^ement un soir à ma port^e, moi morn^e
[pleureuse,
Je vis le fantôm^e de Henri, je ne crus pas que ce fût lui
Jusqu'à-c^e qu'il dit : Chèr^e Louis^e, pour t'épouser je viens ici.

8

Nous pleurions fort, nous nous parlions beaucoup, la joi^e
[n'était en nous.
Nous ne prîm^es qu'un baiser, nous nous arrachâm^es l'un
[de l'autr^e presqu^e fous :

Je voudrais être morte, mais je ne parais pas être près de [mourir,
Ah! pourquoi vivrais-je pour dire : « Je suis malheureuse ! » [pour gémir ?

Je m'en vais comme une ombre, je ne tiens plus à filer, être [brisé,
Je n'ose pas penser à Henri, car ce serait un péché,
Mais je ferai de mon mieux pour rester une douce femme de [bonne foi,
Car mon vieux mari Robin Gray est toujours bien bon [pour moi !

UNE PLAINTE POUR LA POLOGNE

Traduit de Campbell.

O Vérité sacrée, pour quelque temps ton triomphe passa
Et de sourire avec toi l'Espérance, ta sœur, cessa,
Quand l'Oppression alliée manda du Nord aux guerres atroces
Ses gros bataillons barbus et ses hussards si féroces,
Secoua son drapeau terrible à la brise de l'aube d'or,
Battit son tambour bruyant et sonna sa *trompette-cor*
L'horreur tumultueuse couva sur leur flère avant-garde,
Prédisant à la Pologne — à l'homme — la rage qui se darde.
Le dernier champion de Varsovie triste d'en haut voyait
Que sur les champs un large désert de ruine se déployait,
« O Ciel, s'écria-t-il, sauve ma patrie saignante qui lutte;
« N'y a-t-il nulle main d'en haut pour défendre les braves [d'une chute,
« Pourtant quoique la destruction frappe ces plaines fleuries [ainsi,
« Levez-vous, compatriotes, notre douce patrie reste ici,

« En ce nom si cher nous ferons en haut l'épée brandir
« Et nous jurons pour elle de vivre, avec elle de mourir. »
Il dit, et sur les hauteurs du rempart étaient rangés
Ses guerriers fidèles, peu nombreux, mais non découragés.
A pas fermes et lents ils forment un front terrible, menaçant.
Calme comme la brise de l'été, mais comme l'orage effrayant.
Des sons murmurés bas le long de leurs bannières s'enfuient,
« La revanche ou la mort » — le mot d'ordre, la réplique — [qu'ils crient.
Alors les notes s'entonnèrent omnipotentes à charmer
Et le haut tocsin sonna leur dernier cri de danger,
En vain, hélas ! en vain, vous braves peu nombreux de Pologne
De rang en rang, en salves, contre l'ennemi fier votre tonnerre [grogne.
O tableau le plus sanglant dans le livre du temps — honteux,
La Sarmatie tomba non pleurée ; sans un crime, grands dieux !
Ne trouva un ami généreux, un ennemi clément,
La force au bras ni la pitié dans son désastre navrant,
De son poignet sans nerfs blessé, la lance tomba brisée,
Son brillant œil se ferma, sa haute carrière fut courbée ;
Pour une saison l'Espoir disait adieu au monde par là ;
La Liberté poussa des cris quand Kosciusko[1] tomba !

[1] Kosciusko descendait d'une ancienne et noble famille de la Lithuanie et naquit en 1756. Il compléta ses études en France, et devint ensuite officier polonais, mais ayant été refusé à l'avancement, il alla en Amérique où il y avait la guerre entre la Grande-Bretagne et ses colonies. Il fut créé colonel du génie et aide de camp de Washington. A la fin de la guerre il retourna en Pologne et y vivait dans la retraite, mais quand l'armée polonaise fut formée, la diète le nomma major-général. Il se distingua surtout à Dubienka où, sous l'abri de quelques défenses qu'il avait construites en vingt-quatre heures, il repoussa avec 4,000 hommes trois attaques successives de 18,000 Russes, qui n'enlevèrent la position qu'avec une perte de 4,000 hommes. Quand

LA PRIÈRE UNIVERSELLE DE POPE[1]

Poète *catholique* dans les deux sens du mot,

1

Pèr^e de tous les êtr^es créés, en chaque âge,
En chaqu^e terre adoré en peur
Par saint, par sauvage et par pieux sage,
Jéhovah ! — Jupiter — Seigneur[2].

2

Toi, Grand^e Premièr^e Caus^e, moins compris, dit-on,
Qui limitas mon sens suprême
A ne savoir qu'un fait, que Tu es bon
Et que je suis aveugl^e moi-même,

3

Pourtant me laissas dans ce sombre état
Juger le bien du mal sans haine
Et liant Natur^e, ferme, au Sort ingrat,
Laiss^es libr^e la volonté humaine.

le roi Stanislas se soumit à l'impératrice Catherine, il partit pour l'Allemagne, et l'Assemblée nationale française lui donna les droits d'un citoyen français. A la suivante révolte des Polonais, Kosciusko fut choisi comme généralissime et, sans artillerie, à la tête de 4,000 hommes, dont une partie n'était armée qu'avec des faux et des piques, il mit en déroute 12,000 Russes à Raslavice, 4 avril 1794, et en quelques jours chassa les Russes du Palatinat. Après avoir retardé pour six mois la chute de la Pologne, il fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Maceiowice et fut emprisonné jusqu'à l'avènement au trône de l'empereur Paul qui lui rendit la liberté. En 1798 il se fixa en France. Buonaparte essaya souvent de l'engager dans ses projets ambitieux pour l'assujettissement de la Pologne; mais ce patriote désintéressé rejeta toutes les propositions. Kosciusko mourut en Suisse, en 1817.

[1] Voir à l'Appendice la note VI.

[2] Pope dit « Jéhovah, *Jove* ou Seigneur. » J'aurais bien désiré insérer les mêmes mots, mais malheureusement les Français n'ont pas le mot *Jove*, et il me semble que la limite des néologismes justifiables est de créer les mots comme *muettement* que tout Français peut comprendre, ou bien de créer un mot nécessaire pour une chose qui n'est pas déjà connue dans la langue, tel que *humour* (une espèce d'esprit).

4

Ce que la conscienc^e dict^e qu'on doiv^e finir,
Ou m'avertit de ne pas faire,
L'un m'apprend plus que l'Enfer dur à fuir,
L'autr^e plus mêm^e qu'au grand Ciel m'y plaire.

5

Le bien que Ta libr^e bonté a donné
Ne me laiss^e pas le rej^eter vite,
Car, lorsqu^e l'Homm^e reçoit, Dieu est repayé,
Jouir est obéir ensuite.

6

Pourtant non pas au court laps de la terre,
Ne me laiss^e Ta bonté borner
Ou de l'Homm^e seul^ement, Seigneur, Te croir^e Père,
Quand on voit mill^e mond^es haut briller.

7

Ne laiss^e cett^e faibl^e main ignorant^e null^e sonde.
Oser lancer tes foudr^es ou pis
Ni répandr^e la damnation dans le monde
Sur ceux que j'estim^e Tes enn^emis.

8

Si j'ai raison, fais Ta grâce, ô Seigneur,
Qu'en la droit^e rout^e je puiss^e rester ;
Si j'ai tort, ô apprends donc à mon cœur
A trouver un meilleur sentier.

9

Sauv^e-moi égal^ement de la fierté folle,
Ou du mécont^ement impie
D'aucun^e chos^e dont Ta grand^e sagess^e m'isole,
Ou ce que Ta bonté me fie.

10

La peine d'autrui apprends-moi à sentir,
A cacher la faute que je voi,
La clémence qu'à d'autres je cherche à offrir,
Cette même clémence, oh! montre-la-moi !

11

Mesquin comme je le suis, non tout ainsi,
Puisque, animé de Ton souffle fort,
Oh ! mène-moi, Seigneur, où je vais ici
Ce jour, dans la vie ou la mort.

12

En ce jour pain et paix veuille m'accorder
Autres choses au-dessous du soleil,
Tu sais si c'est mieux de me les donner,
Laisse être fait Ton vœu sans pareil.

13

A Toi dont le grand Temple est tout l'espace,
Dont l'autel sublime, terre, cieux, mer,
Laisse tout être chanter un chorus vivace,
L'encens de toute Nature s'élever.

A MON AMANTE AU CIEL

Traduit d'une traduction du portugais de Camoëns[1] (1520-1579)

Se la no assento da maior altèza.

1

Si dans ton siège glorieux en haut lointain
Tu te rappelles encore l'amour mondain,
Si encore un penser est retenu coi
De l'être dont le cœur a saigné pour toi;

[1] Voir à l'Appendice la note LXXI.

2

Souviens-toi combien profond enchâssée
Dans mon âm^e^ si trist^e^ ta forme est gravée ;
Chaqu^e^ scèn^e^ bien connu^e^, chaqu^e^ souci ancien
Oublié — toi seule es là — l'uniqu^e^ bien.

3

Rappell^e^-toi que la lumièr^e^ de tes yeux
S'enfuit pour toujours de ma vue aux cieux,
Qu'avec ce brillant du soleil, partie
Est l'espéranc^e^ que j'ai le plus chérie.

4

Pens^e^ que loin de toi ma vi^e^ — mon aimée,
N'est rien qu'un^e^ lassitud^e^ de l'âm^e^ peinée;
Chaqu^e^ fleuv^e^ dont jadis la musiqu^e^ fut chère,
Ne sonn^e^ que discorde à mon oreill^e^, guère.

5

Par toi l'aub^e^ dont les rayons sans nuage
M'éveillai^e^nt à la joie en mon tendre âge,
Dans la lumièr^e^ de la beauté parée,
N'apport^e^ que des maux à mon âm^e^ navrée.

6

Par toi les beaux cieux sont obscurs pour moi,
La lumièr^e^ de midi est sombre, ah ! voi,
Mêm^e^ le chant de l'oiseau serait amer,
Si ce n'était qu'il aime un trist^e^ son clair.

7

Tout-c^e^ que j'ai été mon cœur oubli^e^, chère,
Si déchiré par mainte angoisse amère
Chaqu^e^ vœu est changé, chaque espoir parti,
L'âm^e^ de la joi^e^ ne s'éveill^e^ plus ici !

LE DERNIER CHANT DE SAPHO[1] (Par qui?)

1

n^e toujours toi, sombr^e, non dormant^e mer, sonne,
ı glas est dans ton trist^e gémiss^emment veule[2],
m^e trouve un^e réponse en toi qui bourdonne
on propr^e cri de douleur sans espoir seul^e! seule[3]!

2

voyez-moi un autr^e mot de retour
ns redoutabl^es qui ne cessez jamais,
issez vos cavern^es être ému^es ce jour
dit^es, sombr^es vagu^es bruyant^es, me donn^erez-vous la paix?

3

ırt^e mon âm^e lassé^e, cherche en morne attente
n vain, comm^e l'écho même un soupir frêle,
n^e réponse à la pensé^e consumante
ans les cœurs humains, la vague, ah! répliqu^era-t-elle?

[1] Suggéré par une statue qui représente Sapho assise sur un haut cher au-dessus de la mer avec sa lyre jetée à ses pieds. Il y a une âce désolée sur toute la personne qui semble pénétrée d'un sentient d'abandonnement total.

Sapho de Mytilène, surnommée la dixième Muse, brille au premier ıg parmi les poètes élégiaques et lyriques de la Grèce. Elle aima Phaon ont elle fut abandonnée, et désespérant d'être heureuse désormais vec lui ou sans lui, elle se noya dans la mer, à Leucade, au sixième ècle avant Jésus-Christ. Comme l'amant latin elle disait à Phaon : Non posso vivere tecum nec sine te » (je ne puis pas vivre avec toi sans toi).

L'accusation contre Sapho qu'elle avait les mêmes goûts que lle *Giraud, ma femme*, me semble une vile calomnie. Rien dans son de célèbre, qu'on trouvera traduite volume I, page 221, ne justifie ette opinion. Celle qui aurait ce goût ne pourrait jamais écrire de raie poésie.

[2] *Veule* signifie « mou — faible », adjectif des deux genres (Dictionaire de l'Académie.)

[3] On remarque qu'il y a toujours deux syllabes de plus au dernie vers de chacune de ces stances.

4

Sonne haut, toi, sombre flot non dormant, peu coi,
Sonne fort dans ton dédain et ta fierté ;
Je ne demande, monde étranger, de toi
Ce que ma terre natale m'a toujours refusé !

5

Pourtant j'aimais cette terre trop bien déjà
Avec toutes ses choses belles et si charmantes ;
Est-ce pour cela que l'orage mortel tomba
Sur ma tendre lyre et éteignit ses cordes vibrantes ?

6

Qu'ils se reposent calmes à mes pieds, dessous,
Puisque brisé de même qu'eux et en tristesse
Le cœur dont la musique les rendait doux
A versé sur les sables du désert sa richesse.

7

La gloire pourtant mon nom a consacré,
J'ai la guirlande fière de lauriers, souviens !
Avec cœur solitaire et corps lassé,
O mer inquiète, j'arrive pour en faire les tiens !

8

Donne à cette couronne — cette couronne brûlante,
De la place dans ton creux le plus reclus,
Ensevelis mes peines, mon renom qu'on vante
Avec les naufrages, les bijoux et l'or — perdus.

9

Toi, oiseau de mer, sur la crête de l'onde
Tu as ta maîtresse, ton doux gite chéri ;
Elle t'attend dans ton nid tranquille — ton monde
Et moi, l'être seul, je m'élance sur les flots aussi !

10

ɔi d'un^e nature ailé^e chargé^e par Dieu
ı visions sauvag^ement libr^es comm^e l'éclair,
amour sans born^es et de pensé^es de feu,
viens seule à toi, oh! donn^e-moi la paix, sombr^e mer!

LE MESSAGE AUX MORTS[1]

Par qui?

1

Tu t'en vas loin d'ici, mon frère;
Adieu, ô mon ami premier;
Tu me laiss^es seul — ta voix partie —
Au toit solitair^e pour rester;
Et des monts et du cher foyer,
Et de l'arbr^e de notr^e logis coi,
Avec toi s'en va la joi^e pure,
La *brillanc^e* s'en va avec toi.

2

Mais toi, mon ami, mon doux frère,
Tu t'envol^es au rivag^e de paix
Où le trist^e glas de mots d'adieu
Ne frapp^era plus l'âm^e tendr^e jamais
Et tu verras nos chers morts saints,
Les nôtr^es perdus sur terre et mer;
Dans la gerb^e des cœurs sympathiques
Tu seras lié encor, cher!

3

Dis alors à l'ami d'enfance
Qu'encor son nom est entendu

[1] Rimée seulement aux vers alternés.

Sur les monts bleus d'où sa jeunesse
Passa comm^e^ l'oiseau, prompt, ému.
La gloir^e^ de son front exultant,
La vu^e^ de ta joi^e^ — frèr^e^ si beau
Sont sur moi encore. — Oh ! j'espère
Voir ton doux sourir^e^ de nouveau !

4

Et dis à notre aimant^e^ jeun^e^ sœur
(La ros^e^ morte au printemps léger)
Qu'encor mon âm^e^ triste est remplie
Des airs qu'elle aimait à chanter.
Ses doux yeux me vienn^e^nt dans mes rêves,
Tendr^e^s et trist^e^ment beaux, pleins d'espoir,
Oh ! dis-lui que mon morn^e^ cœur brûle
Encor ce doux regard de voir !

5

Dis à notre père à cheveux blancs
Qu'au sol où il était — cher lieu
L'enfant qu'il aim^e^, qui reste au monde,
Encor marche en adorant Dieu,
Que sa bénédiction toujours
Rest^e^ sur mon âme comm^e^ la rosée,
Et par sa douc^e^ puissanc^e^ j'espère
Voir encor sa tendr^e^ face aimée.

6

Et dis à notr^e^ mèr^e^ si gentille
Que sur sa chèr^e^ tomb^e^ je murmure
Les douleurs de mon âm^e^ peinée
Comm^e^ sur son sein jadis — douc^e^ cure.

Bien heureux, toi qui vit^e, bien vite,
Verras nos bénis, nos aimés!
O frèr^e, doux frèr^e, puissé-j^e rester
Tôt avec eux et toi bien près.

L'INDÉPENDANCE DU POÈTE

ESTESE EL CORTESANO

Le poète préfère être indigent libre que courtisan servile

Stances traduites d'une traduction de Lope de Vega [1].

Laiss^e le courtisan perdr^e ses jours ci-contre
Leurré par les charm^es que la richess^e montre,
La couch^e de duvet, la tabl^e de mets chers;
Soit sa part de baiser la main ingrate
Qui brandit le sceptr^e, qui commande et gâte,
Qui érig^e bien des palais dans les airs,
Tandis que je jouis en liberté
Du soleil luisant, du doux vent aimé,
Du temps calme aux chèr^es œuvr^es rustiqu^es dédié

[1] Lope de Vega, célèbre poète espagnol, est né à Madrid en 1562. Après avoir étudié à Alcala, il entra au service du duc d'Alve qui lui persuada d'écrire la pastorale héroïque *l'Arcadie*. Bientôt après il se maria; mais ayant perdu sa femme, il s'embarqua sur l'Armada préparée pour l'envahissement de l'Angleterre. En 1590 il se maria une seconde fois et devint de nouveau veuf; alors il entra dans l'ordre religieux de Saint-François (*). Il cultiva néanmoins encore la poésie et écrivit environ mille pièces de théâtre après sa consécration.

Honneurs et richesses pleuvaient sur lui et il était l'idole de toute la nation espagnole.

A sa mort, qui eut lieu en 1635, les plus hauts honneurs furent rendus à ses cendres et tous les poètes de son époque concoururent en tributs de louanges à sa mémoire.

(*) On suppose que son premier mariage avait été heureux et son second malheureux.

Et je pris^e plus en santé et en paix
L'indigenc^e content^e que l'or sans joie — ouais!
Au Templ^e de Fortun^e je n'aim^e me plier,
A l'autel de Grandeur attendr^e, prier,
Rendr^e son sourir^e — trembler à sa vu^e noire,
Ni n'ai-je un^e bien tendre inspirant^e pensée,
Un vœu, un soupir, un^e vision chargée
Du fantôm^e Renom couronné de gloire.
Des breuvag^es de nectar et du pain pur
La Nature abondant^e donn^era pour sûr;
Ceux-ci, la sourc^e clair^e — le champ fertil^e, doux,
Rend^ent gai le berger lassé sans des[1] sous,
Et quand les song^es règn^ent, le repos léger,
Nous somm^es tous égaux — roi et pauvr^e berger.

LES LARMES

Traduit de Métastase [2].

I

Par des larm^es l'âm^e navré^e de mal amer
Donn^e langage à l'angoiss^e qui mord,
Dans des larm^es sa forc^e trouve un baum^e bien cher
Quand la maré^e d'Extas^e mont^e fort.

[1] Pourquoi en français dit-on « sans *le* sou » ? Quel sou? J'ai mis *des sous* pour varier et pour la rime.

[2] Métastase, un grand poète italien, est né à Assise en 1698 et fut le fils d'un simple soldat nommé Trapassi. Quand il n'avait que dix ans, son talent d'improvisation gagna l'attention de Gravina, qui le prit sous sa protection, l'appela par un nom formé au moyen d'une traduction de son nom en grec (Métastasio). Il lui donna une bonne éducation et à sa mort, en 1718, lui légua toute sa fortune. Le jeune poète créa l'opéra italien moderne. En 1729, Charles VI l'invita à Vienne et le nomma poète lauréat avec une pension de 4,000 florins (10,000 francs). Dorénavant, aucune fête n'eut lieu à la cour sans l'ornement de ses vers. L'impératrice Marie-Thérèse et Ferdinand VI, roi d'Espagne, lui

2

La joie sans nuage qui donc veut chercher
Sur cette sphère terrestre pleine d'alarmes
Quand même l'Extase suprême ne peut parler
Sauf, comme la Douleur, par des larmes!

A MA LAURE AU CIEL

Traduit de Pétrarque, A. D. 1304-1374 [1].

Si lamentar angelli o verdi fronde.

Si à la brise soupirante des douces heures d'été
Les feuilles vertes se plient, si un oiseau plaintif *deuille* [2]
Où du bord de quelque fraîche source, de fleurs tout frangé,
Le murmure calmant de l'onde sonne et tendre m'accueille,
Celle que le ciel me révèle, que la terre me nie,
Je la vois et je l'entends quoique loin au-dessus
Son âme qui répond à mes tendres soupirs (douce mie)
Visite cet asile d'amour pensif — être reclus :
« Pourquoi ainsi user en peine chaque jour stérile ? »
Ainsi dit bénignement sa douce voix si gentille,

donnèrent des cadeaux magnifiques. Ainsi honoré et aimé, sa vie était heureuse. Il composa 26 opéras et 8 drames sacrés en dehors d'innombrables poèmes moins importants. Les caractéristiques de Métastase sont la douceur, l'exactitude et le sentiment élevé. C'était un homme très religieux comme on verra surtout en lisant son sonnet: « T'offro il Tuo proprio Figlio», écrit sur son lit de mort, que j'ai cité avec une traduction en vers français. Il mourut en 1782.

[1] Voir à l'Appendice la note LXXII.

[2] Le verbe *deuiller* se trouve dans plusieurs poèmes anciens. Par exemple Deschamps dit: « Pourquoy te deuls » Voyez vol. II, page 184, vers 2.

Je trouve que tout mot qui a été employé par les anciens auteurs *dont les ouvrages sont en vente aujourd'hui* devrait figurer dans le *Dictionnaire de l'Académie*, comme par exemple les mots de Villon, Marot, Corneille, etc. Autrement même un Français ne peut pas les comprendre, mais au contraire le Dictionnaire omet même environ 5,000 mots modernes qui sont continuellement en usage et qui sont

« Tandis que les tendr^es larm^es coul^ent de tes yeux sans cesse
« Ne pleur^e pour moi qui me hâtant en mon vol preste
« Mourus pour être immortell^e. » — Sur lumièr^e céleste
Mes yeux s'ouvrir^ent quoiqu^e semblant se clore en tristesse.

ICHABOD [1]

Stances sur un grand homme qui s'était déshonoré. — Traduit de Whittier.

1

Tombé ! — perdu ! — la lumièr^e retirée
Que jadis il avait !

insérés comme supplément dans l'abrégé de ce Dictionnaire, publié par Firmin Didot.

Voici, à titre d'exemple, un certain nombre de ces mots :

Absentéisme	Conjugable	Fraternisation	Lucidement
Accidenter	Cruciforme	Frivolement	Lucrativement
Accroche-cœur	Déclasser	Fusionniste	Malencontre
Activer	Décommander	Géographiquement	Marivauder
Agrouper	Décroissant	Gigantesquement	Masticage
Allopathie	Défrichage	Hiberner	Matricide
Amidonner	Dégradement	Honorifiquement	Mensuellement
Antinational	Dégrisement	Hyperbolisme	Militarisme
Antireligieux	Démagogisme	Illusionner	Monarchisme
Aquarelliste	Dépravant	Imager	Omniscient
Bank-note	Déroutant	Impraticabilité	Parceller
Bisser	Désassociation	Improductivement	Recognition
Bistrer	Désenchanter	Interpellateur	Reconstituer
Bonapartiste	Désillusion	Insoumission	Réfrigérer
Caricaturiste	Dessolement	Inconcevablement	Réemploi
Carliste	Diplomatiquement	Inconséquemment	Rejuger
Cloisonner	Doucereusement	Industrialisme	Relevant
Clôturer	Dramatiser	Inexpressif	Sous-directeur
Cognac	Échangeur	Intransigeant	Typographiquement
Collatéralement	Échevelé	Jésuitiquement	Vocalise
Combustibilité	Ensoleillé	Jénilité	
Communiqué (un)	Excentriquement	Kilo	
Compétemment	Fervemment	Longue-vue	

Le *Dictionnaire de l'ancien langage français*, publié par Champion en 1881, dont neuf volumes ont paru jusqu'à ce jour, montre combien on a laissé s'appauvrir la langue en France.

[1] I Samuel, IV, 21 : « Et elle nomma l'enfant Ichabod, disant : « La gloire de l'Éternel est transportée d'Israël. »

De ses cheveux gris la gloire envolée
Pour toujours d'un seul trait !

2

Ne le reproch^e pas — le Tentateur a
Un pièg^e pour tous, un^e lutte ;
Pitié, non mépris et colèr^e, tout c^ela,
Convienn^ent à sa trist^e chute !

3

De passion[1] oh ! soit muett^e l'amèr^e rage,
Quand celui qui pouvait
Avoir éclairé et mené tout l'âge,
Retombe en nuit défait.

4

Dédain ! Les ang^es rirai^ent-ils s'ils voyaient
Une âm^e brillante en fiel,
Qu'aux ténèbr^es sans fin les démons poussaient,
De l'espoir et du ciel ?

5

Que son pays jadis si fier de lui
Ne l'insult^e pas maint^enant,
Ne flétrit de hont^e plus grav^e l'obscurci
Front déshonoré tant.

6

Mais plutôt laiss^e ses fils humiliés — forts,
De la mer au lac doux,

[1] Littré dit : « *Passion* est de trois syllabes en poésie et de deux en prose » Quelle absurdité ! Alors le lecteur qui ne s'est pas donné le mal d'étudier les règles de Boileau, doit nécessairement trouver une syllabe en moins quand un vers contient le mot *passion*.

Un^e^ longu^e^ lamentation, comm^e^ pour les morts
Faire en pein^e^, sans courroux.

7

De tout-c^e^ qu'on aimait et honorait, rien
Que la forc^e^ rest^e^ maint^e^nant,
L'orgueil de pensé^e^ d'un ang^e^ déchu, — bien
Fort en chaîn^e^s — encor grand.

8

Tout le reste est perdu ; de ces grands yeux
La lumière est partie :
Quand la foi quitt^e^, — quand l'honneur meurt — ô [dieux!
L'homme est mort ! qui l'envie?

9

Donc pay^e^ le respect de maint^e^ vieill^e^ journée
A son grand renom mort :
Marche à reculons, la vu^e^ détournée,
Oh ! cach^e^ sa hont^e^ — son tort !

MON VŒU.

Traduit d'une traduction en prose du hongrois de Petőfy, poète guerrier et patriote.

1

Si Dieu voulait bien me parler ainsi :
« Mon fils, je te permets pour ton destin
Que tu mourras comm^e^ tu voudras ici ; »
Pour ceci je prîrai Dieu si bénin.

2

Que ce soit l'automne — l'automne mûr, mielleux,
Entre les feuilles jaunes maint rayon bien brillant ;
Entre les branches dirait son chant, ses adieux
Un oiseau tendre du printemps retardant.

3

Et comme sur toute la Nature — l'homme compris,
La mort arrive imperceptiblement près,
Qu'elle vienne ainsi sur moi aussi, et puis
Puissé-je la voir quand elle touche mes côtés.

4

Et comme parmi les feuilles jaunes chante l'oiseau
Que je puisse de même émettre mes adieux
En sons ravissants qui montent au ciel beau
Et coulent au fond de tous les cœurs précieux.

5

Et quand j'aurai terminé ces adieux,
Ah ! qu'un baiser puisse clore mes lèvres en soin,
Ton baiser, toi belle vierge aux blonds cheveux,
L'être terrestre le plus glorieux de bien loin.

6

Mais si Dieu ne m'accorde pas cette chimère,
Pour ceci lors je Le prîrais en somme ;
Que ce soit Printemps — un Printemps de guerre
Quand des plaies comme des roses de sang ornent l'homme.

7

Et, en des sons qui touchent l'âme puissent chanter
Les trompettes, ces rossignols de guerre gais ;

Puissé-je êtr^e là et sur mon sein altier
Qu'un^e fleur mortell^e de sang pouss^e pour mon legs.

8

Et quand je tomb^e mourant[1] de mon cheval,
Puiss^e un baiser clor^e mes lèvr^es en émoi ;
Ton baiser, Liberté, mon idéal,
Des êtr^es célest^es le plus glorieux pour moi !

LA DÉSOLATION DE BALCLUTHA

Traduit d'Ossian, par Macpherson[2] (non rimé dans l'original), vers irréguliers.

J'ai vu les murs de Balclutha,
Mais ils étai^ent désolés;
Le feu avait brûlé fort dans les salles
Et la voix du peupl^e n'était plus entendue.
Le ruisseau de Clutha était délogé de sa place
Par la chut^e des murs.
Le chardon secouait sa têt^e solitaire,

[1] Ce qui est très intéressant et bien touchant c'est que Pétőfy est mort précisément comme il le souhaitait dans ce poème, en combattant pour la liberté de la Hongrie en 1849.

[2] Macpherson (1738-1796), qui traduisit les poèmes d'*Ossian* du gaélique (celtique), avait été élevé pour l'Église écossaise, et après il ouvrit une école dans le comté d'Inverness. Son premier poème: *the Highlander* (le Montagnard, (en 6 « *cantos* » est une production misérable. Il publia plus tard *Ossian*, qui eut un succès éclatant et fut traduit dans la plupart des langues européennes. Par *Ossian*, il parvint à une grande fortune et obtint la place de représentant dans le Parlement. Il fut constitué agent pour le Nabab d'Arcot et acheta un propriété foncière considérable.

Il avait beaucoup de talent, était bienveillant et était aimé par les Montagnards (Highlanders). *Ossian* était la lecture favorite de Napoléon et aussi de Gray et de Hume l'historien et philosophe.

La mousse sifflait au vent,
Le renard regardait par les fenêtres,
L'herbe rance du mur s'agitait autour de sa tête.
Désolée est la demeure de Morna !
Le silence est dans la maison de ses frères.
Entonnez le chant de deuil, ô bardes,
Sur la terre des étrangers.
Ils sont seulement tombés avant nous,
Car un jour nous devons nous affaisser.
Pourquoi bâtis-tu la salle, fils des jours ailés ?
Tu regardes de ta tour aujourd'hui ;
Encore quelques années et la bise du désert viendra,
Elle soufflera dans ta cour vide,
Elle soufflera autour de ton bouclier demi-usé
Et laissera venir la bise du désert !
Nous serons renommés dans notre jour,
La marque de mon bras sera dans la bataille,
Mon nom dans le chant des bardes.
Crie la chanson et envoie partout la coquille.
Que la joie soit entendue dans ma salle,
Quand toi soleil, tomberas hors du ciel,
Si tu dois tomber, toi, puissante lumière,
Si ta *luisance* n'est que pour une saison,
Comme Fingal notre renom survivra à tes rayons !
Tel était le chant de Fingal
Dans le jour de sa joie [1].

[1] Mon critique puriste trouve tout ce poème obscur, mais ce n'est plus ni moins obscur dans l'original, et en anglais, en poésie comme en peinture, on aime le clair-obscur. Browning est souvent plus qu'obscur, même aussi inintelligible que s'il écrivait en chinois

MA CHANSON D'AMOUR[1]

ADRESSÉE PAR MOI A UNE DAME QUI M'EST INCONNUE.

1

Veux-tu m'aimer plus tard, mon idole ?
Ah ! rends-moi mon soupir de tendresse ;
Je te suis, non comm^e^ l'amant frivole,
Car jamais ta douc^e^ chaîn^e^ ne me blesse.

2

Pour l'instant un baiser me contente
Puis me laiss^e^ le désirant mill^e^ fois ;
Ah ! veuill^e^ m'accorder la joi^e^ touchante
De boir^e^ l'extase et l'ivress^e^ d'autr^e^fois.

3

D'autr^e^s êtr^e^s peuv^e^nt de fleurett^e^s raffoler,
Qui flétriss^e^nt et se meur^e^nt sur la tige;
J'aim^e^ la rose où la plui^e^ vient pleurer,
Qui à perdr^e^ mes rêv^e^s plus ne m'oblige.

[1] Ce poème est fautif, selon les lois de la prosodie anglaise, parce qu'il est en rimes redoublées à la française, et non pas en rimes doubles à l'anglaise; par exemple, je rime dans la seconde stance *durer* avec *accorder*, tandis que je devrais le rimer avec un mot comme *épurer*. Dans *Constance*, *Mes Pensées*, *Le Barde*, *Idées*, *Marie*, et mes vers satiriques, j'ai toujours fait les doubles rimes à l'anglaise.

J'invite mes critiques à observer, avant de m'attaquer parce que je ne compte pas les *e* muets dans la mesure selon le code de Boileau, que cette pièce est intitulée une chanson et est composée pour être chantée sur un air; dans ce cas, j'ai le droit de ne pas compter les *e* muets; car le code dit expressément : « Dans un genre de poésie où l'on veut reproduire le langage populaire, on retranche l'*e* muet non seulement devant une consonne, mais encore dans le corps des mots » : « Nous n'sommes pas d'la tête p'tit; » je prétends que presque toutes mes poésies sont en langage populaire, et jamais en langage de haute école.

4

Sur l'aub^e^ plus d'un être est éloquent,
Et du printemps préfèr^e^ la feuill^e^ tendr^e^;
Du soleil donn^e^-moi l'éclat brillant,
Le fruit tentant d'été je veux prendre.

5

L'éclat de tes yeux est plus brûlant
Que les rayons du soleil, dorés,
Et je sens que j'aperçois maint^e^nant
En tes charm^e^s de frais dons dévoilés.

6

Ta voix, comm^e^ des not^e^s de douc^e^ musique,
Me ranim^e^rait dans la tomb^e^ couché,
A chaqu^e^ not^e^ dans l'âm^e^ l'accord réplique,
Laissant nul [1] genr^e^ de pensé^e^ caché.

7

Ton doux toucher, comm^e^ l'éclair volant,
D'un vif transport tout^e^ mon âm^e^ pénètre,
Puis, cette forc^e^ magnétique augmentant,
En mon esprit mill^e^ désirs fait naître.

8

Ton souffl^e^ l'odeur mêm^e^ des fleurs surpasse,
Du lis ou d'un^e^ violett^e^ mi-close ;
Tes lèvr^e^s sont miel que rien ne dépasse;
A tes pieds mon amour je dépose.

9

Ton sein se gonfl^e^ comm^e^ le flot troublé,
Et rend ta vive sympathi^e^ sans borne,
Puis l'élan d'émotion redoublé
Montr^e^ d'un^e^ femm^e^ l'ardent^e^ passion qui l'orne.

[1] Sainte-Beuve, Mme Tastu et d'autres poètes omettent souvent les doubles négations exigées en prose.

10

Ta taill^e^ que mon bras trouv^e^ séduisante
Mêm^e^ la form^e^ de Vénus ne primait;
Tes jou^e^s ressembl^e^nt à un^e^ pêch^e^ brillante,
Comm^e^ le cygn^e^ tu as le cou parfait.

11

Je suis jaloux d'un^e^ brise amoureuse
Qui bais^e^ ton cou et n'épargn^e^ tes tresses,
Et qui peut combattr^e^ cett^e^ chèr^e^ voleuse,
Qui « par un cheveu tir^e^ des caresses [1] ».

12

Tes fin^e^s oreill^e^s, avid^e^s d'écouter,
Les cris de détress^e^ toujours connaissent,
Tes pieds nains te port^e^nt à consoler,
Là où les trac^e^s de misèr^e^ paraissent.

13

Tes mains blanch^e^s que nul ne peut sculpter,
Ton poignet svelt^e^ que je veux saisir,
Tes doigts mignons que j'aim^e^rais baiser,
De la Clyti^e^ [2] rappell^e^nt le souv^e^nir.

14

Ta march^e^ gracieuse en son essence
A d'un poèm^e^ de mouv^e^ment l'effet,
Même aveugl^e^, toi muett^e^, ta présence
Deviné^e^ mon cœur tendre éveill^e^rait.

15

Ta verv^e^, comm^e^ l'étoile est étinc^e^lante,
Ta tendress^e^ dans tes doux yeux paraît;
Ta voix suave est tout entraînante,
De tout^e^ musiqu^e^ dépassant l'attrait.

[1] Pope dit que « la beauté nous tire par un seul cheveu ».
[2] Le plus beau buste de femme qui ait jamais été sculpté. On en trouvera une reproduction en photographie dans cet ouvrage.

16

Tes charm^es qui seuls peuv^ent me réjouir
Rouill^ent dans l'ombr^e comm^e l'épé^e sur la paille;
Mais, ang^e, les viv^es joi^es que j'os^e t'offrir,
Brill^ent comm^e des sabr^es en ordr^e de bataille.

17

Tes faut^es vers la vertu sont penchées,
Suis-j^e bien just^e ? Tes défauts sont plus chers,
Je ne veux ni ang^e, ni saint^e, ni fées,
Eux qui t'ayant au ciel serai^ent fiers.

18

Prends les joi^es coulant à tes côtés,
Sur le fleuv^e de la vi^e vers la mort;
Que mes amours ne soi^ent repoussés
De ton cœur, si je mérit^e ce sort.

19

Comm^e l'avar^e, je jouis du trésor
Qui dans le cadr^e de ta form^e me plaît;
Si tes yeux au ciel formai^ent décor,
Alors les astr^es plus on ne verrait.

20

Les rayons solair^es qui dor^ent parfois
Nous quitt^ent dans l'orage ou au coucher;
La lun^e, « soleil d'insomni^e », chaqu^e mois
Argent^e froid^ement, mais ne peut chauffer.

21

Mais l'étoil^e des amants adoptée
Pour but, quand séparés par le sort,
Luit où ma tendr^e vue est dirigée;
Que nos vœux soi^ent par là en rapport.

22

Le miroir ardent un^e fois fixé
Attir^e du ciel le feu qui détruit;
De tes yeux chaqu^e éclat dégusté
Enflamm^e mon cœur d'extas^e qui ravit.

23

Tous les ruisseaux, la lune illumine,
Chaqu^e ruisseau ne voit qu'un^e lun^e brillante;
Quand la foul^e des amants j'examine,
Ton amour tendr^e seul^e je trouv^e charmante.

24

Bell^e fée à Noël je rêvais être
Sous la branch^e vert^e du gui [1] t'embrassant;
Ah! comm^e ton élèv^e veux-tu m'admettre;
Apprends-moi les joi^es d'amour maint^enant.

25

Loin de toi le sort m'a transporté,
Pour moi le mond^e n'était un sièg^e beau;
Je n'eus point d'Ève et, d'Éden chassé,
« N'eus pomm^e qui ne fût pir^e qu'un poireau [2] ».

26

Alors ta form^e, comm^e l'éclair brillant,
Dans l'obscurité régnant^e luisait;
Comme un naufragé, un^e cord^e serrant,
A la tienn^e tout^e ma vi^e s'attachait.

27

Comme un volcan en vive éruption,
Alors mon amour en fleuv^e coulait;
La mer n'y eût fait d'interruption;
Ce feu, l'amour, en brum^e l'eût extrait,

[1] En Angleterre, on a le droit d'embrasser toute dame qu'on peut entraîner, à Noël, sous une branche de gui suspendue dans la chambre.

[2] Phrase de Byron.

28

Pour d'autr^es l'amour n'est pas un remède;
De ma douleur, ah! c'est la seul^e cure,
Sans toi mon cœur souffr^e; je t'intercède;
Sois pour moi l'uniqu^e trésor qui dure,

. . . . . .

29

Fus-tu victim^e d'un mariage un jour?
Tes bijoux fur^ent-ils baignés de pleurs?
Ton époux faillit-il en amour?
Gai^e dans le monde dis-tu : Je me meurs?

30

On mentait lâch^ement en te disant
Que je ne t'aimais pas, quell^e vile arme!
Sans toi, couvert d'or je suis mendiant,
Ang^e, donn^e-moi la riche aumôn^e d'un^e larme!

31

En mes doux rêv^es, je crois te revoir,
Ta bell^e têt^e sur mon sein passionné;
Si tu ne peux près de toi m'avoir,
Mort au tombeau je veux êtr^e couché.

32

De ton cœur donn^e-moi tout^e pulsation;
En outr^e, ce que ta belle âm^e retient,
Accorde une épreuv^e à ma passion;
De ton amour je suis impatient.

33

Oh! puissé-j^e pour toujours t'embrasser
(Qu'aux rêv^es de tes baisers je m'emploie),
Rien au mond^e ne pourrait m'arrêter,
Nous vivrions dans un^e mer de joie.

34

Si de toi null^e répons^e m'est donnée,
Rends mon âme entièr^e libr^e comme avant;

Alors cett^e^ pauvre âm^e^ n'était brisée,
Mon cœur s'affaiss^e^ pour toujours maint^e^nant.

35

Tu ne peux ; tous les bonheurs brisés,
Coul^e^ent bas comme un^e^ barqu^e^ loin de la rive,
Et des beaux rêv^e^s un^e^ fois dispersés
Au réveil aucun^e^ joi^e^ ne m'arrive.

36

Comm^e^ le dauphin blessé se mourant
Dont chaqu^e^ veine ouvert^e^ répand la vie,
Au coloris changeant et luisant,
Pour toi je vers^e^rais mon sang, ma mie.

37

Comm^e^ le tourn^e^sol vir^e^ vers le soleil,
Comm^e^ l'aiguille est fidèle à son pôle,
Je t'aime éveillé ou en sommeil ;
Gard^e^ mon cœur, mêm^e^ s'il n'est qu'une obole.

38

L'huîtr^e^ persan^e^ dépass^e^ mêm^e^ l'homm^e^ puissant :
Il ne fait la perl^e^, de l'huîtr^e^ le fruit ;
Du cœur blessé du poèt^e^ mourant,
La larm^e^ perlé^e^, sans prix, se produit.

39

Le coucou nous revient au printemps,
Il n'exist^e^ pas d'hiver trist^e^ pour lui ;
Sans toi, j'ai nul printemps ; ah ! reviens !
Avec toi il est toujours ici.

40

Le cadran solair^e^ plus ne sommeille
Lorsqu^e^ l'ardent soleil l'éclaire en roi ;
De mêm^e^ mon âm^e^ gai^e^ ne se réveille
Que si ma rein^e^ brille aimant^e^ sur moi.

41

Quand la peine cruelle va t'opprimer,
Ah! ne trouve toute ma sympathie vaine,
S'il faut comme amant me réprimer,
Vivrais-je, laisse de l'amitié la chaîne.

42

En vain à t'oublier suis-je prié;
Pour des mondes ton amour je ne livre,
Te perdant tout est sacrifié;
Il m'est impossible sans toi de vivre.

43

Tes chers enchantements restent entrelacés
Autour des cordes intimes de mon cœur;
Ces liens s'ils sont froissés sont brisés,
Plus que la mort te perdre me fait peur.

44

Ne doute que mon cœur pour un instant
Puisse ton image divine oublier;
N'as-tu vu mes larmes en te quittant
Quand je sentis mon sang refluer.

45

L'ami ne peut plus être reconnu,
Par la mère l'enfant être oublié,
Avant que l'amour tendre ait décru
Qu'envers toi j'ai pour toujours voué.

46

Quand veux-tu des baisers m'accorder?
Je t'envoie mille des miens sur la brise;
Du fond du cœur je veux te chanter;
D'au delà des mers mon âme te courtise.

47

Seul dans le murmure de la cité,
Ou, sur des roches, par la mer, rêveur,

A toi mon cœur tendre est plus lié,
Mêm^e^ plus viv^e^ment pour toi bat mon cœur.

48

Si mon sort veut que je te survive,
La lyr^e^ de ton poèt^e^ je bris^e^rai,
Et si à ta tomb^e^ mourant j'arrive,
Sur un lit de pein^e^ j'expirerai.

49

Ton premier jour de vi^e^, mon trésor,
Quand tous sourir^e^nt, en pleurs te laissa;
Quand vers la mort tu prendras l'essor,
Souris, ang^e^, quand en larm^e^s on fondra.

50

Le sommeil nivell^e^ roi et mendiant,
La joi^e^ cesse, aussi bien que tout^e^ peine,
Le sommeil de la mort me glaçant
Mon âm^e^ tiendrait mêm^e^ plus à ma reine.

51

Si jamais un autr^e^ te caressait,
Mon âm^e^ meurtrie éclat^e^rait en pleurs;
Tu regrett^e^ras mon amour parfait,
Si je bois l'eau du Léthé[1] et meurs.

52

Si ma dernière heur^e^ sans toi sonnait
Mon âm^e^ s'enfuirait au ciel blessée,
Même alors ton imag^e^ me rest^e^rait,
Sur mon cœur on la verra gravée.

53

Quand mon âm^e^ s'envol^e^ra dans l'éther,
Mon cœur ne quitt^e^ra pas tes côtés
Et mes ail^e^s te couvriront dans l'air,
Toi que je chant^e^ toujours sans succès.

[1] L'eau du Léthé, selon la fable des anciens, donnait l'oubli.

54

Si l'épée me barre l'Éden soudain,
Tu seras un talisman pour moi,
Et l'ange m'épargnerait, tout humain,
En sachant que je n'aime nulle que toi !

UN MESSAGE D'AMOUR [1]

1

ɔi seule, j'adore dans toute la belle création,
Sans toi mon luth naissant se serait tu ;
es charmes évoquèrent ma première ovation,
Comme de la roche de Moïse on a bu.

2

lul son de ma harpe n'est jamais émergeant
Qui ne trouve pas sa source unique en toi ;
'u es mon soleil dont chaque rai divergeant
A sa cause comme la branche de l'arbre son roi.

3

a peine sourde qui ronge quand le sort nous sépare,
Et pousse le cœur à se rompre flétrissant,
uand la larme de la douleur nos yeux dépare,
Dans la langue d'amour un soulagement prend.

4

es rayons du soleil sur une cime élevée
Semblent bien moins brûlants qu'au vallon en face,
a source de l'amour de sa triste chute relevée
Forme l'arc-en-ciel d'espoir qui comble l'espace.

5

e fil de fer peut transmettre vite comme l'idée
Toute pensée, tout désir, de nos âmes folles,

[1] En vers de onze et de dix syllabes alternés. Ceci est ce que Boileau appelle *boiter*, mais dans l'opinion des poètes anglais, c'est un grand agrément.

Et l'on sympathis^e^ d'un^e^ manièr^e^ décidée,
Quoiqu^e^ séparés aussi loin que les pôles.

6

Tout^e^ la Nature et l'Art je voudrais voler,
Pour, comme un^e^ guirland^e^ rar^e^, t'en fair^e^ l'envoi;
Si le monde était mien, pour te consoler,
J'extrairais tout^e^ sa douce essenc^e^ pour toi.

7

Quoiqu^e^ mes rim^e^s soi^e^nt si maladroit^e^ment roulantes,
Ma constanc^e^ m'assur^e^ toujours de ta grâce;
Mêm^e^ des goutt^e^s sur un^e^ roch^e^ par hasard coulantes
Laiss^e^nt enfin gravé^e^ l'indélébil^e^ trace.

8

Pour d'autr^e^s ma main ces sons d'un^e^ lyr^e^ n'est tirant,
A toi chaqu^e^ vœu ardent est adressé;
Pour te plair^e^ je brav^e^ le mond^e^ rien n'admirant,
Ta louang^e^ dépass^e^ leur blâme insensé.

9

Mon nom n'est écrit qu'en eau disparaissant,
Que le tien soit gravé en bronze ou marbre;
Si cette eau était tes larm^e^s en me laissant,
Ce registr^e^ serait comm^e^ d'un^e^ douc^e^ vi^e^ l'arbre.

10

En été l'abeill^e^ le miel très riche amasse
Qui la soutient dans l'hiver froid et sombre,
Ainsi chacun^e^ de tes douceurs qui s'amasse
Nourrit mon cœur comme un^e^ délicieuse ombre.

11

Il y a un^e^ seule âm^e^ qui avec bonté
Accorde à mes chants un^e^ plein^e^ sympathie,
Qu'un^e^ seul^e^; sur sa tête un doux rayon monté
Comm^e^ l'auréol^e^ sembl^e^ me rendr^e^ douc^e^ la vie.

12

Sur le rivage une coquille j'ai ramassée,
J'ai ouï ses murmures sauvages — heureux,
La grande voix de la mer y est amassée,
Mais douce à n'effrayer l'enfant peureux.

13

Ainsi presque tous les objets que je regarde[1]
Me parlent bien doucement et toujours de toi;
Le charme que ta beauté m'offrait par mégarde
Malgré la distance et l'absence je voi.

14

Pendant que je te chante d'un amour ardent,
Un oiseau moqueur me rend son refrain;
Je crois que c'est l'écho de ta voix tardant,
Mon amour est sans espérance, tout vain.

15

La rancune du monde j'ai senti amèrement,
Surtout celle de maint que j'ai bien aidé,
Des soucis quand saignant à l'affreux serrement,
Ton fleuve d'amour transfusé m'a racheté.

16

Avec le monde mon âme n'est en harmonie,
Suis-je tombé d'un astre lointain et étrange?
Le frappe trop souvent une corde par ironie,
Entre nous il y a maint obstacle, mon ange.

17

De feindre l'amour n'est la mode que trop souvent,
Chaque battement de ton pouls mon âme décèle;
Serais-tu froide comme les nonnes dans un couvent,
Même de cailloux l'acier tire l'étincelle.

[1] J'accentue la première syllabe de *regarde* pour faire la double rime.

18

Ne vid^e^ pas trop vit^e^ le rar^e^ verr^e^ du plaisir,
Savour^e^ chaqu^e^ doux trait d'en haut, ah ! m'écoute,
L'éternité ne suffit pas pour saisir
Du calic^e^ de l'amour la dernièr^e^ goutte !

19

Le kaléidoscop^e^ montr^e^ de nouvell^e^s beautés
Quand nous le tournons bien tour après tour,
Et tes beaux charm^e^s que je vois de tous côtés,
En nouvell^e^s phas^e^s étonn^e^nt mes sens chaqu^e^ jour.

20

Sens-tu après l'absence, en nous revoyant,
Un^e^ terreur te prendr^e^ comm^e^ la mort tout près,
La chair de poule en ce bonheur nous choyant,
L'évanouiss^e^ment, le soupir, la paix.

21

Le bras rigid^e^, son aspect n'est plus changé,
La langue hésit^e^, les couleurs vont et viennent,
La voix ne parl^e^, le toucher est dérangé,
Baignés de larm^e^s, les yeux aveugl^e^s deviennent.

22

Droit comm^e^ crin de cheval chaqu^e^ cheveu paraît,
La chair tremb^le^ comm^e^ par la glac^e^ refroidie ?
Si tu n'as compris c^e^la quand on le narrait,
L'amitié mais non l'amour t'a remplie.

23

La joi^e^ cause un^e^ peur, mais un grand raviss^e^ment,
Notr^e^ bonheur céleste est trop exalté,
Mêm^e^ la pein^e^ sembl^e^ presque un doux attendriss^e^ment
Pour prouver que ce rêv^e^ n'est pas passé.

24

Rappell^e^, savour^e^ ces chers moments peu nombreux,
Comm^e^ les rar^e^s visit^e^s des ang^e^s dans l'Éden,

Même les vallons du ciel sont-ils plus ombreux
Que ces bosquets d'amour? c'est là l'hymen,

25

Quand en sa bonté le sort nous permettrait
De choisir l'instant du dernier soupir,
Le temps de ce suprême bonheur on quêterait,
Quand moitié mort d'émotion, pour mourir.

26

Le soleil couchant sur nous luisant doucement,
La teinte chaude d'automne alentour visible,
Les larmes sur mon visage, ta main me touchant,
La mort ne serait pas alors pénible.

27

Passé, passé, cher à moi maint doux moment,
Quand la voix aimante de salut j'ouïs,
Quand mes yeux versèrent nuls pleurs, sait-on comment?
Ils sont envolés, ces moments exquis.

28

Quand tu es triste, être près de toi je voudrais,
Tu es chère dans la joie et la tristesse;
Pour une de tes douces larmes je me résoudrais
A risquer de l'enfer toute la détresse.

29

J'ai trouvé un doux écho où j'ai tardé,
Et j'appelle: « Je t'aime, ma si bien-aimée; »
Il répond alors (souvenir que j'ai gardé);
« Je t'aime, ma si bien-aimée; est-ce toi, fée?

30

Mon perroquet seul est ton rival heureux,
Il dit souvent: « Mon chéri, embrasse-moi; »
C'est un doux bonheur dont je ne suis peureux
D'espérances dont la jouissance j'entrevoi.

31

Quand j'entends le chant du coucou bienvēnu [1],
L'air sembl^e prendre un nouveau point de départ,
Plein de bell^es plum^es chaque ail^eron est devēnu,
Et ma rout^e sembl^e clair^e quoiqu'ell^e soit à part.

32

Plus tard, quand j'err^e dans le vallon si charmant,
Que l'obscurité se répand partout,
Les rayons du soleil form^ent un^e voi^e rar^ement,
Sur les cim^es des montagn^es qu'on voit debout.

33

Ainsi quand errant sans aucun but foll^ement,
Quand l'ombr^e devient plus obscure, et tout^e triste,
Je me rappelle où d'un air tendre et moll^ement
Un^e lumièr^e sur ta tête aimante existe.

34

Avec des bell^es que je vois si je n'aimais,
Ma fantaisi^e pourrait êtr^e satisfaite,
Mais, mon cœur rendant l'amour que tu semais,
Leurs charm^es ne peuv^ent fasciner ton poète.

35

La nuit ma barqu^e sur l'océan bien souvent
Laisse un^e trac^e phosphorescent^e qui soulage,
Et sur l'idé^e fantasqu^e je me trouv^e couvant,
C'est l'éclat de tes beaux yeux sur cett^e plage.

36

Du voil^e noir du Turc, je voudrais te couvrir,
Et pour moi-mêm^e tous tes doux charm^es ret^enir
Mais l'éclat quand tes yeux ardents veul^ent s'ouvrir,
A travers ton voil^e se fait ressentir,

[1] J'accentue les *e* muets de *bienvenu* et de *devenu* pour la double rime.

37

Dans la distanc^e^, j'ai vu un bel astr^e^ glissant,
Est-c^e^ la lumièr^e^ d'une étoil^e^ consumée ?
Où va-t-il à un autr^e^ le préconisant ?
Comm^e^ moi quand ta vu^e^ sur moi est fixée.

38

Quand un^e^ barqu^e^ brûl^e^ fort, avant de la quitter,
Avec l'eau on cherche à éteindr^e^ le feu ;
Quand d'amour vain mon cœur vient de s'irriter,
Tes larm^e^s seul^e^s peuv^e^nt fair^e^ la pein^e^ dire adieu.

39

Quand au plateau du mont Blanc je suis monté,
Je croyais te voir loin avec émoi ;
Chaqu^e^ doux charme et mérit^e^ par moi est compté,
Plus près du ciel me sembl^e^ plus près de toi.

40

De ma route ici tu es l'étoil^e^ polaire,
Avec l'espoir comm^e^ l'arc-en-ciel je flotte,
Chaque aub^e^ tu es mon ang^e^, nul autr^e^ je tolère,
Chaqu^e^ soir ton souv^e^nir de vive joi^e^ me dote.

41

Comm^e^ le cadran solair^e^ ne peut pas marquer
L'heur^e^ que quand le beau soleil luit si coi,
Ainsi, je ne veux plus mon sort embarquer.
Que quand tes yeux diront : « Tu es à moi. »

IDÉES

1

L'amour conjugal^e^ ne dur^e^ d'un genr^e^ réal,
Ell^e^ devient tiède, alors morte et flétrie,
Le matériel détruit notr^e^ beau idéal,
Liberté plaît plus qu'un^e^ contraint^e^ haïe.

2

Rest^e^, cœur trist^e^, tu n'es qu'une épave égarée,
Si sur tes cendr^es^ nul pleurera tendr^e^ment
Je rêv^e^rais qu'une âm^e^ m'aim^e^ de moi séparée,
Quoiqu^e^ null^e^ larm^e^ se vers^e^, nul soupir s'entend.

3

Tout ang^e^ du ciel banni, comm^e^ Milton les peint,
Pour des joi^e^s perdu^e^s entr^e^ des maux languit,
L'amour du riche en enfer n'était éteint,
Moins pour soi que pour ses frèr^e^s il souffrit.

4

Comm^e^ nous déplorons toute utopi^e^ ravie,
Au désert de la vie en soupirant;
Quand tous nos rêv^e^s font naufrag^e^, que vaut la vie?
Le cœur s'attache à l'amour mais vain^e^ment.

5

Avec ses fruits mûrs la bell^e^ vign^e^ si tentante
Montr^e^ chaqu^e^ grain couvert d'un duvet ici,
Quand on l'arrach^e^ sans soin d'un^e^ bell^e^ grapp^e^ pendante,
Il luit, mais tout son frais charme est parti.

6

Et ainsi le cœur à l'aub^e^ de l'existence
Un^e^ fleur intérieure et bien rich^e^ présente;
Quand froissé par le mond^e^, par son insistance,
Sourit trist^e^ment, mais sa douc^e^ joi^e^ lamente.

7

O mond^e^ cruel, qui pour toujours a flétri
Les sentiments que l'amour fit vibrer,
Mon bonheur d'âm^e^ de trist^e^s pein^e^s tu as pétri;
Le sort veut-il encor^e^ mes rêv^e^s frustrer?

8

es notes des oiseaux, ah ! qu'elles sont mélodieuses !
A leur charme nul art peut être comparé,
uoique toujours les mêmes, elles ne sont pas odieuses !
Les oiseaux ne cherchent la variété.

9

a propre amertume trop bien mon cœur connaît :
Mainte ronce que j'ai semée m'a déchiré,
ais j'espère que les germes que l'amour donnait
Produiront un fruit qui sera goûté.

10

n fleuves de haine nulle terre d'amour n'a nagé,
Comme quand Noé envoya la colombe,
uoique le navire du bonheur soit naufragé,
Qu après de longues époques d'amour je tombe.

11

la foule, d'un brin de paille je ne tiens pas,
Qu'elle se moque, qu'elle me siffle, qu'elle me fasse tort,
mais pour l'argent, mon luth, tu ne viens pas
hanter, ni fais-je attention à mon sort.

12

our des fautes, quoique non coupables nous sommes punis,
Nous échappons quand nous avons eu tort,
ous disent : « Fautes sont pires que crimes (d'axiomes munis) ;
ois juste si tu peux, mais sois riche et fort. »

13

mondé n'avale pas des mouches[1] mais des chameaux?
a seule maxime est : « Ne sois découvert, »
us les péchés dont ils restent sous les rameaux
ls excusent, aux autres de blâme on s'en sert.

L'Évangile dit des Pharisiens qu'ils ne pouvaient pas avaler une ouche, mais qu'ils pouvaient avaler un chameau.

14

On donne tout le lait de la bonté humaine
Quand nous ne savons que l'homme a son prix,
Mais une goutte de fiel de la foule inhumaine
Tombe et tout se caille à l'instant précis.

15

La société triche, cajole et médit,
Le parvenu sourit à chaque dur refus,
Mais quand il atteint le sommet qu'il prédit,
Il renverse son appui alors intrus.

16

De la terre l'aérolithe subit l'attraction,
D'un mélange de métaux, c'est composé,
Nous ne savons son origine, est-ce fraction
D'un monde peuplé d'êtres comme nous, éclaté ?

17

De même, comme d'un rêve délicieux m'éveillant,
Je trouve la texture de mon âme unique,
Je me sens de trop, que ne suis-je sommeillant ?
Suis-je une pauvre épave que le sort fabrique ?

18

Du ciel et de la terre peut-on prendre le miel ?
Ou celui d'un des deux puissé-je voler ?
Le dieu de ce monde n'est que l'or, tout est fiel,
Dans l'autre monde espérons la joie trouver.

19

L'acteur sur la scène est un héros souvent,
Son âme fière alors atteint le sublime ;
Mais son rôle fini, c'est tristement émouvant
De l'empyrée de tomber dans l'abîme.

20

:t ainsi dans la vi^e nous tâchons souvent,
De réaliser vit^e notre idéal,
Iais accomplir aucun projet ne pouvant,
Nous descendons dans le réel fatal.

21

'hirondell^e toujours le printemps a trouvé,
Son ciel chaud est toujours brillant, heureux,
amais sur sa joie aucun^e pein^e n'a couvé
L'hiver ne détruit ses plaisirs gracieux.

22

e tir^e mon arc à l'aventur^e sans bonheur,
Un^e flèch^e lancé^e peut le cher but gagner,
Peut-être un seul vers — pour moi c'est trop d'honneur,
Peut une étincell^e d'amour allumer.

23

e voyageur dans le désert fatigué
Voit parfois l'herb^e, l'eau, des arbr^es, en mirage;
Iais en approchant ce bien qu'il a brigué
Est trompé, il n'y a qu'un sabl^e sauvage.

24

t ainsi au désert de la vi^e peureux
Nous demandons de la chèr^e femm^e l'amour,
ais quand nous voulons ce grand bienfait heureux,
Nous trouvons des cœurs de pierre alentour.

25

e l'amour n'espèr^e ni ne cherch^e la moisson,
Mais quoiqu^e ton cœur souffr^e, glan^e souvent chaqu^e jour,
e pleur^e si tu vis de mann^e, l'eau pour boisson,
Ne cherch^e comm^e l'Hébreu les caill^es de l'amour.

26

Si pendant ta vie un joyau de bonheur,
Même un^e pauvre étincelle à pein^e visible
Et à toi, ne trouv^e pas ton sort sans honneur;
Pour la plupart la vie est bien pénible.

27

On parlait d'un^e bonn^e manièr^e de se rapp^eler,
Mais Thémistocl^e répondit en douleur :
« En se souv^enant peut-on bien heureux s'app^eler?
« Apprends-moi plutôt l'oubli, beau parleur. »

28

Tous les oiseaux mâl^es dépass^ent bien en beauté,
Aussi bien que dans leurs not^es et leur vol,
Leurs femell^es dans la création, c'est noté;
Est-c^e l'opposé dans notr^e mond^e qui est fol?

29

La nuit ici est le jour en Australie,
Là c'est l'été, quand la neig^e sur nous tombe
Mon cœur sans toi ne voit qu'un^e lumièr^e pâlie,
Et meurt comm^e l'oiseau qui au froid succombe.

30

A haut^e maré^e mon espéranc^e fut portée,
Ell^es sont tout^es tombé^es à la bass^e marée,
Comm^e cett^e mer qui n'a qu'un^e maré^e avortée[1];
Mon sort est comme un^e pauvr^e corde embrouillée.

31

Un^e fatalité paraît m'accaparer,
Des boutons frais dans ma vi^e tous éclatent,
Des bonn^es étoil^es je ne puis que m'égarer,
Contr^e moi comm^e contr^e Siséra[2] ils combattent.

[1] La Méditerranée.
[2] On lit: Les étoiles dans leur cours combattirent contre Siséra.

32

Le laps du temps par des heures n'est pas compté,
Car avec des ailes aux teintes vives il court;
Mais quand l'âge arrive, à bien peu a monté
L'ensemble des joies que mainte triste heure parcourt.

33

Aux Antipodes, nul oiseau ne chante jamais,
Ma voix doit être sans nul son comme la leur,
Car les bonheurs dont tous sont si affamés
Ne me parviendront plus, j'en ai grand'peur.

34

L'idéal sublime les Grecs réalisèrent,
En religion, en art et sur la scène;
Plus tard le réel tous idéalisèrent,
Cette dernière mode l'esprit bien plus enchaîne.

35

Les pleurs que dans la vie quelques êtres ont versés,
Pourraient les noyer si nul fût perdu;
Les pauvres sourires qui si souvent sont forcés,
Sont rarement gais, tout bonheur est exclu.

36

Ah! qui, quand par la mort cruelle dépouillé,
Pensant avec des angoisses de regret,
Ne sent pas que l'œil serait bien moins mouillé
S'il eût mieux aimé l'être tant qu'il vivait.

37

Dans la jeunesse, sur des fleurs tout semble voler,
Muet comme des avirons des amants;
Au sablier le sable paraît se coller,
Il luit comme de la poussière de diamants.

38

Le frêl^e navir^e par des tempêt^es outragé,
Très foll^ement au rivag^e enfin s'envole,
Et celui dont le trist^e cœur est naufragé
Croit la mort son seul refuge et s'immole.

CHANSON DE MARGUERITE

Traduit du *Faust* de Gœthe

1

La paix de mon âm^e s'en va,
Bien triste est mon cœur,
Point en vue ell^e ne sera,
Jamais, j'en ai peur.

2

Où il n'est, je me lamente,
Et ma tomb^e je trouve,
Mêm^e la plac^e la plus riante,
Bien sombr^e, je l'éprouve.

3

Mon cœur aimant bien navré
Mourra de pein^e grave,
Hélas! tout sens a quitté
Cett^e têt^e troublé^e, hâve.

4

Je regard^e par la lorgnette,
Mes yeux ne voi^ent plus;
Je pass^e l'entrée inquiète
Pour lui, êtr^e reclus.

5

Son pas altier, séduisant,
Et son front si haut,

Son sourire si attrayant,
Son œil sans défaut,

6

Sa caresse aimante, mon gain,
Riche en joie, sans pair,
L'ardente pression de sa main,
Et son baiser cher.

7

La paix de mon âme s'en va,
Bien triste est mon cœur;
Point en vue elle ne sera,
Jamais, j'en ai peur.

SONNET DU POLONAIS DE MICKIEWICZ[1]

(1798-1855). Traduit.

Au-dessus de ma tête est un bleu brillant ciel,
Un sol riche et fertile sous mes pieds déployé,
Alentour de belles formes; pourquoi, pauvre cœur, en fiel,
Soupires-tu pour des scènes lointaines du temps passé ?
O bosquets de la Lithuanie, plus gracieux
Pour moi que des vers par des filles d'Orient chantés
Est votre bruissement — avec joie plus vraie j'ai heureux
Vu vos marais, que cette terre où sont rencontrés
Tout bien, du goût, d'odeur, des yeux, calme enchanteur,
Et, oh ! sans cesse mon cœur doit vibrer de douleur

[1] Adam Mickiewicz était né d'une famille noble de la Lithuanie. Ses poèmes excitaient l'admiration des Polonais. Il fut condamné au bannissement à vie en 1824 et fut professeur au Collège de France à Paris. Ses œuvres ont été traduites en français.

Pour cell^e^ que je ne dois plus voir, que je déplore,
L'amour premier de mon cœur, au paternel lieu
Dans lequel tout lui parl^e^ de moi, oh ! dis encore,
Aim^e^-t-ell^e^ son proscrit malheureux ? — A tous adieu.

L'OISEAU ET LA FIANCÉE

Traduit d'une traduction du chinois.

1

Le nid que cet artiste ailé construit,
Quelqu^e^ main voleus^e^ lui arrach^e^ra, méchante,
Ainsi la fiancé^e^ cèd^e^ ses espérances,
De quelqu^e^ rich^e^ seigneur la proi^e^ répugnante.

2

L'oiseau déconcerté prépar^e^ son gîte
Dans lequel bientôt le voleur rest^e^ra,
La fiancé^e^ pleurant s'en va en contrainte,
Cent chariots proclam^e^nt son triomph^e^ déjà.

3

Pleur^e^ pour le petit aimant architecte !
Un oiseau plus fort son nid va forcer,
Pleur^e^ pour l'infortuné^e^ fiancé^e^ volée,
Comm^e^ cett^e^ pompe est vain^e^ son cœur pour calmer !

A SOI-MÊME[1]

Traduit d'Anacréon, le poète de l'amour et du vin,
qui n'est mort qu'à l'âge de 85 ans.

Où de tendr^e^s myrt^e^s pench^e^nt obscurs en verdeur,
Où des feuill^e^s de lotus prêt^e^nt leur douceur
Oh ! là à l'ais^e^ je voudrais reposer,
Et boir^e^ dans ce temps le vin roug^e^ léger,

[1] La séquence des syllabes dans l'original est 6 — 10, 10 — 6, 10 — 6 — 6, 10 — 6.

, sa chétive tunique liée, l'Amour,
s blanches épaules de Papyrus autour,
onc né au Nil mystique, beau, je le sens).
l'il dispense nectar glorieux dans ce temps,
ir vite comme la roue hâtive d'un chariot,
u loin chaque instant de la vie vole tôt,
ite roule en nuit le beau jour de plaisir;
uis dans un lit d'argile il faut dormir.
ourquoi penser au sol qui les morts cache,
ourquoi sur ma poussière vingt parfums lâche?
iens si tu veux m'oindre au présent moment,
t tords des roses fraîches sur mon front aimant;
ar oh! soucis mornes, je veux vous chasser,
'obscurité qui moire ma face ôter
vant que de ce monde brillant je n'aille
our joindre les mornes ombres là-bas, nulle trouvaille!

LES DEUX VIERGES

Traduit de Vittorelli.

e deux belles vierges toutes modestes, quoique bien admirées.
Ciel nous fit des pères tendres, puis des âmes peinées,
Ciel qui, pour un sort plus noble les jugeant dignes,
une et l'autre regardant, voulait ces âmes bénignes;
mienne fut enlevée par la cruelle mort rapide
la torche fumante d'une hyménée toute splendide;
tienne, François, dans le cloître si obscur s'enferme,
rendant douce prisonnière sans nul terme;
ais tu peux au moins de cette porte jalouse qui dompte,
ce seuil irrémédiable où son chant triste monte

Entendre sa voix tendre et pieuse qui te lacère,
Moi je verse un torrent de larmes, chose bien amère,
Je cours à ce marbre sous lequel ma fille repose,
Je frappe, je refrappe, sans réponse : la porte m'est close.

LE PARTAGE DE LA TERRE

Traduit de *Die Theilung der Erde*, par Schiller.

1

Prenez le monde, s'écrie Dieu de ses grandes hauteurs
Aux hommes — prenez-le — il sera à vous ;
Je vous le donne comme héritage, et mille bonheurs :
Divisez-le en frères et soyez doux.

2

Alors, tous allèrent de leurs mains s'approprier,
Les jeunes gens et les vieux tout partagèrent,
Les fruits des champs furent tous saisis par le fermier,
Les gais jeunes hommes dans la vallée chassèrent.

3

Alors, le marchand prit tout bien qui lui convenait,
L'abbé s'empara du bon vin, bien coi ;
Les ponts et les routes le roi pour lui-même barrait,
Et disait : La dixième part est pour moi.

4

Très tard, quand le partage fut de longtemps fini,
Le poète vint. — Il arrivait de loin ;
Ah ! il n'y avait plus rien à trouver pour lui
Tout avait un maître qui en avait soin.

5

Hélas ! serai-je seul de tous, ô grand bienfaiteur,
Oublié, moi ton fils le plus fidèle ;

insi il criait tout haut sa profond^e^ douleur,
Et se courbe au trôn^e^ de Dieu plein de zèle.

6

Puisqu^e^ dans la terr^e^ des rêv^e^s tu as longtemps tardé,
Lui dit Dieu, « tu n'as à te plaindr^e^ de Moi,
Où étais-tu donc quand le mond^e^ J'ai divisé ? »
« — J'étais, dit le poèt^e^, tout près de Toi.

7

Mes yeux se tournai^e^nt vers Ton nobl^e^ visag^e^ chéri.
« Vers Tes harmoni^e^s célest^e^s mes oreilles.
Pardonne à l'êtr^e^ par Ta bell^e^ lumière ébloui
« Qui oubli^e^ les chos^e^s terrestr^e^s dans ses veilles.

8

— Qu'y a-t-il à fair^e^? dit Dieu, le monde est donné
« Moisson, chass^e^, marché, l'homm^e^ de Moi l'acquiert ;
Veux-tu au ciel vivre avec Moi, mon bien-aimé ?
« Viens quand tu veux, il te sera ouvert. »

VERS DE HAFIZ

Traduit de la traduction de sir William Jones.

h! ne t'éloign^e^ froid^e^ment du cercueil du poète,
'arrêt^e^ les goutt^e^s si saint^e^s donné^e^s par la pitié,
ar quoique en péché son pauvr^e^ corps ici empiète,
on corps absous déjà s'envole au ciel sacré.

VERS DE KORNER

1

Quoiqu^e^ pour moi femm^e^ ni fille
Ne pleur^e^ sur ma trist^e^ tombe,
De chaqu^e^ bell^e^ plant^e^ qui brille,
Un^e^ feuill^e^ sur moi retombe.

2

Quand dans ma tomb^e je dors,
Quoiqu^e là nul pied n'arrive,
Ton nom me touche alors,
Dit tout^e forêt pensive.

3

Quoiqu^e pour moi nul rêveur
Ne s'arrête en passant,
La lune avec splendeur
Poursuit son cours traînant.

4

Fleuv^es, fleurs, forêts hantés,
Lune, astr^es si beaux, ô vous
Qu'en mes chants je vantais,
Rendez mes pensers doux !

LA TERRE ALTÉRÉE

Librement traduit d'Anacréon, par Cowley[1] (1618-1667), retraduit de l'anglais.

1

La terr^e altér^ée boit la plui^e, l'adore,
Pour la boisson s'altèr^e, soupire, encore ;
Les plant^es suc^ent dans la terre et ne sont-elles,
En buvant constamment, tout^es fraîch^es et belles ?

2

La mer ell^e-mêm^e qu'on pens^erait, sans façon,
N'avoir aucun^ement besoin de boisson,

[1] Cowley était royaliste et accompagna le roi Charles Ier dans plusieurs voyages. Quand la reine quitta l'Angleterre, il resta à l'étranger quelques années et pendant ce temps il fut l'agent principal de la correspondance entre le roi et la reine.

oit vingt mille rivières dont chacune, ivre gueuse,
it si pleine qu'elle sort de la coupe qu'elle creuse.

3

ı soif le soleil boit, on devinerait
ien qu'à sa face ivre, bien ardente, qui plaît,
u'il boit la mer ; quand finit son réveil
a lune, les astres, boivent les rais du soleil.

4

s boivent et dansent dans leur lumière, sans bruit,
s boivent et se réjouissent toute la nuit ;
ien dans le monde ne veut être sobre, chose nulle,
lais un toast éternellement y circule.

5

Remplis la coupe alors — remplis-la haut ;
Remplis tous les verres, car pourquoi, rigaud,
out être doit-il boire excepté pauvre moi ?
ourquoi, homme moral, dis-moi vite pourquoi ?

LE PSAUME 137 DE DAVID[1]

Traduit en vers blancs d'après la traduction d'une version publiée en A. D. 15.

rès des eaux de Babylone nous nous assîmes bien tristement
t nous pleurâmes quand nous te rappelâmes, ô Jérusalem ;
uant à nos harpes, nous les suspendîmes aux saules qui y [sont,

[1] Voici la traduction de ce psaume, extrait de la *Bible de Lemaistre de Sacy*. Édition Furne, Paris, 1846, in-4°, page 447 :
1. Nous nous sommes assis sur le bord des fleuves de Babylone et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion.
2. Nous avons suspendu nos instruments de musique aux saules qui sont au milieu de cette contrée.

Car ceux qui nous gardent captifs nous demandèrent un [cantique
Et de la mélodie dans notre abattement, mais comment
Chanterions-nous le chant de Dieu sur la terre étrangère!
Si je t'oublie, Sion! que ma main droite perde son adresse
Si je ne te rappelle que ma langue s'attache au palais,
Oui, si je ne fais de Jérusalem ma suprême joie,
Rappelle-Toi les fils d'Édom, Seigneur, au jour de Sion,
Comme ils disaient, fiers : Rasez-la, rasez-la jusqu'à terre.
O fille de Babylone, toi qui vas être bientôt détruite,
Heureux sera celui qui te récompensera comme tu
Nous récompensas. — Qu'il soit béni celui qui prendra
Tes enfants aimés et les écrasera tous contre les pierres!

3. Car ceux qui nous avoient emmenés captifs nous demandoient que nous chantassions des cantiques.

4. Ceux qui nous avoient enlevés nous disoient : Chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion.

5. Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère ?

6. Si je t'oublie, ô Jérusalem que ma main droite soit mise en oubli.

7. Que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens pas de toi !

8. Si je ne me propose pas Jérusalem comme le principal sujet de ma joie !

9. Souvenez-vous, Seigneur, des enfants d'Édom, souvenez-vous de leur fureur au jour de Jérusalem.

10. Lorsqu'ils disoient : Exterminez et abattez jusques à ses fondements.

11. Malheur à toi, fille de Babylone ! heureux celui qui te rendra tous les maux que tu nous as faits !

12. Heureux celui qui prendra tes petits enfants et les brisera contre la pierre.

VERS PAR CARDUCCI[1]

riam degli avversarii sovra la testa e i petti
mostri il sangre imporpori i tuoi ferrei garetti
E a noi rida l'April[2].

VERS DE STECCHETTI[3]

Un orgu^e^ sonn^e^ dans la ru^e^ d'un tendre accent
Ma fenêtre est ouvert^e^, le soir descend.
Des champs vient à ma fenêtr^e^ solitaire,
Un souffl^e^ gentil de printemps de prim^e^vère;
Je ne sais pas pourquoi mes genoux tremblent;
Pourquoi les trist^e^s larm^e^s dans mes yeux s'assemblent:
Vois, j'appui^e^ ma têt^e^ sur ma main, sans soin,
Je pense à toi, qui, hélas! es si loin[4].

Carducci a fait des vers métriques sans rimes dans le genre orace.

Voici la traduction de ces vers: Courons sur les têtes et les ars de nos adversaires. Laissez le sang des monstres teindre de irpre les rotules ferrées et que sur nous l'avril sourie.

Stecchetti (Olindo Guerini) m'a écrit quant à ma traduction fran-se de cette poésie: « *Ella mi ha interpretato benissimo.* » (Vous ivez interprété parfaitement.)

iuerini a publié ses poèmes sous le nom de Stecchetti, qu'il préten-t être mort, pour désarmer les critiques malins, qui sont tombés ns ce piège et qui ont loué l'ouvrage après avoir condamné tout ce e Guerini avait fait sous son propre nom.

[4] Un organetto suona per la via;
La mia fenestra e aperta, e vien la sera
Sale dai campi alla stanzuccia mia.
Un alito gentil di primavera,
No so perche mi tremino i ginocchi
No so perche mi salga il pianto a gli occhi
Ecco^io chino la testa in sulla mano
Et penso a te che sei cosi lontano.

AUTRE POÉSIE PAR STECCHETTI

Et depuis cett^e^ nuit, jamais je ne t'ai plus vue,
Jamais je n'ai su ton sort, ou ouï ton nom ;
A cette heur^e^ peut-êtr^e^ fill^e^ perdue,
Tu restes à la port^e^, en faute et hont^e^, mon démon,

Attendant qu'on achèterait
Tes baisers vénaux. Peut-êtr^e^ tu es mort^e^, qui sait ?
Peut-êtr^e^ — la pensée est plus amère à mon cœur. —
Que tu oubli^e^s ta vie passée ;

Et, à présent, tu es content^e^, plein^e^ de bonheur
Dans le chast^e^ devoir d'une épouse heureuse, aimée,
Gardant avec amour divin
Les enfants d'un amour tendr^e^ qui n'est pas le mien.

ÉPIGRAMME DE BYRON [1]

His father's sense, his mother's grace
In him I hope will always fit so
With still to keep him in good case
The health and appetite of Rizzo.

FRANÇAIS

Sois en tout fortuné, sémillant jouvenceau :
Porte dans les festins la valeur de Rizzo ;
Porte au barreau l'esprit qui fait briller ton père,
Et pour vaincre au boudoir, sois beau comme ta mère.

[1] Écrite en anglais pour la naissance de Jean-Guillaume Rizzo Kappner, fils du vice-consul anglais à Venise, qui fut traduite en douze langues. Nous n'en citons que quatre.

VÉNITIEN

Di graziete el to modelo
Sia la mama del putelo,
E 'l talento del papa
In ti cressa co letà.
E per salsa o contentin
Roba a Rizzo el so morbin.

GREC MODERNE

Φρὴν πυκνὴ πατρὸς καὶ μητέρος ἀγλαὸν εἶδος
Ἀρτίτοκον κόσμοι νοῦν τε δέμας τε βρέους
Ὄφρα δὲ παντὶ βίω ἦ ὄλβιος ἄειν ἐροννοῦ
Σχοίμ. παῖς, Ῥίζου καὶ γάνος ἦ δὲ βίην.

ILLYRIEN

Ako ti sjagni — Otçieve kriposti
Budese zadrusciti — majcinn ghes d'avost
Prisladki ditichui — srichjansi Zadosti
Ako pak narav — ti bridesc sliditi
Rizza priyesela — guegorri i nasladost
Sriehjuia od tebe nechiesce viditi.

VERS TRADUITS DE *JOB*

(Ch. XXIX, versets 11-18.)

ıand l'œil me voyait, il me bénissait d'émoi;
ıand l'oreille m'entendait, elle témoignait de moi

Parce que je délivrais l'affligé et l'orphelin
Qui n'avaient personne pour adoucir leur chagrin ;
La bénédiction de celui qui périssait
Venait sur moi, le cœur de la veuve s'égayait,
La justice me servait de vêtement tout gracieux,
Je servais d'yeux à l'aveugle — de pieds aux boiteux,
J'étais père des pauvres, la cause que je ne sus point
Je cherchais bien, de l'injuste sa proie, j'ai disjoint[1].

VERS A SON NEZ

Par Olivier Basselin (xve siècle).

1

Beau nez dont les rubis ont cousté mainte pipe [2]
De vin blanc et clairet [3],
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet ;

2

Gros nez, qui te regarde à travers un grand verre
Te juge encor plus beau ;
Tu ne ressembles qu'au nez de quelque hère
Qui ne boit que de l'eau.

3

Un coq d'Inde sa gorge à toy semblable porte,
Combien de riches gens,

[1] Voir à l'Appendice la note IV,
[2] Espèce de fût.
[3] Vin de Bordeaux.

ont pas si riche nez ! Pour te peindre en la sorte,
Il faut beaucoup de temps.

4

verre est le pinceau duquel on t'enlumine ;
Le vin est la couleur
ont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guisne[1]
En beuvant du meilleur.

5

l dit qu'il nuit aux yeux ; mais seront-ils les maistres ?
Le vin est guerison
s mes maux : j'ayme mieux perdre les deux fenestres
Que toute la maison.

O COGNAC, BREUVAGE DIVIN (Par qui ?)

1

O Cognac, doux breuvag^e divin !
Ne soyons troublés par des fous
Avec la sott^e louang^e du vin ;
Tant que nous t'avons devant nous ?
Ne serait-ce un^e ridicul^e honte
Quand on va gaîment te porter
A nos lèvr^es de flamme (une œuvr^e prompte),
Si nous ne pouvions te chanter ?

Chœur :

O Cognac, doux breuvag^e divin
Pourquoi êtr^e troublés par des fous
Avec la sott^e louang^e du vin,
Tant que nous t'avons devant nous ?

2

Par Grec et Romain fut chanté
Le vin Chian, le Falernien ;

[1] Guigne, sorte de cerise bâtarde.

Aucun luth n'est-il accordé,
A ta louang^e^, doux *Saintongien*[1]?
Oui, laiss^e^ tout fils de la bell^e^ France
Beau, brav^e^, gai fumeur de tabac,
Dir^e^ bien vite au mond^e^ d'expérience
Qu'il doit tout à son bon cognac.

Chœur :

O Cognac, doux breuvag^e^ divin, etc.

3

Si doux Anacréon, je crie
(Du raisin le meilleur poète)
Avait bu notr^e^ chère eau-*de-vie*
Il *vivrait* encor pour fair^e^ fête ;
Comme au meilleur cru[2] lors connu,
Au vin il était favorable ;
Le champagn^e^-cognac eût-il bu,
Il eût jeté le vin au diable.

Chœur :

O Cognac, doux breuvag^e^ divin, etc.

4

Comm^e^ les yeux d'un^e^ beauté brillante
Quand nul malheur les voil^e^ — fâcheux,
Comm^e^ le soupir d'un^e^ femm^e^ charmante,
Quand l'amour jeun^e^ l'inspire, heureux,
Viens, toi, donc à mes lèvr^e^s, ici,
Viens, toi, riche en bonheurs bien chers.
Les goutt^e^s que je bois tout ravi
Paraiss^e^nt un^e^ douc^e^ plui^e^ de baisers.

Chœur :

O Cognac, doux breuvag^e^ divin, etc.

[1] Cognac est dans la Charente-Inférieure, département form la réunion des deux anciennes provinces de l'Aunis et de la Sain

[2] Je fais exprès cette rime à la césure.

5

S'ils peuv^ent (mes chants bien familiers)
Compter à demi tes vertus,
Tout un bosquet de beaux lauriers
Encombrerait mon front confus ;
Soit le glorieux nom adoré
De l'êtr^e qui ton charme a décrit
Dans un petit mot très aimé
Quand il t'app^ela le vrai *esprit*.

Chœur :

O Cognac, doux breuvag^e divin, etc.

6

Qu'il soit partout vite envoyé !
La vi^e ne serait nul plaisir
Si nous n'eussions enfin trouvé
Ce don suprêm^e pour nous bénir ;
Quand de la Mort — ce grand tyran —
La flèch^e te perc^era (à Rognac ?)
Laiss^e ton dernier souffle en élan
Êtr^e : Vers^e cognac — cognac — cognac.

Chœur :

O Cognac, doux breuvag^e divin, etc.

POUR TOUT ÇA ET TOUT ÇA[1]

Traduit de Burns, dans le même rythme que l'original [2].

1

Y a-t-il l'homm^e pour l'honnêt^e pauvreté
Qui pench^e la tête, et tout ça,

Voir à l'Appendice la note III. — Le lecteur trouvera la traduction chevalier de Châtelain et l'original.

Ce poëme est dans la langue écossaise qui ressemble beaucoup anglais, mais qui contient plusieurs mots d'origine française qu'on rouve pas en anglais ; par exemple : — *gigot* — *douce* — *dour (dur)*, etc.

e calibre des stances est de vers en 8, 7, 8, 7, 6, 7, 8, 7 syllabes ques comme dans l'original,

on rythme est identique en cadence et en nombre syllabique l'original. Les syllabes toniques dans l'original sont au nombre

L'esclav^e^ lâche on dépass^e^ *bon gré*,
Osant êtr^e^ pauvr^e^ pour tout ça,
Pour tout ça et tout ça,
Nos pein^e^s obscur^e^s, et tout ça;
Le rang, c'est l'empreint^e^ d'un^e^ guinée,
L'homm^e^ *brave* est l'or pour tout ça.

2

Qu'est-c^e^, si sur chèr^e^ commune on dîne?
Portant du drap gris et tout ça,
Aux sots leurs soi^e^s, aux fourb^e^s leur *vigne*,
Un homme est homm^e^ pour tout ça,
Pour tout ça, et tout ça,
Leur *fauss^e^* parade et tout ça,
L'homme honnêt^e^, *bon*, si pauvr^e^ qu'il soit,
Est roi des homm^e^s pour tout ça.

3

Tu vois ce *rich^e^* fat app^e^lé lord,
Qui s'enfl^e^, qui lorgne et tout ça;
Quoiqu^e^ cent s'inclin^e^nt à son mot *fort*,
Il est niais pour tout ça;
Pour tout ça, et tout ça,
Son ruban, astre[1], et tout ça,
L'homm^e^ d'un esprit indépendant
Regarde et rit à tout ça.

4

Un roi peut un chevalier faire,
Un marquis duc et tout ça;

de 290, et il n'y a que 23 mots dissyllabiques, telle est la richesse de la langue anglaise en monosyllables; et moi j'ai le même nombre de syllabes, tandis que le chevalier de Châtelain a 240 syllabes toniques et puisqu'il en a 280 en comptant les *e* muets, la différence en comptant les *e* muets est de 40 syllables ou à peu près de 10 pour 200.

[1] Décoration; — ordre comme l'astre ou étoile de l'Inde.

Mais l'homme honnête *il ne crée guère*
Ma foi, *que* lui n'essaye ça;
Pour tout ça, et tout ça,
Leurs dignités et tout ça;
Bon sens, et l'orgueil de mérite,
Sont rangs plus hauts que tout ça.
Alors prions qu'*un temps tôt* vienne,
Comme il viendra pour tout ça;
Que sens et mérite, sur cette scène,
Porteront la palme et tout ça
Pour tout ça, et tout ça,
Il vient encore pour tout ça,
Que l'homme pour l'homme, sur toute la terre
Sera un frère pour tout ça[1],

LE FLEUVE

Traduit d'une traduction du suédois de Tegner.

ı silence où le fleuve nouveau-né jaillit, preux,
m'assieds et je surveille le rejeton du ciel ;
enfant demeure encore au berceau rocailleux,
suce sa mère-nuage qui erre par là sans fiel.
gardé dans les bois ; l'enfant céleste croît et roule,
ve des gloires de son cours prédestiné, altier ;
reflète le soleil et la lune, tant qu'il coule,
ec ardente convoitise dans son jeune baiser.
n plus satisfait sous la branche du pin saillant,
ne s'attache plus aux fentes des montagnes par peur,
chasse maintenant les roches, tombant bien sauvagement,
mbien follement du précipice il saute d'ardeur.

Les mots imprimés en lettres italiques sont les seuls qui ne soient s dans l'original.

4

« Venez, suivez, suivez, » à chaqu^e ruisseau il crie,
« Des sabl^es altérés par les rayons du soleil ;
« Venez, frèr^es, où le val fécond rest^e plein de vie
« A notr^e gîte en bas j'indiqu^e le chemin pareil. »

5

Et les bruyants enfants de la pluie, on remarque,
Obéiss^ent à l'appel de l'adolescent fier
Les eaux maint^enant se gonfl^ent comm^e le cœur d'un monarque
Et devant leur furi^e bois et roch^es tomb^ent de pair.

6

Le héros vainqueur vers^e ses flots bleu-sombre, sa bave,
Révéré par chacun, sur la larg^e plain^e, sans fin,
Donn^e nouvell^e vie aux champs secs dont les bords il lave,
Les baptis^e de son nom et gai pass^e son chemin.

7

Et des chants de bard^es sont adressés à son nom,
De flèr^es marin^es nag^ent sur ces eaux seigneurial^es vives,
De rich^es cités l'acclam^ent comme un hôt^e de renom
Et les prés joyeux de fleurs superb^es orn^ent ses rives.

8

Ils ne peuv^ent le ret^enir, car hâtif et ardent,
Près des beaux champs, et des flèch^es d'église, il veut fuir,
Coule en avant sans cesse et enfin bien content,
S'affaiss^e dans le sein de son pèr^e pour y mourir.

MARGUERITE KELLIE [1]

Traduit d'une traduction, par Walsh, de l'irlandais celtique

1

A la joyeus^e dans^e dans le village
Ton pied fut le plus vite; — il me hante;

[1] Les Écossais furent pendant des siècles les amis fidèles des Français; mais les Irlandais, bien que nombre d'entre eux les servirent comme mercenaires, n'ont jamais aimé la France comme ils prétendent à présent. Macaulay nous dit que « les Français, après

Ta voix si vibrant^e^ dans le concert
Des jeun^e^s fill^e^s fut la plus séduisante;
Le charmant gonfl^e^ment de ton sein blanc
Fit de rich^e^s amants te suivr^e^, ma mie
Et tes beaux cheveux noirs les lièrent,
Jeune, ah ! bien trop bell^e^, Margu^e^rit^e^ Kellie !

2

Ta gorge, ô fille anéanti^e^, fut
Plus blanch^e^ que le cygne et plus charmante,
Et la rougeur de ta jou^e^ pot^e^lée
Plus que la ros^e^ de juin fut brillante ;
Mais la chaîn^e^ de la Mort t'a liée,
Ton œil est glacé et creux, aïe !
Qui luisait comm^e^ l'éclat du soleil,
Jeune, ah ! bien trop bell^e^ Margu^e^rit^e^ Kellie !

3

Mon oreill^e^ charmé^e^ plus ne boira
Ta mélodi^e^ touchant^e^, mon Hébé[1],
Ni ton œil rayonnant n'égaîra
La sombr^e^ demeur^e^ du proscrit chassé,
Ou ton enivrant sein palpitant
Consacrera mon sort et ma vie

taille de Boyne, quand les Irlandais montrèrent tant de lâcheté, rent si exaspérés contre eux que les marchands n'osèrent pas se omener dans les rues en France, de peur d'être insultés par la pulace. » Et Desgrigny dit : « Ils sont toujours prêts à nous égorger r l'antipathie qu'ils ont pour nous; c'est la nation du monde la ıs brutale et qui a le moins d'humanité. « (*Histoire d'Angleterre*, l. IV.)

Hébé était la déesse de la Jeunesse, chargée de verser le nectar x dieux.

Quand tes beaux bras m'entourai^e^nt aimants,
Jeune, ah! bien trop bell^e^ Margu^e^rit^e^ Kellie[1]!

4

La couch^e^ de mouss^e^ que je t'ai portée
Aujourd'hui de la montagn^e^, ma fleur,
A bu la dernièr^e^ goutt^e^ qui coulait
De la roug^e^ fontain^e^ de ton jeun^e^ cœur,
Car ce bon poignard à mon côté
Frappa profond sonnant creux, aïe!
De ton sein, rempli de trahison,
Jeun^e^, ah! bien trop bell^e^ Margu^e^rit^e^ Kellie!

5

De chaîn^e^s superb^e^s, de rich^e^s perl^e^s luisantes,
Ton cou blanc et brillant fut chargé,
Et tes doigts fins avec les dépouilles
De la fill^e^ du dur Saxon pillé;
De bell^e^s soi^e^s comm^e^ les tienn^e^s n'enrichirent
Les grand^e^s dam^e^s de Mallow plein^e^s d'envie;
Par null^e^ d'ell^e^s tel or ne fut porté
Que par ma si fièr^e^ Margu^e^rit^e^ Kellie!

6

Ah! dir^e^ que ma Margu^e^rit^e^ tant aimée,
Du mal, à son proscrit, fut l'auteur,
Ah! dir^e^ que jamais moi j'eus été
De sa trahison le trist^e^ vengeur!
Que la main de ton amant te fit
Un lit froid et creux soudain, ma mie,

[1] Il est curieux que tous les vers de cette strophe riment, bien que je n'en aie pas eu l'intention, sauf un qui pourtant rime à l'oreille sinon à l'œil.

Quand dans la trist^e^ mort il te coucha,
Jeune, ah ! bien trop douc^e^ Margu^e^rit^e^ Kellie !

7

Pendant qu'à cett^e^ cavern^e^ solitaire
Ma douleur profond^e^ — morn^e^, je raconte,
L'horribl^e^ limier du Saxon enn^e^mi
Suit mes pas ; jusqu'ici même il monte ;
Mais des homm^e^s brav^e^s et fidèl^e^s m'attendent
En Duhallow très loin, je n'oublie ;
Adieu à toi, cavern^e^ de carnage,
Hélas ! à toi, bell^e^ Margu^e^rit^e^ Kellie[1] !

LA CRITICAILLE

Traduit de Charles Mackay

Que loûrons-nous, en somme ?
Louons les morts, c'est fin,
Sur la rout^e^ de nul homme
Ils lèv^e^nt la têt^e^-fantôme ;
Ni lutt^e^nt point pour du pain,
Avec vous et moi-même,
Ainsi voici notr^e^ thème.
Louons les morts un brin,
Qu'un homm^e^ vivant présume
De réclamer seul^e^ment
Pour sa langue ou sa plume
Sa mit^e^ d'élog^e^ — tremblant,
Nous le dénigrerons,
Et son renom nous gât^e^rons ;

[1] Ce poème dans l'original n'est rimé qu'aux vers alternés, et j'ai suivi le même système. Seulement je vois plusieurs rimes à l'oreille qui se sont glissées par hasard dans les vers que je ne cherchais pas faire rimer.

Nous nîrons son sens — tout
Esprit — éloquenc^e^ — bout
Feu poétiqu^e^, comme rien,
Tout ce qu'ils désir^e^nt bien,
Notr^e^ dire est dit ainsi :
Viv^e^nt les morts — vivants fi !

L'ADIEU DE NAPOLÉON A LA FRANCE (A. D. 1815.)

1

Adieu ! au pays que j'ai chéri, où l'ombr^e^ de ma gloire
Se leva et obscurcit la terr^e^ par mon glorieux nom,
Il m'abandonn^e^ maint^e^nant, mais la pag^e^ de sa grande [histoire
La plus brillante, ou la plus noire, est plein^e^ de mon renom
J'ai guerroyé avec un mond^e^ qui m'a seul^e^ment vaincu
Quand le météor^e^ de la conquêt^e^ m'a leurré trop loin,
Avec les peupl^e^s qui me craign^e^nt mêm^e^ quand seul j'ai [combattu
Le dernier captif aux millions, en guerr^e^, qu'ils gard^e^nt en [soin.

2

Adieu ! à toi, Franc^e^ ! quand ton diadèm^e^ m'a couronné
Je t'ai fait le joyau et la merveill^e^ de tout^e^ la terre ;
Mais ta faibless^e^ dict^e^ que tu rest^e^ras comm^e^ je t'ai trouvée,
Déchu^e^ de ta gloire — affaissé^e^ de ta valeur altière ;
Oh ! que je déplor^e^ les cœurs qui fur^e^nt gaspillés — ahi !
Luttant contr^e^ l'orag^e^ quand leurs baitill^e^s fur^e^nt gagné^e^s en [gloire,
Alors l'Aigl^e^, dont le regard en ce moment fut flétri,
Aurait volé, les yeux sur le soleil de la victoire !

3

ieu ! à toi, Franc^e ! mais quand la liberté se rallie
^e fois de plus dans tes régions, oh ! souviens-toi de moi,
violette encor pouss^e dans tes vallé^es, chèr^e patrie !
.oiqu^e fané^e tes larm^es la feront encor éclor^e, j'y croi !
ıcor je puis dompter les hord^es qui nous entour^ent, d'un [bond.
. encor ton cœur éveillé peut battr^e fort à ma voix ;
ıns la chaîn^e qui nous li^e il est des anneaux qui rompront,
.ors, oh ! tourn^e vers moi et rappell^e le chef de ton choix[1] !

VERS IMPROVISÉS PAR UN HOLLANDAIS
QUI AVAIT LAISSÉ TOMBER UNE PIÈCE D'OR DANS UN VERRE DE VIN

Twee Goden in een glas
Wat zal ik van maken ?
Ek sluck Plutus in myn tas
Ek slaak Bacchus in myn kaken ?

Quoi ! deux dieux dans un verre ?
Eh bien ! que vais-je en faire ?
J'empocherai Plutus
J'avalerai Bacchus.

Ce poème est une retraduction en vers français de la traduction en ers anglais par Byron, d'une poésie française, qu'on trouvera page 144, ıtitulée « Farewell to the land », mais je n'ai pas pu trouver l'original ui a tant plu à notre plus grand poète, et si quelqu'un de mes lec- eurs le connaît, ce serait curieux de voir la transformation qu'il a ubie dans la double traduction, un procédé dont je ne connais aucun utre exemple. Pour moi je suis de l'avis de Byron dans son ode, age 144, sur Napoléon, mais le sentiment opposé et en sa faveur de e poème me touche avec une sympathie profonde et involontaire.

LES REGRETS DE LA BELLE HEAULMIÈRE

JA PARVENUE A LA VIEILLESSE.

1

Advis m'est que j'oy regretter
La belle qui fut heaulmiere,
Soy jeune fille souhaitter
Et parler en ceste maniere :
« Ha ! vieillesse felonne et fiere,
« Pourquoi m'as-tu si tost abattue
« Qui me tient que je ne me fiere,
« Et qu'à ce coup je ne me tue ?

2

« Tollu m'as la haulte franchise
« Que beauté m'avoit ordonné
« Sur clercz, marchans et gens d'Eglise :
« Car alors n'estoit homme né
« Qui tout le sien ne m'eust donné,
« Quoy qu'il en soit des repentailles,
« Mais que luy eusse abandonné
« Ce que reffusent truandailles.

3

« A maint homme l'ay reffusé
« Qui n'estoit à moy grand' saigesse,
« Pour l'amour d'ung garson rusé,
« Auquel j'en feiz grande largesse.
« A qui que je feisse finesse,
« Par m'ame, je l'amoye bien !
« Or ne me faisoit que rudesse,
« Et ne m'amoyt que pour le mien.

La note des *Poètes français* dit qu'ordonné signifie donné.

LES REGRETS DE LA BELLE HEAUMIERE[1]

par Villon (1431-1484)

1

Je pens^e^ que j'entends regret
La bell^e^ fill^e^ qui était heaumière,
Redev^e^nir jeun^e^ fill^e^ souhaiter,
Et parler de cett^e^ trist^e^ manière :
« Ah ! vieilless^e^ si felonne et fière,
« Pourquoi m'as-tu tôt abattue ?
« Qui m'arrêt^e^ si je me lacère
« Et si de ce coup, je me tue.

2

« Tu m'as ôté la haut^e^ franchis
« Que la beauté m'eût ordonné
« Sur clercs, marchands et gens d'Église;
« Car alors nul homm^e^ n'était né
« Qui ne m'eût tout son bien donné,
« Quoiqu'il ne dût s'en repentir
« Si je lui eusse abandonné
« Ce qu'à présent nul veut souffrir.

3

« A maint homm^e^ je l'ai refusé,
« Ce que pour moi n'était sagesse,
« Pour l'amour d'un garçon rusé
« Auquel j'ai fait maint^e^ grand^e^ largesse,
« Pendant qu'avec d'autr^e^s j'eus finesse;
« Sur mon âm^e^, je l'aimais trop bien,
« Bien qu'il ne me fît que rudesse
« Et ne m'aimât que pour mon bien.

[1] Modernisés le moins possible pour faire le poème compréhensible, et, puisque j'ai mis en chaque vers un nombre égal de syllabes toniques, il approche beaucoup plus du rythme anglais. — Voir, à l'Appendice, les notes XXXVI, XXXVII et XXXVIII.

4

« Si ne me sceut tant detrayner[1],
« Fouller aux piedz, que ne l'aymasse,
« Et m'eust-il faict les rains trayner[2],
« Si me disoit que le baisasse
« Et que tous mes maux oubliasse;
« Le glouton, de mal entaché,
« M'embrassoit... J'en suis bien plus grasse !
« Que m'en reste-t-il? Honte et péché.

5

« Or il est mort, passé trente ans,
« Et je remains vieille et chenue.
« Quand je pense, las ! au bon temps;
« Quelle fus, quelle devenue;
« Quand me regarde toute nue
« Et je me voy si tres changée,
« Pauvre, seiche, maigre, menue,
« Je suis presque toute enragée.

6

« Qu'est devenu ce front poly,
« Ces cheveulx blonds, sourcilz voultyz,
« Grand entr'œil, le regard joly,
« Dont prenoye les plus subtilz;
« Ce beau nez droit, grand ne petiz,
« Ces petites gentes oreilles,
« Menton fourchu, cler vis traictis,
« Et ces belles levres vermeilles?

. . . . . .

[1] Dans les *Poètes français*, on dit que tant detrayner signifie maltraiter.
[2] Dans les *Poètes français*, on dit que ceci signifie charrier des fagots.

4

« Il ne me sut tant maltraiter,
« Me fouler que je ne l'aimasse,
« Et m'eût-il fait les reins traîner
« S'il m'eût dit que je le baisasse
« Et que tous mes maux j'oubliasse,
« Le glouton, de mal entaché[1],
« M'embrassait... j'en suis bien plus grasse !
« Qu'en rest^{e}-t-il, sauf honte et péché !

5

« Or, il est mort passé trente ans ;
« Et je rest^{e} vieille et tout^{e} chenue ;
« Quand je pense, hélas ! au bon temps,
« Ce que je fus, ce que dev^{e}nue !
« Quand je me regard^{e} là tout^{e} nue,
« Et que je me vois si changée,
« Pauvre et sèche, et maigre, et menue,
« Je me sens presqu^{e} tout enragée.

6

« Qu'est dev^{e}nu ce beau front poli,
« Ces cheveux blonds, sourcils voûtés,
« Grands yeux, le regard si joli,
« Qui prenait mêm^{e} les plus rusés,
« Ce beau nez droit, ni grand, ni p^{e}tit,
« Et ces gentill^{e}s petit^{e}s oreilles,
« Menton rond, bell^{e} fac^{e} qui sourit,
« Et ces bell^{e}s lèvr^{e}s toujours vermeilles ?

. . . . . .

[1] Je prends la même liberté que dans l'original de rimer *traîner* avec *entaché*.

7

« Le front ridé, les cheveulx gris,
« Les sourcilz cheuz, les yeulx estainctz,
« Qui faisoient regars et ris,
« Dont maintz mechans furent attaincts ;
« Nez courbé, de beaulté loingtains ;
« Oreilles pendentes et moussues ;
« Le vis[1] pally, mort et destaincts ;
« Menton foncé, levres peaussues.

8

« C'est d'humaine beaulté l'yssues :
« Les bras courts et les mains contraictes,
« Les espaulles toutes bossues ;
« Mamelles, quoi ! toutes retraictes,
« Telles les hanches que les tettes.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

9

« Ainsi le bon temps regretons
« Entre nous, pauvres vieilles sottes,
« Assises bas, à croppetons,
« Tout en ung tas comme pelottes ;
« A petit feu de chenevottes,
« Tost allumées, tost estainctes,
« Et jadis fusmes si mignottes !...
« Ainsi en prend à maintz et maintes. »

[1] Visage.

7

Le front ridé, les cheveux gris,
« Sourcils tombés, les yeux éteints;
« Qui faisai^e^nt des regards et ris,
« Dont mains méchants fur^e^nt bien atteints;
« Le nez courbé, de beauté loin,
« Les oreill^e^s pendant^e^s rien de beau;
« La fac^e^ pâl^e^, mort^e^, déteint^e^, sans soin,
« Menton renfoncé, lèvr^e^s de peau.

8

« C'est de l'humain^e^ beauté l'issue;
« Les bras courts, les mains contractées,
« Chaque épaul^e^ courbé^e^, tout^e^ bossue,
« Les mamell^e^s sèch^e^s, tout^e^s retraitées,
« Tell^e^s sont les hanch^e^s, tell^e^s sont les tettes:

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

9

« Donc le bon temps nous regrettons
« Entr^e^ nous autr^e^s pauvr^e^s laid^e^s et vieill^e^s sottes,
« Assis^e^s bas et sur nos talons,
« Tout en un tas comm^e^ des pelottes;
« A un petit feu de chèn^e^vottes
« Tôt allumé^e^s et tôt éteintes
« Et jadis nous fûmes si mignottes,
« Ainsi en prend à maints et maintes. »

THE BLIND MENDICANT ACTRESS[1]

Translated from Béranger (Par qui ?)

I

It snows, it snows, but near the old church still
A feeble woman prays, and sobs half dead;
Beneath these rags through which the blast blows shrill
Shiv'ring she waits, and pleads for bread.
Hither each morn she gropes her weary way,
Winter and summer, there is she,
Blind is this hapless creature! sad each day.
Ah! give this blind one, charity!

LA CHARTON DU THÉATRE DE L'ODÉON EN 1820

LA CÉLÈBRE ACTRICE, AVEUGLE MENDIANTE

Adapté et varié de la Pauvre Femme *de Béranger, avec une stance ajoutée*[1]

Il neige, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille malade prie à genoux.

---

[1] Je dois avouer que ces vers ne sont pas traduits avec autant de fidélité absolue que les autres traductions dans cet ouvrage. Je n'ai pu résister au désir de substituer au refrain : « Ah ! faisons-lui la charité » des mots anglais signifiant : « Ah ! donnons *à cette aveugle* la charité ! » et au lieu de : « Tous les palais ont des nids d'hirondelles », j'ai mis : « En tous les palais de *telles* hirondelles feront leurs nids. » Je n'aime pas non plus les grands mots poétiques comme *char*; j'ai substitué le mot ordinaire voiture (*carriage*).

[2] Le lecteur ne doit pas compter les *e* muets, selon l'exemple donné par Béranger dans plusieurs de ses poèmes. Par exemple :

Je n' suis qu'un' bouqu'tière et j' n'ai rien

où non seulement les *e muets* sont supprimés, mais plusieurs *e accentués*, comme *ne*, tandis que je n'enlève que ceux des *e muets* qui ne doivent pas être accentués en prose, selon le Dictionnaire de Littré, mais qui doivent être comptés selon Boileau.

LA PAUVRE FEMME

(BÉRANGER[1]. *Dernières poésies.*

1

Il neige, il neige, et là devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient hiver comme été ;
Elle est aveugle, hélas! la pauvre femme :
Ah ! faisons-lui la charité.

Sous ses haillons où perc• la cruell• bise,
Ell• quête en larm•• du pain de nous.
Seule à tâtons, triste, au parvis Notre-Dame,
Ell• se train• l'hiver comm• l'été ;
Elle est aveugl• hélas ! cett• pauvr• faibl• femme:
Ah! faisons-lui la charité.

---

[1] Béranger, né en 1780, fut élu en 1848 représentant à l'Assemblée constituante pour le département de la Seine, malgré son refus formel, par plus de 200,000 suffrages; mais aussitôt après la vérification des pouvoirs, il adressa au président sa démission qui fut refusée à l'unanimité. Il insista de nouveau, et l'Assemblée nationale dut se résigner à la retraite du plus célèbre de ses membres. Il disait à cet égard : « Ce n'est pas le vœu d'un philosophe, mais encore celui d'un sage; c'est le vœu d'un vieux rimeur qui croirait se survivre s'il perdait, au milieu des affaires publiques, l'indépendance de l'âme, seul bien qu'il ait jamais ambitionné. » Il est certain que chez nous on n'aurait jamais élu Robert Burns, le Béranger d'Écosse, membre du Parlement, et il est probable qu'il aurait également refusé; mais les Français en honorant Béranger s'honorèrent eux-mêmes.

Entre la première et la seconde Restauration, Béranger refusa les fonctions lucratives de censeur,

2

Oh ! once far diff'rent did that form appear;
That colour wan, that sunken cheek,
The pride of splendid theatres, to hear
Her voice, all Paris eagerly did seek;
In smiles or tears before her beauty's shrine
Which of us has not bowed the knee?
Who owes not to her charms some dreams divine?
Ah ! give this blind one, charity !

3

When from the cramm'd theatre midst applause
Homeward her steeds unrivalled flew;
Adoring crowds would follow and scarce pause;
Whilst loud cheers did her path pursue.
To hand her from the carriage gay that bore
Her home to scenes of mirth and glee
How many rivals throng'd around her door,
Ah ! give this blind one, charity !

2

Savez-vous qui fut cette affamée vieille,
Au teint hâve, aux traits amaigris?
C'est la Charton, jadis la belle merveille,
Dont le jeu ravissait Paris.
Les jeunes gens, en gais rires ou en tendres larmes,
S'agenouillèrent devant sa beauté,
Ils ont tous dû de beaux rêves à ses charmes;
Ah ! faisons-lui la charité.

2

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris ?
D'un grand spectacle autrefois la merveille,
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté ;
Tous ils ont dû des rêves à ses charmes :
Ah ! faisons-lui la charité.

3

Combien de fois, s'éloignant du théâtre
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos !
Pour l'enlever au char qui la transporte,
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte !
Ah ! faisons-lui la charité !

2

Combien de fois s'éloignant du théâtre
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une gaie foule idolâtre
La poursuivre de ses forts bravos !
Pour l'enlever au coupé qui la transporte
Pour devenir l'amant à son gré.
Que de rivaux l'attendaient à sa porte !
Ah ! faisons-lui la charité.

4

When all the arts to her their homage paid
How gorgeous was her bright abode?
What mirrors, marbles, bronzes were displayed?
Tributes by love on love bestowed;
How richly did the muse her banquets gild,
Faithful to her prosperity!
In every palace will such swallows build!
Ah! give this blind one, charity!

5

But sad reverse, hopeless disease appears;
Her eyes are quench'd, her voice a moan,
And here, forlorn and poor, for twenty years
This sad one trembling begs alone:
Who once so prompt her gen'rous aid to lend?
What hand more lib'ral frank and free
Than that she scarcely ventures to extend?
Ah! give this blind one, charity!

4

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un superbe séjour!
Que de miroirs, de bronzes, de belles madones,
Tributs de l'amour à l'amour!
Dans ses banquets que de muses infidèles
Goûtaient de sa prospérité!
L'hiver de noire chassa ces hirondelles,
Ah! donnez-lui la charité.

4

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour !
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes,
Tributs de l'amour à l'amour !
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité !
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah ! faisons-lui la charité.

5

Revers affreux ! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix ;
Et bientôt, seule et pauvre, elle mendie
Où depuis vingt ans je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or avec plus de bonté
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre :
Ah ! faisons-lui la charité.

5

On jette du caustique qui la scarifie,
Eteint ses yeux, lui brise la voix,
Et bientôt, seule, triste et pauvre, elle mendie
Où depuis vingt ans je la vois.
Aucune tendre main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or avec plus de bonté
Que celle qu'en larmes elle hésite à vous tendre :
Ah ! faisons-lui la charité.

6

Alas for her! for faster falls the snow,
And ev'ry limb grows stiff with cold;
That rosary once woke her smile, which lo!
Her frozen fingers hardly hold.
If, bruis'd beneath so many woes, her heart
By pity still sustain'd may be,
Lest e'en her faith in heaven itself depart,
Ah! give this blind one charity!

Le froid redouble : ô douleur ! ô misère !
Tous ses faibles membres sont engourdis;
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait tant sourire jadis.
Sous ces maux afin que son cœur encore
Puisse se nourrir de la piété,
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'il implore,
Ah ! faisons-lui la charité.

Note sur Mlle Charton.

Environ l'année 1819-1820, Mlle Charton parut au théâtre de l'Odéon. Elle fit son début dans une nouvelle pièce, *Lancastre*, dans laquelle elle joua la reine Elisabeth. Sa jeunesse et sa beauté, combinées avec un talent extraordinaire, captivèrent l'esprit du public. Tout à coup elle cessa de jouer. Un amant jaloux avait jete sur cette belle figure une tasse de vitriol et pour toujours en avait détruit la beauté, le bonheur et la vue. La jeune actrice refusa de traduire devant les tribunaux le monstre et resta chez elle souffrante et sans secours, jusqu'au moment où elle disparut absorbée dans la

6

Le froid redouble, ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore.
Ah! faisons-lui la charité.

7

Que vois-je, grand Dieu! elle chancelle, crie, et tombe.
Ses membres frissonnent en l'agonie;
Soulevons-la, cherchons secours dans cette trombe,
Sans aide, vaine est la sympathie!
Son cœur ne bat plus, l'haleine plus n'échappe,
Dieu l'a prise au ciel en pitié,
La mort lui a fait l'aumône, elle la drape,
Ah! trop tard est notre charité.

---

population, c'est-à-dire presque mourante de faim. Elle avait une amie qui aidait à la faire vivre. Et cette voix, cette beauté, jadis fière et jeune, littéralement glissèrent à la vieillesse, dans une succession d'angoisses. Elle traîna sa vie pendant le temps de l'horrible Commune, et alors elle mourut. Son cadavre fut porté à la fosse commune des pauvres à Montmartre, et un pauvre acteur qui lui avait donné de temps en temps autant de secours qu'il pouvait, un certain M. Dupuis, seul la suivit au cimetière. (*)

(*) Cette histoire est honteuse pour les Parisiens et les Parisiennes, surtout les acteurs et les actrices. Quel égoïsme, quelle inhumanité affreuse, que de laisser cette pauvre fille vivre et mourir dans une telle détresse.

LA COUPE DE LA VIE

CHASHA JHIZNI

(Traduit du russe de Lermontoff)

1

Nous buvons la coup[e] de la vie
Les yeux obscurcis, sombres ;
Nous touchons son bord d'or, aïe !
En larm[e]s, soupirs et ombres.

2

Quand de nos morn[e]s fronts, à la mort,
Les liens tomb[e]ront tout bas ;
Qu'avec eux disparaiss[e]nt, trist[e] sort !
L'allégress[e] — faussé, hélas !

3

Alors nous verrons que null[e] sève
La coup[e] vers[e], nul vin doux,
Le breuvag[e] tant cherché en rêve
Ah ! ce n'est pas pour nous !

APPENDICE

Note XLII.

Quelques idées de Madame de Staël sur la poésie des Anglais et des Français.

La poésie mélancolique est la poésie la plus d'accord avec la philosophie. La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que toute autre disposition de l'âme... Les peuples du Nord sont moins occupés des plaisirs que de la douleur, et leur imagination n'en est que plus féconde. On reproche à la littérature du Nord de manquer de goût. *Les écrivains du Nord répondent que ce goût est une législation purement arbitraire qui prive souvent le sentiment et la pensée de leurs beautés les plus originales...* Les règles de l'art sont un calcul de probabilités sur les moyens de réussir, et si le succès est obtenu, il importe peu de s'y être soumis. Il existe sur le théâtre français

de sévères règles de convenances même pour la douleur. Elle est en scène avec elle-même, les amis lui servent de cortège et les ennemis de témoins.

Ce que Shakespeare a peint avec une vérité, avec une force d'âme admirables, c'est l'isolement. Il place à côté des tourments de la douleur l'oubli des hommes et le calme de la nature, ou bien un vieux serviteur, seul être qui se souvienne que son maître a été roi. C'est là encore bien connaître ce qu'il y a de plus déchirant pour l'homme, ce qui rend la douleur poignante.

Les poètes du Nord sont inépuisables dans les idées et les sentiments que fait naître le spectacle de la nature... Quelle sublime méditation que celle des Anglais, comme ils sont féconds dans les sentiments et les idées que développe la solitude ! Quelle profonde philosophie que celle de l'*Essai sur l'homme* (*)! Peut-on élever l'âme et l'imagination à une plus grande hauteur que dans le *Paradis perdu* (**). *Le Cimetière* de Gray, l'*Épître sur le collège d'Eton*, *le Village abandonné* de Goldsmith sont remplis de cette noble mélancolie qui est la majesté du philosophe sensible. Où peut-on trouver plus d'enthousiasme poétique que dans l'*Ode à la musique* de Dryden ? Quelle passion dans la *Lettre d'Héloïse* (***) (que Taine condamne !) Est-il une plus délicieuse peinture de l'amour dans le mariage que les vers qui terminent le premier chant de Thomson sur le printemps ? Que de réflexions profondes et terribles ne reste-t-il pas de ces *Nuits* de Young ?

La langue anglaise, quoiqu'elle ne soit pas aussi harmonieuse à l'oreille que les langues du Midi, a, par l'énergie de sa prononciation, de très grands avantages pour la poésie; tous les mots fortement accentués ont de l'effet sur l'âme, parce qu'ils semblent partir d'une impression vive. La langue française exclut en poésie une foule de termes simples, qu'on doit trouver nobles en anglais par la manière dont ils sont articulés. J'en offre un exemple : lorsque Macbeth, au moment de s'asseoir à la table du festin, voit à la place qui lui est destinée l'ombre de Banquo qu'il vient d'assassiner et s'écrie à plusieurs reprises avec un effroi si terrible : « The table is full », tous les spectateurs frémissent. Si l'on disait en français précisément les mêmes mots, « la table est remplie », le plus grand acteur du monde ne pourrait en les déclamant faire oublier leur

(*) Par Pope, — (**) Par Milton. — (***) Par Pope. — On verra que j'ai donné les traductions de parties de presque tous ces poèmes.

acception commune. La prononciation française ne permettrait pas cet accent, qui rend nobles tous les mots en les animant, qui rend tragiques tous les sons parce qu'ils imitent et font partager le trouble de l'âme... *L'Angleterre est le pays du monde où les femmes sont le plus véritablement aimées... La Nouvelle Héloïse* est un esprit éloquent et passionné qui caractérise le génie d'un homme et non les mœurs d'une nation. *Tous les autres romans que nous aimons, nous les devons à l'imitation des Anglais.* Les sujets ne sont pas les mêmes; mais la manière de les traiter, mais le caractère général de cette sorte d'invention appartiennent exclusivement aux écrivains anglais. *Les Anglais, dans leurs poesies, portent au premier degré l'éloquence de l'âme.*

La poésie de l'imagination ne fera plus de progrès en France, l'on mettra dans les vers des idées philosophiques ou des sentiments passionnés; mais l'esprit humain est arrivé dans notre siècle à ce degré qui ne permet plus d'illusions ni l'enthousiasme qui crée des tableaux et des fables propres à frapper les esprits. Le génie français n'a jamais été très remarquable dans ce genre... *Les Français ne seront satisfaits que lorsqu'on aura promulgué une constitution ainsi conçue : « Article unique : tous les Français sont fonctionnaires. »*

Note XLIII

Quelques remarques sur les poésies de M. Coppée[1]

M. de Banville dans son *Traité de versification*, nous donne cet échantillon d'un sonnet de Coppée comme modèle de style! et si ceci est ce qu'il a fait de mieux, quelle est la valeur de son travail ordinaire?

LE LIS[2]

Hors du coffret de laque aux clous d'argent, *parmi*
Les fleurs du tapis jaune aux nuances calmées,
Le lourd collier massif qu'agrafent deux *camées*
Ruisselle et se répand sur la table à demi.

[1] Les poésies de M. Coppée, de 1864-69, environ 3,137 vers, sont imprimées dans un type qui est si petit, qu'il fait autant de mal aux yeux que celui de cette critique, et le prix du volume est 5 francs, contre le prix courant de 3 fr. 50 pour un volume de De Banville, Lamartine, Musset ou les *Odes et Ballades* de Victor Hugo, qui contiennent beaucoup plus de vers. Est-ce que l'auteur ou l'éditeur pense que ses poèmes valent plus que les chefs-d'œuvre de ces auteurs?

[2] J'ai essayé d'adapter ce sonnet à une souris comme il suit, en employant les mêmes rimes comme bouts-rimés.

Un oblique rayon l'atteint. L'or a frémi.
L'étincelle s'attache aux perles parsemées,
Et midi darde moins de flèches *enflammées*
Sur le dos d'un reptile endormi.

Cette splendeur rayonne et fait pâlir des *bagues*
Éparses où l'onyx a mis ses reflets vagues
Et le froid diamant sa claire goutte d'eau.

Et comme dédaigneux du contraste et du groupe,
Plus loin et sous la pourpre ombreuse du rideau,
Noble et pur, un grand lis se meurt dans une coupe.

Je donne ici une imitation de ce sonnet :

Hors du coffr• de zinc gris aux clous de fer, parmi
La poussièr• du parquet jaune aux nuanc•s calmées.
Le lourd charbon massif qui ressemble aux camées,
Ruisselle et se répand sal• par terre à demi.

Une oblique• flamm• l'atteint, le bois en a frémi.
L'étincell• s'attache aux pomm•s de pin parsemées,
Et mêm• la nuit dard• moins de ses flèch•s enflammées
Du dos d'un chat frotté qui n'est pas endormi.

Cett• splendeur rayonne et fait pâlir tout•s les bagues
Éparss•s de la caisse à charbon à reflets vagues;
Et les diamants noirs (*) ternissent et gât•nt chaqu• goutt• d'eau.

Et comm• bien dédaigneus• du contraste et du groupe,
Plus loin, et sous la pourpr• si ombreus• du rideau,
Un• pauvr• souris se noyant se meurt dans une coupe. (**)

M. Coppée est un classique acharné; cependant, en dépit de Boileau, il se permet quatre enjambements dans quatorze vers que j'ai marqués. Le sonnet s'appelle *le Lis*, mais il n'y a rien concernant ce lis que l'annonce, après un catalogue de la composition d'un collier, que la narration chauve et sans intérêt, que, sur la pourpre ombreuse d'un rideau, « noble et pur un grand lis se meurt dans une coupe ». Quel rapport a cela avec le collier? et en quelle façon pouvons-nous être touché par le fait qu'un lis petit ou grand meurt dans une coupe? Y a-t-il des personnes si sensibles qui ont une telle réserve de larmes qu'elles en aient pour un lis mourant qu'elles peuvent facilement remplacer? Si le lis était dans un état mourant, il ne pouvait

(*) On appelle plaisamment en Angleterre le charbon de terre le diamant noir.

(**) Je maintiens qu'il y a quelque chose qui touche le cœur sensible en voyant une souris ou même une mouche se noyant dans une coupe d'eau; mais un lis dans une coupe est déjà mort, comme un bras amputé d'un homme n'est plus vivant, et on ne s'attendrit pas sur ce bras amputé, mais sur l'homme à qui on a tranché le bras. Qu'est-ce qui peut être touché de remords en coupant un lis comme en tuant un animal?

pas avoir été noble et pur; s'il était noble et pur, il ne pouvait pas être mourant, car en mourant une fleur s'affaisse, pourrit et les pétales se ternissent. En général, on met des fleurs fraîches dans les coupes et on les enlève avant qu'elles soient ternies. Qu'est-ce que cela nous fait encore si le lis meurt dans une coupe ou dans un pot? s'il avait été dans un vase avec de la terre, peut-être ne serait-il pas mort. Le dictionnaire de l'Académie dit qu'*ombreuse* est ce qui fait ombre, mais le pourpre ne fait pas ombre, comme le prétend M. Coppée. C'est le *rideau* qui est masculin et qui aurait demandé *ombreux*. Le sonnet aurait dû être appelé « le Collier », car onze vers sur quatorze ont relation au collier et seulement trois au lis. D'ailleurs, je ne savais pas avant qu'un lis pouvait être dédaigneux. Peut-il aussi être amoureux? Et pourquoi, s'il peut être dédaigneux, serait-il dédaigneux du groupe. Quel est ce groupe? je suppose le coffret, la table et le collier; cependant je crois qu'un lis devait être bien vaniteux, et stupide qui dédaigne un tel groupe. Je me permets de suggérer à M. Coppée que, puisqu'il a imaginé une table dans le sonnet, il aurait pu y loger une loupe très utile pour examiner cet étonnant collier, ce qui lui aurait donné une rime aussi bonne et un mot plus à propos que *groupe*. Le poète nous dit que le collier en question *ruisselait* hors d'un coffret, « se répandant sur la table à demi »; mais toute chose qui ruisselle est en mouvement, et comment est-ce que l'impulsion qui le fait sortir « à demi » a été soudainement arrêtée.

Les fleurs du tapis étaient des « *fleurs calmées* ». Mais les fleurs sur un tapis ne sont jamais agitées, excepté quand on bat le tapis.

Le collier était massif, donc il était nécessairement lourd, ainsi ce mot n'est pas nécessaire. *L'or a frémi* est un phénomène que je voudrais voir; peut-être quelqu'un a-t-il remué la table.

Un collier de perles, de diamants, d'onyx, etc., n'a pas besoin d'être très somptueux pour darder plus de *flèches enflammées!* ou plutôt brillantes ou luisantes que le dos d'un reptile endormi ou éveillé, et je n'ai jamais entendu qu'un serpent brillât plus en état de sommeil. D'ailleurs, si la peau des serpents vus seulement par M. Coppée est si brillante, les bijoutiers de Paris devraient en acheter pour en faire de la bijouterie. Et ni un collier de bijoux ni le dos d'un serpent ne darde des flèches enflammées malheureusement, car, dans ce cas, on pourrait allumer son cigare au collier d'une dame si l'on n'avait plus

d'allumettes. Si un rayon oblique peut faire « pâlir des bagues », les bagues en question doivent être sujettes à des émotions bien vives. Ces bagues étaient faites en partie d'onyx, qui est noir, et si M. Coppée pouvait montrer des onyx rendus pâles par l'action des rayons du soleil, il pourrait faire une grande fortune. Même on ne peut pas faire pâlir un nègre qui a le teint beaucoup moins noir qu'un onyx. Encore je ne comprends pas comment le collier a pu faire « *pâlir* » le froid diamant qui ne peut guère être plus pâle, et c'est un bien mauvais diamant que celui qui ne luit pas plus qu'une goutte d'eau. Ce que j'ai dit de cette pièce, je pourrais le dire de bien d'autres. Ces défauts et d'autres fourmillent dans les poèmes de M. Coppée; ce qui me donne l'idée qu'il écrit des bouts-rimés au hasard et qu'il en compose des vers.

Comme phrases de M. Coppée, je cite celles qui suivent de son volume de 1864-1869 :

Page 5, prologue, nous avons des « bijoux tristes et noirs ». Y a-t-il des bijoux joyeux?

Page 5, je trouve des *cierges* (*) *fauves la nuit, pâles le jour.* Je n'ai jamais vu ces cierges. Combien coûtent-ils le kilo?

A la page 8 je trouve « de jolis yeux couleur de bleuet et d'étoile. » Je ne pense pas qu'on admirerait des yeux couleur de bleuet, et quant aux étoiles, leur couleur est plutôt jaune d'or qu'autre chose; d'ailleurs si les yeux étaient couleur de bleuet, ils ne pouvaient pas être couleur d'étoile.

Peut-être les pupilles des yeux étaient ternies par la jaunisse.

Page 8 encore : « Le temps d'une aube boréale » ; je n'ai jamais entendu que le temps de l'aube boréale fût plus long ou plus court que celui des aubes ailleurs.

Page 9. « Où l'on pense cueillir des *camélias bleus* ». M. Coppée a certainement une vive imagination, un horticulteur lui donnerait plus que le prix de dix mille de ses vers pour un seul camélia bleu, chose qu'on n'a jamais vue. A-t-il vu des souris rouges?

Page 10, nous avons « une funèbre armée de feuilles mortes court en essaim éperdu. » En dehors de son armée ordinaire, M. Coppée a découvert des armées de feuilles mortes. Ont-elles gagné des batailles ou subi des défaites? cet essaim fait-il du miel? et cette armée funèbre conviendra-t-elle pour les pompes funèbres?

(*) Même les cierges de M. Coppée ne ressemblent pas à ceux d'aucune autre personne, mais au cerf dont le pelage à l'état de domesticité passe du fauve au blanc. De même ces cierges-là avaient probablement été sauvages, et étaient apprivoisés et domestiqués.

Page 11. « Mes remords affolés bondissent sur les dalles d'une église de scandales. » Je voudrais savoir à quelle hauteur ces remords ont bondi et où trouver des églises de scandales. Quel abus de l'hyperbole !

« Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre du grand geste de Christ qui plane et qui bénit. » M. Coppée n'explique pas quel était ce grand geste, comment un geste peut *planer*, comment il peut jeter « une ombre » et comment surtout une âme peut avoir besoin d'une ombre, fait dont j'ai plus que l'ombre d'un doute.

Page 13. « Un profond et funèbre miroir ». Où se trouve-t-il, ce merveilleux miroir qui est *profond* et *funèbre*.

Page 14. M. Coppée parle des « tristesses d'agate ». Y a-t-il des agates qui pleurent, qui meurent de chagrin, et jusqu'où vont leurs tristesses (*) ? Y a-t-il des allégresses d'autres pierres pour les consoler ?

Page 14 : « Telle sur une mer houleuse la frégate (quelle frégate ?) telle mon âme nage abîmée en tes yeux, parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate. » L'âme, étant invisible et immatérielle, n'a pas besoin de nager, qui est un effort que les êtres créés sont obligés de faire pour se soutenir dans l'eau et, puisque les yeux d'une femme sont solides, je ne vois pas comment même une âme peut y *nager*, et si elle y nageait, la pauvre dame deviendrait nécessairement aveugle.

Page 16. « Sous la nuit où poudroie un peuple de soleils ». Où peut-on voir un peuple *poudroyer*, et où est ce peuple de soleils ? y a-t-il parmi ce peuple des hommes, des femmes et des enfants ?

Page 17 : « Le son ou le parfum des maux jadis soufferts descend sur ma pensée en funèbres écharpes. » Comment peut un son ou un parfum (qui sont immatériels) descendre sur une pensée qui est immatérielle en funèbres écharpes qui sont bien matérielles, et ne *monteraient*-elles pas plutôt du purgatoire ou de l'enfer plutôt que de descendre (je suppose) du ciel ?

Page 28. « Et vis que dans le vin *craché* par le goulot. » Pourquoi pas *passant* par le goulot ? L'action de cracher est un acte volontaire que les personnes bien élevées cherchent à cacher de tout le monde ; mais le goulot, qui n'est jamais grossier, *verse* involontairement. Quand on crache, d'ailleurs, une

(*) Byron se moquait de Sterne parce qu'il « pleurnichait sur un âne mort. Qu'aurait-il dit de Coppée avec ses « tristesses d'agate » ? On comprendrait les tristesses d'Agathe si une dame de ce nom était obligée de lire les poésies de M. Coppée.

quantité de salive est projetée dans un seul tas et ne coule pas, tandis que le vin versé d'un goulot coule comme une fontaine.

Page 29. « L'Océan *crachait* ses baves sur le front. » Alors l'Océan n'est pas gentil, peut-être n'a-t-il voulu qu'arroser ou laver son front, et le poete s'est mépris sur ses intentions.

Page 62. « Quand j'allais voir l'été les beaux soleils couchants. » J'ai bien vu des couchers du soleil, mais je croyais qu'il n'y avait qu'un seul soleil.

Page 71. « Au soleil attiédi. » A quelle température le soleil est-il descendu?

Page 162. Sur huit vers j'en trouve six qui terminent en *er*, ou en *ière*, une assonance bien désagréable, *prière, carrière, lumière, première, amer* et *mer*.

Page 217. Je trouve « *petiots* », mot qui ne se trouve pas dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1879, qui est devant moi dans ce moment, et « *petiots* » ne suggère pas sa signification.

En définitive les vers de M. Coppée me paraissent être faits comme une tâche sans aucune inspiration ou passion; ils ressemblent à des bulles de savon qui s'en vont en les touchant et ne laissent derrière elles aucune trace qu'un peu d'eau terne. Le plat poétique qu'il nous offre n'est guère plus nourrissant que serait un dîner de sciure de bois.

Je remarque avec surprise que, quoique la *Revue des Deux Mondes* ait inséré en gros caractères plusieurs fois pendant des années des poésies de M. Coppée, elle ne l'a jamais honoré une seule fois par une critique (du moins après avoir bien cherché je n'en ai pas trouvé), quoiqu'il y ait beaucoup de critiques favorables sur des versificateurs inconnus et sans talent.

Le rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* est donc dans ce dilemme : ou bien les poésies de M. Coppée ont du mérite et dans ce cas il aurait dû démontrer et appuyer par des critiques ce mérite, surtout chez un auteur qui collabore par ses poésies à sa Revue; ou bien, si ses poésies ne valent pas même une seule critique d'une seule ligne, alors il n'aurait pas dû les insérer dans la Revue.

Je remarque aussi que la Revue en question s'appelle la *Revue des Deux Mondes*. Quels sont ces mondes? Est-ce la terre et le ciel, ou l'enfer? le grand monde, et le petit monde ou le monde actuel, et le demi-monde ou ce monde-ci et une autre étoile quelconque, telle que la lune par exemple? ou bien sont-ils l'Europe et l'Asie ou l'Afrique, et le nouveau monde d'Amérique?

Je cite ici l'opinion, sur les poésies de M. Coppée, d'un poète français qui n'approuve pas mon système de versification, mais qui est partisan des règles, opinion qu'il m'a transmise par écrit.

« J'ai lu entièrement le volume de Coppée; je vous le renverrai demain; j'y ai fait quelques remarques, mais voici le résumé de mes observations : Pour moi, ce n'est pas un poëte dans le véritable sens du mot. C'est un rimeur habile, qui soigne beaucoup sa rime, et qui lui sacrifie énormement. Je suis sûr qu'il doit longuement travailler ses vers. Il lui manque le don principal, le lyrisme. Il n'a pas le souffle poétique et il est complètement nul dans l'ode. Toutes les fois qu'il a des strophes à faire, il devient lourd, obscur; il abuse beaucoup trop de l'hyperbole. Où il réussit, c'est dans ses petites histoires, qu'il appelle poèmes, mais qui ne sont absolument que des contes rimés. Il ne versifie même pas bien, quoique ses rimes soient toujours très riches. Il emploie trop de locutions adverbiales qui ne sont que des chevilles et qui dénotent un manque de fonds, une pauvreté d'imagination, vous voyez à chaque instant des « *afin que, aussi bien que, tout près de*, et une quantité d'adjectifs inusités qui rendent le vers lent et monotone. Ses meilleures pièces sont : *les Forgerons* et *l'Angelus*; ces deux pièces sont plus soignées et le sujet est assez touchant.

« Dans *les Forgerons*, il y a beaucoup d'exagération, et puis il place la scène du meurtre dans un cabaret. Or, il est assez drôle que dans ce cabaret il se trouvait justement un tas de ferrailles et des marteaux de forge, comme si cela avait été préparé tout exprès. Je comprends cependant le succès de Coppée. Il fait partie de la bande. Voici ce que c'est que cette bande. Il y a dix-huit à vingt ans, cinq ou six poètes se sont réunis, ont formé une association et il fut convenu qu'ils se loueraient réciproquement dans les feuilles où ils seraient admis à écrire. Tous ceux qui ne faisaient pas partie de la bande étaient des profanes, et n'avaient pas droit de cité. On les éreintait sans pitié. Hugo n'a jamais fait partie de la bande: étant déjà au sommet de l'échelle, ils le considèrent comme leur maître et leur Dieu. Le fait est qu'il les dépasse tellement, qu'ils ne pouvaient que s'agenouiller devant lui. La bande se composait de Théophile Gautier, Baudelaire, Leconte de l'Isle, Catulle Mendès, Asselineau et Coppée. Parmi ceux-ci, Gautier et Baudelaire ont eu quelques moments de veine poétique. Leconte de l'Isle a eu aussi de grands succès. Mais pour moi,

depuis 1830, on ne reconnaît comme vrais poètes que Hugo, Lamartine, Musset, Sainte-Beuve à ses heures, et Mme de Valmore. »

NOTE XLIV

Critique sur la charpente de la « Grève des Forgerons » par M. Coppée (*).

M. Coppée, dans cette poésie, imagine une grève des forgerons, et qu'au bout de quelque temps un des ouvriers qui a une femme et plusieurs enfants, ayant vendu ou mis au mont-de-piété presque tout ce qu'il possédait et voyant sa famille sur le point de mourir de faim, est allé à une réunion de ses camarades au cabaret et leur a dit que puisqu'il ne pouvait pas laisser ses enfants mourir de faim, il se trouverait obligé de renoncer à la grève. Alors il imagine qu'un des ouvriers l'appelle lâche — qu'alors il invite son adversaire à se battre avec lui à outrance, qu'il saisit deux marteaux de forgeron dont il donne un à l'autre — qu'il tue son adversaire et ensuite dit avec assez de sang-froid qu'il allait se rendre à la police pour le crime qu'il avait commis, après avoir mendié et obtenu 10 francs de ses camarades pour sa famille !!!.

Mais il me semble très clair que dans de pareilles circonstances les camarades de ce forgeron assassin auraient tous décidé, ou bien de lui donner assez pour empêcher sa famille de mourir de faim ou de le laisser renoncer à la grève. Si un des forgerons l'avait appelé lâche, les autres lui en auraient donné tort, et quand le héros de ce poème aurait voulu se battre à coups de marteau de forgeron, les autres l'en auraient empêché. Un forgeron, dans les circonstances supposées, aurait probablement jeté une chaise, un bâton, une bouteille ou le

(*) Dans le volume de poésies de M. Coppée que je possède, il est dit qu'il contient ses compositions de 1864-1869, c'est-à-dire de cinq ans, et puisqu'il contient environ 3100 vers, ceci est à raison de 600 vers par an. En moins de trois ans j'ai fait plus de 14,000 vers, c'est-à-dire environ 5,000 vers par an qui sont contenus dans cet ouvrage, sans compter presque deux fois autant de prose et mes autres occupations, et ceci montre quel fardeau intolérable les règles de la versification française imposent aux poètes français.

Byron nous dit (voir vol. I, p. 367) qu'il a écrit *le Giaour* et *la Fiancée d'Abydos* en quinze jours; ceci est a raison de plus de 60,000 vers à l'année. Il a écrit donc plus de cent fois plus vite que M. Coppée pendant quinze jours suivants et son éditeur lui en a offert 2 000 francs à raison de 650,000 francs à l'année.

M. Coppée a un homme nu sur le couvert de son volume. Pourquoi ?

premier objet qu'il aurait trouvé sous la main, à la tête de l'homme qui l'insultait ; mais comment est-il vraisemblable que deux marteaux de forgeron se trouvassent dans la chambre du cabaret où ils étaient, même si c'était l'Assommoir de M. Zola ? Encore s'il aimait autant sa famille, en courant le risque d'être tué ou comme alternative en se faisant criminel en tuant l'autre, il prenait un moyen plus sûr de les réduire à mourir de faim qu'en continuant la grève et a la honte en outre.

Voici encore tout le regret qu'il exprime pour avoir tué un camarade pour l'avoir appelé lâche dans des circonstances très excusables, jetant de la boue sur sa victime morte, au lieu de la plaindre :

Jamais le chien couché sous le fouet qui le bat,
Dans ses yeux effarés *et qui demandait* (*) *grâce*,
N'eut *une expression de prière* aussi basse
Que celle que je vis alors dans le regard
De ce louche poltron qui reculait hagard,
Et qui vint s'acculer contre le mur du bouge.
Mais il était trop tard, hélas ! Un voile rouge,
Une brume de sang descendit entre moi
Et cet être pourtant terrassé par l'effroi,
Et d'un seul coup, d'un seul, *je lui brisai le crâne.*
Je sais que c'est un meurtre et que tout me condamne,
Et je ne voudrais pas, vraiment, qu'on chicanât
Et qu'on prît pour un duel un simple assassinat.

Comment M. Coppée peut-il s'imaginer qu'on aura la moindre sympathie pour un tel meurtrier, qui, au lieu de s'attendrir sur sa victime, l'insulte, et fait, à un tel moment, une quête qui lu. rapporte dix francs ?

Je parierais une somme considérable que si on allait trouver des forgerons, si on leur expliquait la charpente de la *Grève des Forgerons*, ils seraient indignés de ce portrait de leurs mœurs et habitudes. Ils diraient qu'ils se seraient jetés entre le meurtrier et sa victime pour arracher de ses mains le marteau fatal, d'autant plus que M. Coppée nous dit que la victime ne se défendait pas, mais qu'il reculait hagard et vint s'acculer contre le mur du *bouge* (mot qui ne convient pas à un cabaret) et qu'il était *terrassé* par l'effroi. Dans aucun pays du monde et dans aucune classe de la société, même parmi les voleurs et les assassins, on ne permettrait qu'un homme fût assassiné de cette façon ; surtout puisque « ses yeux effarés demandaient grâce et eurent « une expression de *prière* ».

Demander une aumône dans de telles circonstances est tout

(*) Ne faudrait-il pas *demandaient* ?

ce qu'il y a de plus mesquin et absurde; c'est comme un acrobate dans la rue quêtant pour son travail après ses tours de force.

M. Coppée aurait pu dire qu'il recommandait sa femme et ses enfants à la charité des forgerons; mais au lieu de chercher à donner du secours à sa victime, qui peut-être avait aussi une femme et des enfants, ou au moins de couvrir ses cendres et de placer décemment son cadavre, qui, dans ce moment, perdait sa cervelle, il mendie pour de l'argent. Si la cervelle se perdait, l'homme n'était pas mort. Qui a jamais vu ou imaginé une « brume de sang »? si une telle brume avait existé, il n'aurait pas pu assassiner sa victime, car il n'aurait rien vu.

Quelle différence entre ce pitoyable poème et les beaux vers nobles et sympathiques où le poète anglais Savage (*) exprime sa douleur pour avoir tué un homme dans une rencontre également à un cabaret, dans une querelle soudaine, en état d'ivrognerie !

LE REMORDS (**)

Le hasard est-il un crime que mon cœur fendu
Doive pour toujours souffrir pour le mal non voulu?
La défense est-elle un péché? Ah! ne plaide plus,
Quand même nulle malice cherchée ne te souille en sus;
Si le Ciel était de ton malheureux côté,

(*) Savage fut l'enfant naturel de la comtesse de Macclesfield et du comte Rivers. Quand il naquit, une haine surnaturelle pour lui s'empara de sa mère, qui le plaça avec une vieille femme dans le plus bas rang d'indigence, avec ordre de l'élever en ignorance de sa naissance et dans la condition la plus abjecte. Il était apprenti chez un cordonnier, quand, la femme mourant soudainement, quelques lettres de lady Mason, la mère de la comtesse, furent trouvées parmi ses papiers qui lui découvrirent le secret de sa naissance. Ses tentatives pour obtenir l'attention de sa mère furent vaines. En 1727 il tua par hasard, dans une maison mal famée, un monsieur, dans une rencontre, les deux étant ivres; fut mis en jugement pour meurtre et condamné. Sa mère fit tout ce qu'elle put pour empêcher la reine de lui pardonner et pour le faire pendre. Mais la reine cependant lui pardonna. Il vivait en grande pauvreté et enfin mourut dans la prison des débiteurs, à Bristol.

(**) Ce poème de Savage : *le Remords*, dépeint d'une manière saisissante les angoisses que doit sentir tout homme de cœur qui a tué un de ses semblables, excepté en sa propre défense, et je m'étonne que tout duelliste qui a tué son adversaire ne devienne pas fou ou ne se suicide pas.

Le duel était entièrement inconnu aux Romains sur n'importe quelle provocation, et aucune nation moderne ne peut prétendre à plus de courage qu'eux. Plutarque nous informe qu'Attilia, la femme de l'illustre Caton, lui était infidèle et qu'il divorça; mais il n'appela pas le séducteur en duel et

Tu n'étais provoqué, mais mort on t'eût laissé.
Loin soit de tous le crime du sang versé par soi,
Sur lesquels des dangers imprévus jettent l'effroi.
Encore le mort blême se ranime et à moi vit.
A le revoir d'un tendre œil de pitié prescrit
Le souvenir voile sa rage, quel sort triste je soutiens
Peiné, je pardonne, et trop tard calme je deviens.
Jeune et trop insouciant alors, qui sait un jour
Quelles vertus croissantes eussent fait leur chemin à tour.
Il eût pu vivre quand la folie fut morte de honte,
Quand la soif pour le renom, la sagesse affronte
L'ami du pays, il eût pu avoir été
En même temps heureux, généreux, candide, aimé,
Sauver quelque mérite qui doit tomber à présent,
Et moi en lui, j'ai tout assassiné maintenant.

se remaria à Martia. Plus tard, il prêta sa femme Martia comme maîtresse, avec le consentement du père de la femme, à Hortensius, et, après la mort de ce dernier, la reprit; Socrate aussi prêta sa femme comme maîtresse à Alcibiade.

Cependant Caton et Socrate avaient prouvé leur courage hors ligne sur les champs de bataille.

L'humanité croissante de l'époque s'oppose à l'infliction de la peine de mort, même pour le meurtre non prémédité, et en plusieurs pays elle est abolie. Même en France souvent la peine de mort n'est pas infligée à cause de ce qu'on appelle des circonstances atténuantes, mais telles sont la perversité et l'inconséquence de l'homme, que le même individu qui aurait refusé de condamner à mort un parricide parce que ce père aurait provoqué son fils, appellerait en duel et tuerait son meilleur ami qui lui aurait sauvé la vie ou l'honneur, si la femme de cet ami avait insulté ou calomnié sa femme, quoique son ami fût entièrement innocent et désapprouvât la conduite de sa femme!

En supposant que dans un duel l'un des combattants est riche et sans aucun individu qui dépende de lui, et que l'autre est pauvre avec une femme, de jeunes enfants et peut-être une mère ou une sœur qu'il nourrit, la partie n'est pas égale; l'idée que les siens seront ruinés s'il meurt ou s'il est réduit à l'impuissance de gagner sa vie par une blessure grave, lui enlève son adresse et affaiblit ses forces. Encore si un homme petit, maigre et faible, lutte contre un homme grand et fort; si un homme qui peut moucher une chandelle à cinquante pas, se bat avec un homme myope qui n'a jamais eu un pistolet ou une épée dans les mains, c'est un meurtre; un sauvage avec un arc et une flèche aurait plus de chances contre un Européen armé d'un pistolet à répétition.

En Angleterre le duel est aboli pour n'importe quelle offense, et toute nation qui prétend à la plus faible lueur de civilisation devrait l'abolir; aussi tout homme qui se bat avec ou provoque à battre un autre doit être banni à perpétuité de son pays, et tout homme qui tue un autre doit être forcé de céder la moitié de ses biens à la famille de sa victime et doit être emprisonné pendant la vie comme sa victime est emprisonnée dans la tombe.

L'absurdité d'un duel est aussi évidente que sa criminalité, car l'offenseur, celui, par exemple qui a séduit la femme d'un autre, souvent tue le mari injurié.

Souvent aussi, il arrive que l'homme tué dans un duel est de tous les

NOTE XLV

Quelques observations sur les poésies de Victor Hugo.

M. de Banville, dans son admirable *Petit Traité de poésie française*, dit : « En fait de tercets, une erreur complète *(oh ! que je souffre à l'écrire !)* c'est le prétendu rythme adopté par Victor Hugo lui-même ! dont je vais donner un exemple tiré de ses *Contemplations*. Mais en commençant ce petit livre, qui sera si incomplet et si imparfait, j'ai accepté le dur et cruel devoir d'être sincère.

> Mes deux frères et moi nous étions tout enfants,
> Notre mère disait : « Jouez, mais je défends
> « Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles. »

hommes celui qui est le plus nécessaire à son pays. Citons, par exemple, le cas du fameux duel entre Armand Carrel et Émile de Girardin.

A cause de quelques paroles insignifiantes lancées dans son journal, par Girardin, Armand Carrel l'appela en duel. Girardin croyait que c'était un trop grand honneur pour lui de se battre en duel et suggérait que la place de Carrel serait prise par quelque autre homme que la France pouvait mieux épargner ; mais ceci était impossible. Le duel eut lieu ; tous deux tombèrent, Carrel mortellement, Girardin sérieusement blessé. Quel droit, on peut demander, avait Carrel d'exposer et de perdre sa vie qu'il devait à son pays et à sa famille ? Peut-être si Carrel avait vécu, toute l'histoire de France aurait été changée ; des vies de milliers d'hommes et des milliards de trésors auraient été sauvés à la France.

Selon l'absurde et vilaine coutume du duel, un bonapartiste, légitimiste, ou orléaniste, qui est adroit au pistolet, n'a qu'à donner le démenti à Gambetta pour priver la France de l'homme qu'elle juge lui être le plus nécessaire, et en effet, M. Fourtou s'est battu avec lui en duel. Il y a des hommes si dépourvus de cœur que de ne pas sentir quand ils ont tué plusieurs hommes, le remords que Savage éprouva pour la mort accidentelle d'un homme, et qui se moquent des larmes des femmes et des enfants de leurs victimes.

On sait cependant que la plupart des duels sont des farces ridicules où personne n'est blessé plus que dans les duels sur la scène. Encore, au temps passé, les témoins se battirent en même temps que les duellistes, et je crois que si ceci redevenait la mode les duels seraient beaucoup moins fréquents,

Des femmes ont eu des duels, Marotte Beaupré et Catherine d'Urles combattaient au théâtre du Marais. Mme de Polignac et Mme de Nesle ont échangé des coups de pistolet dans le bois de Boulogne. La danseuse Maupin, dont Théophile Gautier raconte l'histoire, était belliqueuse.

En Allemagne, les étudiants, aux universités, se forment en sociétés pour se provoquer en duel, et ces étudiants trouvent que c'est un grand honneur d'avoir la figure cicatrisée, un morceau du nez enlevé, ou un œil bouché dans des luttes sans provocation et en sang-froid. Je suis très content de voir dans le *Times* du 9 juillet 1881 que « en cour d'assises, un M. Asselin, qui tua M. de Saint-Victor, intendant du duc de Talleyrand-Périgord, dans un duel près d'Autun au mois de mai, a été condamné à quatre mois d'empri-

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent,
Et là tout en jouant nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible (*).

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir,
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.
(*Contemplations*, liv. IX.)

« Ces quatre prétendus tercets ne sont rien autre chose que deux strophes de six vers, dont chacune est coupée en deux morceaux par un artifice typographique. »

L'aimable de Banville, il me semble, s'est montré ici puriste, car le mal qu'il signale est complètement guéri comme il le fait voir en enlevant l'espace entre les vers 4—5—6 à 1—2 et 3 et des vers 10—11—12, aux vers 7—8 et 9, faisant ainsi deux strophes. Rien ne serait plus facile pour le rimailleur le plus ordinaire que de changer les rimes selon les règles bizarres

sonnement et 100,000 fr. de dommages à la famille de sa victime. » Ce duel eut lieu parce que M. Asselin insistait sur ses privilèges féodaux comme louvetier et chassait sur la propriété du duc, et M. de Saint-Victor, comme intendant, se trouvait obligé de défendre les droits de celui par lequel il était employé. Un individu ou une compagnie qui, par négligence, cause la mort ou la blessure d'un individu, est obligé, en Angleterre, de payer une forte indemnité ; pourquoi un duelliste qui a tué ou blessé un homme exprès, échapperait-il à la peine de payer beaucoup plus?

On voit aussi par le procès qui, en décembre 1882, eut pour résultat la conviction de Léon et d'Armand Peltzer en Belgique pour le crime de meurtre, que ce dernier voulait épouser la femme de sa victime (M. Bernays) qui gagnait beaucoup d'argent et qui lui avait rendu de grands services, l'appela en duel sans même pouvoir alléguer aucun tort et puisqu'il, M. Bernays, ne voulait pas se battre, il l'a fait assassiner par son frère. Bientôt, peut-être, si un père ou un oncle vit trop longtemps pour plaire à un enfant prodigue, ce dernier le fera provoquer en duel par un complice payé, qui tire parfaitement le pistolet, comme Léon, pour hériter plus tôt, surtout quand la victime infirme ne sait pas tirer ou est presque aveugle.

Quand le comte Giuccioli voulut plaider en séparation avec sa femme, à cause de sa liaison avec Byron, le père de l'épouse l'appela en duel! On pourrait également, si un créancier vous ennuyait, le faire provoquer en duel par un chevalier d'industrie.

On voit par les mémoires de la duchesse d'Abrantès combien Napoléon détestait et désapprouvait les duels. Le duel est l'argument de l'homme qui a tort ou qui est vaincu en argument.

(*) Puisqu'ils ont pu y grimper, ce n'était pas inaccessible. Comment pouvait-il être inaccessible, puisqu'il y avait non seulement une, mais plusieurs échelles?

du tercet, où tout l'art consiste à faire rimer le premier avec le troisième vers, laissant le deuxième rimer avec le premier du second tercet, et ainsi de suite.

Je suis très content que M. Victor Hugo se soit émancipé de l'esclavage de la règle quant au tercet et qu'il y a tant de preuves qu'il est plus libéral en pratique qu'en théorie.

Pour moi je trouve que le quatrain où le premier vers rime avec le troisième avec une rime double et le second avec le quatrième est infiniment le plus mélodieux de toutes les formes de la poésie.

Quand dans une stance ou dans une strophe le premier vers rime avec le quatrième et le second avec le troisième, il me semble que l'oreille a déjà oublié le son de la première quand on arrive à la quatrième, et que les rimes successives du second et du troisième vers déplaisent en étant trop rapprochées et font paraître l'intervalle entre le premier et le quatrième encore plus long.

Dans le sonnet, qu'on appelle l'épopée en miniature, le bizarre entrelacement des rimes m'est très desagréable, et il me paraît clair que puisque des vers de la même assonance de rime déplaisent, quand ils sont trop rapprochés dans les quatrains, l'oreille ne peut pas être satisfaite d'avoir quatre répétitions d'une même rime dans le sonnet de quatorze vers et quatre d'une autre, et c'est une règle de la prosodie, d'obliger le poète de faire quatorze vers dans le sonnet, quand on pourrait tout dire en douze ou qu'on a besoin de seize ou dix-huit vers pour développer sa pensée. C'est peut-être pour ces défauts du sonnet que Victor Hugo n'en a jamais fait.

Je ne fais que suivre son excellent exemple en faisant céder quelquefois les extrêmes exigences de la grammaire aux besoins de la poésie, comme même Boileau le permettait en admettant qu'*amour* pouvait être féminin au singulier; que *où*, en poésie, pourrait être substitué à *à qui*, *auquel*; *dans*, au lieu de *à* avant un nom de ville qui commence par une voyelle, afin d'éviter l'hiatus (!), qu'un verbe au singulier pouvait être mis avec plusieurs sujets au singulier, etc.

Je vois dans les *Odes et Ballades*, page 48 :

> Un seul ne pleurait pas dans sa prison captive,
> C'était *lui* qui mourait pour tous.

La grammaire exige *celui*, au lieu de *lui*; mais Victor Hugo

a un meilleur droit, par ses talents et ses œuvres, de décréter les licences, que Boileau n'avait.

Dans l'*Année terrible*, page 231, je vois :

> Ce genre de triomphe, *est-ce pas*, vaut bien l'autre.

La grammaire veut *n'est-ce pas*, mais cela aurait empêché l'*e* muet de *triomphe* d'être élidé et aurait fait une treizième syllabe. Tout le monde comprend ce que le poète veut dire. Son originalité a un charme et je le remercie pour avoir facilité les travaux du grand poète et de l'humble rimailleur.

Les critiques sont toujours à la recherche des assonances attaquables, comme des chats guettant les souris; aussi je suis content de trouver celle-ci page 268:

> Du droit il faut savoir *l'extraire*,
> Quelquefois on a *l'air de faire le contraire*
> De ce qu'on devrait *faire*.

Quand on trouve des assonances dans mes traductions, j'ai presque toujours suivi l'exemple de l'original exprès et quelquefois d'en faire avec difficulté (*).

Dans les *Orientales*, page 25, nous avons:

> Sa main qui l'arrache
> A son front s'attache
> Et brûle avec lui.

On parle d'une tiare. La main qui s'attache au front brûle avec le front, mais pas avec *lui*; lui ne s'emploie que pour les personnes. Nécessairement, si tout le corps brûle, les parties brûleront aussi.

Ayant eu l'honneur de lire mon élégie sur Alfred de Musset composée par moi selon les règles de Boileau, à M. Hugo, il a surtout désapprouvé le mot *chants:*

> Grand par ta lyre entraînante, immortelle,
> Peut-être plus par *chants* morts avec toi.

parce que j'aurais dû mettre *des* chants, une faute qu'on peut corriger dans une seconde comme il suit:

> Plus par des chants qui sont morts avec toi.

(*) Racine aussi a souvent des assonances qu'on ne tolérerait pas dans un autre poète; il dit par exemple :

> Ce *Dieu* maître absolu de la terre et *des cieux*,
> Quand il *veut* n'est qu'un *jeu* de sa main redoutable.

Je vois donc avec surprise que dans les *Orientales*, page 14, il écrit :

> Il fond comme cire,
> Agate, porphyre,
> Pierres du tombeau.

Or *la* cire, *l'*agate, *le* porphyre sont précisément aussi nécessaires et plus difficiles à corriger que d'ajouter *des* à *chants* dans mes vers.

J'ai bien examiné le cimetière du Père-La Chaise, et je n'ai pas vu de l'agate ni de porphyre sur aucun tombeau, et je n'ai jamais entendu qu'on puisse fondre l'agate et le porphyre comme de la cire ; peut-on en faire des bougies ?

Encore, page 25 :

> Le peuple, hommes, femmes,
> Court, partout les flammes
> Aveuglent les yeux.

Selon les règles, puisque le poète a écrit *hommes, femmes*, il est obligé de dire *courent* au pluriel, puisque la licence permise par Boileau d'avoir un verbe au singulier avec plusieurs sujets ne s'étend qu'au cas où ces sujets sont tous au singulier. Il me semble absolument impossible qu'aucune de ces infractions des règles soit la faute de l'imprimeur, surtout parce qu'elles n'ont pas été corrigées dans aucune des éditions successives, et elles sautent aux yeux du lecteur.

Je suis très content d'observer que M. Victor Hugo n'est pas toujours si dévoué aux règles de la versification en pratique qu'il l'est en théorie ; par exemple, dans *les Feuilles d'Automne*, page 245, on trouve :

> Avant que tu n'*aies* mis ta main à la massue,

où il y a une double infraction aux règles actuelles, car il est défendu de placer « aies » dans l'intérieur d'un vers et l'*e* muet de « aies » n'est pas compté dans la mesure; autrement, il y aurait treize syllabes dans le vers. De même, M. Hugo ne se gêne pas pour faire plusieurs assonances dans un vers, comme dans l'*Année terrible*, page 144 :

> Cette croissance humaine *où vous vous* confiez.

M. Hugo se permet des rimes qui ne sont pas autorisées dans mon dictionnaire de rimes, par exemple, dans la *Légende*

des siècles, page 107 : « Nemo » et « agneau »; page 143, « Haselo » et « l'eau », etc.

> Quand nous se*rons* vainqueurs, nous ver*rons*, montr*ons*-leur
> Dans les azur*s* sans fond de la sublimité
> Sésostris vivi*fie en* tu*ant* *Gen*gis-*Kan*.

Dans le premier de ces trois vers, nous avons *ons* trois fois, dans le second, nous avons quatre *s* sonnés; dans le troisième, — quatre *s* sonnés — *is*, *i*, *i*, et *fie*, quatre assonances suivies *en-fant*, *gen*, *kan*, quatre assonances.

M. Théodore de Banville dit dans son petit traité de poésie, p. 78 : « Victor Hugo a eu tort de faire rimer « prix » avec « Lycoris », « assis » avec « Chrysis », « coutelas » avec « Pallas », « Atropos » avec « repos », « Vénus » avec « nus ». Je suis parfaitement de son avis, quoique je me suis quelquefois servi de cette licence.

Je remarque aussi que Victor Hugo, en recherchant trop ce qu'on appelle illogiquement des rimes riches, se permet de citer et de créer aussi beaucoup de noms propres qui interrompent la suite des idées, confondent le lecteur étonné et rejettent ses idées de droite et de gauche. Par exemple, dans la *Légende des siècles*, je trouve les noms propres qui se suivent en trop grand nombre et je défie même un académicien, ses dictionnaires mythologiques et géographiques à la main, d'expliquer leur signification, surtout qu'ils sont, pour la plupart, introduits à propos de bottes pour faire une rime riche, et ne sont ni les noms des lieux qui concernent le sujet, ni les noms des individus dans les histoires :

Troïla — Biscarosse — Thyeste — L'Ybaïchalval — Ponce — Mont Corcova — Pont de Wasselonne — Duc Lupus — Urracca — Le grand Dormant — Jean le Frappeur — Thassilo roi des Vendes — Le serpent Asgar — Les Kassburdars — Nitocris — Le dieu Belus — Armarithres — Dercylas — Sixte Malaspina — L'Ile en Jourdain — Tophime — La Mère des Milles — Final — Le Non-Né — Tigrane — Scœva Memor — Chrysis — Pallantyre — Le lac Stymphale — Citheron — Erymanthe — Les Borées — Abdallah Beït — Fiesone — Galgala — Jermadeth — Borceos-Mona — Le val de Bastan — Haute Claire — Cadafal — Jeux aragonaux — Lamlier — Astolphe — Mont Tibidado — Gaiffer — Nuno — L'Athos — Le fleuve Baxile, etc., etc.

Lamartine dit bien des poésies avant son temps, et il pour-

rait avoir ajouté la même chose de plusieurs poètes contemporains.

« En ce temps-là, aucun poète ne se serait permis d'appeler les choses par leur nom. Il fallait avoir le dictionnaire mythologique sous son chevet si l'on voulait rêver des vers. Je suis le premier qui a fait descendre la poésie du Parnasse et qui a donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres même du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature. » Que les dieux, les déesses, les demi-dieux et demi-déesses de l'antiquité ne peuvent pas nous toucher dans la poésie était apparent à Shakespeare, qui dit dans *Hamlet :* « Qu'est-ce que c'est que Hécube à lui, ou lui à Hécube, qu'il pleurait pour elle? » Dans *La lyre et la Harpe*, qui consiste en quatre-vingt-seize vers, Victor Hugo nous cite : [1] Apollon, [2] les neuf Sœurs, [3] la Muse, [4] la Muse, [5] Saturne, [6] l'Olympe, [7] l'Olympe, [8] le Parnasse, [9] Jupiter, [10] Vénus, [11] Mars, [12] Isis, [13] Flore, [14] les Immortels, [15] les Lares, [16] l'Antan, [17] Caucase, [10] Athos, [19] Eros, [20] Gnide, [21] Tartare, [22] Pâris (non pas la capitale de la France), [23] Pinde, [24] Carmel, [25] Amour, [26] Amour, [27] les Amours.

Voilà vingt-sept noms mythologiques ou classiques détestables comme l'assa-fœtida dans un poème moderne, ou plus d'un sur vingt-quatre vers. Byron n'a pas un seul nom classique ou mythologique ou un mot spécialement affecté à la poésie dans les 100 premiers vers du célèbre 3e chant de *Childe Harold*, et dans les 2,200 vers de lui que j'ai traduits, on en trouverait tres peu.

En dehors de cette exposition de noms mythologiques dans le même poème, nous avons tous ces mots personnifiés ou, en tout cas, avec une grande lettre au commencement, quoique les mots soient dans l'intérieur des vers et sans compter ceux au commencement des vers : [1] Songes, [2] Lyre, [3] Gloire, [4] Cieux, [5] Discorde, [6] Juge, [7] l'Aigle, [8] Colombe, [9] Vieillard, [10] Ris, [11] Heure, [12] l'Éternité, [13 et 14] Dieu et l'Éternel, [15] Jéhovah, [16] Israël, [17] l'Esprit-Saint, [18 et 19] Vierge et Jean.

La position de Victor Hugo vis-à-vis des règles de la versification française est illogique et intenable.

Il s'est révolté contre les unités dans le drame, contre la

regle qui ordonne la césure régulière dans les alexandrins, etc., et en dépit de de Banville, il persiste à défendre l'hiatus, la règle qui *oblige* de compter les *e muets* dans l'intérieur des vers, mais qui *defend* de les compter à la fin des vers (!!!). Il avale ainsi des chameaux, et cependant ne peut pas digérer des moucherons.

Le code poétique de Boileau a des exigences beaucoup plus difficiles à accepter que celles de la religion catholique.

Je comprends ceux qui, par coutume, par paresse ou par ignorance, acceptent la doctrine poétique de Boileau ; mais si on est protestant poétique, pour ainsi parler, il faut rejeter tout ce qui est dans le code de Boileau, qui diffère des codes poétiques des autres nations civilisées.

M. Victor Hugo est comme un soi-disant protestant qui rejetterait toutes les autres doctrines des catholiques et qui conserverait celle de l'infaillibilité du pape et deux ou trois autres doctrines des plus impossibles à croire.

Je m'étonne que dans aucune des critiques qui ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* sur Victor Hugo, pendant environ cinquante ans, on n'ait pas fait mention des fautes que j'ai indiquées, dont apparemment on ne s'est pas aperçu, quoique j'aie bien fouillé la Revue.

Note XLVI

Opinions des critiques sur certains ouvrages de Victor Hugo.

Les Chansons des Rues et des Bois, par Victor Hugo.

Je ne puis pas trop admirer l'audace poétique de Victor Hugo, car il ne recule pas devant la certitude du ridicule ; même il paraît se déranger beaucoup pour l'exciter. Comme exemple, je cite les vers suivants de ses *Chansons des rues* :

> On entendait Dieu dès l'aurore
> Dire : « As-tu déjeuné, Jacob ? »

En changeant Jacob en Jacquot nous avons mot à mot la question que tout le monde adresserait à un perroquet, et cette phrase paraît un peu trop cocasse et familière pour être mise dans la bouche de Dieu.

M. Ganderax dit dans la *Revue des Deux Mondes* (1882) sur *Torquemada*, par Victor Hugo :

« Du plus grand des romantiques, que reste-t-il aujourd'hui pour nous autres gens de théâtre? Des œuvres belles encore et qui le seront toujours par leurs qualités épiques ou lyriques, mais dont l'essence dramatique, si tant est qu'elle ait existé ou paru exister, s'est évaporée déjà; le décor et le costume ne donnent plus le change à présent sur le peu de vérité historique et de vraisemblance humaine des personnages. »

Il est étonnant que M. Ganderax n'ait pas remarqué la phrase suivante dans *Torquemada :* « Viens-nous-en, » surtout parce qu'elle est employée par une personne bien élevée.

M. Montégut, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1865, dit de cet ouvrage :

« L'œuvre nouvelle a des défauts tellement accusés, a végétation des excentricités y pousse si drue et si abondante, l'imagination s'y blesse à des houx si piquants, on s'y heurte à tant de métaphores rugueuses, que peu de lecteurs sont tentés d'admirer les fleurs charmantes qui étoilent ces ronces et la fraîche verdure qui témoigne de la sève puissante qui a fait croître et qui alimente ce hallier sauvage. Peu de gens, en effet, sont tentés de s'extasier devant un paysage, lorsqu'ils viennent de s'enfoncer une épine dans le pied; le *Buisson* de Ruysdael lui-même nous inspirerait un tout autre sentiment que celui de l'admiration si nous venions de nous déchirer à ses broussailles, et il n'est aucun de nous qui n'ait jeté une rose avec colère lorsqu'elle lui avait piqué les doigts. Il n'y a pas à dire, on est en mauvaise disposition pour accueillir la strophe, lorsqu'on vient d'être terrassé par une plaisanterie énorme du genre de celle-ci :

On entendait Dieu, dès l'aurore,
Dire : « As-tu déjeuné, Jacob ? »

« On est peu préparé à goûter des métaphores dignes des féeries de Shakespeare, lorsqu'on vient de se buter contre des calembredaines dignes des féeries du *Pied de Mouton* et des *Sept Châteaux du Diable* comme la suivante :

Tout aimait, tout faisait la paire.
L'arbre à son fruit disait : Nini,
Le mouton disait : « Notre Père,
Que votre sainfoin soit béni ! »

« Si nous venons d'entendre *l'oiseau rire du prix Monthyon*, nous trouverons fort intempestive la suite immédiate d'une pensée élevée, et l'enseignement le plus austère sera auprès de nous le très mal venu s'il se présente au moment où nous venons d'apprendre avec une stupeur très compréhensible que

Les craquements du lit de sangle
Sont un des bruits du Paradis.

« Je crois donc peu de personnes disposées à rendre justice au fourré touffu des *Chansons des Rues et des Bois*.

. . . . . .

« L'origine de l'inspiration générale du volume nous donnera la clef des nombreux défauts que nous venons de signaler et qui sont en train de scandaliser tant de lecteurs. J'oserais affirmer qu'on calomnie l'auteur lorsqu'on attribue ses nouvelles poésies à un accès de cette sensualité maladive qui sévit quelquefois aux approches de l'âge austère, même chez les personnes dont la vie fut toujours la plus prudente et la mieux réglée... (*).

« M. Hugo ne s'est peut-être pas assez rendu compte de la monotonie et de la stérilité relative du sentiment qu'il choisissait. Il ne s'est pas dit qu'il se trouverait à l'étroit en pareil sujet et que tout l'art du monde n'en tirerait pas un recueil lyrique considérable, attendu que la matière manque... C'est par occasion et par caprice passager que M. Hugo s'est fait voluptueux et fringant; la sensualité qu'il a chantée dans son nouveau recueil n'est qu'un thème poétique auquel il ne pensait pas hier, qu'il abandonnera demain pour ne plus jamais le reprendre. Son génie s'est peut-être trouvé sous un nuage pendant qu'il écrivait ce livre et ce nuage a pu lui cacher les dangers et les défauts de son sujet, mais il n'a pas subi d'éclipse comme on l'a dit, et le grand poète que nous connaissons est encore visible à toutes les pages. »

M. Gustave Planche dit (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1856) :

« Il serait difficile de prendre au sérieux les prétentions de M. Victor Hugo dans le domaine de la raison pure. Quand, au lieu de raconter ses émotions personnelles et de peindre ce qu'il a vu, il essaye d'expliquer l'origine du monde, la destruc-

(*) Un fait curieux, c'est que M. Victor Hugo se maria à vingt ans avec une demoiselle de quinze ans.

tion de l'homme, ses droits, ses devoirs, les châtiments attachés à chacune de ses fautes, il se laisse aller à des enfantillages qui ne manqueraient pas d'amuser, s'il eût pris soin de les traduire dans une langue plus claire. Malheureusement, dans les pièces qu'il nous donne pour l'expression de sa philosophie, l'obscurité de la forme s'ajoute à la puérilité de l'idée et, pour le suivre dans la région inconnue qu'il croit avoir découverte, un courage ordinaire ne suffit pas. On est arrêté à chaque page, presqu'à chaque ligne, par des comparaisons énigmatiques, par des images inattendues dont le sens et la valeur ne sont pas faciles à démêler... Il faut que l'auteur des *Contemplations* ait prêté à l'adulation de ses courtisans une oreille trop complaisante. C'est la seule manière d'expliquer l'origine de cette philosophie apocalyptique. Dans le monde où il vit, dans le monde qu'il a créé autour de lui, une image équivaut à une pensée, une comparaison obtient la même autorité qu'une démonstration, une rime à laquelle personne n'avait encore songé monte au rang de théorème.

« N'oublions pas que M. Victor Hugo est chef d'école. Quand il se trompe ses disciples empressés ne manquent jamais de doubler, de tripler l'erreur qu'il a commise. Dans l'expression de sa douleur, M. Victor Hugo n'est pas aussi heureux que dans l'expression de sa joie, il vise trop haut et touche rarement le but. Pour tout dire dans un mot, il abuse de l'infini. »

(Octobre 1859.)

M. Montégut dit encore dans la *Revue des Deux Mondes :*

« Il est arrivé à ce rare talent (celui de Victor Hugo) ce qui arrive aux arbres athlétiques : l'écorce est devenue trop épaisse, les subtils canaux intérieurs qui laissaient circuler librement la sève se sont desséchés, les rameaux se sont tordus à la naissance des branches, des nœuds énormes se sont formés et des rugosités excentriques s'étalent sur le tronc. La force, toujours la force ! L'esprit se fatigue au bout de peu d'instants à soulever ces alexandrins robustes chargés d'épithètes pesantes. Chacun de ces vers est semblable à un quartier de roc énorme. La manière du poète, comme on dit en langage de peintre, tourne au noir à certains endroits. Les ombres et la lumière ne sont plus distribuées aussi habilement qu'autrefois, la lumière ne se contente plus de rayonner, elle devient aveu-

glante; les ombres s'épaississent et tournent facilement aux ténèbres. Comment s'y prendre pour rapprocher et combler les espaces qui les séparent (*)? M. Victor Hugo fait appel à la volonté avec une résolution énergique qui quelquefois se change en entêtement vraiment héroïque. Il les tourmente, il les torture, il les lie entre elles par des câbles, des chaînes de fer qui, dans le langage du métier, s'appellent chevilles et parenthèses, et les entraîne dans les filets épais qui, toujours dans le même langage, portent le nom de tirades. De là ces pénibles efforts, ces pensées qui se raidissent et se cabrent, ces métaphores violentes et inattendues qui ne sont là que pour combler un vide et permettre à l'auteur d'atteindre l'image lointaine, ces chevilles extraordinaires qui ne craignent pas de dégénérer en tirades.

« La muse de M. Hugo n'est point difficile à définir et à décrire, car elle s'explique d'elle-même naïvement, brutalement, sans avoir recours à aucune ruse. Elle ne dissimule rien, elle apparaît devant nous telle qu'elle est, altière, vigoureuse, provoquante, confiante dans sa force qu'elle était avant tout désireuse de montrer. Elle ne connaît pas l'art subtil de capter les esprits, de séduire les cœurs; elle n'a point de secrets mélodieux à vous chuchoter à l'oreille; ses paroles sont des oracles retentissants comme des éclats de tonnerre. Les parfums abondent sous ses pas, mais c'est que ses pieds puissants écrasent devant elle et sans qu'elle y prenne garde les œillets et les roses.

« Les caractères de l'œuvre nouvelle (*la Légende des Siècles*) sont avant tout la force, l'audace, une violence continue et latente. Les sentiments qui la remplissent sont un âpre amour de la justice et du courage, une haine implacable mêlée de frayeur et de haine contre les méchants. Ni douceur ni tendresse, l'auteur a dédaigné de charmer. Il n'y a pas dans le livre une seule légende d'amour. Peu ou point de mélodie. »

Heine et Zola ont aussi écrit des critiques défavorables sur Victor Hugo. Je suis persuadé que c'est une calomnie de dire de Victor Hugo qu'il ne lit que ses propres ouvrages; celui qui ne fait que cela est comme un ours des régions polaires, qui vit dans l'hiver sur la graisse qu'il a ajoutée à sa forme en été.

(*) Les idées.

De la notice sur Victor Hugo dans la nouvelle *Biographie universelle* de Firmin-Didot, je tire ce qui suit :

« Le propre du poète lyrique, c'est moins de trouver des idées nouvelles que de donner une forme brillante et sonore aux idées des autres.

« Il (M. Hugo) n'admettait même qu'avec réserve les innovations modérées de M. Lamartine; l'école de Mme de Staël, les disciples de cette femme célèbre, préoccupés surtout de la vérité des idées et des sentiments, de leur enchaînement logique, du rapport exact entre la poésie et l'expression, protestaient contre ce qu'il y avait d'étroit, de factice dans les règles que s'étaient imposées les poètes français et particulièrement les auteurs dramatiques; ils cherchaient dans les littératures étrangères, en Espagne, en Allemagne et surtout en Angleterre, des modèles capables de développer le goût français et de l'affranchir des conventions académiques. Cette école, à partir de 1828, dans le *Globe*, un organe très répandu, exerça sur les esprits une influence à laquelle M. Hugo n'échappa pas.

« La préface de *Cromwell* est plus originale par la forme que par le fond. L'auteur ne fait que colorer et exagérer les idées du *Globe*. *Cromwell* est une chronique dialoguée, sans vérité poétique, sans réalité historique et où le talent de l'auteur est aussi grand que mal employé... Lorsque, deux ans plus tard, il revint au drame, il se mit peu en peine d'observer les préceptes de la préface de *Cromwell*, ou du moins il ne fut fidèle qu'à une seule de ses théories, à l'antithèse du sublime et du grotesque. »

Dans *Hernani*, « non seulement Charles-Quint, Hernani, Don Ruy Gomez ne sont pas historiques, ils ne sont pas même vrais et appartiennent à un monde fantastique. Les beaux vers, les traits énergiques, les magnifiques tirades ne manquent pas dans *Hernani*, mais de telles odes ne font pas le drame que la préface de *Cromwell* promettait à notre siècle. Les lettres consacrées à la description et aux légendes du Rhin manquent de goût et d'esprit et sont médiocres au point de vue du pittoresque.

Il a vécu depuis 1851 à Jersey et à Guernesey, remplissant ses loisirs d'exil par les compositions qui n'ont rien ajouté à sa gloire, que devait rendre célèbre le premier exil de Napoléon, un dramatique incident. »

Quant à la représentation (*) du *Roi s'amuse*, le « World » (*le Monde*), journal anglais en date du 13 décembre 1872, dit : « Le beau monde de Paris du mardi et du jeudi, jours des abonnements, s'est mis en hostilité contre *le Roi s'amuse*. Jeudi dernier, la pièce était discrètement et poliment sifflée. » — Hugo sifflé !

Le *Times* de Londres, du 27 novembre, dit :

« La grande majorité des journaux de Paris et les critiques dont la compétence est hors question adoptent la même opinion (défavorable) que le *Times* sur *le Roi s'amuse*. M. Sarcey, dans le *Temps* de ce soir, appelle la résurrection de la pièce de Victor Hugo « une soirée néfaste ». La réputation de Victor Hugo ne sera pas assurément mesurée par cette pièce, qui, touchante en la lisant, est décidément ennuyeuse sur la scène. Aucune représentation, si parfaite qu'elle est, ne peut dissimuler ou atténuer la faiblesse inhérente à la conception du poète. Il faut ajouter qu'au fond chacun ressentait une espèce d'orgueil national blessé à ce travestissement d'une des figures les plus grandes de la vieille France. »

Mérimée nous raconte : « Hugo et M. Thiers se prirent de bec au sujet de Racine. Hugo disait que Racine était un petit esprit et Corneille un grand. « Vous dites cela, répondit M. Thiers, parce que vous êtes un grand esprit, vous êtes le Corneille (Hugo prenait des airs de tête très modestes) d'une époque dont le Racine est Casimir Delavigne. »

« A propos de littérature, avez-vous lu le speech de Victor Hugo à un dîner de libraires belges *et autres escrocs* à Bruxelles ? Quel dommage que *ce garçon* (**), qui a de si belles images à sa disposition, n'ait pas l'ombre du bon sens ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes d'un honnête homme ! Il y a dans sa comparaison du journal et des chemins de fer plus de

(*) Balzac nous dit : « Un bon tiers des Parisiennes s'ennuie au spectacle ; à part quelques escapades, comment aller rire et mordre au fruit d'une indécence, aller respirer le poivre long d'un mélodrame, s'extasier à des décorations ? Beaucoup d'entre elles ont les oreilles rassasiées de musique et ne vont aux Italiens que pour les chanteurs, ou, si vous voulez, pour remarquer les différences dans l'exécution. Voici ce qui soutient les Italiens. Les femmes y sont un spectacle avant et après la pièce. La vanité seule paye du prix exorbitant de quarante francs trois larmes de plaisir contestable, pris en mauvais air et à grand frais, sans compter les rhumes attrapés en sortant. Mais se montrer, se faire voir, recueillir les regards de cinq cents hommes, quelle franche lippée ! dirait Rabelais. »

(**) De 68 ans !

poésie que je n'en ai trouvé dans aucun autre livre que j'ai lu depuis cinq ou six ans, mais au fond ce ne sont que des images. Il n'y a au fond ni solidité, ni sens commun. C'est un homme qui se grise de ses paroles et qui ne prend plus la peine de penser. »

Extraits sur Victor Hugo tirés d' « Etudes familières » par Stevenson tirées du Cornhill Magazine.

Notre-Dame de Paris (*). — Il est curieux que, dans cet ouvrage, le plus précis des cinq grands romans de Hugo, on trouve si peu de cette extravagance que dernièrement nous sommes arrivés presque à identifier avec la manière de l'auteur. Mais même ici nous sommes peinés par des mots, des pensées et des péripéties qui défient la vraisemblance et qui éloignent les sympathies.

La scène de l'*in-pace*, par exemple, en dépit de sa force, tombe trop dangereusement dans le domaine de l'écrivain des romans à un sou. Je ne crois pas que Quasimodo chevauchât sur la cloche, je m'imaginerais plutôt qu'il se laissait pendre au marteau. Et encore ces deux phrases d'un chapitre, autrement admirable assurément, dépassent ce qu'il est jamais entré dans le cœur d'aucun autre homme d'imaginer (vol. II, p. 280) : « Il souffrait tant, que, par instants, *il s'arrachait des poignées de cheveux* pour voir s'ils ne blanchissaient pas. » Et page 181 : « Ses pensées étaient si insupportables, *qu'il prenait sa tête à deux mains et tâchait de l'arracher de ses épaules pour la briser sur le pavé.* »

Une autre faute avant que nous passions outre. Dans *Notre-Dame*, l'histoire entière de la passion d'Esméralda pour l'archer vaurien est suffisamment déplaisante, mais quand elle se trahit dans sa dernière cachette, elle et sa mère misérable en criant à ce héros sordide, qui l'a depuis longtemps oubliée. Eh bien, ceci est une de ces choses que les lecteurs ne pardonnent pas ; ils ne les aiment pas et ils ont raison.

Dans *les Travailleurs de la mer*, comment pouvons-nous con-

(*) Victor Hugo a composé le *libretto* pour *Esmeralda*, adapté à *Notre-Dame de Paris*, en 1836, mais cet ouvrage a été mis de côté et l'adaptation de Paul Meurice a été adoptée comme base pour un opéra de Massenet. A une noce, dernièrement (nous dit un journal), à laquelle Victor Hugo assistait comme témoin, le clerc du maire lui demanda si son nom était épelé Hugo ou Hugot, car il n'avait jamais entendu parler du grand poète !

damner avec des paroles suffisantes cette « avidité sans principe après l'effet » qui nous dit que le sloop disparaissait au-delà de l'horizon et la tête dessous l'eau au même moment ?

Finalement, nous avons déjà ici un commencement de cette série curieuse de bévues anglaises qui nous font nous demander avec stupeur s'il n'y a pas des amis judicieux dans toute la France. C'est ici que nous trouverons les mots fameux : premier du quatrième, *first of the fourth*, et beaucoup d'autres mots anglais, qui peuvent peut-être être compréhensibles à Paris, mais pas à Londres. C'est ici que nous apprenons que *laird* (propriétaire de terre) en Écosse est le même titre que *lord* (baron) en Angleterre. Ici aussi est la narration d'un soldat montagnard écossais (*highlander*) que nous recommandons aux amateurs de l'amusement varié.

Quant à *l'Homme qui rit*, il faut admettre que le livre est verbeux et même de temps en temps un peu ennuyeux.

Pour de telles faussetés artistiques jaillissant de ce que j'ai déjà appelé une « avidité sans principe après l'effet », aucune somme de blâme ne peut être exagérée, et surtout quand le criminel est un homme comme Victor Hugo. Nous ne pouvons pas pardonner chez lui ce que nous passerions sous silence dans un romancier à sensation de troisième ordre. Si peu qu'il puisse savoir de la mer et des affaires nautiques, il a dû savoir que des navires ne chavirent pas comme il fait chavirer l'*Ourque* ; il a dû savoir qu'une telle liberté avec les faits était contre les lois du jeu et incompatible avec toute apparence de sincérité dans la conception ou dans l'exécution. Comme Heine, disait-il il y a longtemps, son génie est un génie un peu difforme.

M. Eugène de Mirecourt, dans sa biographie de Gustave Planche, nous dit : « Gustave Planche, nous le répétons, est un véritable maître de critique, mais il est bien l'enfant de son siècle. » En 1838 il imprime : « Les œuvres signées jusqu'alors du nom de Hugo sont destinées à disparaître sous le flot envahissant de l'oubli. Les *Odes et Ballades* sont œuvre d'écolier et la poésie proprement dite ne joue aucun rôle dans les *Orientales*. » Si les *Feuilles d'automne* trouvent auprès de lui quelque indulgence, il n'en verse que plus de mépris sur les *Chants du crépuscule*. Bref, les *Voix intérieures* lui révèlent dans le poète « un prêtre qui brûle l'encens, un Dieu qui le respire ». De tous les livres de prose de M. Victor Hugo, Planche n'en trouve pas un seul dont on puisse dire : « La somme des éloges qu'on doit faire

depasse la somme de blâme qu'on doit lui infliger. » Puis il ajoute: « La vie de cet homme n'est qu'une longue suite d'erreurs obstinées. Les plus ignorants savent que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* se croit dispensé de l'étude par la toute-puissance de son génie et sont très décidés à ne pas accepter cette prétention. Il n'y a pas de science possible sans étude et si M. Victor Hugo veut tirer tout de soi-même, il sera bientôt condamné à subir le dédain public. » Planche cependant était l'ami de M. Hugo et membre du cénacle dont M. Hugo était le chef.

Dans un article par Hugo sur Delille, non content de le louer pour « l'élégance et l'harmonie de son style », il lui faisait un mérite particulier d'avoir, en traduisant *le Paradis perdu*, fort heureusement adouci ce qu'il y avait de farouche et de sauvage dans le poème de Milton. En parlant d'un poète obscur, Hugo dit : « La manière de l'auteur n'appartient à aucune école, ses vers ne sont pas d'un versificateur, un versificateur *aurait évité ces fréquents enjambements* qui détruisent souvent toute l'harmonie d'une période (on sait que depuis longtemps Hugo fait beaucoup d'enjambements)... « Boileau, dit-il quelque part, partage avec notre Racine le mérite unique d'avoir fixé la langue française. » (Cela ne correspond pas bien avec « Boileau grinça des dents, etc. ») Victor Hugo dit encore : « Les pièces de Shakespeare que j'ai citées et de Schiller ne diffèrent des pièces de Corneille et de Racine qu'en ce qu'elles sont plus défectueuses. » Ceci ne correspond pas avec l'autre jugement de Hugo sur Shakespeare, page 520, vol. I.

J'ai eu moi-même l'honneur de lire à M. Victor Hugo une partie de mes traductions de l'*Exorde du Paradis perdu* de Milton, qui est en vers blancs, tout l'*Adieu de Byron à sa femme*, qui est en vers rythmés à l'anglaise, et mon *Élégie sur Alfred de Musset*, qui est composée par moi selon les règles de Boileau, dont les deux premières poésies sont presque mot à mot, comme celui qui connaît l'anglais verra en les lisant, et, quoique j'aie fait une étude spéciale de la déclamation, Victor Hugo m'a franchement avoué que la récitation d'aucune de ces poésies ne lui avait donné le moindre plaisir; que, quoique M. Théodore de Banville ait trouvé mes vers « d'une harmonie vivante et très particulière, » il n'y voyait ni mélodie ni harmonie ; que mes infractions aux règles existantes de la versification française lui étaient très désagréables et que même mes vers sur de Musset étaient

durs, fautifs et très déplaisants ; enfin, je crois que je lui ai infligé un bien mauvais quart d'heure pour lequel je lui demande bien pardon.

Il me semble cependant qu'au moins M. Victor Hugo aurait dû admirer la grandeur sublime des paroles et des idées de l'*Exorde du Paradis perdu* et, puisque ma traduction n'est pas rimée, il n'y a guère un mot qui n'est pas littéralement traduit. Quant à l'*Adieu de Byron à sa femme*, il est d'une force et d'une tendresse hors ligne et il se traduit presque mot à mot ; en supposant donc que la versification soit fautive, il est plus fidèle qu'aucune traduction qui existe en français en prose et une traduction en poésie fautive doit plaire plus que la prose, surtout dans le rythme identique de l'original.

M. Brunetière, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1883, en critiquant le livre de M. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, nous dit :

« Si par hasard quelques poètes orgueilleux et naïfs croyaient encore, selon le mot célèbre, que les Victor Hugo ne reviennent pas sur leur œuvre et ne corrigent les fautes qu'ils peuvent avoir laissé échapper dans une ode qu'en en composant une autre, on ne saurait trop les engager à se défaire d'une idée si fausse en se donnant le spectacle instructif de ce que quinze ans de temps, *grande mortalis ævi spatium*, peuvent apporter de changement dans le style et les convictions d'un homme. Dans sa publication de 1834, tout en avertissant qu'il n'y a rien changé, Victor Hugo vingt fois pour une imprime exactement le contraire de ce qu'il avait écrit en 1820 et 1821. Il ajoute beaucoup, il supprime davantage, et naturellement quand il ajoute c'est pour nous faire croire qu'il professait en 1820 des idées qui ne lui sont venues qu'en 1834, comme quand il supprime c'est pour nous cacher qu'en 1834 il lui convenait d'abjurer telles et telles idées qu'il avait en 1820. »

C'est de savoir si, comme l'a soutenu M. Becq de Fouquières dans son remarquable *Traité de versification française*, dès que l'on faisait comme Victor Hugo de la richesse de la rime le principe constitutif dominateur et régulateur du vers, il n'y avait pas une nécessité intérieure qui devait fatalement amener tôt ou tard la mobilité de la césure et la liberté de l'enjambement... Ce qui me déplaît dans *Notre-Dame de Paris*, ce n'est pas qu'elle ait été conçue sous l'influence de Walter Scott, c'est qu'elle demeure au-dessous de *Quentin Durward*... Que M. Biré prenne la peine de rechercher pourquoi tout le théâtre

de Victor Hugo; depuis *Marion Delorme* jusqu'aux *Burgraves*, est si faux, si en dehors de la verité, si puéril même la plupart du temps, par-dessous l'éclat de sa splendeur lyrique. »

Maxime Du Camp nous dit, quant aux *Burgraves* de Victor Hugo : « Les *Burgraves*, qui étaient bien plus un poème qu'un drame, qui par la longueur des développements avaient fatigué les spectateurs, qui par l'invraisemblance de la conception avaient exigé de la crédulité humaine plus qu'elle ne peut accorder, les Burgraves étaient tombés au mois de mars sur la scène de la Comédie française, malgré des vers d'une beauté supérieure. On en avait ri. A ce moment une comète voyageait dans le ciel; on en avait fait une caricature représentant Victor Hugo regardant les étoiles. Laurent Jan s'était chargé de la légende.

Hugo lorgnant les voûtes bleues,
Se demande avec embarras
Pourquoi les astres ont des queues
Quand les Burgraves n'en ont pas.

Victor Hugo. Tiré du Times *de juin* 1883.

A Paris, en des jours où le soleil brille, les personnes voyageant sur l'impériale de l'omnibus qui fait le trajet entre l'avenue Victor Hugo et la Bourse, peuvent par hasard se trouver dans la compagnie d'un vieillard robuste, avec un bâton noir et un chapeau à grands bords. Celui-ci sera M. Victor Hugo lui-même, prenant l'air d'après-midi, selon sa coutume. Le poète ne voyage pas sur les banquettes des omnibus par l'économie, puisqu'il n'y a que quelques années qu'il présenta 10,000 francs comme un cadeau pour le jour de l'an, pour être distribués entre tous les conducteurs d'omnibus de Paris; mais il ressemble un peu au prince de Ligne, qui, quand on lui demandait pourquoi il voyageait en troisième classe, disait : « parce qu'il n'y a pas de quatrième classe. » Et Victor Hugo pense qu'il voit plus de la cité du sommet d'un omnibus que des coussins d'une victoria, et il se réjouit d'entrer en conversation avec ses compagnons de voyage et en particulier ceux en blouse, desquels, comme nous pouvons le supposer, il recueille les opinions qui sont énoncées dans le dernier volume qui vient d'être publié de la *Légende des Siècles*... Pour la gratification de qui M. Victor Hugo a-t-il cassé sa lyre et tordu ses cordes en un fouet? M. Victor Hugo veut que nous n'ayons plus de prisons. Il dit :

« Tolérez tous ces petites mésanges, bouvreuils, moineaux. » (Il ne paraît pas avoir aperçu un faucon ou un vautour parmi les oiseaux de prison, et comme d'habitude il déclame contre la peine capitale.)

Le poète aime la religion, mais sans prêtres; conséquemment on peut présumer qu'il aime la médecine sans médecins et la loi sans hommes de loi. Nous pouvons ajouter qu'il aime l'histoire sans les historiens, car dans les poèmes, d'après notre observation, il tombe dans plusieurs erreurs étranges, comme celles qui faisaient rire les lecteurs anglais de l'*Homme qui rit*. Plusieurs personnes se souviendront comme il grondait sévèrement un critique amical qui lui expliquait qu'un *wapentake* était une division territoriale, non pas « un terrible fonctionnaire armé avec des pouvoirs autocratiques » sur des sujets britanniques, et que le *Frith de Forth* ne devait pas être traduit le « Premier des Quatre » à cause qu'il était « le premier de quatre détroits écossais ». M. Hugo savait mieux et aussi nous n'osons guère lui indiquer que son Elciis, en déclamant à l'empereur Othon III, qui régna dans le xe siècle, ne pouvait pas avoir parlé du collège de la Sorbonne, qui n'était fondé qu'en 1630... Elciis meurt noblement avec une épigramme française sur ses lèvres : « Je suis supérieur à vous tous par la tête, vous avez raison de l'enlever. » Les rois n'ont pas agi sans bonté envers le poète : Charles X décora Victor Hugo; Louis-Philippe le créa pair de France, et quand le poète se querella avec Louis-Napoléon, ce ne fut pas peut-être autant à cause du coup d'État, mais parce que le prince président fit la sourde oreille à quelques suggestions assez claires par lesquelles l'écrivain illustre sollicitait le poste de ministre de l'instruction publique. »

Auguste Barbier dit, dans ses *Silhouettes contemporaines*, de Victor Hugo :

Je me souviens lui avoir ouï dire que la noblesse française était la première noblesse de l'Europe, que les princes romains n'avaient pas de valeur et que, quant aux princes russes, il s'estimait, lui simple vicomte, bien meilleur gentilhomme que tous les princes en *in* ou en *ki* de la Russie.

Cependant la noblesse de M. Hugo ne remontait pas au-delà de celle de l'empire. Son grand-père paternel était un menuisier de la ville de Nancy et son père, le général Hugo, fut fait comte par la grâce de M. Joseph Bonaparte, ex-roi d'Espagne, ce titre n'était pas héréditaire, le général n'ayant pas constitué de ma-

jorat. On aurait pu contester à M. Hugo le droit de s'appeler vicomte. Cependant il est resté avec ce vocable jusqu'en 1848, où il s'est appelé tout court Victor Hugo. L'Annuaire de l'Institut en l'an de grâce 1875 porte encore son nom accompagné de son titre et de la mention d'officier de la Légion d'honneur... Il est un de ceux... qui ont le plus contribué à la légende napoléonienne... Que restera-t-il de lui? Une babel immense de créatures monstrueuses ou étranges sans vitalité réelle... quelques esprits fermes ont percé le ballon multicolore. Stendhal a dit: M. Hugo est un écrivain exagéré de sang-froid, et Proudhon plus sévèrement: Il a brisé la langue, le goût et la morale. Sainte-Beuve le comparait pendant son exil volontaire à Guernesey, à un Polyphème jetant du haut de son île aux Parisiens des quartiers de poésie. Après les *Contemplations* un de ses clercs chéris ne se gênait pas de dire : c'est Jocrisse à Pathmos.

Voici quatre vers de satire vigoureuse faits à l'apparition des *Misérables* par un poète élégiaque que nous ne nommerons pas :

Rends grâce à ton exil, poète au cœur amer,
Tu peux laver tes mains sans tache dans la mer,
Mais au sortir des clubs sanglants, rimeur, des bouges,
Quel fleuve suffirait à laver tes mains rouges.

Note L

Vers de Lamartine critiqués selon les règles du rythme anglais.

Il m'a semblé qu'il serait intéressant pour les Français de se rendre compte des différences qui existent entre leur poésie qui n'est pas rythmée et la poésie anglaise qui est rythmée; ainsi, par curiosité, je me suis occupé à faire voir ce que seraient les fautes de rime dans seize vers de Lamartine dans des mots qui ont les mêmes accents en anglais.

Le vers alexandrin en anglais se compose d'une succession d'iambes (⏑ —), c'est-à-dire de syllabes légères suivies de syllabes fortes, et chaque deuxième, quatrième, sixième, huitième dixième et douzième syllabe doit avoir un accent fort, tandis que chaque première, troisième, cinquième, septième, neuvième et onzième doit avoir un son léger; pourtant ces accents et ces sons légers doivent se trouver précisément où ils seraient placés dans la conversation ordinaire. Par exemple, au commencement du sixième vers, que je vais citer, nous avons

« Par la voix », et l'accent vient sur « *la* », et si l'on prononce ce mot fort, celui qui écoute croira que c'est le mot *là*; ainsi un mot de la même signification en anglais, *the*, ne devrait pas rester à cette place dans un vers anglais. De même le mot rimant du vers neuvième, est toujours prononcé en conversation *lăngages*, avec un accent sur « lan » et le mot fait une double rime avec *rengages*, ainsi on ne peut pas faire la première syllabe légère et la seconde forte selon le rythme anglais, et de même en anglais il faut dire lănguăge et non pas lănguāge, ainsi ce mot ne peut pas terminer un alexandrin. J'ai indiqué par des lettres italiques dans ces vers les syllabes qui sont fautives à l'oreille selon le rythme anglais, et ce qui est étonnant, c'est qu'il y en a non moins de 42 dans 182 syllabes, environ 1 syllabe sur 4 qui ne rythme pas à l'anglaise. et il n'y a que les deuxième et septième vers qui sont corrects en rythme. Je n'ai pas encore pu faire rythmer parfaitement ces vers à l'anglaise, mais pour donner une faible idée de ce qu'est à peu près la poésie française, j'ai fait des modifications dans ces vers qui me permettent de donner, en regard avec l'original. une version où, en gâtant nécessairement à regret ces beaux vers, je suis arrivé à en enlever les plus graves fautes de rythme si les vers étaient en anglais et en ne laissant que des fautes de rythme qu'on trouve dans Tennyson comme j'ai fait voir dans ma critique sur lui.

Dans ma version de ces vers, j'ai encore à la rigueur quelques fautes de rythme, moins graves pour la plupart que celles que j'ai enlevées et surtout en ne comptant pas les *e* muets qui doivent être comptés et dont il y a 24 dans l'original, je fais approcher ces vers de très près du rythme anglais, car il est clair que si le mot *le* ne suffit pas pour la syllabe accentuée l'*e* muet dans *rendent* est encore beaucoup moins suffisante.

J'ai donné aussi une traduction rythmée à l'anglaise de ces vers en anglais.

La Conscience, par Lamartine.

Non ! *dans* | ce noir | cha*os*, | dans *ce* | vi*de* | sans terme,
Mon â | me sent | en el | le un point | d'appui | plus ferme,
La con | science ! | ins*tinct* | d'une au | tre vé | rité,
Qui gui | de *par* | sa force | et non | par *sa* | clar*té*,
Comme *on* | gui*de* | l'aveu | gle en *sa* | som*bre* | carrière,
Par *la* | voix, *par* | la main, | et non | par *la* | lumière.
Noble in | stinct, con | science, ô vé | rité | de cœur !
D'un as | tre en*cor* | voi*lé* | prophé | ti*que* | chal*eur*,

Tu m'an | nonc*es*, | toi seule, | en *tes* mil*le* | lan*gages*,
Quel*que* | cho*se* | qui luit | derri*è* | re ces nu*ages*.
Dans quel | que obscur | ité | que *tu* | plong*es* | mes pas,
Même *au* | fond *de* | ma nuit | tu ne | t'égai | *es* pas !
Quand *ma* | rai*son* | s'éte*int*, | ton flam | beau luit | enc*ore*
Tu dis | ce qu'el | le tait, | tu sais | ce qu'el | le ign*ore* ;
Quand *je* | n'espè | re plus, | l'espér | ance *est* | ta voix ;
Quand *je* | ne crois | plus rien, | tu par | les, *et* | je crois

» La Conscience » par Lamartine

Avec plusieurs mots changés pour faire rythmer les vers à l'anglaise

Non ! dans ce chaos noir, et dans ce vide sans terme,
Mon âme sent en elle un fort point d'appui plus ferme,
La conscience ! instinct d'une autre grande vérité,
Qui guide par sa force non sa clarté, sans délai,
Comme on guide un aveugle en sa sombre carrière, frère !
Par la voix, par la main et non la lumière chère
Noble instinct, conscience, ô vérité de cœur !
D'un astre doux feu prophétique voilé, mais sans peur,
Ah ! tu m'annonces, toi seule, en tes mille langages purs,
Quelque chose qui luit et qui console entre nuages durs,
Dans quelque obscurité que tu plonges mes tristes pas,
Au fond de ma si morne nuit tu n'abandonnes pas !
Quand raison part, ton flambeau doux luit encor là,
Tu dis ce qu'elle tait, tu sais tout-ce qu'elle ignore jà ;
Quand plus je n'ose espérer, ah ! l'espoir se voit ;
Quand plus on croit, tu parles bas, et alors on croit !

Conscience, by Lamartine

Translated according to rhythm English.

No ! in this chaos dark, this void that has no end,
My soul feels in itself a force which cannot bend,
Conscience ! instinct of one more truth which doth console,
Which guides by strength, not by its light, the mournful soul.
As one a blind man guides in his sad dark career
By voice, by hand, alone, and not by light — in fear;
Oh ! noble instinct ! Conscience ! Truth of each worn heart,
Prophetic heat of some bright star still veil'd ! Best part,
Ah! thou alone in thousand tongues hast told me now
That something shines behind these clouds I know not how;

In whatsoever night thou driv'st my steps, once free,
E'en in the depths of darkness thou dost not fail me;
When Reason is extinct thy torch shines on my lot
Thou tellest what it hides, thou knowst what I know not,
When I no more can hope thou sayest « Do not grieve » ;
When I believe no more thou speak'st, and I believe (*) !

(*) Le traducteur reconnaît qu'il y a encore quelques fautes de rythme dans cette traduction anglaise ; mais ces fautes ne sont pas plus graves que celles qui existent dans les poésies de Milton et de Tennyson.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. I
MARIE. — Tristes souvenirs d'une femme 37
Le poète 105
Ce que c'est que l'amour (BYRON) 109
Terre de beauté, chère France, adieu 111
La plainte de l'émigré français (traduit de lady DUFFERIN et adapté à la France) 112
Adresse à l'Océan (fin de *Childe Harold*, de BYRON) . . . 115
La magnifique élégie de GRAY, écrite dans un cimetière de campagne 118
Caractère des Français (GOLDSMITH) 125
Le naufrage (BYRON) 127
Adresse aux personnes trop bonnes (BURNS) 129
A une dame qui ne m'aime plus (MOORE). 130
Les Français (COWPER). 132
L'Orphelin 132
Éloigne ces lèvres, oh! les éloigne (SHAKESPEARE) 133
L'homme aveugle (RUSHTON) 134
From the French of Rulhières (BYRON) 135
En souvenir (In Memoriam) (TENNYSON). 136
Lucie (WORDSWORTH). 136
Wellington (BYRON). 137
Ode à Napoléon (BYRON) 141
L'adieu de Napoléon (BYRON) 144
Sonnet à sa mère (HEINE). 145
Chant funèbre sur le tombeau de son frère (CATULLE). . 146
Fragment d'*Abélard et Héloïse* (POPE) 147
Ce qu'on appelle le progrès (CAMPBELL). 147
Béni comme les dieux immortels celui (SAPHO). 149
Stance de l'adresse au diable (BURNS) 149
Le dépôt de mendicité (CRABBE) 150
La question d'une femme (A.-A. PROCTER) 152
Fragments de *Childe Harold* (BYRON). 154

Les femmes (BYRON) 159
L'homme mort flottant sur l'Océan (BYRON). 159
A une dame (THOM) 160
Bon mot rimé d'une belle dame à Nicolas, tsar de Russie, sur l'empereur d'Autriche 161
Bois à moi seulement de tes yeux (BEN JONSON). 161
Trois pêcheurs (Rév. C. KINGSLEY). 161
L'assassin, ou le songe d'Eugène Aram (HOOD) 162
Élégie sur la mémoire d'une dame infortunée (POPE) . . 172
Le comte de Saint-Clair (OHLENSCHLAGER). 175
Vers adressés à sa fille par Sir GEORGE SINCLAIR . . . 179
Françoise de Rimini (DANTE) 181
La dernière entrevue d'Hector et d'Andromaque (HOMÈRE) 183
La Clémence (SHAKESPEARE). 187
La douleur de Constance (SHAKESPEARE) 188
Le monologue de Macbeth (SHAKESPEARE). 189
Le monologue de Roméo au jardin (SHAKESPEARE). . . . 191
La mort de Haidée (BYRON) 193
Vers du poème dramatique *Manfred* (BYRON) 194
Catherine ma mie (chanson irlandaise). 195
La calenture (BYRON). 196
Restez aux champs de bataille, braves (Mme HEMANS) . . 197
Va, jeune homme aimé (Mme OPIE) 198
Les consolations de l'espérance (CAMPBELL). 199
L'âme de la beauté (RUFUS DAWES) 201
Le cri des enfants (Mme E.-B. BROWNING). 203
Vers 209
Fragments de *Gisippus* (Gérald GRIFFIN) 210
Le rêve du célibataire 213
A Sirmio (CATULLE) 215
Inscription sur la porte de l'enfer (DANTE). 216
Premiers vers de la monodie sur Sheridan (BYRON) . . . 216
Sur les critiques. 217
Ode à Licinius (HORACE) 217
La gloire (JUVÉNAL). 219
Le sacrifice d'Iphigénie (LUCRÈCE) 220
Introduction du *Paradis perdu* (MILTON) 221

hamonix. 225
a Favart et la Bernhardt 237
eigneur, reste avec moi 238
légie sur Alfred de Musset. 239
ıdieu à la France 239
a jeune fille mourante 242
i je mourais ce soir. 245
'adieu de l'émigré à la France. 247
a très célèbre ode sur l'enterrement de sir John Moore
(Rév. C. Wolfe). 249
ıvocation de la France à Dieu 250
e chrétien mourant à son âme (Pope) 252
osabelle de Saint-Clair (Walter Scott) 253
'adieu de Byron à sa femme. 256
armes, futiles larmes (Tennyson). 259
) bûcheron, épargne cet arbre (général Morris) 260
a tombe de George Sand (Eliza Cook). 261
e poète mourant s'adressant à sa lyre 263
tances écrites dans l'abattement 265
)de par Addison. 266
onnet sur la France (Keats). 267
e crucifiement (Crescembini). 268
e vieux Robin Gray (lady Anne Lindsay) 269
Ine plainte pour la Pologne (Campbell) 271
a prière universelle (Pope). 273
A mon amante au ciel (Camoens). 275
e dernier chant de Sapho 277
e message aux morts 279
'indépendance du poète (Lope de Véga). 281
es larmes (Métastase) 282
A ma Laure au ciel (Pétrarque) 283
Ichabod (Whittier) 284
Mon vœu (Petöfy). 286
La désolation de Balclutha (Macpherson). 288
Ma chanson d'amour. 290
Un message d'amour. 299
Idées. 305

Chanson de Marguerite. 312
Sonnet du polonais de Mickiewicz. 313
L'oiseau et la fiancée (traduit du chinois) 314
A soi-même (Anacréon) 315
Les deux vierges (Vittorelli). 315
Le partage de la terre (Schiller) 316
Vers de Hafiz. 317
Vers de Korner 317
La terre altérée (Anacréon). 318
Le psaume 137 de David 319
Vers par Carducci 321
Vers de Stecchetti. 321
Épigramme de Byron (traduction en quatre langues) . . 322
Vers traduits de *Job* 323
Vers à son nez (Olivier Basselin) 324
O Cognac, breuvage divin (*Par qui?*). 325
Pour tout ça et pour tout ça (Burns). 327
Le fleuve (Tegner) 329
Marguerite Kellie (Walsh). 330
La Criticaille (Ch. Mackay). 332
Adieu de Napoléon. 334
Vers improvisés par un Hollandais. 335
Les regrets de la Belle Heaulmière (modernisés, avec l'original en regard) (Villon) 336
La pauvre femme (Béranger), avec une traduction en anglais et une adaptation de cette pièce à Mlle Charton, de l'Odéon. 343
La Coupe de la vie (Chaska Jhizni) (Lermontoff). 350
Quelques idées de Mme de Staël sur la poésie des Anglais et des Français. 350
Quelques remarques sur les poésies de M. Coppée . . . 352
Critique sur *la Grève des Forgerons* de Coppée. 359
Quelques observations sur les poésies de Victor Hugo. . 362
Opinions des critiques sur certains ouvrages de Victor Hugo 370
Vers de Lamartine critiqués selon les règles du rythme anglais 382

INDEX DES LANGUES OU IDIOMES

DONT IL EXISTE DANS CETTE ÉDITION DES TRADUCTIONS EN FRANÇAIS.

1. *Anglais.*	105 auteurs.
2. *Espagnol.*	Lope de Véga.
3. *Portugais.*	Camoëns.
4. *Italien.*	Dante, Vittorelli, Pétrarque, Crescembini, Casti, Stecchetti, Métastase, Carducci.
5. *Allemand.*	Gœthe, Schiller, Körner, Heine.
6. *Hongrois.*	Petőfy.
7. *Grec.*	Homère, Anacréon, Sapho.
8. *Latin.*	Horace, Virgile, Lucrèce, Juvénal, Catulle.
9. *Persan.*	Hafiz.
10. *Chinois.*	Vers anonymes.
11. *Irlandais.*	Vers anonymes.
12. *Irlandais celtique.*	Walsh.
13. *Écossais (gaélique).*	Ossian.
14. *Écossais (non gaélique).*	Burns.
15. *Danois.*	Ohlenschlager.
16. *Polonais.*	Mickiewicz.
17. *Hébreu.*	Psaume de David.
18. *Suédois.*	Tegner.
19. *Russe.*	Lermontoff.
20. *Hollandais.*	Vers anonymes.

« le dissimuler, dans la moyenne des lecteurs, le sentiment « poétique n'existe pas et n'est pas suppléé par la science.

« Mais je viens, Monsieur, aux tentatives (poétiques) que « vous avez personnellement faites, et que j'ai lues et relues « avec le plus ardent et le plus vif intérêt. Rien n'est plus « saisissant, plus ingénieux, et certes les résultats que vous « avez obtenus prouvent à quel point vous avez eu raison « d'entreprendre ces grands travaux. Il est certain qu'à la « lecture vos poèmes ont une harmonie vivante et très parti- « culière. Toutefois, mille choses devraient être examinées, « discutées point par point, et occupés, vous et moi, comme « nous le sommes, séparés par l'espace, il ne nous est pas « possible d'entreprendre des controverses qui demanderaient « de longues et nombreuses conversations, et sans doute pour « ne pas arriver à une certitude. Je ne puis que vous applaudir « comme poète et vous admirer dans le grand talent que vous « avez de peindre, de charmer et d'émouvoir, et vous encou- « rager dans le dessein que vous avez formé de soumettre vos « travaux au public français. Certes, vous avez puissamment « aidé à faire la lumière et elle se fera, mais dans des condi- « tions que ni vous ni moi ne pouvons prévoir, car, selon le « proverbe, l'esprit souffle où il veut. Mais, Monsieur, je « m'associe à vos efforts avec toute sympathie et je me dis « très cordialement votre dévoué

« THÉODORE DE BANVILLE. »

PARIS, IMPRIMERIE CHAIX (S.-O.). — 9314-4.

SAINTE-BEUVE ET TAINE SUR ALFRED DE MUSSET

UN CONTRASTE

(Tiré des notes qui se trouvent à la fin du onzième volume des Causeries du Lundi.)

« Musset a l'affectation et la prétention de la négligence ; il a voulu rompre avec l'école dite *de la forme*, dont il est sorti, et en rimant mal exprès il a cru nous donner une ruade. Sa ballade andalouse en certains endroits était très bien rimée ; il l'a *dérimée* après coup, de peur de montrer le bout de cocarde. »

« Je ne connais pas de plus mauvais vers (entre les poètes distingués, s'entend), plus mal faits, plus au-dessous de leur réputation, plus médiocres de sentiments, comme de facture et de rime, que les strophes ou couplets intitulés *le Rhin* d'Alfred de Musset. »

« On vient de mettre dans la *Revue des Deux Mondes* (1er juin 1847) des vers de Musset : sur sept pièces, dont une traduite d'Horace, il y en a bien quatre d'inintelligibles. »

« Nos neveux diront en les lisant (les vers de Musset) : Tant pis pour nous là où nous ne saisissons pas ! Il y a bien des sens cachés, et ils le diront, et déjà ils le disent. »

SAINTE-BEUVE.

« Le poète favori d'une nation, ce semble, est celui qu'un homme du monde partant pour un voyage met le plus volontiers dans sa poche. Aujourd'hui ce poète serait Alfred de Musset en France... Le lire ? Nous le savons tous par cœur... Y a-t-il jamais accent plus vibrant et plus vrai ? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il a fait la confession de tout le monde. On ne l'a point admiré, on l'a aimé. C'était plus qu'un poète, c'était un homme... Eh bien ! tel que le voilà, nous l'aimons toujours, nous n'en pouvons écouter un autre ; tous à côté de lui semblent froids ou menteurs. »

TAINE.

AVIS AU LECTEUR

Les deux volumes d'Édition Populaire (Poésie et Prose), sont composés d'une partie seulement des matières qui formeront la Grande Édition, et ils ont été tirés sur des clichés extraits de la Grande Édition, sans changement.

C'est donc dans la Grande Édition que l'on trouvera les notes qui manquent dans les présents volumes, tant celles auxquelles se rapportent certains renvois, que celles qui complètent la série.

Extrait d'une lettre de M. THÉODORE DE BANVILLE *à l'Auteur.*

6 février 18[illegible]

MONSIEUR,

« ... Je viens aux tentatives que vous avez personnellement faites et que j'ai lues et relues avec le plus ardent, avec le plus vif intérêt. Rien n'est plus saisissant, plus ingénieux, et certes les résultats que vous avez obtenus prouvent à quel point vous avez eu raison d'entreprendre ces grands travaux. Il est certain qu'à la lecture vos poèmes ont une harmonie vivante et très particulière... Je ne puis que vous applaudir comme poète et vous admirer dans le grand talent que vous avez de peindre, de charmer et d'émouvoir, et vous encourager dans le dessein que vous avez formé de soumettre vos travaux au public français. Certes vous avez puissamment aidé à faire la lumière et elle se fera... Je m'associe à vos efforts avec toute sympathie... »

Extrait d'une lettre de M. le COMTE DE FLEURY, *auteur des* Feuilles des Bois, *des* Brises de la Mer, *etc.*

« J'ai trouvé dans vos vers l'idée, beaucoup d'idées fines et piquantes... Il y a beaucoup d'esprit dans vos poésies légères. Je le répète, vous avez une facilité de style extrême, une verve inépuisable et une puissance intellectuelle très grande. Vous avez un esprit réellement créateur et essentiellement fécond. »

Fragments d'une lettre de la COMTESSE DE GASPARIN, *auteur des* Horizons célestes et *d'autres ouvrages admirables qui ont atteint plusieurs éditions, à l'Auteur, en date du 24 janvier 1888.*

« Vos vers anglais sont d'un vrai poète, d'un maître. Vigueur, tendresse, harmonie, ils ont tout. Encore un *mais :* appliquer la forme anglaise à notre versification française ! Que tous les Français sachent l'anglais ainsi que vous savez, que vous maniez notre langue, oui ! cent fois oui !

Faire parler anglais-francisé à notre poésie, — encore une fois je mets une série de [illegible]

Les savants étudieront avec un profond intérêt vos trois volumes, j'allais écrire « vos invasion », mais (mais !) je ne crois pas que notre Parnasse — vieux style — laisse planer l'étendard britannique sur son sommet.

Reste une étude importante, un essai hardi et, si la victoire n'est pas au bout, le [illegible] grand mérite du chef de l'expédition, son habileté, son rare talent demeureront fait acquis en France comme ailleurs... Puisse votre nef ou mieux votre flottille — elle rencontrera dure mer — aborder saine et sauve aux rivages de France ! En tout cas, l'Angleterre [illegible] fière de vous, et nous aussi pour avoir excité votre intérêt, éveillé votre ambition, provoqué la création d'une œuvre riche en idées, véritable acquisition dont profiteront coup sûr tous les penseurs. »

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 25302-4.